

David Lagercrantz

OBSCURITAS

UNE ENQUÊTE DE REKKE & VARGAS

PAR L'AUTEUR DE
MILLÉNIUM 4, 5, 6

Harper
Collins
NOIR

DAVID LAGERCRANTZ

OBSCURITAS

Affaire Jamal Kabir : un arbitre de football est assassiné après un match. Le suspect n° 1, Giuseppe Costa, vient de Husby, un quartier défavorisé de Stockholm. Micaela Vargas, jeune policière ambitieuse mais inexpérimentée, est mise sur l'enquête. Son principal atout : être issue du même quartier.

Vargas, pourtant, ne croit pas un instant à la culpabilité de Costa, tout comme Hans Rekke, brillant psychologue consulté sur l'affaire. Alors que la police les écarte, embarrassée par leur avis discordant, ils décident de poursuivre l'enquête de leur côté. Et de la résoudre, à n'importe quel prix.

Quand l'improbable duo se retrouve face à la CIA et qu'émergent des liens avec les talibans, Vargas et Rekke s'interrogent : Jamal Kabir était-il celui qu'il prétendait être ?

Avec ses deux enquêteurs librement inspirés de Holmes et Watson, David Lagercrantz nous livre ici un roman policier noir d'une grande intensité.

Né à Stockholm en 1962, DAVID LAGERCRANTZ est journaliste et écrivain. Il est l'auteur d'*Indécence manifeste* et de l'autobiographie *Moi, Zlatan Ibrahimović*. Il acquiert sa renommée mondiale en imaginant les tomes 4, 5 et 6 de la série à succès *Millénium* de Stieg Larsson, traduits dans une vingtaine de pays. *Obscuritas* est le premier tome de cette série policière.

Harper
Collins
NOIR

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

DAVID LAGERCRANTZ

Obscuritas

Traduit du suédois par
RÉMI CASSAIGNE

Harper
Collins
NOIR

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Remerciements

Copyright

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Indécence manifeste, Actes Sud, « Actes noirs », 2016 ; « Babel noir », 2018

Moi, Zlatan Ibrahimović, JC Lattès, 2013 ; Livre de poche, 2013

Millénium 4, *Ce qui ne me tue pas*, Actes Sud, « Actes noirs », 2015 ; « Babel noir », 2017

Millénium 5, *La fille qui rendait coup pour coup*, Actes Sud, « Actes noirs », 2017 ; « Babel noir », 2019

Millénium 6, *La fille qui devait mourir*, Actes Sud, « Actes noirs », 2019 ; « Babel noir », 2021

OceanofPDF.com

1

Le divisionnaire était un con.

Tout ça était un merdier totalement absurde.

Le laïus grincheux du commissaire Fransson s'éternisait, et Micaela Vargas n'en pouvait plus. Il faisait beaucoup trop chaud dans la voiture tandis qu'au-dehors défilaient les villas cossues de Djursholm.

— On n'est pas allés trop loin ? demanda-t-elle.

— Du calme, du calme, mon petit, ce n'est pas vraiment mon quartier par ici, répondit Fransson en s'éventant de la main.

Quelques instants plus tard, ils pénétrèrent dans un vaste jardin où se dressait une grande bâtisse en pierre à colonnades claires. Micaela était de plus en plus nerveuse. Elle travaillait normalement dans la police de proximité, mais elle avait rejoint cet été une enquête pour meurtre car elle détenait des informations sur le suspect, Giuseppe Costa. Dans l'ensemble, on la faisait surtout courir à droite et à gauche pour effectuer des vérifications de routine. Et voilà que le chef de la police l'avait choisie pour rendre visite à un certain professeur Rekke qui, d'après lui, pouvait peut-être les aider dans leur enquête.

— Ça doit être sa femme, dit Fransson en désignant la belle rousse en pantalon venue les accueillir sur la terrasse.

Celle-ci semblait tout droit sortie d'un film. En sueur et mal à l'aise, Micaela descendit de la voiture et traversa la cour de gravier jusqu'à la maison.

2

Le plus souvent, Micaela arrivait tôt au travail. Mais ce matin-là, quatre jours avant de se rendre dans la grande maison en pierre, elle était encore en train de prendre son petit déjeuner dans sa cuisine à 9 heures passées. Le téléphone sonna. C'était Jonas Beijer.

— On est tous convoqués par le divisionnaire.

Il n'expliqua pas pourquoi. Mais ça sentait la prise de tête, alors elle alla devant le miroir de l'entrée pour enfiler son sweat extra-large, dans lequel elle nageait. « Tu as l'air de vouloir te cacher », aurait dit son frère Lucas. Elle, elle trouvait qu'il lui allait bien. Elle se brossa les cheveux et rabattit sa frange pour qu'elle lui couvre presque les yeux, puis fila vers le métro.

On était le 15 juillet 2003, Micaela venait d'avoir vingt-six ans. Il y avait assez peu de monde dans la rame : elle se dégota une banquette pour elle toute seule puis plongea dans ses pensées.

Il n'était pas étonnant que cette affaire intéresse la direction. Le meurtre en lui-même résultait peut-être d'un coup de folie, sous l'emprise de l'alcool. Mais c'était autre chose qui donnait de l'importance à l'enquête. La victime, Jamal Kabir, un arbitre de foot qui avait fui le régime taliban en Afghanistan, avait été tué à coups de pierre après un match junior au stade de Grimsta. Il allait de soi que Falkegren voulait figurer dans un coin de la photo.

Elle descendit à Solna et gagna à pied l'hôtel de police de Sundbybergsvägen en se disant qu'aujourd'hui, enfin, elle allait se décider à dire tout haut ce qui la gênait aux entournures dans cette enquête.

Martin Falkegren était le plus jeune commissaire divisionnaire du pays : il avait à cœur de regarder résolument vers l'avant et de se tenir à la page. Il portait ses idées en sautoir, disait-on de lui – pas toujours de manière bien intentionnée, il s'en doutait. Il était cependant fier de son ouverture d'esprit et il venait aujourd'hui encore d'expérimenter un concept qui sortait des sentiers battus. Ils seraient peut-être en colère. Mais, comme il l'avait rapporté à sa femme, c'était la meilleure conférence à laquelle il ait jamais assisté. Cela valait décidément la peine d'essayer.

Tout en guettant les bruits de pas dans le couloir, il disposa des sièges supplémentaires, des bouteilles d'eau pétillante Ramlösa et deux bols de bonbons à la réglisse que sa secrétaire avait achetés en *duty free* à bord d'un ferry pour la Finlande. Personne ne semblait approcher. Un instant, il songea à Carl Fransson, à son énorme corpulence et à son regard critique – au fond, comment le lui reprocher ? Aucun enquêteur en chef n'a envie que sa hiérarchie se mêle de son enquête.

Mais cette fois, les circonstances étaient particulières. L'auteur des faits, un Italien narcissique et complètement barge, les menait en bateau. C'était tout simplement humiliant.

— Pardon, je suis la première ?

C'était la jeune Chilienne. Il ne se rappelait pas son nom, juste que Fransson voulait la dégager du groupe. Une empêcheuse de tourner en rond, apparemment.

— Bienvenue. Je ne crois pas que nous ayons été présentés, dit-il en lui tendant la main.

Elle la serra d'une poigne ferme et, un instant, il la toisa de la tête aux pieds. Elle était assez petite et trapue, avec d'épais cheveux bouclés et une longue frange rabattue sur le front. Ses grands yeux en amande luisaient d'un intense éclat noir. Il y avait quelque chose chez elle qui à la fois l'attirait et le tenait en respect. Il aurait voulu prolonger ce contact mais, pris d'une timidité inattendue, il se contenta de murmurer :

— Vous connaissez Costa, n'est-ce pas ?

— Je sais qui c'est, en tout cas. Nous venons tous les deux de Husby.

— Comment le décririez-vous ?

— Il aime se donner en spectacle. Il poussait souvent la chansonnette pour nous, dans la cour de l'immeuble. Il peut être terriblement agressif quand il boit.

— Oui, on a remarqué. Mais pourquoi nous ment-il effrontément ?

— Je ne sais pas s’il nous ment, rétorqua-t-elle.

Cela ne lui plut pas du tout. Pour lui, il était inimaginable qu’ils aient arrêté le mauvais type. Les preuves étaient solides, on s’apprêtait à le mettre en examen. Tout ce qui manquait, c’étaient des aveux, et c’était aussi de ça qu’il comptait lui parler, mais il n’en eut pas le temps. Il entendit les autres dans le couloir et il tendit le cou pour les féliciter :

— Bon boulot. Je suis fier de vous, les gars.

Même si la formule n’était pas tout à fait heureuse eu égard à la présence de la Chilienne, il ne la rectifia pas.

Il tenta de prendre un ton collégial, sans grand succès là non plus.

— Quelle histoire insensée, finit-il par lâcher. Et tout ça juste parce que l’arbitre n’avait pas sifflé une faute.

Ce n’était pas la considération la plus nuancée qui soit. D’un autre côté, il ne s’agissait là que d’une boutade destinée à engager la conversation. Mais Fransson saisit évidemment l’occasion pour lui faire la leçon, en lui rappelant que c’était beaucoup plus compliqué que ça : le suspect avait un mobile évident, peut-être pas pour des gens comme eux, mais typique d’un supporter alcoolisé qui ne contrôle pas ses pulsions et ne vit que pour les exploits de son fils sur le terrain.

— Oui, oui, bien sûr, répondit Martin. Mais quand même, bon Dieu... j’ai vu la vidéo. Costa était complètement déchaîné, alors que l’arbitre... Comment s’appelait-il déjà ?

— Jamal Kabir.

— ... alors que Jamal Kabir restait parfaitement calme. Une sacrée classe.

— C’est l’avis général, oui.

— Et sa façon de bouger les mains ? Élégant, non ? Comme s’il dirigeait tout le match.

— C’est un peu spécial, c’est vrai, répliqua Fransson.

Martin détourna son regard et décida de reprendre les rênes de cette réunion.

Il n’était tout de même pas ici pour bavarder.

Micaela se tortillait sur son siège. L’ambiance n’était pas terrible, malgré les efforts de Falkegren pour s’intégrer. Son entreprise était vouée à l’échec. Il vivait sur une autre planète. Non seulement il souriait tout le

temps, mais il portait un costume luisant et des mocassins à glands en cuir noir.

— Et sinon, comment se présentent les preuves, Carl ? J'ai échangé deux mots avec..., dit-il en la regardant.

Mais il semblait ne pas se souvenir de son nom, à moins qu'il n'ait pensé à autre chose et laissé sa phrase en suspens, aussi Fransson intervint-il afin d'exposer les preuves. Comme toujours quand il parlait, il se montra convaincant. On avait l'impression qu'il ne restait plus qu'à appliquer la sentence, et c'est peut-être pour cette raison que le divisionnaire n'écoula que d'une oreille. Il se contenta d'acquiescer mollement :

— Oui, tout à fait, et ce faisceau de preuves n'est pas vraiment affaibli par les conclusions du protocole P7.

— Vous avez sans doute raison, répondit Fransson.

Micaela leva le regard de son carnet. *Le P7*, pensa-t-elle, *ce maudit P7*. Elle l'avait eu entre les mains dix jours plus tôt, sans réellement comprendre de quoi il retournait. Ça ressemblait à une expertise psychologique préliminaire, dans l'attente d'un examen plus approfondi. Elle l'avait lue avec un certain intérêt, mais la déception ne s'était pas fait attendre. La conclusion était : trouble de la personnalité antisociale. En d'autres termes, Costa serait une sorte de psychopathe. Elle n'y croyait pas.

— Exactement, poursuivit le divisionnaire avec une excitation nouvelle dans la voix. C'est là que se trouve la clé de sa personnalité.

— Euh, oui, peut-être, dit Fransson en remuant, visiblement mal à l'aise.

— Mais maintenant, il s'agit de le faire avouer.

— Bien sûr.

— Vous n'en avez pas été loin, hein ?

— Euh, si on veut.

— Et j'ai joué mon rôle dans cette histoire, n'est-ce pas ? continua Falkegren.

Si, à cet instant, aucun d'entre eux ne fit mine de saisir de quoi il parlait, en réalité ils comprenaient assez bien. Personne ne fut donc surpris de l'entendre ajouter :

— C'est moi qui vous ai demandé de tester une nouvelle méthode d'interrogatoire.

— Oui, tout à fait, c'était un bon conseil, marmonna Fransson, soucieux de paraître reconnaissant mais pas trop impressionné.

Après le P7, Falkegren avait suggéré qu'ils cessent de mettre la pression à Giuseppe Costa et, au lieu de cela, le laissent s'exprimer comme s'il avait été un expert en psychologie, ce qui semblait bien sûr assez bizarre. Mais il n'en avait pas démordu : « Il a une image grandiose de lui-même, il pense tout savoir sur le foot. » Et ils avaient fini par décider de tenter le coup. Un jour que Giuseppe était tout particulièrement en veine de vantardises, Fransson s'était jeté à l'eau :

— Avec ta grande expérience, tu devrais pouvoir nous expliquer ce qu'une personne capable d'une chose aussi insensée que le meurtre d'un arbitre peut bien avoir dans la tête.

Costa s'était redressé, avant de parler avec une telle ferveur qu'il avait donné l'impression de se livrer à des aveux indirects. Il s'agissait bien entendu d'un moment important dans l'enquête. Mais ce que Micaela ne parvenait toujours pas à comprendre, c'était la fierté qu'en tirait Martin Falkegren.

— Vous savez, c'est une méthode célèbre. Il y a un exemple fameux, déclara-t-il.

— Ah, vraiment ? répondit Fransson.

— Un journaliste s'en est servi pour interviewer Ted Bundy dans sa prison, en Floride.

— Pardon ?

— Ted Bundy, répéta-t-il. Rien de moins. Cette méthode a eu beaucoup de succès avec Bundy. Il faut dire qu'il avait étudié la psychologie et, quand on lui a donné la possibilité de briller en tant qu'expert, il s'est ouvert pour la première fois.

Ce coup-ci, Micaela ne fut pas la seule à paraître sceptique.

Ted Bundy.

Il aurait aussi bien pu citer Hannibal Lecter.

— Ne vous méprenez pas, continua Falkegren. Je ne fais pas de comparaison. Je veux juste vous aviser que la recherche en la matière s'est développée, avec de nouvelles méthodes d'interrogatoire, et que nous, dans la police...

Il hésita.

— Oui ?

— ... nous avons de grandes lacunes. Je dirais même que nous avons été naïfs.

— Vraiment ? fit Fransson.

— Oh oui. Le concept même de psychopathe a longtemps été considéré comme dépassé et stigmatisant. Mais le vent a tourné, Dieu merci, et j’ai assisté l’autre jour à une conférence, une conférence fantastique, je dois dire.

— Ah ?

— Parfaitement. Incroyablement passionnante. Nous étions tous scotchés à nos chaises, mon Dieu, vous auriez dû voir ça. Le conférencier était Hans Rekke.

— Qui ça ?

Les gars se regardèrent : non seulement personne n’avait entendu parler de ce type, mais il ne les intéressait absolument pas.

— Il est professeur en psychologie à l’université de Stanford, un poste extrêmement prestigieux.

— Impressionnant, commenta Fransson avec sarcasme.

— Oui, vraiment, répondit Falkegren sans rien remarquer. Il est cité dans les plus importantes revues scientifiques.

— Fantastique, ajouta Ström sur le même ton.

— Mais il ne plane pas dans les hautes sphères pour autant, ne croyez pas ça. Il est spécialiste des techniques d’interrogatoire, et il a aidé la police de San Francisco. C’est un homme incroyablement brillant et compétent.

Mais aucune de ses paroles ne fit mouche, renforçant à la place l’impression d’une pièce séparée en deux camps : lui, le chef carriériste qui était allé à une conférence où il avait vu la lumière, face à Fransson et ses gars, les policiers pragmatiques qui travaillaient dur, avaient les pieds sur terre, et qui n’étaient pas du genre à s’emballer pour les dernières lubies à la mode.

— Entre le professeur Rekke et moi, le courant est tout de suite passé, continua Falkegren dans une belle démonstration d’autosatisfaction. Je lui ai parlé de Costa.

— Ah ?

Fransson haussa un sourcil.

— Je lui ai parlé de ce qu’il y avait de grandiose et de narcissique chez lui, et de la situation un peu délicate où nous nous trouvons, sans preuves matérielles.

— OK.

— Et c’est là qu’il m’a fait part de ce truc utilisé avec Bundy, en disant que nous pourrions l’essayer.

— Très bien, comme ça, on connaît toute l'histoire, lâcha Fransson, désireux d'en finir.

— Mais voilà, après coup – vu que Costa s'est vraiment ouvert – je me suis dit, mon Dieu, si Rekke a déjà su nous aider comme ça, au pied levé, que ne pourrait-il faire pour nous en étant davantage impliqué dans l'enquête ?

— Hum, on peut se le demander, en effet, répondit Fransson, troublé.

— Exactement. Aussi, je me suis un peu renseigné... Oui, vous savez, j'ai mes contacts, et là aussi je n'ai recueilli que des louanges à son sujet. Pour cette raison, j'ai pris la liberté de transmettre le dossier au professeur Rekke.

— Quoi ? s'étrangla Fransson.

— Je lui ai envoyé l'enquête.

Il y eut un moment d'incompréhension, puis Fransson se leva d'un bond.

— Mais putain, c'est une violation du secret de l'instruction !

— Du calme, du calme, tempéra Falkegren. Ce n'est pas du tout ça. De cette façon, c'est comme si Rekke intégrait notre équipe. Et puis, il est tenu au secret professionnel en tant que psychologue. Franchement, je crois que nous avons besoin de lui.

— C'est ridicule, cracha Fransson.

— Encore une fois, vous avez fait du bon boulot, aucun doute là-dessus. Mais votre enquête patine un peu. Vous avez besoin d'aveux, et je suis convaincu que Rekke peut vous aider à les obtenir. Il détecte comme personne les contradictions et les lacunes dans les témoignages.

— Donc on est censés faire quoi, selon vous ? siffla Fransson. Laisser le professeur reprendre l'enquête ?

— Non, non, pour l'amour du ciel. Je vous dis juste de le rencontrer et de l'écouter. Voir s'il peut vous donner des clés pour un nouvel élan. Il vous attend samedi à 14 heures chez lui, à Djursholm. Il a promis d'avoir lu tout le dossier d'ici là.

— Hors de question que je prenne encore un samedi pour une connerie pareille, lança Axel Ström, qui était le doyen du groupe et approchait de l'âge de la retraite.

— Bon, bon, d'accord. Mais quelques-uns d'entre vous pourront sûrement y aller. Vous, par exemple, reprit Falkegren en pointant Micaela. Rekke m'a justement appelé pour me parler de vous.

— De moi ?

Elle regarda autour d'elle, embarrassée, persuadée que c'était une plaisanterie.

— Oui, il y a quelque chose dans votre interrogatoire de Costa qu'il a trouvé intéressant.

— Je ne crois pas que...

— Premièrement, Vargas ne peut pas y aller seule, l'interrompt Fransson en se tournant vers Falkegren. Elle n'a pas assez d'expérience, loin de là. Ensuite, avec tout le respect que je vous dois, Martin, vous auriez pu nous prévenir. Vous nous faites un enfant dans le dos, là.

— Je le concède, et je vous prie de m'en excuser.

— Bon, maintenant que le mal est fait, j'irai aussi.

— Bien.

— Mais je n'ai pas l'intention de suivre les conseils du professeur s'ils ne me conviennent pas. C'est moi qui dirige l'enquête, personne d'autre.

— Bien entendu. Allez-y avec l'esprit ouvert, voilà tout.

— J'ai toujours l'esprit ouvert, ça fait partie du boulot, asséna Fransson.

Micaela hésita entre pouffer et lâcher une remarque assassine mais, comme d'habitude, elle garda le silence et se contenta de hocher gravement la tête.

— Je vous accompagne, lança Lasse Sandberg.

— Moi aussi, dit Jonas Beijer.

C'est ainsi que, le samedi suivant, ils se retrouvèrent devant l'hôtel de police et se mirent en route pour la grande villa de Djursholm – elle, Fransson, Sandberg et Beijer.

3

Micaela se souvenait parfaitement du moment où elle avait appris la nouvelle. C'était le jour de l'arrestation. Il était 20 h 30, et elle devait passer voir sa mère dans Trondheimsgatan. On avait beau être début juin, le fond de l'air était frais comme un jour d'octobre, et il y avait foule dans la cour de l'immeuble. À son arrivée, des visages indignés s'étaient tournés vers elle et, en quelques minutes, elle avait compris dans les grandes lignes ce qui était arrivé.

Giuseppe Costa, ou Beppe, comme elle l'appelait, avait battu à mort un arbitre de foot. Il y avait eu un match de l'équipe junior de Bromma, dans laquelle jouait son fils Mario. Vers la fin de la deuxième mi-temps, Beppe avait fait irruption sur le terrain, très éméché, et avait commencé à faire du grabuge en moulinant des bras. Il avait fallu cinq ou six personnes pour le maîtriser en le plaquant sur le gazon, après quoi, quand tout le monde pensait la tension retombée, il aurait suivi l'arbitre avec quelque chose de fou dans le regard.

— Ça paraît complètement dingue, avait-elle lâché avant de monter rejoindre sa mère, qui regardait tout ce monde rassemblé dans la cour depuis la courside.

Cette dernière avait détaché ses longs cheveux gris, et elle portait des pantoufles sans chaussettes et un nouveau T-shirt hippie à fleurs. Dans la brise, elle semblait inquiète, comme si elle craignait qu'il soit arrivé malheur à Lucas ou Simón.

— *¿De qué están hablando?* lui avait-elle demandé.

— Ils disent que Beppe a battu à mort un arbitre.

Sa mère avait paru soulagée que Simón n'ait pas fait quelque chose d'idiot ou de dangereux. Plus tard, pendant le dîner, elle avait un peu repris

du poil de la bête.

— Ça devait arriver.

Micaela n'y avait pas tellement fait attention sur le moment. C'était le genre de réflexion qu'on lâchait comme ça, avait-elle supposé. Mais après coup, ça l'avait travaillée. C'était à croire que, brusquement, Beppe était né pour battre à mort un arbitre. Husby avait connu une explosion de rumeurs et autres vieilles histoires qui toutes paraissaient annoncer un acte de ce calibre, et c'est peut-être pour cette raison que Micaela était allée à contre-courant en racontant tout autre chose. Un événement en particulier revêtait de l'importance à ses yeux.

Elle devait avoir onze ou douze ans et, à l'époque, elle entendait assez souvent parler de Beppe. Des bagarres, des scènes au pub de Husby, du grabuge, des cris dans son appartement.

Ces années-là, la lubie de Simón, le second de la fratrie, était le hip-hop – parfois, ça semblait être la seule chose qui ne soit pas en train de le tuer. Comme beaucoup d'autres, il craignait Beppe, qui avait l'habitude de chasser à coups de pied les jeunes qui passaient du Eminem dans la cour avec leurs ghetto-blasters. Pourtant, Beppe devait avoir compris le besoin désespéré de reconnaissance de Simón, car il s'était rapproché de lui. Un jour, il l'avait emmené à l'écart pour répéter et, plus tard dans la soirée, il s'était présenté du côté du barbecue et s'était mis à plastronner : il allait interpréter une chanson.

— Pas maintenant. Y en a marre ! avaient protesté les gens.

— Vos gueules. J'ai quelque chose de très spécial pour vous.

Et il avait fait signe à Simón de le rejoindre.

Simón s'était fait prier, comme toujours gauche et perdu en public. Mais il avait fini par esquisser quelques pas de danse que Micaela n'avait jamais vus, puis Beppe et lui avaient rappé *Je suis le fils prodigue, quand on me voit on appelle les flics*, un texte de Simón. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été témoin d'un tel enthousiasme dans la cour.

Rien d'étrange à ça, au fond : elle se doutait bien que tous les meurtriers avaient quelques bonnes actions à leur actif. Mais ça l'avait marquée, un peu comme une énigme à résoudre. Elle avait raconté plusieurs fois cette histoire après le meurtre et avait fini par entendre que Beppe lui-même souhaitait s'entretenir avec elle. C'était l'inspecteur Jonas Beijer qui l'avait contactée.

— Tu es en conflit d'intérêts vis-à-vis de Costa ? avait-il demandé.

— Je ne sais pas...

Ignorant son hésitation, Jonas lui avait demandé d'« établir un contact et essayer de l'amener à parler ». Bien sûr, c'était une gageure. Rien n'avait encore fonctionné, à ce qu'elle avait compris. Giuseppe avait à peine daigné se concentrer sur le sujet des interrogatoires et n'avait reconnu aucun fait, pas même ce qui sautait aux yeux sur la vidéo du match.

Comme toujours, elle s'était minutieusement préparée et, le matin du 10 juillet, était descendue le trouver. Seul dans la salle d'interrogatoire, il fumait une cigarette. Sa silhouette énorme et ébouriffée semblait s'être ratatinée, et il lui avait adressé un sourire hésitant.

— Il paraît que tu dis du bien de moi.

— Beaucoup de mal aussi.

— J'aimais bien ton père. Je lui écrivais des mots.

— On lui écrivait tous des mots.

— C'était un type bien.

Il avait l'air tellement écrasé par le malheur qu'il n'était pas difficile de le prendre en pitié. Il semblait avoir le monde entier contre lui, et c'était peut-être aussi pour cette raison – pour tenter de cacher sa sympathie – qu'elle l'avait traité sans ménagement. Par la suite, on avait dit qu'elle lui avait soutiré beaucoup d'éléments nouveaux. Jonas Beijer l'avait complimentée et, à son propre étonnement, elle s'était entendue déclarer :

— Il cache quelque chose.

Ce qui avait fait forte impression, elle l'avait senti tout de suite, comme si elle avait réussi une sorte d'examen. Dès le lendemain, on lui avait proposé de participer à l'enquête.

— On a besoin de quelqu'un qui sente les choses de l'intérieur, avait dit Jonas.

Même si elle avait compris d'emblée que tout le monde ne l'accueillerait pas à bras ouverts, elle avait été touchée.

C'était un pas de géant que de passer, en une nuit, de policière de proximité à enquêtrice sur le meurtre dont tout le monde parlait, et elle s'était mise à rêver de devenir un jour commissaire – ou pourquoi pas plus haut encore, divisionnaire. Les premières semaines, avant qu'elle ne commence à douter, elle avait ressenti une fierté et une détermination indescriptibles.

4

Samedi, jour de leur visite au professeur Rekke, il n’y avait pour une fois rien dans le journal au sujet du meurtre, pas même un éditorial sur la violence dans le milieu du foot, ou le harcèlement des arbitres ou des enfants, pas une ligne.

Elle n’avait donc lu que les nouvelles de l’étranger, comme le faisait jadis son père : rien de neuf en Irak, la guerre était officiellement finie, même si, dans les faits, c’était loin d’être le cas. Des attentats-suicides se produisaient chaque jour. La démocratie occidentale ne semblait pas prête à éclore d’elle-même au milieu des ruines.

Le soleil brillait à nouveau sur la place centrale de Kista. Micaela s’était levée de table et se dirigeait vers sa garde-robe quand son téléphone sonna. C’était Vanessa, sa meilleure amie : comme on était samedi matin, Micaela paria qu’elle allait avoir droit à un compte rendu de sa vie de fêtarde, ce qui ne manqua pas – une longue histoire tortueuse au sujet d’un « vrai pot de colle suédois » qui avait essayé de coucher avec elle dans le bus du retour.

— Je rêve, dit-elle.

— Mais c’est la vérité.

Quand elles eurent raccroché, Micaela émit un petit rire, sans pour autant trouver particulièrement drôle cette variante d’une histoire qu’elle avait déjà entendue cent fois.

Elle ouvrit son armoire, étala ses robes et ses jupes sur le lit et résista à la tentation de rappeler Vanessa pour lui demander conseil. Elle opta pour quelque chose d’à la fois habillé et décontracté : une jupe noire, un T-shirt rouge et une veste en jean, qui était peut-être trop petite et se tendait sur sa poitrine mais qu’elle aimait bien, sans oublier ses baskets blanches.

Une fois dans le métro, elle se surprit à brûler d'impatience. Il s'agissait après tout d'une mission qui sortait de l'ordinaire, et ce professeur avait demandé expressément à la voir, en tout cas d'après ce qu'on lui avait rapporté. C'était quelque chose, quand même. Tandis que sa rame dépassait Kista, Hallonbergen et Näckrosen, elle réfléchit à ce qu'elle devait réellement dire à ses collègues et, en descendant à Solna Centre, une légère effervescence lui chatouillait tout le corps. Mais dès le parking, tout retomba, et il ne fallut pour cela qu'un seul regard : celui de Lasse Sandberg, dont les yeux mi-clos et inquisiteurs descendaient toujours avec insistance vers ses hanches.

— Regardez, Vargas veut vampiriser le professeur.

— J'ai pensé que..., commença-t-elle.

— Elle avait peut-être un match à l'extérieur hier soir, glissa Fransson.

— Pas facile d'avoir le temps de se changer d'un coup à l'autre, reprit Sandberg.

Micaela ne s'abaissa pas à répondre, préférant aller s'asseoir à l'arrière de la Volvo 745 de Fransson, à côté de Jonas Beijer qui lui adressa un regard compatissant. Elle fixa ses ongles et se demanda si elle avait bien fait de les vernir. Quand elle releva la tête, le soleil l'éblouit.

C'était une chaude journée sans un nuage, et il ne faisait pas beaucoup plus frais dans la voiture. L'air conditionné devait être défectueux : il se contentait de brasser la moiteur de l'habitacle en ronronnant, et les gars, très vite en sueur, se mirent à chahuter. Fransson raconta qu'il s'était fait mal lors d'une séance au stand de tir d'Hagalundshallen, dans la matinée.

— On aurait dit que toute ma main avait pris feu.

Comme d'habitude, il dirigeait la conversation et, faute de mieux, Micaela observa comment Beijer et Sandberg changeaient de ton d'une seconde à l'autre. Si Fransson geignait, ils geignaient aussi et, s'il riait, ils ricanait avec lui. Mais rien ne les faisait davantage s'esclaffer que de s'acharner de concert sur leur bête noire commune, le divisionnaire Falkegren. Dingue, d'être débile à ce point et de porter ces chaussures avec ces glands ridicules – c'était bien comme ça que ça s'appelait, non ?

Micaela finit par en avoir assez. Elle chercha désespérément des mots, n'importe lesquels, qui ne soient pas galvaudés à force d'être trop employés. Mais ils s'engagèrent alors dans Djursholm, parmi les grandes villas cossues, et elle se perdit dans des pensées bien différentes.

Djursholm se situait à l'autre extrémité de la ligne de métro. Les gens d'ici étaient nés avec une cuillère en argent dans la bouche, tandis que chez eux, à Husby, il y avait surtout des éclats d'obus, les décombres de vies brisées loin d'ici. C'était Simón qui lui avait mis cette image en tête.

— Je n'ai pas besoin de lire dans les journaux ce qui se passe dans le monde. Je le vois chez mes voisins, lui avait-il affirmé une fois – sans doute parce qu'il ne lisait jamais de journaux, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs.

Mais sur ce point, il avait raison. Si une guerre ou une révolution se produisaient quelque part dans le monde, les victimes affluaient à Husby. Les réfugiés arrivaient en emportant un petit bout de conflit avec eux, et, durant toute leur enfance, ils avaient appris à vivre avec ces séquelles.

— On n'est pas allés trop loin ? demanda-t-elle.

— Du calme, du calme, mon petit, ce n'est pas vraiment mon quartier par ici, mais ça devrait être dans le coin, répondit Fransson.

Ils roulèrent vers la mer, jusqu'à une haute grille équipée d'une caméra et d'un interphone où ils dirent quelques mots avant d'entrer dans une vaste cour décorée d'une fontaine, devant une villa excessivement luxueuse, en pierre ocre, avec de grandes fenêtres donnant sur l'eau.

On accédait à la maison par un perron en pierre blanche. Sur la terrasse les attendait une femme vêtue d'un pantalon de coton blanc et d'un chemisier bleu qui flottait au vent. Elle devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Rousse, les joues constellées de taches de rousseur, elle possédait un corps élancé et souple qui semblait étrangement léger sous le soleil : tous se sentirent empâtés et lourds en se dirigeant vers elle. Mais le plus frappant était sa beauté. Celle-ci était telle qu'ils se recroquevillèrent imperceptiblement, et elle n'arrangea rien en les accueillant avec l'amabilité la plus raffinée.

Son avantage ne s'en trouva que renforcé. Micaela tira nerveusement sur sa jupe tout en s'abritant derrière Fransson, qui d'habitude ne faisait de manières avec personne, mais paraissait à présent perdu, lui aussi, surtout quand ils découvrirent l'intérieur de la maison – que dire ?

Falkegren, avec ses costumes et ses mocassins à glands, c'était déjà quelque chose. Mais là, ça dépassait l'entendement. D'immenses tableaux pendaient aux murs, la hauteur sous plafond était vertigineuse et il ne se trouvait pas un seul meuble ou vase qui ne respire le style ou la classe. Dans une pièce voisine, on entendait le son fragile et mélodieux d'un violon.

Micaela en fut saisie. Pourtant, la femme – qui s’était présentée comme Lovisa Rekke – sembla simplement embarrassée. Elle eut un sourire d’excuse.

— Mon Dieu, je lui avais pourtant dit d’arrêter. Julia, appela-t-elle, ça suffit maintenant !

Le violon se tut, puis une fille de peut-être dix-sept ou dix-huit ans entra par la porte de gauche. Bien entendu, elle n’avait rien à envier à sa mère – si mignonne que c’en était ridicule, avec ses cheveux bouclés et ses yeux bleu clair.

— Désolée, maman, j’avais oublié.

Pour Micaela, ce fut la goutte d’eau. Cette fille ravissante s’excusait d’avoir joué une musique qui les avait tous laissés bouche bée, et le pire fut qu’aucun d’entre eux n’eut l’à-propos de dire : « Mais non, pensez-vous, c’était très beau. » Ils restèrent tous interdits, et ce fut Julia qui prit l’initiative de tendre la main :

— Enchantée.

Après coup, Micaela ne put se rappeler meilleur exemple d’humiliation de classe. Avec son aisance mondaine, une ado les avait transformés en un troupeau de moutons égarés, ce qui lui donna envie de briser un vase ou de déchirer un tableau. Mais ce n’était pas tout. Elle se mit à songer aux articles scientifiques de Rekke. Elle les avait parcourus pendant la semaine et n’y avait pas trouvé la moindre trace d’une collaboration avec la police, comme l’avait assuré Falkegren, ni même un quelconque signe prouvant qu’il s’intéressait en quoi que ce soit aux crimes violents.

Rekke traitait plutôt des erreurs de raisonnement, des tours que nous jouait notre cerveau à cause d’opinions préconçues et de fausses représentations. Fransson avait sans doute dit vrai en affirmant qu’il s’agissait principalement de théories tirées par les cheveux et d’esbroufe intellectuelle. Pourtant, elle y avait trouvé quelque chose qui lui parlait : une clarté, une acuité qui lui avaient manqué jusque-là.

— Où est-il ? demanda Fransson, irrité.

— Bonne question, répondit Lovisa Rekke. Il a dû trouver le moyen d’être occupé à autre chose.

— Nous n’avons pas toute la journée.

— Bien sûr, je comprends. Je vous prie de m’excuser. Je monte le chercher sur-le-champ. Asseyez-vous en attendant, ajouta-t-elle en leur

indiquant un ensemble de fauteuils blancs à côté d'une statue en bronze figurant une jeune fille inclinée d'un air soumis.

Ils s'y installèrent et attendirent.

Peut-être pas si longtemps, mais ce qui parut à Micaela une petite éternité. Quand l'épouse redescendit s'excuser et les laissa à nouveau seuls, il devint clair que cette attente et cet intérieur troublaient également les autres.

Eux aussi, à leur corps défendant, étaient saisis d'impatience. Même Fransson s'y mit, tripotant nerveusement sa montre, une IWC Schaffhausen héritée de son frère et dont il avait l'habitude de dire qu'elle était largement au-dessus de ses moyens.

— Ça vaut peut-être le coup d'écouter le professeur, après tout, lança-t-il.

Ce fut à peu près à ce moment qu'ils entendirent des pas dévaler l'escalier circulaire et virent Hans Rekke accourir vers eux, tel un sprinteur fébrile.

5

Plus tard, Micaela se demanda ce qu'ils savaient vraiment ce jour-là, et c'était bien sûr beaucoup moins que ce qu'ils croyaient. Pourtant, ce meurtre leur semblait assez simple dans toute sa brutalité. Il n'avait rien de sophistiqué, et rien n'indiquait que le crime ait été planifié ou prémédité de longue date.

Il ne paraissait s'agir que d'une brusque explosion de folie meurtrière. Mais clairement, le fait que le meurtre se soit produit juste après un match de football et l'aura entourant la victime ne rendaient pas la chose moins spectaculaire.

Jamal Kabir avait trente-six ans au moment de sa mort. C'était un assez bel homme, le dos droit, mais la mâchoire de travers à la suite des brutalités et des tortures subies à Kaboul. Beaucoup parlaient du chagrin qui émanait de lui, et il n'était sans doute pas si étrange que de nombreux bruits circulent à son sujet. Mais, au cours de l'enquête, ils n'en avaient finalement entendu que du bien, et il était reconnu comme un arbitre et un capitaine d'équipe expérimenté.

Sous le joug des talibans, il avait lutté pour le droit des petits garçons à jouer au foot à Kaboul. Ce n'était pas facile, avait-il expliqué à l'Office des migrations. Le régime édictait sans cesse de nouvelles règles sur la longueur des maillots et des shorts, ou encore sur quels cris de joie étaient autorisés lors des buts. Mais il s'était battu pour le football. Il le considérait comme vital, avait-il déclaré. Toute autre forme de divertissement était proscrite. Personne n'avait le droit de voir des films ou des pièces de théâtre. La musique était interdite. Les livres étaient brûlés. Les femmes étaient enfermées ou cachées sous des burqas, et on pratiquait régulièrement des exécutions publiques dans le stade de la ville, Ghazi Stadium, comme si

le meurtre et les mutilations devaient remplacer le football en tant que grand divertissement populaire.

Proposer autre chose aux gens semblait avoir été une question purement existentielle pour Kabir. Il organisait des matchs et des tournois pour les jeunes, ce qui l'avait rendu populaire, avait-il affirmé. Les habitants venaient le remercier. Mais il avait eu de plus en plus de difficultés avec les autorités, et il avait fini par être arrêté et torturé. Il existait un certain nombre de zones d'ombre dans son parcours, et Micaela trouvait que le récit qu'il faisait de son emprisonnement et des tortures qu'il avait subies n'était pas totalement vraisemblable. Mais l'Office des migrations avait eu confirmation que les talibans s'en étaient vraiment pris à lui, et il n'y avait aucun doute qu'il avait été gravement brutalisé.

D'après son rapport d'autopsie, il présentait d'anciennes fractures de la mâchoire et des côtes qui n'étaient pas survenues lors du meurtre. Sur ses poignets apparaissaient des cicatrices nacrées laissées par des chaînes, et son torse portait des traces d'engelures. En arrivant en Suède en novembre 2002, il avait aussitôt repris ses activités de Kaboul. Du camp de réfugiés de Spånga où il avait été placé, il avait cherché les terrains de foot des environs et était entré en contact avec les équipes de jeunes qui s'y entraînaient.

— C'est devenu ma façon de survivre, disait-il.

Il ramassait les ballons et plaçait les cônes, dispensait conseils et compliments. Il avait assez vite eu l'occasion d'arbitrer des matchs de jeunes, et l'évidence sautait aux yeux : il savait ce qu'il faisait. Les gens l'avaient remarqué, sûrement aussi parce qu'il se déplaçait sur le terrain d'une manière spéciale, et, peu à peu, on lui avait confié davantage de responsabilités. Il avait fini par devenir arbitre dans le championnat junior. En mai de cette année-là, trois semaines avant son assassinat, il avait été signalé à l'émission « Miroir des Sports », qui était venue le filmer. C'était aussi pour cette raison que plusieurs spectateurs l'avaient reconnu quand il était entré sur le terrain de Grimsta le 2 juin, et que le témoin Ruth Edelfelt, mère d'un des joueurs, avait vu en lui un héros de guerre, tandis que d'autres décrivaient de façon solennelle l'impression de gravité qu'il dégageait.

Les policiers savaient que Kabir venait d'obtenir un logement dans Torneågatan, à Akalla, et travaillait en plus dans un garage pour motos, exactement comme à Kaboul. Ils n'avaient recueilli aucune indication

comme quoi il aurait été menacé ou inquiet de quoi que ce soit. Il avait l'air en confiance, avec son dos droit et ses grands yeux bruns, quand il avait sifflé le début de la partie juste avant 13 heures. Il existait deux captations vidéo du match, filmées par chacune des deux équipes – Djurgården et Bromma –, et on voyait sur les images combien Kabir était déterminé et concentré. Il jetait juste des regards vers le ciel de temps à autre.

Il y avait de l'orage dans l'air. Le froid était inhabituel pour un jour d'été, et les spectateurs avaient tous revêtu des blousons ou des survêtements. Tous sauf un homme, qui ne portait qu'un short et le maillot bleu clair du SSC Napoli, arborant la marque Buitoni. Ce maillot était très important pour lui, Micaela était bien placée pour le savoir. Autrefois, Beppe n'arrêtait pas de leur rebattre les oreilles avec l'heure de gloire de l'équipe de Naples dans les années 1980, et son maillot était la réplique de celui que portaient les joueurs quand le club avait remporté le championnat italien avec Maradona.

Au début du match, ledit maillot était propre, voire repassé, et Beppe avait lui aussi entamé la rencontre d'excellente humeur. Il avait de bonnes raisons : il était le père de la plus grande star sur le terrain, Mario Costa. Pendant un moment, il s'était contenté de traîner autour du terrain en sirotant une bouteille de Gatorade qui ne contenait sûrement pas de l'eau, en se vantant de son rejeton. Mais cela n'avait pas duré et, comme si souvent dans sa vie, son humeur avait changé, ce qui était sûrement aussi dû à la météo : au milieu de la deuxième mi-temps, une pluie battante s'était mise à tomber. Mais la cause principale de son énervement était bien sûr liée au match. En quatre minutes, Djurgården avait égalisé, et Giuseppe avait commencé à vociférer, principalement contre Kabir.

— T'es débile ou quoi ? Siffle ! beuglait-il.

Personne n'y avait trop fait attention. Il y avait d'autres choses sur lesquelles se concentrer. Avec un score de 2-2, le match était devenu de plus en plus passionnant et intense, surtout vers les dernières minutes, quand Mario avait arraché le ballon juste devant la surface de réparation, dribblé un, deux, trois adversaires, et, sur le point de tirer, avait été plaqué à terre.

— Faute, bordel, faute ! avait hurlé Giuseppe qui, pour une fois, avait probablement raison.

C'était limpide sur la vidéo, et Kabir paraissait aussi sur le point de siffler. Pourtant, il ne l'avait pas fait. Pas de penalty. Resté à terre face au but, Mario criait, blessé, tandis que Giuseppe se précipitait sur le terrain et

qu'éclatait un tumulte insensé. Il était hors de lui, raison peut-être pour laquelle beaucoup avaient perçu Jamal Kabir comme particulièrement digne. C'était du moins l'avis de Micaela.

Kabir s'était posé en contraste absolu avec la fureur de Beppe : sur la dernière séquence vidéo où on le voyait, il dégageait une impression de contrôle total. Son corps semblait dire : « Tu ne me feras pas bouger. » Mais il s'était alors passé quelque chose. La caméra avait reçu un coup, puis les entraîneurs et les parents étaient parvenus à éloigner Beppe. Celui-ci s'était assis dans la tribune pour descendre une autre bouteille de boisson énergétique, qui ne contenait décidément pas de l'eau, elle non plus. C'était vers ce moment-là que Kabir avait quitté les lieux, et à peu près tout le monde était parti dans la foulée, même Mario, qui avait trop mal et trop honte pour attendre son père. Le stade s'était vidé. Ne restaient plus que Giuseppe et un concierge.

Mais Kabir n'était pas allé bien loin. Il s'était arrêté dans Gulddragargränd, juste devant le complexe sportif, et avait regardé son portable sous la pluie sans pour autant téléphoner ni envoyer de SMS. Il paraissait indécis, d'après un témoin, et peut-être inquiet, ou en tout cas sur ses gardes. Puis il avait disparu dans le bosquet en face de lui.

Micaela ne parvenait toujours pas à comprendre pourquoi. Ce n'était pas du tout un raccourci, ça montait dans les broussailles. Mais c'était là-dedans qu'il avait filé, et il ne devait jamais être revu vivant. Aussi était-il significatif que, à peu près au même moment, Giuseppe soit parti de la tribune précisément dans cette direction en grommelant de terribles jurons contre Kabir. Après, personne ne savait exactement ce qui s'était passé.

Personne ne pouvait dire avec certitude ce qui s'était produit durant ces minutes décisives, sinon que ça avait dû être soudain et violent, et que, quelle que soit la façon d'envisager les choses, les apparences étaient accablantes contre Giuseppe.

Par le passé, il s'était montré capable de graves violences. Et il tenait une pierre à la main quand il avait titubé sur les traces de Kabir dans Gulddragargränd.

Il était ressorti couvert de sang du bosquet où Kabir gisait mort, le crâne fracassé, et des images de la caméra de vidéosurveillance du métro le montraient assis, en état de choc, son T-shirt maculé de taches sombres.

Il semblait avoir eu à la fois un mobile, une occasion et le profil idéal pour ce meurtre.

6

Hans Rekke dévala l'escalier circulaire, vêtu d'un jean et d'une chemise bleue en lin aux manches retroussées, puis prit place parmi eux, une petite pochette plastifiée à la main, trépignant de la jambe gauche comme un coureur qu'on aurait stoppé en plein élan.

— J'ai honte, j'ai honte, fit-il.

Mais il n'avait pas l'air sincère. À la différence de sa femme et de sa fille, il ne les regardait pas dans les yeux. Il ne leur avait même pas serré la main. Il se contenta de fixer le sol avec une expression embarrassée tandis qu'il posait sa pochette sur la table basse. Son corps aurait pu être celui d'un sportif, un coureur de demi-fond. Il était grand et élancé, avec des bras musclés aux veines apparentes.

Mais le plus frappant chez lui restait ses mains. Elles étaient si fines et gracieuses que Micaela les compara instinctivement avec ses propres doigts. Courts et grossiers. Mal à l'aise, elle fit dériver son regard vers la fenêtre et la mer au-dehors. Quand elle dirigea à nouveau son attention sur lui, le professeur la dévisageait. Ce n'était pas seulement gênant. C'était complètement déplacé.

Elle n'était personne dans le groupe, une stagiaire, pour ainsi dire. Il aurait dû regarder Fransson. Mais c'était elle qu'il observait et, même si elle détourna aussitôt les yeux, elle avait eu le temps d'enregistrer son visage. Loin d'être beau comme sa femme ou sa fille, il tenait plutôt de l'aigle, pointu, avec un rayonnement intimidant et des yeux bleu clair qui semblaient la pénétrer de part en part.

— Bon, on s'y met ? lâcha Fransson, irrité à nouveau.

— Euh, oui, pardon, bien sûr, dit Rekke en se tournant vers les autres membres du groupe, mais pas du tout avec la même intensité.

— Si j'ai bien compris, notre divisionnaire Martin Falkegren vous a communiqué le dossier de notre enquête, poursuivit Fransson.

— Tout à fait... Exact... Oui.

Voilà qui sonnait curieusement vague.

— Et donc... ?

— Et donc quoi ?

— Que pensez-vous de Costa ?

— Costa ?

Rekke regarda vers la cour et leur voiture, visiblement absorbé dans ses pensées.

— Vous avez lu le dossier, n'est-ce pas ? Sans quoi notre visite n'a pas de sens.

— Je l'ai lu.

— Bien, dit Fransson en tripotant un peu sa montre, l'air toujours nerveux. Car nous cherchons une façon d'amener notre suspect à avouer.

— Oui, j'avais compris.

— OK, parfait. Nous avons eu recours à un truc auquel vous avez fait référence et qui, si j'ai bien saisi, a déjà été utilisé par un journaliste pour interviewer Ted Bundy.

Rekke détourna à nouveau le regard vers la fontaine dans le jardin. Il semblait embarrassé.

— J'ai été un peu bête, et cette histoire n'est pas terrible, au fond.

— Ah non ?

— Stephen Michaud, le journaliste en question, n'a pas obtenu grand-chose, et je ne sais pas bien pourquoi j'ai mentionné cette affaire. Je voulais surtout exprimer le fait que je crois à la flatterie. Qu'est-ce qu'on dit, déjà ? « Les compliments qui ont pris sur nous sont en proportion inverse de ceux que nous méritons. »

Carl Fransson parut réfléchir à cette formule sans la comprendre complètement. Puis il décida visiblement d'y renoncer. Il se pencha en avant tout en tendant la main droite, dans un mouvement un peu maladroit.

— Eh bien... peut-être... mais ici, ça s'est montré vraiment très...

— Vous vous êtes entraîné au tir ce matin, l'interrompit Rekke.

— Que... Oui... mais comment le savez-vous ?

Fransson regarda le professeur avec étonnement, puis ramena vers lui sa main droite et croisa les bras.

— Juste une supposition, c'est sans intérêt. Mais pardon, je vous ai interrompu.

— Comme je le disais, reprit Fransson d'un ton encore plus hésitant, ce qui nous intéresserait, c'est de savoir quoi faire de plus pour l'amener à se mettre à table, en prenant évidemment en compte son trouble de la personnalité.

— Vous faites référence aux conclusions du protocole P7 de Per Wärner ?

— En partie, bien sûr, mais nous observons par nous-mêmes la façon dont il se comporte, ses vantardises.

— Comme s'il était grandiose.

— Exactement. Grandiose, et impulsif. En clair, un psychopathe. Ou bien avez-vous une autre analyse... en tant que professionnel ?

— En tant que professionnel, je pense que beaucoup, en tout cas, veulent voir en lui un psychopathe.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien... comment expliquer cela ?... Ce mot a quelque chose d'émoustillant, n'est-ce pas ? Comme un petit pousse-café, un apéritif pour égayer la grisaille quotidienne.

— Là, je ne vous suis plus, avoua Fransson.

— Je vous prie de m'excuser. Je suis cryptique.

Rekke se tut, quelque chose de vitreux dans le regard. C'était comme s'il n'arrêtait pas d'entrer et de sortir d'un état d'intense concentration.

— J'aime beaucoup votre montre, c'est un modèle de style, un classique.

Fransson baissa les yeux vers son poignet.

— Qu'est-ce que... Ah bon... merci.

— Mais la couronne a l'air abîmée. Vous devriez la faire examiner. Sinon elle va finir par se détacher.

— La couronne n'a pas de problème, grommela Fransson.

À présent en colère, il rabattit ses manches de chemise pour cacher l'objet.

— Mais revenons à nos moutons, lança Rekke. Était-ce une si bonne idée de s'exciter comme ça sur ce P7 ?

Fransson sursauta.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— « Volubile », par exemple. Est-ce un mot usité, de nos jours ?

— Euh... non... je ne crois pas.

Fransson jeta un regard aux autres, comme pour signifier : « Vous voyez, on ne peut pas parler avec lui. »

— À moins que... ? reprit Rekke en se tournant à nouveau vers Micaela. Est-ce quelque chose qui se dit dans vos quartiers ? « Le garçon volubile que j'ai rencontré hier » ?

— Non, pas vraiment.

— Et pourtant, ce terme est employé à trois reprises dans l'enquête préliminaire. Comment cela se fait-il ?

— Je n'en sais rien, rétorqua Fransson.

— Alors je peux vous l'expliquer. Volubile est une mauvaise traduction de l'anglais *glib*.

— Glib ?

— Exactement. Les dictionnaires décrivent ce terme par plusieurs mots, le plus souvent : « glissant », « bavard », « versatile ». Mais quand Mia Hjerling a traduit l'ouvrage de Robert D. Hare, *Le Monde du psychopathe*, elle a choisi un mot entre tous et ça a été « volubile ». Le terme a pris racine, surtout que ce critère se trouve tout en haut de la check-list de Hare pour identifier un psychopathe. « Volubile et charmant », lit-on dans la traduction de l'ouvrage.

— Je ne comprends pas, dit Fransson.

— Ce mot a marqué, et on le retrouve aussi dans des ouvrages de vulgarisation, voire des livres, disons, fantaisistes – par exemple, *Comment démasquer un psychopathe*.

— Ah bon ? lâcha Fransson, visiblement interloqué.

— Tout à fait. L'inspecteur Sandberg et vous l'avez lu, n'est-ce pas ?

— Quel rapport ?

— Ça a déteint sur vous, poursuivit calmement Rekke.

— Vous prétendez que nous avons inventé ?

— Non, non, pas du tout. Votre regard a juste été un peu transformé, comme cela nous arrive à tous quand nous lisons un livre qui nous fascine. Mais ce qui est ennuyeux, ici, c'est qu'il n'y a pas de voix contraire, pas d'*avocatus diaboli*, pas de *via negativa*.

— Pardon ?

— Tous – ou presque – vous cherchiez la même chose.

— À savoir...

— Confirmer les conclusions du P7 de Per Wärner, et c'est un peu dommage, pas seulement parce que Per est un imbécile.

— C'est un imbécile ?

— Dans l'ensemble, oui. Mais surtout, il y a eu un effet d'entraînement, qui a renforcé la tendance de l'enquête, ce qu'en psychologie on appelle un biais de confirmation ou une polarisation de groupe.

— Hein ?

— Dans la police, vous utilisez le terme de vision en tunnel, n'est-ce pas ?

Une sorte de décharge traversa l'équipe, et pourtant Micaela était à peu près certaine que les gars avaient mis plusieurs secondes à comprendre ce qu'il racontait. Fransson resta tout d'abord bouche bée. Puis il explosa, à la fois confus et furieux :

— Qu'est-ce que vous insinuez, bordel ?

Rekke soutint son regard quelques instants, puis se tourna vers Micaela.

— C'est particulièrement courant dans les groupes homogènes avec un chef autoritaire. Qu'en dites-vous, Micaela, avez-vous un chef autoritaire ?

Elle sursauta, et pas seulement parce qu'il connaissait son prénom. Quelque chose de sombre s'alluma en elle – peut-être le vestige d'une étincelle revancharde.

— Là, vous allez trop loin, cracha Fransson.

Rekke parut soudain vouloir filer. Sa jambe gauche se remit à tressauter, comme à son arrivée, mais il ferma alors les yeux et étira son dos, tel un comédien qui se prépare à entrer en scène. Puis il fixa un point un peu en biais au-dessus de la tête de Fransson.

— Nous pouvons commencer par parler du premier témoin, dit-il.

— Quel témoin ?

— Le concierge du stade de Grimsta, Viktor Bengtsson. Il voit Costa se pencher pour ramasser quelque chose sur la piste de course qui entoure le terrain de foot, sans bien savoir quoi. Mais peu à peu, c'est comme si l'on plaçait une pierre dans la main de Costa. « Est-ce que ça pouvait être une pierre ? » demande l'inspecteur Axel Ström page 138 du procès-verbal, et il obtient en réponse un « Oui, peut-être ». Après quoi, soudain, c'est un fait avéré que Giuseppe a une pierre à la main. N'est-ce pas un peu étrange ?

— On ne l'a pas pris pour un fait.

— Puis nous avons les jurons. Bengtsson entend Costa jurer contre l'arbitre. Mais Costa dit-il vraiment : « Je vais tuer ce salaud » ? Dans un

premier temps, on ne parle que de jurons en général. Bengtsson déclare : « Il avait l'air capable de tuer. » Et mystérieusement, cela se transforme en mots dans la bouche de Costa. La mémoire revient à Bengtsson.

— Ce n'est pas vrai. Nous avons sans cesse posé des questions critiques.

— En apparence, peut-être, mais pas en pratique. Pourtant, je trouve le témoignage de Bengtsson assez bon. Celui du jeune Filip Grundström est pire.

— Quel est le problème, avec lui ?

— C'est un garçon sensible, n'est-ce pas ? Il devine vos souhaits, et cela me le rend sympathique. Nous tous, que n'aurions-nous pas fait à son âge pour quinze secondes dans la lumière des projecteurs ? Filip a manifestement vu Costa vêtu d'un maillot du SSC Napoli sale. Mais où exactement, ce n'est pas clair, pas au début. Puis il prend de l'assurance et alors, abracadabra, Costa est sorti en titubant du bosquet de Gulddragargränd, en même temps que la boue rougeâtre sur son maillot devient du sang. N'est-ce pas un peu curieux ? La manière dont une affirmation renforce l'autre, pour ensuite influencer votre façon de vous adresser aux autres témoins ?

— Là, vous allez trop loin, dit Fransson en se levant à moitié, avant de laisser retomber lourdement son corps un peu de travers.

— Peut-être, c'est possible. Mais vous êtes de plus en plus sélectifs au sujet des informations qui vous intéressent et, je l'avoue, je ne saisis pas bien pourquoi vous vous méfiez à ce point de Costa. Certes, son récit est tortueux. Mais ce qui est drôle, c'est que la vérité est souvent comme ça, un peu saugrenue. Pourquoi n'aurait-il pas voulu marcher dans le fossé, le long de la route ? Il est trempé et en colère, il peut bien se tremper encore plus et se mettre encore plus en colère. Et pourquoi ne pourrait-il pas tomber, se blesser le coude et voir un cintre vert sur le bord du fossé, un cintre vert ?

— Quoi, un cintre vert ?

— Rien, c'est juste un détail bizarre qui a retenu mon attention. Je ne comprenais pas pourquoi il aurait mentionné une chose pareille s'il mentait. Un cintre peut-être, mais vert ? Combien de cintres verts avez-vous vus dans votre vie ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus, mais en tout cas, le voici.

Il sortit un Polaroid de sa pochette plastique, et, à la grande surprise de Micaela, l'image montrait un cintre vert dans un fossé.

— Il était plus loin que je n'aurais cru, dit-il. Il a fallu que je patrouille un peu la zone.

— Donc vous êtes allé là-bas ? demanda soudain Jonas Beijer, comme s'il venait de se réveiller.

— Oui, tout à fait, mais pas à cause de ce cintre. J'étais intéressé par la boue et l'eau.

— Mais pourquoi ? cracha Fransson.

— Les lacs et marécages de ce secteur sont dystrophiques et acides. Du fait du manque de calcaire, la boue a une couleur brun rougeâtre et donne à l'eau des fossés une apparence un peu sanglante, et je voulais me livrer à une petite expérience.

— Quel genre d'expérience ? demanda Jonas Beijer.

— Rien de scientifique, absolument pas. Juste une petite étude comparative, mais cette fois en noir et blanc, en noir et blanc granuleux, dit-il en sortant deux photos de sa pochette plastique.

La première, ils ne la reconnurent que trop bien. C'était Giuseppe, dans toute sa splendeur ébouriffée, assis dans le métro avec son maillot du SSC Napoli souillé. L'autre image montrait une silhouette haute et mince qui souriait timidement à l'objectif.

Rekke en personne, portant lui aussi un T-shirt sale.

— Que ne ferait-on pas pour comprendre, lança-t-il.

— Vous êtes donc allé vous aussi vous jeter dans le fossé ? demanda Fransson.

— Je me suis contenté de traîner le T-shirt dans l'eau et la boue, puis de le mettre et de monter à Vällingby prendre le métro. Mais c'était tout aussi intéressant. Remarquable, n'est-ce pas, la similitude entre nos vêtements ?

C'était effectivement le cas, et Micaela ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de honte. Avait-elle jamais trouvé ces images de vidéosurveillance réellement convaincantes ?

— Donc vous affirmez qu'il n'y a jamais eu de sang sur le maillot de Costa ?

C'était encore Jonas Beijer, qui semblait rassembler ses idées.

— Exactement.

— Mais pourquoi alors s'en est-il débarrassé si vite ? siffla Fransson.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas.

— Non. Mais peut-être pouvons-nous le croire sur parole. Son maillot était sale et abîmé, décousu en deux endroits. Il n'avait peut-être pas le courage de le laver. Pourquoi avoir supposé que ce vêtement était si important pour lui ?

— Donc vous ne voyez là rien de suspect du tout ?

— Bien sûr, il aurait mieux valu que nous retrouvions le maillot. Mais il y a d'autres questions plus importantes qui dérangent davantage ; n'est-ce pas aussi votre avis ? demanda Rekke en regardant Micaela.

— Hein ? Non... je ne sais pas.

— Vraiment ? Vous qui doutez depuis le début ?

— Je ne pense pas qu'elle ait douté plus qu'un autre, lâcha Fransson avec aigreur.

— Non ? Elle pose des questions d'un autre genre. Elle a une autre acuité dans le regard, et possiblement est-ce aussi dû au fait qu'elle...

Il l'observa à nouveau avec intensité, et elle se sentit mal à l'aise, comme s'il s'apprêtait à formuler une vérité qu'elle ne voulait pas entendre. Sans doute le remarqua-t-il aussi, car il se tut et changea de sujet, passant aux autres cas de violences décrits dans le dossier de Costa.

— Qu'est-ce qui les caractérise ? demanda-t-il.

— Une agression brutale, dit Jonas Beijer comme s'il avait changé de camp pour devenir brusquement un disciple de Rekke.

— Exact, mais autre chose encore, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— En bref : un sacré chahut. Chaque fois que Costa s'est battu, il a crié et hurlé. Mais comment les choses se passent-elles quand Jamal Kabir est battu à mort ?

— Nous ne le savons pas.

Mais ça a dû se passer silencieusement, pensa Micaela.

— Non, nous ne le savons pas, reprit Rekke. Mais nous savons une chose ou deux. Jamal Kabir ne se retourne pas. Aucun coup ne provient du côté ou de l'avant. Tous les coups sont dirigés vers l'arrière de son crâne. Il semble peu vraisemblable qu'il ait été averti par des cris et des injures. Mais surtout...

— Quoi ? dit Fransson.

— Les coups viennent du haut. L'os du crâne a été enfoncé avec une force inouïe. Les fractures ont pour ainsi dire pénétré le crâne en suivant la

direction des coups portés. Mais un coup est différent ; il a provoqué une expansion momentanée du crâne – ce qu'on peut voir à cette fente en forme de Y, et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que le coup venait d'en dessous, lança Micaela.

Elle y avait déjà réfléchi.

— Exactement, et quel coup devrait avoir été porté par en dessous, si Kabir est tombé en avant ?

— Le premier.

— Précisément. Et combien mesure Costa ?

— 1 mètre 80.

— Et Kabir ?

— 1 mètre 73.

— Or on est en droit de supposer que le meurtrier est plus petit que Kabir et non plus grand. Mais avant tout, je n'arrive pas à faire coïncider ce type de rage froide et méthodique avec la personnalité de Costa, car non – pour répondre à présent à votre première question – Costa n'est pas un psychopathe. Il est bien trop sentimental et angoissé.

— Qu'est-ce qu'il est, alors ?

— Alcoolique et extraverti. Fier et amer. Il peut sans aucun doute être violent. Mais ce n'est pas lui qui a battu à mort l'arbitre. Vous vous êtes trompés, déclara Hans Rekke d'une voix qui n'était pas triomphale ni suffisante, mais plutôt triste et désolée.

Ses paroles eurent pourtant l'effet d'une gifle, et ce d'autant plus que l'équipe se trouvait dans sa vaste maison et que Rekke leur semblait en cet instant incroyablement sophistiqué avec sa longue silhouette élancée, comme si, de tout son être, il se distinguait d'eux.

Micaela ne fut pas le moins du monde surprise de voir Fransson se lever enfin.

— J'en ai assez entendu, bégaya-t-il.

— Vraiment ?

— C'est tout à fait clair, vous ne connaissez rien au travail de la police.

Rekke se leva alors lui aussi, avec toujours le même sourire triste.

— Non, peut-être pas. Mais je repère certains schémas, et je vous conseille de regarder à nouveau la dernière séquence vidéo où l'on voit Kabir, juste après le coup de sifflet final.

— Mais on l'a visionnée mille fois, bordel !

— Je n'en doute pas. Cependant, ne trouvez-vous pas curieux le calme de Kabir tandis que Costa continue à crier et à s'agiter ? On dirait qu'il lit en lui comme dans un livre ouvert : ce n'est jamais qu'un cinglé de plus, semble-t-il penser. Mais soudain, juste avant que la caméra ne reçoive un choc, que se passe-t-il ? Il tourne les yeux vers la droite, voit autre chose et prend peur.

— Il cligne juste des yeux.

— Vraiment ? Je crois plutôt que...

— Ça ne m'intéresse pas, ce que vous croyez. J'en ai assez de vos conneries.

— C'est regrettable.

— Très bien, merci et au revoir, cracha Fransson en se dirigeant vers la porte.

Pendant un instant, les autres ne surent pas quoi faire. Le changement de scène était si abrupt et perturbant que Beijer et Sandberg demeurèrent interdits, à se balancer sur place, comme s'ils avaient voulu à la fois suivre Fransson et rester avec Rekke. Mais l'influence de leur chef l'emporta, et Micaela resta seule, immobile comme une statue de bronze, intensément concentrée.

— Que croyez-vous ? l'interrogea-t-elle.

— Quoi ? demanda Rekke, un peu ailleurs.

— Vous voulez dire qu'il y avait quelqu'un d'autre près du terrain, que nous n'avons pas repéré ?

Hans Rekke lui lança un regard qui n'avait plus rien de commun avec les précédents : absent, comme si l'intérêt qu'il lui avait témoigné jusqu'ici n'était qu'intellectuel – comme si elle n'était pour lui qu'un objet d'observation.

— Peut-être bien, tarda-t-il à répondre.

Elle se demanda si elle n'aurait pas dû filer avec les autres elle aussi. Puis elle se prit à songer à l'arbitre, à son autorité grave sur le terrain.

— Et Jamal Kabir ? Que pensez-vous de lui ?

Rekke parut ressusciter et la dévisagea avec une expression pensive.

— Je ne lui fais pas confiance, dit-il. Pas seulement à cause des zones d'ombre de son histoire. Il y a aussi ses anciennes blessures. Je les reconnais. On dirait qu'elles indiquent...

Son intonation avait retrouvé son pathos. Mais, là non plus, il ne parvint pas à terminer. Des éclats de voix retentirent dans l'entrée, en même temps

que des pas s'approchèrent, des pas légers et lents, comme pour ne pas déranger. La femme de Rekke, qui arrivait de la cuisine, les regarda d'un air interrogateur, irrité peut-être, tandis que la porte d'entrée claquait. Ils allèrent voir tous les trois, passant devant la fille, Julia, qui les suivit d'un regard curieux et presque malicieux. Micaela entendit Rekke chuchoter :

— C'est notre petite espionne.

— Hein ? jeta-t-elle.

— Il faut savoir protéger ses secrets.

Son ton était badin, comme s'il avait tout à fait oublié la porte qui venait de claquer. Mais Micaela en avait assez. Sans plus se soucier de lui, elle sortit sur la terrasse.

Elle retrouva la lumière du jour dans la cour. Ses jambes lui parurent lourdes. Elle baissa les yeux vers le gravier ratissé : Fransson et Sandberg lui adressaient des signes impatients depuis la voiture, et elle jura pour elle-même, absorbée par ses pensées. Puis, d'un coup, elle se retourna avec l'impression tangible d'être à nouveau observée, et ce avec autant d'acuité et d'intérêt qu'auparavant. Mais elle se faisait des idées.

Là-bas, sur la terrasse, Rekke passa un bras autour de la taille de sa femme avant de s'éclipser dans la grande maison d'un pas léger et nonchalant, exactement comme si cette rencontre n'avait été pour lui qu'une parenthèse, une halte en chemin vers quelque chose de plus important. La colère et l'humiliation submergèrent Micaela.

Le visage fermé, elle monta dans la voiture et sentit la chaleur étouffante de l'habitable se refermer sur elle.

7

Le corps énorme de Fransson se figea.

Ça ressemblait presque à une crampe. Il avait été d'une bonne humeur inhabituelle pendant la semaine écoulée, en partie parce que la visite chez Rekke avait quelque peu sombré dans l'oubli. Rétrospectivement, le laïus du professeur paraissait tenir davantage du numéro d'illusionniste, un tour de magie qui les aurait épatés un temps mais n'avait plus aucune importance une fois de retour à la réalité du terrain. Pendant tout le mois de juillet, Fransson et son groupe avaient continué à travailler selon la même hypothèse évidente, ce qui semblait porter ses fruits : Giuseppe Costa était enfin sur le point d'avouer, et ce sans qu'ils aient besoin d'avoir recours à aucun truc psychologique.

La brute épaisse doublée d'une grande gueule s'était effondrée sur elle-même, plongée dans un état de découragement et de confusion. « Je ne sais pas », répondait désormais le plus souvent Costa quand on lui demandait s'il avait tué Kabir : on aurait dit qu'il s'ouvrait à l'idée d'avoir pu commettre le crime au cours d'une absence. Dans l'ensemble, il avait toujours l'air aussi coupable, et le procureur en chef Mårten Odelstam peaufinait sa mise en examen pour meurtre, ou du moins homicide involontaire. En d'autres termes, la vie au sein du groupe suivait son cours, et Fransson rêvait des montagnes d'Oviksfjällen et de pêche à la mouche. Si seulement les journaux avaient pu cesser d'écrire à tort et à travers, et ce maudit divisionnaire, de l'appeler sans arrêt pour lui faire part de son inquiétude... Mais la vie est-elle jamais comme on le souhaite ?

Et voilà que Micaela entrait dans le bureau d'un pas décidé. On voyait tout de suite que quelque chose avait changé chez elle. Ce n'était pas seulement qu'elle soit en jupe et chaussures à talons. C'était aussi... son

sourire. Pour la première fois depuis cette visite chez Rekke où elle avait mouillé sa culotte d'admiration au point d'avaler tout ce qu'il racontait, elle n'avait pas ce foutu air soucieux, et il fallut un moment à Fransson pour se rendre compte que c'étaient ses mains qu'elle regardait. Qu'est-ce qu'elles avaient, ses mains, bordel ? Micaela tenait quelque chose, un petit objet rond et brillant. Non, putain... ? C'était la couronne de sa Schaffhausen. D'abord, il ne comprit pas, ou crut du moins qu'il pourrait juste la remettre en place et faire comme si de rien n'était. Puis il saisit l'ampleur de la catastrophe. Sa montre à deux cent mille balles venait de se casser.

— Putain de bordel à queue ! cria-t-il avant de se lever avec un gémissement.

Du coup, Vargas ne fut naturellement plus la seule à l'observer : toute l'équipe le dévisagea, et il marmonna qu'il devait filer au rayon horlogerie du grand magasin NK. Il fallait qu'il règle ce problème une bonne fois pour toutes. Pourtant, il n'en fit rien. Il resta planté là, pris d'un brusque sentiment de malaise, et c'est peut-être pour ça qu'il chercha des yeux Vargas, elle qui, d'une certaine manière, était à l'origine de tout ça. Elle s'était installée à son bureau et, si elle avait arboré un peu plus tôt un petit sourire, elle semblait désormais habitée par une détermination inquiétante. Les épaules et le dos contractés, elle saisit son téléphone et, un instant, Fransson se figura que c'était le professeur qu'elle tentait de joindre.

Maudit Rekke.

Un temps, Micaela avait presque espéré qu'il se trompe. Elle en avait eu assez de l'imaginer dans sa grande villa, avec sa femme splendide et sa fille parfaite, à tout savoir mieux qu'eux. Mais plus elle essayait de refouler ses paroles, plus celles-ci lui revenaient et, à la fin, ce qu'elle ressentait confusément comme une boule au ventre était devenu pour elle parfaitement clair : ils faisaient fausse route. Personne ne l'écoutait pour autant. Ces foutus idiots étaient bien trop excités de voir Beppe au fond du trou, à bout de forces, incapable de nier ni même de leur servir ses histoires délirantes.

Les objections de Micaela n'étaient accueillies que par des regards embarrassés et des promesses creuses, si bien qu'une semaine après leur visite à Djursholm elle avait fini par décider de contacter le professeur Rekke. Il lui en avait coûté. Elle ne voulait jamais plus se sentir comme un

petit oiseau exotique qu'on toisait de haut, et encore moins comme cette jeune fille en bronze qui s'inclinait d'un air soumis. Mais elle avait pris son courage à deux mains. Il ne s'agissait pas d'elle. C'était une enquête pour meurtre. Aussi, un soir, après avoir bu quelques bières chez elle et parlé une heure au téléphone avec Vanessa, elle avait composé son numéro. Elle était assise dans sa cuisine, avec vue sur l'église de Kista. Une voix féminine avait répondu. Lovisa Rekke. Un peu trop prolixe, et avec une nervosité tangible, Micaela s'était présentée.

— Ah, bonjour ! avait fait Lovisa Rekke comme si elle trouvait fantastique que Micaela téléphone.

— J'aimerais parler au professeur Rekke.

Elle avait hésité à utiliser son titre pour parler de lui.

— Désolée, il n'est pas là. J'espère qu'il ne vous a pas trop énervés avec son bavardage. Parfois, il est un peu maladroit. Mais il veut bien faire.

— Je crois qu'il disait vrai.

— Ça ne m'étonne pas du tout. Parfois, on a l'impression qu'il voit à travers les murs. Julia et moi, nous disons en plaisantant que nos secrets ont intérêt à être bien cachés.

— Comment puis-je le joindre ?

— Il est retourné à Stanford. Mais il sera sûrement ravi de vous parler. Il vous apprécie.

Micaela ne le prenait pas pour argent comptant, mais ça lui avait un peu redonné confiance en elle. Une fois en possession de son numéro de portable et de son adresse mail, elle avait ressenti un espoir soudain : après tout, il n'était peut-être pas si terrible que ça. Sauf que, bien entendu, le professeur n'avait pas répondu, malgré tous les mails qu'elle lui avait envoyés. Il n'avait pas donné de nouvelles. Mais Micaela n'arrivait pas à se défaire de ses paroles, si bien que, quelques jours plus tard, en route pour le travail, elle avait à nouveau téléphoné à Lovisa Rekke.

La jeune policière avait d'emblée remarqué un changement. Non que Lovisa se soit montrée désagréable. Elle lui avait même dit : « Ma chère, comme c'est ennuyeux. » Mais il y avait quelque chose de nouveau et de froid dans sa voix, comme si elle voulait signifier à Micaela de garder ses distances.

Cette dernière avait toutefois refusé d'abandonner la partie, surtout maintenant qu'elle disposait de nouveaux éléments. Elle s'était rendue au stade de Grimsta pour revoir tout le monde, les entraîneurs et les parents,

tous ceux qui s'étaient précipités sur Giuseppe Costa pour le plaquer sur la pelouse. Elle commençait à assez bien les connaître. Des pères de la classe moyenne, pétris de bonnes intentions, fiers de leurs garçons. Mais ce soir-là, c'était un peu comme à l'hôtel de police : l'atmosphère semblait plus hostile, et tous l'avaient regardée avec irritation, même Niklas Jensen.

Niklas Jensen n'était pas beaucoup plus grand qu'elle. Avec sa barbe rousse et ses petits yeux plissés, il était plus âgé que les autres pères. Elle lui donnait près de soixante ans. Il aimait bavarder, et lui adressait souvent d'aimables sourires. Mais cette fois-ci, il s'était contenté de rester sur la touche, vêtu du survêtement de l'équipe junior de Bromma, à regarder d'un air mécontent les gamins évoluer sur le terrain.

— Je pensais que vous aviez tiré ça au clair, avait-il protesté sans se donner la peine de la regarder dans les yeux.

— Je voudrais quand même vérifier quelques points. Vous nous avez précédemment fait la liste des gens présents lors de la dispute.

— J'étais loin. Je n'ai pas particulièrement bien vu.

— Je sais. Cependant, êtes-vous sûr de les avoir tous énumérés ? Il ne pourrait pas y avoir une personne que vous auriez ratée ?

— J'ai du mal à le croire.

— Mais si vous réfléchissez bien ?

— Non.

— C'est tout à fait certain ? On voit assez clairement sur l'enregistrement vidéo, à un moment, que Kabir est effrayé par quelqu'un qui passe, et vous deviez être parfaitement placé pour voir qui c'était.

— Ce serait le vieil homme, alors.

— Le vieil homme ?

— Mais j'en ai parlé.

— Non.

— Je l'ai mentionné à l'inspecteur Sandberg.

Maudit Sandberg. Il aura eu la flemme de noter ça dans son rapport.

— Je n'ai pas vu ça dans le procès-verbal.

— Ah ? Bah, ce n'était pas important non plus. Il est juste passé en coup de vent. Après, il a filé.

— Vers où ?

— Vers Gulddragargränd.

— À quoi ressemblait-il ?

— Il était arabe lui aussi, chauve, assez petit et voûté, peut-être boiteux. Il avait à coup sûr soixante-dix ans, ou plutôt même quatre-vingts. Il portait un blouson vert. Je ne l'ai pas très bien vu, les autres non plus sans doute : il faut dire qu'on avait l'esprit ailleurs.

— Et merde !

Face à son énervement, Niklas Jensen avait aussitôt ajouté :

— Allez, quoi, c'était juste un petit vieux.

Mais c'était un petit vieux qu'ils avaient raté, ou même ignoré, et qui avait fait peur à Kabir. Elle avait tout de suite eu la conviction qu'il y avait là quelque chose d'essentiel et retourné ciel et terre pour obtenir un meilleur signalement. Mais il n'y avait pas grand monde qui ait vu cet homme. Outre Jensen, elle avait trouvé seulement deux autres témoins, et tous deux l'avaient aperçu de loin. Mais il semblait bien qu'un vieux bonhomme boiteux s'était trouvé à Grimsta au moment du meurtre, et c'était là une piste qu'elle se devait de suivre jusqu'au bout. Par ailleurs, elle se demandait de manière de plus en plus obsessionnelle ce que Rekke s'apprêtait à dire au sujet des blessures de Kabir au moment où leur conversation avait été interrompue, à Djursholm.

Ça aussi, c'était important, elle en était persuadée, et elle ne se satisfaisait pas des assurances du légiste comme quoi ils avaient examiné la moindre égratignure de son corps au moins dix fois. Elle avait donc passé des heures à observer les photos du cadavre, comme si les clichés de l'autopsie étaient autant de cartes, de codes secrets qu'il était possible de déchiffrer. À la fin, elle avait dû se rendre à l'évidence : il fallait absolument qu'elle parvienne à joindre Rekke pour discuter avec lui de ce qu'elle voyait ou croyait voir.

À plusieurs reprises, elle avait hésité, téléphone à la main, puis composé son numéro pour raccrocher dès la première sonnerie. C'était ridicule, évidemment. Jusqu'à ce qu'elle voie tomber la couronne de la montre de Fransson. Soudain, la chose lui parut facile et, cette fois, quelqu'un décrocha enfin.

— Professeur Rekke, dit une voix au bout du fil.

Du moins, c'est ce qu'elle crut entendre. Mais c'était vraisemblablement plutôt : « Assistant du professeur Rekke », ou quelque chose comme ça, car ce n'était pas lui mais un jeune homme, probablement un étudiant. Lequel lui déclara en anglais que le professeur était occupé. Mais qu'il rappellerait bien entendu « dès que possible ». Elle n'en crut pas

un mot. La voix du jeune homme était réservée, sur la défensive, et Micaela se sentit submergée par un ras-le-bol général : d'elle-même, de tous ces snobs et de ces policiers débiles.

— Mais tout à l'heure, pourtant, tu étais si gaie... ?

Elle sursauta. Jonas Beijer s'était approché et la collait d'un peu trop près. Il sentait le cheval, ébouriffé et l'œil cave, comme s'il n'avait pas très bien dormi. Mais son sourire était aussi large que d'habitude et, pendant une courte seconde, elle aurait voulu se consoler dans ses bras. Elle rejeta l'idée. Jonas était le seul de l'équipe à être de son côté, même s'il ne le reconnaissait pas complètement devant les autres.

— Hein ?... Non, non, ça va.

— Tu as réussi à joindre Rekke ?

— Je m'en fiche.

— Bien sûr..., répondit-il en levant les yeux au ciel. De toute façon, je ne suis plus sûr que ce soit utile. J'ai causé avec le procureur.

— Et qu'est-ce qu'il dit ?

Jonas marqua une pause rhétorique.

— Allez, accouche, dit-elle.

— Il ne va pas prononcer de mise en examen. Il estime que ça ne tient pas la route.

L'impression désagréable laissée par son échange avec l'assistant de Rekke fut balayée en une seconde. Elle regarda Jonas à la dérobée, s'attendant à voir à nouveau son large sourire. Mais il demeura sérieux, comme s'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle – ce qui était certes le cas pour l'équipe. Ce serait très embarrassant s'il s'avérait qu'ils avaient tout misé sur le mauvais cheval.

— Mais c'est fantastique, s'écria-t-elle.

Jonas la fit taire.

— Ne prends pas ce putain d'air satisfait. File avant que Fransson ne l'apprenne.

Elle passa devant les autres sans que son visage trahisse ses pensées, et ce n'est qu'une fois dans le couloir qu'elle leva les bras en l'air. Ça avait fini par passer malgré tout, se dit-elle, essayant d'imaginer la réaction de Beppe. Mais elle eut vite un autre sujet de réflexion. Lucas, son frère, lui

annonça par SMS qu'il voulait la voir, et elle sourit pour elle-même, comme si c'était exactement le message qu'elle attendait. Elle répondit aussitôt :

On se retrouve chez maman.

OceanofPDF.com

8

Enfant, Lucas avait foncé à travers une vitre. Depuis, une cicatrice pâle lui barrait le front. Micaela avait toujours trouvé qu'elle lui allait bien mais, parfois, elle l'effrayait. Il lui semblait y voir l'expression d'une violence intérieure tout juste tenue en échec, qui disparaissait invariablement quand elle s'approchait de lui.

Son frère avait un merveilleux sourire en coin, lui faisait souvent des cadeaux, surtout des vêtements, qu'elle ne portait jamais, et lui répétait tout le temps qu'il était fier d'elle. Il y avait chez lui une énergie irrésistible.

— Salut !

Dans la cour, il lui fit signe de le rejoindre. Au-dessus de lui s'élevait l'immeuble vert où ils avaient grandi, avec ses cursives blanches et ses fenêtres carrées, et elle se dirigea vers lui en passant devant l'aire de jeu et les bancs. Ils durent pourtant attendre pour pouvoir se parler : des gens arrivèrent pour serrer la main à Lucas, échanger quelques mots. On aurait dit un homme politique.

— Tu m'as manqué. On va faire un tour ? proposa-t-il quand ils se retrouvèrent seuls.

— On ne va pas voir maman ?

— Pas besoin qu'elle entende tout.

Ils remontèrent Trondheimsgatan, traversèrent les espaces verts en direction du centre. Les commerçants ambulants installés sur la place haranguaient les clients, mais il n'y avait pas grand monde. Micaela sentait le soleil lui brûler la nuque. Plus loin, une voiture de police entra sur le parking.

— Ça me fait plaisir de te voir, lança Lucas. Hier, j'ai croisé ton ancienne prof de suédois. Elle pensait que tu étais devenue avocate, ou

médecin.

— Désolée de la décevoir.

— Mais non, penses-tu, enquêtrice, c'est plus cool. Par contre, j'ai cru comprendre que les flics te font des crasses.

Elle le regarda au fond de ses grands yeux bruns.

— Qui t'a raconté ça ?

Il passa un bras autour de ses épaules.

— Personne en particulier. Tu sais bien que j'ai mes contacts. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Ce n'est pas si grave, répliqua-t-elle.

— Mais ce Fransson est un con.

— Peut-être un peu, oui.

Elle sourit en revoyant le commissaire précipiter son corps pesant vers le rayon horlogerie de NK.

— Il paraît que tu penses que Beppe est innocent.

Elle sursauta, tentée de lui répéter ce que Jonas Beijer lui avait confié. Mais bien sûr, ce n'était pas possible.

— Plus que jamais, répondit-elle.

— Et les autres ne sont pas d'accord.

— Ça viendra.

Histoire de changer de sujet, elle lui demanda s'il travaillait toujours comme portier chez Sophie.

Il n'avait pas l'air de vouloir en parler. Il se contenta de saluer d'un signe de tête Héctor Pérez, un de ses amis plus jeunes, qui fumait devant la blanchisserie de Husby.

— On cause beaucoup de cet arbitre.

— Le contraire serait étonnant, rétorqua-t-elle.

D'un geste, Lucas chassa Héctor, qui faisait mine de venir lui parler.

— J'ai entendu dire qu'il avait peur.

Près du métro, en contrebas, Micaela entrevit sa collègue de la police de proximité, Filippa Gran, qui la regardait avec curiosité, et se demanda un instant s'il fallait qu'elle la salue.

— Comment tu sais ça ?

Il écarta les bras, comme elle l'avait vu faire mille fois.

— Ne me fais pas marcher, reprit-elle. C'est l'affaire la plus importante sur laquelle j'aie travaillé jusqu'ici.

— Je ne te fais pas marcher.

Elle le dévisagea avec irritation.

— De quoi il aurait eu peur, selon toi ?

— J'ai vu ce reportage sur lui à la télé, poursuivit-il. On avait l'impression qu'il se faisait mousser pour cacher à quel point il avait la trouille. Il y a quelque chose de pas net dans son passé, je t'assure.

— Donc, tu te lances dans la psychologie de comptoir ?

— J'ai toujours donné dans la psychologie de comptoir.

Elle lui adressa un regard sceptique, auquel il répondit d'un sourire en coin.

— On va devoir te convoquer pour prendre ta déposition.

Lucas fit mine de la prendre à nouveau par les épaules. Elle se dégagea.

— Je vais essayer d'en savoir plus, si tu veux, dit-il. Il y a des rumeurs dingues qui circulent à son sujet.

Elle le fixa, persuadée qu'il faisait juste son intéressant. Toute son enfance, Lucas avait prétendu savoir des choses, il se comportait de façon mystérieuse, comme s'il détenait un grand secret.

— Volontiers, répliqua-t-elle.

— On pourrait s'entraider, toi et moi.

Évidemment. Mais elle n'aimait pas son ton. À quoi jouait-il ? Elle eut soudain envie de s'en aller. Elle songea à Rekke, et à ce qu'il avait failli dire au sujet des blessures de Kabir.

Deux jours plus tard, dans l'après-midi, Micaela fut convoquée par Carl Fransson. Malgré elle, la jeune femme était dans l'expectative. Peut-être espérait-elle secrètement qu'il reconnaisse son travail. Il y avait quelque chose dans l'air, et elle se redressa en entrant dans son bureau. Fransson était assis, un maillot de foot de l'AIK Solna tendu sur son ventre. Un bouquet de tulipes décorait son bureau.

— Salut, fit-il d'un ton plus léger qu'à l'ordinaire.

Elle lui demanda des nouvelles de sa montre. Fransson marmonna qu'elle avait été envoyée en Suisse. La réparation prendrait six semaines.

— Zut alors, dit-elle.

— Un mécanisme de précision suisse. Ça ne peut se réparer que sur place.

— Tu voulais me parler de quoi ?

Fransson hésita.

— De ton frère.

Elle sursauta.

— Lucas, je suppose...

— Qu'est-ce que tu penses de lui ?

— Je ne sais pas vraiment quoi dire, répondit-elle, embarrassée. Mais je crois qu'il ne fait plus de trop grosses conneries. Il bosse comme vigile en centre-ville. Il s'est trouvé une petite amie très bien, qui fait des études de marketing.

Carl Fransson se tortilla sur son siège et parut soudain avoir du mal à la regarder dans les yeux.

— On pense au contraire qu'il est passé au niveau supérieur.

— Je n'ai rien entendu là-dessus.

C'était la vérité. Au contraire, sa mère et Simón lui avaient assuré qu'il évitait désormais les mauvaises fréquentations.

— Pourtant, vous êtes très proches, non ? fit remarquer Fransson.

— On l'était, plus jeunes, juste après la mort de papa. Mais aujourd'hui, on ne se voit plus si souvent.

— Ah bon ? Vous avez traversé Husby bras dessus bras dessous l'autre jour.

Filippa avait donc trouvé absolument nécessaire d'aller le raconter.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

Lucas, de son côté, avait paru bien au courant de qui était Fransson. Il l'avait traité de con. Pouvait-il y avoir une embrouille entre eux ?

— On commence à recevoir beaucoup d'informations inquiétantes à son sujet, et on voudrait avoir ton aide.

— Comment ça ? lança-t-elle, sentant les muscles de son visage se tendre.

— Ouvre l'œil, tout simplement. Sans lui tirer les vers du nez, ni fouiner. Ne va pas éveiller le moindre soupçon, contente-toi d'écouter et de voir si tu peux apprendre quelque chose.

— Vous voulez que je sois infiltrée au sein de ma propre famille ?

— C'est un peu ça, oui.

— Ça ne va pas, de me demander ça ?

— Des fois, il faut choisir son camp, Micaela.

— Vous savez tous dans quel camp je suis.

— Bien sûr, on le sait. Mais parfois, il faut faire des choix un peu plus nets. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle n'en avait aucune idée. Tout se mélangeait dans sa tête, pas seulement Lucas sous mille formes différentes, mais aussi l'enquête, le vieil homme boiteux au manteau vert, et ce sentiment d'avoir juste sous les yeux quelque chose de décisif.

— Je ne crois pas, non, rétorqua-t-elle.

— Donc, tu ne vas pas nous aider.

— De toute manière, je veux avant tout me concentrer sur l'enquête.

— Justement.

— Comment ça, justement ?

— On va procéder à des changements au sein de l'équipe.

— D'accord, très bien, répondit-elle, sur ses gardes.

— Et toi, tu dégages.

— Hein ?

Elle s'agrippa à l'accoudoir du fauteuil.

— Tu dégages, à moins que...

— Que quoi ?

— Que tu nous montres que tu as vraiment envie de rester.

D'abord, elle se refusa à comprendre. Ses idées s'éclaircirent pourtant jusqu'à formuler une question désagréable :

— Donc, tu essaies de me dire que, pour pouvoir rester, il faut que j'envoie mon frère au trou ?

— On veut que tu nous offres un petit quelque chose en plus.

— Mais merde, je suis la seule à avoir vu qu'on était à côté de la plaque.

— Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de mise en examen qu'on était forcément à côté de la plaque. Mais ce qui est vrai, c'est qu'on doit désormais penser plus large et, pour ça, il nous faut une équipe soudée, ce n'est pas plus difficile que ça.

— Entre mecs ?

— Ne joue pas la carte féministe, Micaela. Tu vaux mieux que ça.

— Tu ne peux pas me faire ça.

— Oh que si. Et encore une fois, on te donne une possibilité de rester au sein du groupe. Je trouve ça généreux, vu les circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Tes difficultés à travailler en équipe, entre autres.

Elle chercha ses mots. Et n'en trouva pas un seul. Il fallait pourtant qu'elle dise quelque chose. Pas n'importe quoi, et surtout pas un truc

agressif, plutôt une remarque raisonnable et objective qui montre le caractère inhumain et injuste de cet ultimatum, d'autant plus qu'elle était la seule du groupe à ne pas avoir foncé tête baissée dans un tunnel obscur.

Mais elle avait beau faire, c'était le blanc, elle se sentait juste vidée de son sang. Au lieu de lui dire ses quatre vérités, elle se leva en marmonnant mollement entre ses dents :

— Je ne sais pas.

— Tu t'en vas déjà ?

— J'ai besoin d'air, répondit-elle.

Elle ressortit dans le couloir, descendit l'escalier et déboucha au soleil dans Sundbybergsvägen.

Un cabriolet rouge passa, conduit par un type en casquette qui la salua de la main, et elle lui fit un doigt, espérant presque qu'il s'arrête pour lui chercher querelle. Mais il continua gaiement sa route. Elle décida de rentrer chez elle.

9

Micaela ne saisit pas la perche tendue par Fransson, ce qui lui valut d'être mutée à la section délinquance juvénile. Mais elle ne se laissa pas abattre et s'inscrivit à un cours d'introduction au droit à l'université de Stockholm, tout en continuant comme elle pouvait à se tenir informée de l'évolution de l'enquête. Une chose lui semblait claire : ça n'avancait pas. Depuis que le tribunal de Solna avait ordonné la libération de Giuseppe Costa, le groupe piétinait. À la longue, elle s'en désintéressa.

Elle se maintenait occupée, entre études et boulot, sortant de temps en temps avec Vanessa dans les bars et en boîte. Un soir de fin septembre, après avoir pris un verre, elle rentra seule par Sturegallerian. Il était 20 h 15 quand, un peu plus bas sur Stureplan, elle aperçut un type du service de protection rapprochée de la Säpo qu'elle connaissait vaguement.

Il s'appelait Albin quelque chose, un grand blond aux pommettes marquées, avec de petits yeux attentifs. Il se tenait devant l'entrée du restaurant Sturehof, et elle vit tout de suite à son attitude qu'il était en service. Elle se contenta donc de le saluer brièvement de la tête avant de jeter un coup d'œil vers l'intérieur du restaurant pour voir qui il surveillait. D'abord, elle ne remarqua personne en particulier. Puis elle sursauta.

À l'intérieur était attablé Mats Kleeberger, le ministre des Affaires étrangères. Il était installé tout près de la fenêtre avec trois autres hommes, ce qui l'étonna. Il n'était plus très commun que des personnalités politiques haut placées apparaissent ainsi dans des lieux publics. Par-dessus le marché, il s'agissait de Kleeberger, la figure la plus autoritaire et charismatique du gouvernement. Il portait une chemise blanche et avait remonté sur son front une paire de lunettes acajou. Rien qu'à son expression et ses gestes, elle comprit qu'il parlait d'un sujet qui lui tenait à cœur.

Il dégageait la même assurance absolue qu'à la télévision, donnant l'impression de tout saisir un peu mieux que les autres. Il y avait quelque chose dans l'aura qui l'entourait, ou dans son élégance, qui faisait passer les autres hommes politiques pour des provinciaux paumés. Elle resta un instant comme ensorcelée.

Assez vite, pourtant, elle réalisa que ce n'était pas Kleeberger qui la fascinait. C'était l'individu de grande taille en chemise noire assis en face de lui qui, à la différence des autres convives, paraissait s'ennuyer, comme si le ministre des Affaires étrangères n'était pour lui qu'un petit enfant capricieux.

Ce qui avait attiré son attention, c'était la jambe gauche de cet homme, qui tressautait nerveusement sous la table : un trépignement qu'elle avait déjà vu quelque part. L'homme n'était autre que Rekke ; elle eut la tentation de se précipiter à l'intérieur pour lui poser toutes ses questions. Bien sûr, elle demeura de l'autre côté de la fenêtre, comprenant d'autant mieux pourquoi il n'avait jamais répondu à ses mails et ses appels.

Il n'y avait pas de place pour quelqu'un comme elle dans son monde, surtout en cet instant où il s'ennuyait devant le ministre des Affaires étrangères, comme s'il avait encore une fois mieux à faire ailleurs.

— Imbécile.

Elle le murmura pour elle-même sans savoir vraiment de qui elle parlait et, sur ces entrefaites, il se produisit quelque chose à l'intérieur du restaurant. Rekke parut interrompre Kleeberger. La vision de Kleeberger honteux fut plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle n'avait jamais vu personne l'embarrasser de cette façon. Elle s'éloigna en lâchant quelques jurons. C'était si... injuste.

La vie tout entière était injuste. Il lui fallait lutter, peiner, se pousser du col. Et pourtant, toutes les portes se refermaient devant elle, alors que pendant ce temps ce connard avait tout : une pensée légère, le respect jusque dans les cercles gouvernementaux, la richesse, une famille heureuse – une harmonie totale, en somme, à part les rares moments où il lui fallait supporter des policiers tordus ou un ministre bavard. Mais ce n'était sans doute pas mal non plus : une occasion pour lui d'afficher sa supériorité. Qu'il aille au diable.

Pour la centième fois, elle repensa à leur visite à la grande villa de Djursholm. Ç'avait été humiliant, bien sûr, une exécution intellectuelle. Cependant elle avait aussi éprouvé là une forme de triomphe, le sentiment

que Rekke lui rendait d'une certaine façon justice pour toutes les fois où les autres l'avaient regardée de haut. Elle ne pouvait oublier sa joie et sa stupéfaction quand la couronne était tombée de la montre de Fransson.

C'était un instant tellement magique que personne ne pouvait le ternir à ses yeux, pas même Rekke avec sa négligence et son silence tout au long de l'été. Tandis qu'elle descendait vers Biblioteksgatan, elle se mit à sourire malgré elle. Rekke était indubitablement un salaud arrogant, mais elle ne parvenait pas à lui en vouloir. Son aura se trouvait plutôt renforcée par son indifférence face à Kleeberger. Elle n'avait pas l'intention de l'avouer à qui que ce soit, évidemment, pas même à Vanessa. Elle refoula ces pensées et continua vers Kungsträdgården et l'entrée du métro d'Arsenalsgatan.

Comment s'appelait-elle, déjà ? Martin Falkegren ne s'en souvenait toujours pas. Mais pour une raison inconnue, il la suivit. D'une certaine manière, c'était la faute de sa femme.

Hanna avait dû partir en urgence à l'hôpital – elle était chirurgienne orthopédique – en le laissant en plan en ville, tout seul. Peu après, il s'était retrouvé à Stureplan sans savoir s'il allait prendre un taxi pour rentrer chez lui ou continuer à se promener au petit bonheur. C'était là, alors qu'il cherchait du regard où aller, qu'il avait aperçu la jeune Chilienne.

Elle s'était un peu arrangée. Elle portait un jean qui lui moulait bien les fesses, mais son pull était trop lâche et sa frange lui tombait encore sur les yeux. Une jeune femme ne devrait pas se cacher comme ça, se dit-il en décidant d'aller un peu bavarder avec elle. Mais il se produisit alors quelque chose.

Tout son corps parut se raidir comme si elle allait faire un esclandre. Et puis non. Elle se contenta de hausser les épaules et s'éloigna vers Biblioteksgatan. Il ébaucha instinctivement quelques pas dans sa direction. Allait-il vraiment la suivre ? Oui, pourquoi pas ? C'était juste une lubie, un petit coup de folie. Mais en la voyant traverser Norrmalmstorg, il fut convaincu qu'il fallait qu'il l'aborde.

Les sujets de conversation ne manquaient pas, loin de là. Il y avait eu des dissensions au sein de l'équipe des enquêteurs, mais il ignorait dans quelle mesure elle était au courant, ni ce qui en avait filtré, et il décida d'aller un peu à la pêche. Et peut-être aussi... vu que sa femme était absente

pour toute la nuit... Il promena à nouveau son regard sur le corps de la jeune femme.

— Ah, tiens, bonjour ! lança-t-il.

Elle se retourna, étonnée, bien évidemment, peut-être même un peu nerveuse : ça lui plut, et il chercha une seconde encore d'autres signes de respect, de soumission. Mais, exactement comme la dernière fois, il trouva chez elle une forme de duplicité qu'il n'arrivait pas à cerner.

— Bonjour, répondit-elle.

— Je voulais juste vous demander, dit-il avec son sourire le plus aimable. Vous vous plaisez, chez nous ?

Elle parut hésiter.

— Oui. Merci.

— J'espère que vous n'avez pas été trop déçue d'avoir dû quitter l'enquête ?

Son visage changea et il eut la conviction qu'elle était furieuse, mais ne voulait visiblement pas le montrer.

— Ce n'est pas grave. J'aime mon nouveau poste.

— Vous avez gardé contact avec l'équipe ?

— Je parle parfois avec Jonas Beijer. Mais ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus. Et puis, de toute façon, il n'y a pas grand-chose à raconter.

Cette remarque l'agaça. Non que ce meurtre le concerne encore, mais il gardait de l'affaire Costa une impression de malaise qui pouvait resurgir à l'improviste, et prenait toujours pour lui les critiques formulées contre l'enquête.

— Il y a quand même quelques nouveautés, protesta-t-il. Saviez-vous qu'ils espéraient réussir à identifier le vieil homme qui avait traversé le terrain de foot pendant la bagarre ? Ils ont fait un énorme boulot.

— Ah oui, vraiment ? Ça n'avait pas l'air de tellement les intéresser quand c'était moi qui m'en occupais.

— Non ? À présent, c'est une piste importante. Ils sont aidés par les services de renseignement américains à Kaboul.

— Jonas m'a dit que ce n'était pas si facile que ça avec les Américains.

— Tout est laborieux, là-bas. Ça va de soi.

Elle sembla pensive.

— Je peux vous poser une question ?

— Naturellement. Ce que vous voulez.

Il se voyait déjà lui faire une réponse développée et un peu paternaliste, pourquoi pas en prenant un verre dans les environs. Il jeta un rapide coup d'œil à ses hanches.

— N'avez-vous pas envisagé de faire à nouveau appel au professeur Rekke ? demanda-t-elle, ce qui gâcha immédiatement l'ambiance.

— Non, ça n'a pas été à l'ordre du jour.

— Il avait les idées claires.

— *Claritas, claritas*, comme il répète toujours.

Martin Falkegren s'efforçait de paraître détendu, même s'il aurait aimé lui cracher les mots à la figure et les lui faire avaler. « Tout n'est pas aussi simple que tu crois, ma petite », aurait-il voulu dire. Mais il sentit que ce serait une erreur, aussi décida-t-il de couper court.

— Il avait remarqué quelque chose de particulier dans les blessures anciennes de Kabir, poursuivait-elle.

— Ah, oui, peut-être bien. Mais parfois, il se faisait aussi des idées. Quoi qu'il en soit...

— Oui ?

— Je dois filer. Vraiment ravi de vous avoir vue, enchaîna-t-il en lui serrant la main tout en lui effleurant l'épaule.

Puis il s'éloigna et sauta dans un taxi. En route, il se remémora sa conversation avec Rekke. *Maudit menteur*, songea-t-il. *Il s' imagine que son titre et ses millions l'autorisent à lancer n'importe quelles accusations.* Martin Falkegren se sentait fier de ne pas avoir colporté ces ragots comme une fichue commère.

Il avait tout simplement pris ses responsabilités et affirmé son leadership.

Il espérait sincèrement que les Américains allaient envoyer Hans Rekke au trou une bonne fois pour toutes.

Micaela ne descendit pas à Kista. Elle continua jusqu'à Husby, en se disant qu'elle pourrait aller parler un peu avec sa mère. Mais en arrivant dans la cour, elle aperçut un peu plus loin un dos familier dans une veste grise, qui se dirigeait vers le bois jouxtant Järvafältet.

— Lucas ! appela-t-elle.

Il sembla ne pas entendre, et elle repartit vers l'entrée de l'immeuble et l'ascenseur, en songeant à sa rencontre avec Falkegren. Elle restait

perplexe. Pourquoi l'avait-il abordée, et pourquoi était-il devenu aussi bizarre dès qu'elle avait mentionné Rekke ? Voilà peu de temps, Falkegren admirait le professeur au point de tous les horripiler avec ses louanges ampoulées. Aujourd'hui, son seul nom paraissait suffire à le mettre mal à l'aise. Pas étonnant, vu la tournure qu'avait prise l'enquête, mais quand même... elle avait l'impression qu'il y avait autre chose.

Lucas lui revint alors à l'esprit. Aussitôt, elle tourna les talons et fila à son tour vers le bois.

Ce n'était pas exactement l'endroit le plus agréable de Husby. Une partie du trafic de stupéfiants s'y était déplacée, et elle savait que Simón, son autre frère, y venait souvent le soir en quête de drogue ou de n'importe quoi, de compagnie, d'un peu de drame. Mais, pour l'heure, elle ne voyait personne. Le bois était désert. Le vent s'était levé. Les feuilles étaient déjà jaunes, le sol, jonché de détritiques et de cannettes de bière.

Entre les arbres, elle distingua l'immeuble gris-vert et la fenêtre de sa mère au troisième étage. Soudain, elle n'eut pas envie de se trouver ici mais là-haut, chez elle, en train de boire du thé en méditant sur Rekke et Kleeberger, à entendre sa mère commenter, à la fois naïve et critique : « Mon Dieu, quel beau monde tu fréquentes. Mais n' imagine pas une seconde pouvoir leur faire confiance. »

Le vent agita les branchages. Une impression menaçante et insaisissable : elle fit quelques pas vers le sentier et les réverbères en contrebas. Elle entendit alors un bruit. Difficile à percevoir. Comme un gémissement, qu'elle aurait peut-être pu négliger en l'attribuant à un animal.

Mais en se concentrant, elle l'entendit à nouveau, et elle y décelait à présent un accent de terreur, comme une personne n'osant crier qui halèterait en silence. Micaela s'immobilisa une seconde. Puis elle tourna sur elle-même, scrutant le bois en direction du bruit.

Elle aperçut deux hommes qui se battaient, ou plutôt un homme qui battait l'autre : Lucas. Il semblait se préparer à une action d'éclat. Elle s'approcha, redoutant d'être découverte. Il fallait qu'elle voie. Un instant plus tard, Lucas dégaina de sa ceinture un pistolet et le pressa contre la gorge de l'autre type – et, quelque part, elle saisit d'emblée que ce qui l'effrayait le plus n'était pas cette menace en elle-même, ce canon appuyé sur le cou. C'était ce geste sûr, évident : même sans entendre ce qui se disait, elle comprit que l'autre, un type basané de seulement dix-huit ou dix-

neuf ans, ferait n'importe quoi pour Lucas après ça. Le gamin bredouilla quelques mots désespérés en retombant à terre, et Lucas disparut. Un petit moment, elle resta comme paralysée, se demandant si elle allait s'approcher du type. Mais, le temps qu'elle finisse par s'y résoudre, il s'était relevé et avait détalé dans la direction opposée, la laissant seule, à trembler de tout son corps.

Lentement, elle retourna vers le métro et s'étonna de boiter légèrement. C'était à nouveau cette maudite hanche, sa blessure de guerre, comme avait l'habitude de dire Vanessa. Mais quand elle atteignit la place, elle l'avait déjà oubliée.

C'était comme un grondement d'orage en elle : longtemps, elle pensa appeler Lucas pour lui remonter les bretelles. Mais bientôt ses pensées changèrent de cours et elle revit sa vie entière sous un jour nouveau. Des souvenirs jusqu'ici agréables ou innocents se trouvaient assombris ou déformés, et la fureur l'envahit peu à peu, si bien qu'à la fin elle était plutôt décidée à contacter Fransson pour lui révéler tout ce qu'elle avait vu. Si, du coup, elle réintégrait l'équipe des enquêteurs, ce ne serait pas sa faute.

10

Le lendemain matin, quand il fut enfin 8 heures, elle appela le commissaire. Mais, lorsqu'il répondit, elle raccrocha aussitôt. Elle n'y arrivait pas, et pas seulement parce qu'il était plus difficile qu'elle ne l'aurait cru d'agir dans le dos de Lucas. Savoir qu'elle avait un avantage personnel à y gagner polluait sa décision, et pourquoi donner quoi que ce soit à Fransson ? En quoi le méritait-il ?

Elle s'assit dans sa cuisine et se versa une tasse de thé en se demandant si elle ne ferait pas mieux de contacter directement ceux qui s'occupaient de lutter contre la criminalité organisée dans le secteur. Mais non, ils ne lui feraient pas confiance. Elle devrait plutôt... quoi ? Mener sa propre enquête ? Ça aurait été rationnel, bien sûr.

Elle gagna le séjour, alluma son ordinateur et entra le nom de Lucas. Elle n'obtint aucun résultat, ce qui n'avait rien d'étonnant. Lui et ses copains n'étaient sûrement pas du genre à tenir un blog. Sur un coup de tête, elle entra plutôt « Rekke » dans le moteur de recherche, comme une distraction, une façon d'échapper aux idées qu'elle ruminait.

Elle vit s'afficher la photo d'un homme qui ressemblait au professeur, mais en un peu plus grand, plus lourd, plus dégarni, qu'elle reconnaissait vaguement, et dont les yeux lui parurent faux. L'homme s'appelait Magnus Rekke. Frère de Hans Rekke, mais avant tout directeur de cabinet et premier conseiller du ministre des Affaires étrangères Kleeberger.

Voilà qui expliquait probablement le dîner au Sturehof. Rien que pour oublier un peu Lucas, elle continua sa lecture. Elle ne fut pas déçue.

Magnus Rekke était décrit comme une éminence grise. On affirmait que son influence avait augmenté après le 11 Septembre. « Sans Magnus, nous ne disposerions pas d'autant de renseignements fiables », déclarait

Kleeberger lui-même. Mais apparemment, tout le monde ne s'en réjouissait pas autant. « Magnus Rekke agit comme le garçon de courses de la CIA », affirmait un éditorialiste d'*Aftonbladet*. D'une manière générale, un certain nombre de journalistes, de droite comme de gauche, écrivaient pour exiger sa démission sans pour autant cacher leur admiration. En plus de l'anglais, l'allemand et le français, Magnus Rekke parlait aussi le chinois et l'arabe, et il était titulaire d'un doctorat en relations internationales du Christ Church College à Oxford. Il était réputé pour son vaste carnet d'adresses. On prétendait qu'il connaissait Tony Blair et Condoleezza Rice, et disposait de relations au sein des services secrets du monde entier.

Il était décrit comme intelligent et cultivé, parfois comme malin, souvent comme « indépendant » – sans appartenance partisane. Il disposait d'une importante fortune héritée de son père, un armateur norvégien, Harald Rekke, mort quand ses enfants étaient petits, et avait épousé Elisabeth von Bülow, ancienne professeure de piano au conservatoire de Vienne.

Dans une note, Micaela apprit que son petit frère, Hans, avait été un pianiste prometteur, formé à la Juilliard School de New York. Mais le texte ne disait rien de la raison pour laquelle il avait mis un terme à sa carrière de concertiste, ni même qu'il était aujourd'hui professeur à Stanford. Juste qu'on avait toujours attendu des deux frères des prestations de haut niveau. Chez eux, c'était le minimum requis. L'important n'était pas les titres, et encore moins l'argent – qu'ils possédaient déjà en surabondance –, mais la capacité d'accomplir quelque chose de grand ou de beau.

« Nous devons dominer notre époque, penser en plus grand que les autres. Sinon, nous n'étions que des bons à rien. »

Sur une vieille photo prise avant un concert du pianiste, alors âgé, Arthur Rubinstein à Stockholm, les deux frères étaient serrés l'un contre l'autre avec des sourires amusés. Ils étaient jeunes, tout juste la vingtaine, vêtus de costumes luisants à pochette, avec des chemises au col ouvert, et semblaient remarquablement imperturbables face à l'objectif, comme s'ils s'intéressaient à tout autre chose dans la foule qu'au photographe. Pour Micaela, leur indifférence aux flashes trahissait à elle seule leur enfance privilégiée : il faut avoir été très tôt gavé d'attention sous la lumière des projecteurs pour demeurer aussi décontracté devant les paparazzis, se dit-elle.

Ses pensées revinrent alors à Lucas avec une énergie renouvelée, comme si cette photo ne faisait que rendre plus pénible encore sa propre situation. Et elle ne pensait pas seulement à l'arme que son frère avait sortie et appuyée contre la gorge du jeune type.

Derechef, toute une vie faite d'événements grands et petits lui apparut sous un jour nouveau, ce qui la mit très mal à l'aise, comme si on réécrivait son passé. Elle finit pourtant par le refouler et partit travailler, veillant pendant tout le trajet à maintenir ces pensées à distance, comme si le seul fait de se souvenir était dangereux. Au lieu de Lucas, elle pensa à Rekke et sa jambe gauche tressautant, ce qui devait lui arriver souvent dans les mois qui suivirent.

Cela devint même une espèce d'obsession. Elle lut tous ses livres et articles scientifiques. Parfois, quand ses collègues disaient quelque chose d'idiot, ou qui manquait simplement de clarté, elle se demandait en secret comment Rekke aurait répondu. Quelles erreurs aurait-il relevées dans leurs raisonnements et leurs conclusions ? Il lui arrivait de rêver qu'ils travaillaient ensemble. Mais ce n'était bien sûr qu'un rêve.

Personne ne pouvait être aussi éloigné de lui qu'elle.

11

— Allez, embrasse-moi. Lâche-toi un peu, dit-il.

Il était tard, il y avait de l'ambiance, elle était de sortie avec Vanessa pour la troisième ou quatrième fois du mois. Elle n'était pas exactement déchaînée, mais elle s'était bien amusée, glanant un peu de glamour – grâce à Vanessa, bien sûr. La vie tournoyait toujours autour d'elle.

Son amie attirait à elle les gens dans les boîtes et les bars du centre-ville, surtout des types de banlieue, comme ceux avec qui elles avaient grandi, mais aussi des hommes d'affaires, des sportifs de tout poil, et même Mario Costa, qui se trouvait à présent à environ un millimètre de Micaela. Mario venait d'être acheté par l'Olympique de Marseille et faisait le buzz. Mauvais garçon et star, il alternait les buts et les embrouilles : il avait beau faire, il n'arrivait pas à se débarrasser de cette histoire entre son père et Jamal Kabir, qui lui collait à la peau et contribuait à l'aura dangereuse qu'il dégageait. Âgé de dix-huit ans à présent, grand et musclé, il portait un T-shirt Nike moulant et une casquette vissée de travers. Il les avait abordées comme Beppe autrefois, à la manière d'un cow-boy à qui la ville appartenait.

Au début, il avait à peine remarqué Micaela. Comme tous les autres, c'était Vanessa qui l'intéressait. Mais il avait fini par se tourner vers elle, et elle avait alors réalisé qu'il ne se contentait pas de bouger comme Beppe. Il était ivre comme Beppe.

— Salut, toi, avait-il attaqué.

— Salut.

— Ça faisait un bail. Ça devait être... quand tu m'as interrogé. Quand tu m'as demandé si mon paternel me frappait.

— Oui, peut-être bien.

— Il t'est vachement reconnaissant.

— Je n'ai pas fait grand-chose.

— Il t'est vachement reconnaissant, avait-il répété.

— Comment va-t-il ?

— Il a été obligé de déménager. On racontait tellement de trucs dégueulasses à son sujet. Je lui ai acheté un appartement.

— Je sais.

— Mais pourquoi vous n'arrêtez personne, alors ?

— Je n'ai plus rien à voir avec l'enquête.

— Mais pourquoi vous n'arrêtez personne, alors ?

On aurait dit qu'il devait absolument répéter chaque phrase qu'il prononçait.

— Parce qu'ils sont débiles.

— Mais vous avez bien arrêté un autre type, non, un Arabe ?

— C'était une erreur.

— Mais mon paternel, il t'est quand même vachement reconnaissant.

C'était là qu'il s'était penché en avant, ou plutôt vers le bas – il faisait deux têtes de plus qu'elle – et l'avait embrassée en lui suggérant de se lâcher un peu. Peut-être n'était-ce pas totalement désagréable, même s'il n'était à ses yeux qu'un petit morveux. En même temps, il avait l'air tellement prétentieux et ridicule, comme si ce qu'il lui offrait était incroyablement généreux, ou même un dédommagement partiel de ce qu'elle avait fait pour Beppe. Peut-être lui rappela-t-il aussi la trogne de Jorge Moreno. Son impression un peu excitante ou comique fut remplacée par un soudain malaise.

Elle le repoussa plus violemment qu'elle n'en avait l'intention, et il était si bourré qu'il tomba à la renverse et s'affala sur un copain, un minus gominé en surpoids avec les dents du bonheur. Le type faillit s'étaler par terre, lui aussi.

— Qu'est-ce que vous foutez ? lâcha-t-il.

— Oh ! rien, fit Mario en se relevant d'un mouvement mal assuré.

— C'est qui, cette connasse ?

— C'est Vargas, je t'en ai parlé. La nana qui a enquêté sur le meurtre de l'arbitre. Elle est OK.

— Putain, dit le copain en se tournant vers Micaela.

— Putain quoi ?

— Faudrait vous rencarder sur cet arbitre. Paraît qu’il trafiquait la beuze, le shit et compagnie.

— Ouais, et y avait pas aussi une embrouille en Afghanistan ? C’est pas ce que vous croyez, maintenant ? demanda Mario.

Il se tourna vers elle avec une expression nouvelle et confuse dans le regard, comme s’il avait vraiment envie de savoir, oubliant complètement qu’il était en train de lui faire du rentre-dedans.

— Je ne sais pas ce qu’ils croient, rétorqua-t-elle avant de les laisser en plan.

Un jeune qui portait trois bières la bouscula en éclaboussant son chemisier, lui arrachant un juron. Elle ne pestait pas seulement contre Mario et l’autre type. Elle pensait aussi à l’enquête. Bordel, comment avaient-ils pu la virer du groupe ? Elle travaillait toujours sur la délinquance juvénile à Husby, Rinkeby et Akalla, et même si son taux d’élucidation était le plus élevé de son service, elle n’avait pas de crime sérieux à se mettre sous la dent. Peu importait qu’elle soit deux fois meilleure que les autres. Interdiction pour elle de jouer dans la cour des grands – à moins de poignarder son frère dans le dos.

Elle essuya son chemisier et erra à travers le Spy Bar à la recherche de quelque chose, peut-être juste un sourire, un flirt de loin, n’importe quoi qui lui permettrait de quitter les lieux en se sentant un peu mieux. Mais elle se lassa rapidement, alla récupérer sa veste et s’en alla.

On était le 3 avril 2004, l’hiver avait été gris et venteux. Il faisait enfin plus chaud, mais elle avait froid aux jambes. Son collant était filé. Il était plus tard qu’elle ne pensait : 1 h 48. Craignant de rater le dernier métro, elle courut jusqu’à Östermalmstorg, sans faire attention au monde alentour.

Elle arriva juste à temps. La rame était annoncée dans quatre minutes. Micaela regarda autour d’elle sur le quai : c’était agité, plein de gens, la plupart ivres. Juste à côté d’elle, des types jouaient au foot avec une cannette de bière. Feignant de marquer un but, ils vociféraient en moulinant des bras. La situation lui sembla instable, comme si leur joie pouvait à tout moment se transformer en colère. Mais elle n’avait pas le courage de s’en soucier.

Elle se perdit dans ses pensées et, comme souvent, songea à Lucas. Elle ne l’avait jamais confronté à ce qu’elle avait vu dans le bois, mais leurs relations s’étaient rafraîchies. Une femme toussa non loin d’elle. Ça

ressemblait à une bronchite. Comme Micaela s'y attendait, les types devant elle s'agitaient et devenaient de plus en plus agressifs.

— Tu veux ma photo ? lança l'un d'eux à un gars plus âgé en costume, juste à côté.

Un instant, la jeune femme envisagea de s'interposer. Mais elle n'en fit rien. Autre chose venait d'attirer son attention, rien de spécial, juste un homme de grande taille avec un manteau bleu foncé et un chapeau gris, un peu plus loin sur le quai. Visiblement soûl lui aussi. Son corps se balançait d'avant en arrière. Mais il ne dérangeait personne. Il restait dans son coin, le buste vaguement courbé en avant. Il y avait pourtant chez lui quelque chose qui la mettait sur ses gardes, et peut-être aussi exerçait sur elle une sorte d'attrait irrésistible. Ce n'est qu'au prix d'un effort de volonté que Micaela le quitta des yeux pour surveiller les jeunes devant elle. On avait l'impression qu'un regard, un mot aurait suffi pour déclencher une bagarre.

— Stop, du calme ! lança-t-elle, et ils se tournèrent vers elle.

L'un d'eux shoota à nouveau dans la cannette, qui valdingua vers les voies pendant qu'un autre membre de la bande crachait :

— Occupe-toi de ton cul, connasse !

Le type fit même un pas vers elle et, un instant, la jeune femme le sentit hennir de colère. Quelque peu confuse, elle se détourna.

Son regard fut à nouveau attiré par l'homme plus loin sur le quai. C'était encore plus clair à présent : son attitude avait quelque chose de louche. Pas seulement son instabilité, mais la détermination totale de son corps chancelant. Le tunnel s'éclaira. Les rails se mirent à chanter. La rame approchait, et c'est alors que Micaela comprit. L'homme s'apprêtait à sauter. Elle s'élança avant d'avoir seulement fini de le penser.

Sur son chemin, elle heurta le type devant elle, mais ne le vit pas s'effondrer à terre en poussant un juron. Elle continua juste à courir en criant : « Non, bordel ! », et comme l'homme ne répondait pas ni même ne réagissait, elle eut la conviction qu'il était trop tard. C'était fichu, sans espoir, elle en était sûre. Elle continua pourtant à courir ventre à terre, et l'image de son père s'imposa à son esprit. Un instant, l'homme et son père se confondirent et, à ce moment, à cette microseconde, elle se jeta en avant. Après coup, Micaela se souviendrait d'avoir quasiment volé sur le quai, heurté violemment quelque chose et rebondi en arrière.

Sa tempe et sa joue la brûlaient terriblement alors que les wagons défilaient en bringuebalant. Qu'est-ce qui venait de se passer ? Un

grondement de tonnerre roulait dans son crâne et elle n'y voyait pas très clair. Des taches rouges et jaunes dansaient devant ses yeux. Elle était couchée sur quelque chose de mou, un corps, réalisa-t-elle, un ventre couvert de tissu, et, baissant la tête, elle vit que ce corps était vivant.

Un homme au visage anguleux lui rendait son regard, à la fois étonné et confus, comme s'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il n'était pas mort, tandis qu'elle-même s'efforçait de saisir la situation. Qu'était-il arrivé ? Elle avait sauvé cet homme, ça, c'était une certitude. Mais pourquoi cette impression tellement bizarre, et cette colère soudaine ?

— Qu'est-ce que vous foutiez, bordel ? cria-t-elle.

— Je...

— Vous vous rendez compte à quoi vous exposez les gens ? hurla-t-elle. Ce qui était bien sûr totalement dénué d'empathie.

Il s'agissait quand même d'un homme qui avait décidé d'en finir. Mais ni sa colère ni sa confusion ne s'estompèrent. Il y avait un truc qui clochait. Elle devait être encore en état de choc. La vue toujours brouillée, sa douleur était indescriptible, elle aurait juste voulu fermer les yeux et disparaître. La jeune femme se redressa pourtant sur les genoux, secoua la tête pour y voir plus clair et se dit de nouveau que le visage de cet homme avait quelque chose de bizarre.

C'était contradictoire, comme s'il eût dû appartenir à une autre personne, dans un autre endroit... Et soudain, ou plutôt peu à peu – difficile à dire – elle comprit : l'homme était Hans Rekke, ce maudit Rekke, tranchant comme un rasoir, qu'elle imaginait mener la vie la plus parfaite du monde.

— C'est vous ? balbutia-t-elle.

— Hein... ? Non, répondit-il stupidement.

— Mais si, c'est vous.

— Qui ça ?

— Hans Rekke.

— Oui, murmura-t-il. Que s'est-il passé ?

— Je vous ai sauvé la vie.

À cela, il aurait pu répondre tout et son contraire, la remercier peut-être, ou bien l'engueuler de l'avoir empêché de mettre à exécution sa résolution radicale. Au lieu de quoi il la dévisagea, les yeux perdus de désespoir. Ensuite, il tendit les bras comme un petit enfant s'accroche à sa mère. Ce geste avait quelque chose de si pitoyable et désespéré qu'elle éprouva une

pointe de mépris, comme si toute son admiration s'était inversée en un instant.

— J'aurais voulu...

— Mourir, c'est ça ?

— Hein... oui... peut-être.

— Qu'est-ce qui vous a pris, bordel ?

— Je vous demande pardon. Je vous crée des ennuis, dit-il.

Micaela ne répondit rien, ne trouvant pas de mots. Elle se contenta de se relever et de lui saisir les mains pour l'aider à se remettre sur ses pieds. Mais il était plus lourd qu'elle n'aurait cru, et ils trébuchèrent à nouveau l'un contre l'autre, à présent debout au bord des voies dans une étreinte folle. L'espace d'une seconde, elle se souvint que, dans un moment de faiblesse, elle avait rêvé de se serrer contre lui. Mais certainement pas ainsi – comme si elle tenait un noyé, un corps qui ne demandait qu'à retomber, et c'est là qu'elle se rappela qu'ils n'étaient pas seuls.

Tout le quai s'était rassemblé autour d'eux pour regarder le spectacle, y compris bien sûr les types qui cherchaient la bagarre. Ils étaient au premier rang de la foule, avec leurs gestes turbulents et leurs regards éméchés. Elle aurait voulu les envoyer au diable. Mais à cet instant, elle entendit la voix de quelqu'un qui parlait fort, presque pour lui-même.

— Mon Dieu, mon Dieu.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la veste bleu marine et aux yeux bleus inquiets.

— Comment ça va ? demanda-t-il.

Micaela le regarda avec irritation.

— Je ne sais pas trop. Qui êtes-vous ?

— Le conducteur du métro. J'ai vu une silhouette voler et j'ai entendu un choc, j'étais persuadé que...

Il n'acheva pas sa phrase, et la jeune femme se demanda alors si ce choc n'était pas celui de sa tête contre le train. Mais le plus urgent était de se débarrasser de tous ces gens et de leurs regards insidieux. Micaela expliqua qu'elle était policière et qu'elle allait prendre en charge cet homme. Elle contrôlait parfaitement la situation, mentit-elle, avant de se retourner et de voir quelque chose qui traînait sur le quai. Le chapeau gris de Rekke. Elle le ramassa et le lui mit sur la tête.

Puis elle traîna le professeur vers l'escalator. Ils marchaient tous les deux de travers. Il pesait sur elle, mais elle ne dit rien. Elle avait déjà fort à

faire pour le maintenir debout et essayer de comprendre ce qui lui était arrivé.

OceanofPDF.com

12

Quelqu'un frappa sur son épaule. Vanessa se retourna. C'était Mario Costa, un type connu, une star du foot. Il n'en avait pas moins l'air d'un abruti, soûl et intrusif, et elle en avait assez de tous ces petits mecs bourrés, assez de tous ces gars qui n'arrêtaient pas de la tripoter et de la coller.

— Où elle est passée ? demanda Mario.

— Qui ?

— Micaela.

— Je n'en sais rien. Je ne crois pas qu'elle ait apprécié ta façon de la draguer.

— J'avais un truc à lui dire.

— Tu étais obligé de lui sauter dessus pour ça ?

Il sourit d'un air tellement confus et stupide que, un instant, elle eut pitié de lui et s'approcha d'un pas. Il avait l'air de faire des efforts pour formuler quelque chose d'important.

— Qu'est-ce que tu voulais lui dire ?

— J'allais lui parler du meurtre. Ils ont arrêté un type de quatre-vingts ans ou quelque chose comme ça. Mais ils l'ont relâché.

— Micaela m'en a vaguement parlé.

— Personne ne pouvait croire qu'un petit vieux aurait pu faire ça.

— Ça paraît raisonnable.

— Ou alors ce n'était pas le bon type, je ne sais pas. Mais ce n'était pas ça que je voulais lui dire. Mon père a vu aussi un autre type, plus jeune, mais la police ne le croit pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vient tout juste de s'en souvenir. Tu sais comment il est.

Elle revit Beppe avancer en titubant sur la grand-place de Husby en criant aux gens de s'écarter.

— Je sais, fit-elle.

Mario la supplia du regard.

— Micaela est fâchée, hein ?

— Ça n'a pas dû trop lui plaire, en effet. Tu ne peux pas draguer les filles en te vautrant dessus.

— Mais quoi, euh... je voulais juste causer. Mon paternel est furieux contre eux, qu'ils n'arrivent pas à résoudre ce meurtre, tu peux comprendre ça, hein, et ce type qu'il a vu, il était louche, quoi, débita-t-il d'une voix pâteuse.

Vanessa l'examina d'un peu plus près. Il avait l'air complètement paumé, avec ses yeux plissés et vitreux. Elle se rendit compte que cela faisait longtemps que ce meurtre les tourmentait, tous les deux. D'un autre côté, un contrat en club pro était une assez bonne compensation. Elle lui donna une brève accolade et décida de chercher un endroit plus amusant pour le reste de la soirée. Mais Mario lui saisit alors le bras et annonça qu'il allait engager un détective privé. Il deviendrait sûrement quelqu'un d'assez intéressant dans dix ans, quand il aurait cessé de boire comme un trou. En s'en allant, elle l'entendit lancer :

— Vous viendrez à mon pot de départ, toutes les deux ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle. C'est quand ?

— Lundi. Ou mardi, sauf que, putain, je ne me rappelle pas où c'est, répondit-il.

Vanessa se dit que c'étaient là des indications suffisantes et envisagea de s'envoyer quelques shots pour être bourrée, elle aussi.

Mais elle songea à Micaela et préféra d'abord lui écrire un message.

Une fois à l'air libre, Micaela regarda Rekke avec incompréhension. Elle cherchait les traces de quelque chose de terrible, des signes peut-être d'une maladie qui le rongerait de l'intérieur. Mais en cet instant, non loin d'Östermalmstorg, il aurait pu passer simplement pour un homme élégant, n'importe qui, sorti faire une promenade nocturne, et il y avait là quelque chose d'extrêmement choquant. Quelles raisons avait-il de désespérer ?

Il présentait toujours le même visage ciselé aux airs d'aigle, et elle supposa que son manteau était en cachemire. Ses chaussures cirées

semblaient cousues main et son chapeau possédait une élégance surannée, un peu excentrique même, comme s'il cherchait à impressionner les gens. Ses gestes avaient la même nonchalance aristocratique qu'elle avait observée à Djursholm, et qui avait éveillé chez elle le désir d'accéder à un monde différent. Mais ses yeux étaient effectivement affolés. Une tempête intérieure y faisait rage.

— Il faut prévenir votre famille, déclara-t-elle.

Il la regarda, désespéré.

— Ma famille ?

— Votre femme, votre frère, votre fille, quelqu'un qui puisse s'occuper de vous.

— Non, non, jamais de la vie.

— Alors je vous conduis aux urgences psychiatriques. Vous avez besoin de soins.

— Je vous en prie, dit-il. Je n'habite pas loin d'ici. Raccompagnez-moi juste chez moi. Je promets de ne rien faire de stupide.

— Je ne vous fais pas confiance, rétorqua-t-elle.

Il hocha la tête comme s'il comprenait.

— Non, bien sûr, pourquoi me feriez-vous confiance ?

— Donc, vous avez déménagé de Djursholm ?

— Euh... oui, c'est ça.

— J'y suis venue l'été dernier. Vous nous avez aidés au sujet du meurtre de Jamal Kabir.

— Ah oui ?

Cet imbécile ne s'en souvenait même pas ?

— Vous avez retoqué toute notre enquête.

— Je vous demande pardon, murmura-t-il.

— Vous aviez raison – sur tous les points.

— J'en doute.

— Je vous ai admiré, lâcha-t-elle.

Il la fixa de ses yeux bleus inquiets, et peut-être s'y alluma-t-il alors une lueur. Il ébaucha un geste, l'air de vouloir lui caresser la joue du côté de son visage qui hurlait de douleur. Mais il retira sa main d'un air soucieux, comme confronté à un nouveau problème grave.

— Écoutez...

— Oui ? répondit-elle.

— Je me souviens de vos questions.

— Que vous est-il arrivé ?

— Que dire ?

— Quelque chose, par exemple.

— J'ai craqué. J'ai toujours été brisé.

— Donc rien de concret ? Pas de catastrophe ?

— Si seulement, j'aurais bien aimé une catastrophe.

— Comment pouvez-vous dire ça ?

— Les gens comme moi aspirent toujours à une catastrophe, je suppose.

Quelque chose d'extérieur qui puisse être en corrélation avec leur état intérieur.

— Putain, ce que vous me décevez.

— Ça me fait de la peine, bien sûr. Mais, s'il vous plaît, ramenez-moi chez moi, si seulement j'arrivais à dormir, peut-être qu'alors...

Elle abdiqua.

— D'accord, je vous raccompagne. Mais si vous essayez encore de vous suicider, je vous tue.

Un changement se produisit alors dans le visage de Rekke. Pas forcément en bien, mais malgré tout le signe qu'il percevait autre chose que la tempête qui paraissait faire rage dans sa tête.

— C'était presque drôle.

— Presque, marmonna-t-elle.

Ils poursuivirent leur chemin. Un temps, il parut chercher quelques mots capables d'alléger l'atmosphère oppressante et troublante. Mais un pas après l'autre, son sang semblait abandonner son corps.

Il était de plus en plus fatigué, sans forces, et le vent soufflait. Il se mit à pleuvoir en bas de Riddargatan. Elle rajusta le chapeau du professeur sur sa tête, et ce fut comme si elle enfonçait sa personne tout entière. *Merde*, pensa-t-elle. *Allez, quoi*. Mais ils marchaient lentement, très lentement. Il fallait presque qu'elle le traîne. De temps à autre, elle jetait un œil aux restaurants et boutiques fermés alentour.

— C'est encore loin ?

Il se contenta de grommeler tandis qu'ils continuaient d'avancer dans le quartier, jusqu'à parvenir devant un immeuble jaunâtre en bas de Grevgatan, tourné vers l'eau et Strandvägen. Il s'arrêta sous le porche, une expression confuse dans le regard.

Il tapa des chiffres au hasard sur le digicode. Il semblait avoir oublié la combinaison et finit par presser le bouton de l'interphone au nom de

Hansson. Ce fut long. Puis le haut-parleur grésilla et la voix d'une femme mal réveillée se fit entendre.

— Oui, allô ?

— C'est Hans, dit-il. Je n'arrive pas à entrer.

— Mon Dieu. Je descends !

Peu après, une dame se présenta en pantoufles, un manteau noir jeté sur sa chemise de nuit.

Elle avait dans les soixante-cinq ans, une silhouette élancée, de petits yeux nerveux et un menton qui avançait comme un petit promontoire rocheux en bas de son visage. Elle ouvrit la porte et dévisagea Rekke, les mains un peu tremblantes.

— Mon cher. Nous étions si inquiètes. Qu'est-ce que tu as encore fabriqué ?

— Je te raconterai, c'est promis. Mais maintenant, il faut que je dorme, marmonna-t-il en entrant.

La dame se tourna vers Micaela.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a tenté de se suicider, dit-elle. Il a besoin de soins.

La dame se figea un moment, comme pour assimiler ces paroles. Puis elle se mit à rouer de coups le dos et les épaules de Rekke en criant :

— Comment as-tu pu ? Comment as-tu pu nous faire ça ?

— Je suis désolé. Je suis impossible, répondit-il.

Il ne paraissait même pas remarquer les coups – à part qu'il courbait l'échine – et la dame cessa bientôt de le battre pour se tourner à nouveau vers Micaela.

— Vous l'entendez ? Impossible, voilà ce qu'il dit de lui. Mais savez-vous ce qu'il est, en réalité ? Un génie, et rien d'autre. Il voit les choses.

— Je sais. Je l'ai rencontré..., commença Micaela.

Mais la femme poursuivit :

— Mais comment se comporte-t-il ? Il se détruit et s'enfonce, et ce n'est pas la première fois. À Helsinki...

Elle s'interrompt, semblant penser à tout autre chose.

— Mon Dieu, nous devons le surveiller cette nuit, reprit-elle avec quelque chose de désespéré dans le regard. Il ne faut pas le laisser seul une seconde.

Ensuite, elle secoua davantage encore la tête en marmonnant toute seule, et Micaela se demanda si elle allait supporter cette personne

longtemps.

— Je m’occupe de lui, déclara-t-elle. Je suis policière. Je suis habituée aux situations d’urgence.

La femme finit par céder quand, leurs numéros échangés, Micaela lui promit de l’appeler au moindre problème.

Elle les accompagna jusqu’à l’ascenseur puis appuya sur le bouton du sixième étage. Refermant sur eux les portes grillagées, elle lança :

— Mon cher Hans, il ne faut pas, il ne faut pas.

Et toutes sortes d’exhortations qui bientôt ne furent que des appels étouffés tandis que l’ascenseur grimpait lentement vers les étages de l’immeuble.

Rekke n’était pas le seul à être une épave, se dit Micaela. Elle était elle-même tout endolorie, choquée, un sifflement dans les oreilles. Elle avait besoin de s’asseoir. Non, elle avait besoin de s’effondrer dans un lit. Mais elle devait s’occuper de Rekke, et crut d’abord que ça allait bien se passer.

Il semblait à bout de forces, perdu dans le brouillard. Comme un missile à tête chercheuse, il sortit de l’ascenseur et traversa un palier voûté orné de peintures murales jusqu’à une porte, la seule de l’étage, avec le nom Rekke sur la boîte aux lettres. Ils entrèrent alors dans un grand appartement aux rideaux tirés.

Micaela n’avait jamais rien vu de semblable. En avançant, elle découvrit une fenêtre d’atelier de trois ou quatre mètres de haut. Des pièces et des couloirs partaient dans toutes les directions. Aux murs, des tableaux sombres ou aux couleurs éclatantes, avec de larges cadres dorés. Le parquet était couvert de tapis persans. Et, partout, des livres, en pile sur des rayonnages, des tables, à même le sol, mêlés à des rapports en anglais, allemand et français. Les meubles paraissaient disposés au petit bonheur, et devant la grande fenêtre trônait un piano à queue noir, triste et seul. Cet intérieur avait cependant un charme discret qui la captiva.

Soudain, Rekke fila comme une flèche. Elle le rattrapa de justesse et eut tout juste le temps de glisser un pied dans la porte pour l’empêcher de s’enfermer dans une grande salle de bains au sol orné d’une mosaïque orientale. Là, il resta perdu devant le miroir du lavabo, puis ouvrit le placard dissimulé derrière.

— Qu’est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-elle.

— Il me faut quelque chose pour dormir.

Elle jeta un coup d'œil sur les étagères : c'était une putain de pharmacie là-dedans, et elle s'y connaissait assez en médicaments pour que ça ne lui dise rien qui vaille.

Le placard était plein à craquer : benzodiazépines, opiacés, Ritaline, morphine et tout le toutim. En le voyant saisir une boîte jaune, elle la lui arracha des mains et le plaqua contre le mur.

— Dites donc..., fit-elle avec agressivité comme si elle avait arrêté un délinquant.

— Oui ?

— Il n'y aura rien pour dormir. Je vais jeter tous ces cachets, jusqu'au dernier, et vous garder à l'œil toute la nuit. Mais je vous préviens, il faudra vous trouver une autre nurse, pigé ?

— Euh... oui... bien sûr. Vous en avez déjà fait plus qu'assez.

Il esquaissa un geste vers la poche de son pantalon, comme s'il avait l'intention de lui donner un pourboire, et elle eut envie de lui crier : « Sale gosse de riche pourri gâté ! »

Mais elle garda son calme en s'efforçant d'y voir plus clair. Que faire de ces pilules ? Et des couteaux de cuisine, d'ailleurs, ou des fenêtres qu'on pouvait toujours ouvrir pour sauter dans le vide ? Elle ne savait pas – car c'était certainement comme avec Simón ou n'importe quel crétin autodestructeur : quoi qu'on fasse, ils trouvent moyen de se démolir. Amen.

— Même si j'en suis privé de mon côté, ma nurse – très provisoire – devrait au moins prendre quelques antalgiques. C'est un mauvais coup que vous avez pris, dit-il d'une voix qui sembla un instant presque insouciant.

Micaela n'avait pas l'intention de se laisser abuser. Elle se contenta de demander :

— Où dormez-vous ?

— Je vous montre très volontiers.

Ils traversèrent ensemble plusieurs pièces aux hauteurs sous plafond variables, tantôt encombrées de meubles et de livres, tantôt presque vides – jusqu'à une grande chambre à coucher aux murs bleus.

Un relent d'angoisse lui monta au visage. Le drap-housse du lit était retroussé et vrillé, comme s'il avait essayé d'en essorer la sueur. Des vêtements et d'autres livres encore jonchaient le sol, et sur la table de nuit elle trouva des tasses, des verres et deux boîtes de nitrazépam. Elle les

escamota rapidement et les cacha dans une armoire de la pièce voisine. Puis elle rajusta le drap et remit les oreillers en place.

Elle se dirigea alors vers la fenêtre, avec vue sur l'océan de toits, et attrapa un fauteuil de cuir, un modèle anglais classique, posé sous le portrait d'un garçon pâle qui jouait de la flûte dans un autre siècle.

— Vous pouvez m'aider ?

Il hocha la tête, et ils transportèrent ensemble le fauteuil de manière à bloquer l'issue.

— C'est ici que je compte passer la nuit à vous surveiller, dit-elle.

Rekke sourit tristement. Ensuite, il se déshabilla un peu gauchement, et la jeune femme entrevit son corps musclé, qui semblait toujours appartenir à un sportif, un coureur de demi-fond, ce qui l'énerva aussi. Elle l'aurait mieux aimé décrépit et avachi. Mais il était et demeurait visiblement un exemple de splendeur physique. De quoi se plaignait-il ?

— Je ne comprends pas comment j'ai pu être impressionnée par vous, dit-elle.

— *Maior e longinquo reverentia*, marmonna-t-il comme pour lui-même.

— Hein ?

— « La vénération croît avec la distance. »

Elle y songea une seconde, puis détourna les yeux tandis que Hans Rekke se glissait dans le lit et remontait la couette sur lui, laissant errer ses yeux bleus inquiets par-dessus les toits.

Jonas Beijer se réveilla effrayé par un rêve ou un bruit et resta un instant complètement désorienté. Mais il était bien chez lui, dans Swedenborgsgatan, et à ses côtés sa femme, Linda, dormait sur le ventre en respirant doucement. Il tendit l'oreille en direction de l'appartement. Un des garçons s'était-il réveillé ? Il semblait que non, et la rue était silencieuse. Était-ce déjà le matin ? Il ne se donna pas la peine de vérifier. Les chiffres rouges du réveil digital ne faisaient qu'empirer son malaise, comme le compte à rebours de quelque chose d'horrible et inévitable. Il se retourna dans le lit.

Incapable de se rendormir, il finit par se lever et alla à la cuisine chercher quelque chose à manger. C'était une maudite habitude qu'il avait prise, de se bourrer de friandises la nuit. Ça devait être le travail, supposa-t-il, le stress de toutes les enquêtes en souffrance qui l'attendaient, et avant

tout, bien sûr, l'affaire Kabir. Mieux que personne, il savait qu'ils avaient échoué sur ce dossier.

Il arracha l'emballage d'une tablette de chocolat Marabou, qu'il se hâta d'engloutir tout entière. Puis, honteux – plus à cause de l'enquête que du chocolat –, il regagna la chambre en pestant contre ses chefs et contre les Américains à Kaboul. C'était comme s'ils ne voulaient pas comprendre.

Il se blottit dans le lit, aussi loin de sa femme que possible, et bien sûr ne parvint toujours pas à se rendormir. Au contraire, il continua à s'énerver et, assez vite, Micaela apparut dans ses pensées. Il avait l'habitude de penser à elle pendant ses nuits d'insomnie, et il fut tenté de l'appeler pour lui proposer de se voir. Mais ce serait de la folie.

Sa tête la brûlait à l'extérieur et à l'intérieur, et la jeune femme revivait sans cesse l'instant où elle s'était précipitée sur le quai. Elle se revoyait voler vers Rekke, se demandant si elle n'avait pas alors déjà deviné que c'était lui. Mais cela n'avait pas d'importance, n'est-ce pas ? Après toutes ses vaines tentatives de prise de contact, voilà qu'elle se retrouvait ici, chez lui, dans sa chambre à coucher, dans des circonstances qu'elle n'aurait pu imaginer.

Micaela tendit l'oreille pour écouter sa respiration. Lourde et saccadée. Il était visiblement loin de dormir.

— Ça va ?

— Que dire ? grommela-t-il. J'aurais besoin de mes drogues, de mes anesthésiques. Mais je suppose que j'ai épuisé mon droit de me plaindre. J'ai pris note que ma nurse est sévère, ajouta-t-il d'un ton presque ironique – ce qui devait être bon signe malgré tout, songea-t-elle.

— Vous avez l'air mieux.

— Je ne sais pas. Mais je suppose que la proximité de la mort peut nous redonner un peu le goût de vivre.

— Comment avez-vous pu être aussi stupide ?

— J'imagine que c'est impossible à expliquer.

— Vous pourriez peut-être essayer.

Ses yeux brillèrent dans le noir et elle eut l'impression qu'il rentrait en lui-même, cherchait ses mots.

— Disons que la dépression a ses phases. Pendant un temps, elle se contente de ronronner dans les veines, un demi-ton trop bas, et vous

enferme hors du monde. Toutes les voix et les rires qu'on entend de l'autre côté n'existent que comme un rappel de ce dont on est désormais incapable, et c'est déjà assez dur. Mais, lentement, la dépression se réaccorde et monte le volume. Elle se met à hurler sa note rouge, insupportable, et on finit par atteindre un point où on ne veut plus continuer.

— Et vous en étiez là.

— Oui. Mais là, quelqu'un est arrivé en volant à travers les airs, et j'espère bientôt pouvoir vous en remercier, et même le faire sincèrement.

— Ce n'est pas la peine, dit-elle.

— Oh si, c'est la peine. Ce n'était pas rien.

— Vous souvenez-vous de notre visite chez vous ?

— Oui, je m'en souviens.

— Mon chef s'appelait Fransson. Vous avez tout de suite vu qu'il s'était entraîné au tir ce matin-là.

— J'imagine voir des choses dans mes phases maniaques. La plupart du temps, ce sont des inventions de mon cerveau, des idioties.

— Sauf que vous aviez raison.

— Possible. Mais il était peut-être comme un livre ouvert, non ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Rekke se redressa dans son lit, ramena la couette autour de son corps et la regarda de ses yeux inquiets, qui semblaient un peu plus clairs à présent.

— Il avait..., commença-t-il.

— Oui ?

— ... un cal rouge entre le pouce et l'index, laissé par la détente et le pontet. Il se mettait la main sous l'aisselle, étendait la paume et repliait les doigts en force. Un exercice classique que devait lui avoir montré un kiné.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il souffrait d'épicondylite, une douleur au coude courante dans les sports à forte contrainte statique, qui s'aggrave de façon aiguë lors des entraînements. Vu sa corpulence, il était peu vraisemblable qu'il ait joué au tennis. En revanche, il avait dans les yeux l'éclat habituel des personnes qui viennent de chasser.

— Vous saviez aussi que la couronne de sa montre allait tomber.

— Ah oui ?

— Il avait une IWC Schaffhausen, vous l'avez complimenté à ce sujet.

— C'est vrai. Mais c'était évident, non ? Il y avait du jeu entre le boîtier et la couronne, et on voyait aux rayures que la montre avait reçu un choc. Et

puis il n'arrêtait pas de la remonter n'importe comment – comme s'il transférait toutes ses névroses refoulées sur cette malheureuse couronne. Ça ne pouvait que mal finir.

— Vous devez bien comprendre qu'il est assez remarquable de faire ce genre d'observations d'un simple coup d'œil.

— En fait, non.

— Vous disiez que vous étiez en phase maniaque ?

— Ma femme le pensait, en tout cas. Et en effet, je me suis crashé peu de temps après lors d'une conférence à Stanford.

— Crashé ?

— J'ai passé les bornes, perdu les pédales. J'ai descendu plusieurs études que tous les autres encensaient. J'ai donné des conseils que personne ne me demandait, tiré des conclusions que personne ne voulait entendre. Puis j'ai cru percer à jour un baratin classé top secret qu'on m'avait envoyé, et un matin, à mon réveil, tout m'est revenu à la figure. La manie a été remplacée par le mépris de soi. Je n'ai presque plus quitté mon lit.

— C'est pour ça que vous n'avez jamais répondu à mes mails et mes appels ?

— Je suppose. Je vous en demande pardon.

— Pourtant vous aviez l'air d'aller bien quelques mois plus tard.

— Vraiment ?

— Je vous ai aperçu au Sturehof avec Kleeberger.

— Je ne peux pas croire que j'allais mieux pour autant.

— Vous aviez l'air plus ennuyé qu'effondré.

— L'imbécillité de Kleeberger a peut-être redonné un peu d'éclat à ma vie. C'est le cadeau que nous font les médiocres.

— Est-ce que vous mesurez à quel point vous me provoquez ?

— Sans doute pas vraiment.

— Vous êtes là, une épave, et vous congédiez comme un putain de roi la star la plus brillante du gouvernement.

— C'est si terrible que ça ?

— Pour moi, oui. Vous n'avez pas idée de tout ce que vous avez eu gratuitement.

— Probablement pas.

— Bon. Dormez, maintenant.

— Je vous ai aussi observée, ce jour-là, à la villa.

— Et qu'avez-vous vu ?

- J’ai vu du talent – et de l’autocensure.
- Je n’ai jamais entendu pire connerie.
- Oui, peut-être. Mais j’ai aussi vu quelque chose de sombre, prometteur.
- En quoi ?
- Ça n’était pas tourné vers l’intérieur, comme chez moi. Je me suis dit que vous pourriez l’utiliser pour quelque chose de bien.
- Comme quoi ?
- Pour vous libérer.
- De quoi ?
- Du filet qui nous emprisonne et veut nous ramener à terre.
- À l’instant, vous étiez si intelligent.
- Et maintenant, je suis un abruti ?
- Oui.
- Vous avez sûrement raison.
- Bonne nuit, alors.
- Bonne nuit, Micaela.
- Vous vous rappelez mon nom.
- Apparemment.

Elle était persuadée qu’elle n’allait pas fermer l’œil de la nuit. À plusieurs reprises, elle fut prise d’une vive envie de lui parler à nouveau. Mais elle constata à sa respiration qu’il s’était endormi et elle resta longtemps ainsi dans le fauteuil tandis que le matin pointait au-dehors, avec le bruit de la circulation sur Strandvägen. À un moment, elle se faufila aux toilettes. Tout le côté droit de son visage avait enflé. On aurait dit le résultat d’un terrible passage à tabac, et elle fut saisie devant le miroir d’un sentiment d’irréalité.

— Je suis chez Hans Rekke, prononça-t-elle à haute voix sans bien savoir pourquoi.

La situation dans son ensemble lui semblait inconcevable. C’était comme si elle était entrée dans un lieu interdit que personne n’aurait dû voir, et ce n’est que lentement qu’elle regagna la chambre où elle se blottit dans le fauteuil de cuir, les bras autour des jambes. Elle entendait au loin le tic-tac d’une horloge et songea non seulement à Rekke, mais aussi à sa femme. Qu’était-elle devenue ? Et la villa ? Et quel était donc cet endroit ?

Elle dut s'endormir peu après et ne remarqua rien quand Rekke l'enjamba en passant par-dessus les accoudoirs pour gagner le reste de l'appartement. Elle se réveilla peu après avec un sentiment de catastrophe. Tout l'appartement grondait. Elle crut qu'on les attaquait.

OceanofPDF.com

13

Micaela se leva d'un bond et courut au hasard dans l'appartement. Elle trouva Rekke devant le piano à queue du séjour, à côté de la grande fenêtre d'atelier. Il était là, vêtu d'une chemise déboutonnée, en train de jouer la pièce la plus tourmentée qu'elle ait jamais entendue de sa vie. C'était comme s'il concassait son angoisse, et elle suivit ses mains qui couraient sur le clavier, émerveillée. Il jouait comme un dieu.

Elle fut pourtant saisie d'un malaise, et pas seulement à cause du caractère furieux de cette musique. C'était son visage. Il était pâle, tendu, les pommettes saillantes. Il avait l'air à nouveau sur le point de se jeter sous un train, et elle resta longtemps plantée là à le regarder, comme ensorcelée, jusqu'à ce que, hors de lui, il abatte ses poings sur les touches et s'effondre sur le piano.

— Mon Dieu, lâcha-t-elle.

Il sursauta de peur, comme s'il se trouvait dans une autre réalité.

— Euh... pardon. Je vous ai réveillée ?

— Est-ce qu'il y a quelqu'un que vous n'avez pas réveillé ?

— Non, sans doute pas.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Prokofiev.

Ça ne lui disait rien.

— Ça ressemblait à la fin du monde.

— C'était probablement l'idée.

— Mais le monde est toujours là.

Il haussa les épaules, et elle le regarda de plus près – ses épaules, son dos, tout son corps tendu, tout ce qui lui rappelait son état de la veille. Mais il y avait aussi quelque chose de nouveau. Ses yeux étaient vitreux,

brumeux, exactement comme Simón les soirs à Husby, et elle comprit. Il avait pris quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez encore avalé ?

— Vous voyez, répondit-il avec un sourire triste. Vous aussi, vous avez l'œil pour les détails.

— Qu'est-ce que vous avez pris ?

— Trois opiacés différents, des benzodiazépines, un petit neuroleptique et mes ridicules antidépresseurs.

— Mais enfin, merde !

Il se tourna vers elle en fermant quelques boutons de sa chemise.

— J'ai passé un bon moment à bavarder avec vous cette nuit.

— J'en suis ravie.

— Mais veiller n'était pas aussi inspirant.

— Donc vous avez été obligé de vous droguer et de jouer la fin du monde au piano.

— Apparemment.

— Qu'est-ce que c'est, cette pièce ?

— Le *Concerto pour piano n° 2* de Prokofiev.

— Il a quelque chose de spécial ?

— Sans doute.

— Pourquoi ?

— Prokofiev venait de commencer à l'écrire quand il a appris que son ami Maximilian Schmidthof s'était suicidé, et cette nouvelle a déteint sur la composition. J'étais obsédé par cette musique quand j'étais plus jeune.

— Je devine pourquoi.

— Le fait que maman déteste cette pièce y a bien sûr contribué. Je n'ai jamais eu le droit de la jouer. Je le faisais en cachette. Schmidthof était pianiste, lui aussi. On raconte qu'il s'est tué parce qu'il avait compris qu'il ne serait jamais assez bon, pas comme Prokofiev.

— Vous vous êtes reconnu là-dedans ?

— Je me suis reconnu dans la pièce.

— Est-ce que c'était ça que détestait votre mère ?

— Elle détestait mes faiblesses en tournée. Elle était mon imprésario, infernale.

Micaela regarda par la grande fenêtre.

— Quand était-ce ?

— Quand je venais de sortir de la Juilliard et que je voulais juste tout plaquer.

— Je comprends, dit-elle – mais elle ne comprenait pas du tout, et peut-être perçut-il l’hésitation dans ses yeux.

Une fois de plus, il leva la main vers sa joue, mais la laissa retomber.

— Je suis désolé pour votre visage.

— Ça va.

— Donc ces malheureux vous ont virée de l’équipe des enquêteurs, reprit-il.

Elle sourit.

— Oui. Vous avez suivi l’affaire ?

— Pas vraiment. Mais je sais qu’ils ont finalement arrêté une autre personne, n’est-ce pas ?

— Ils ont pris le mauvais type. Un Irakien qui avait un alibi.

— Qui cherchaient-ils ?

— Un autre homme âgé, dans les quatre-vingts ans, un peu boiteux, voûté, chauve, les lèvres fines. Il est passé devant Kabir au bord du terrain juste après le match.

— Ça ne ressemble pas vraiment à un meurtrier.

— Non, dit-elle. Mais apparemment, Kabir a réagi à sa présence. C’est vous qui nous l’avez fait remarquer.

— Je m’en souviens.

Elle hésita, cherchant ses mots.

— Mais vous n’avez jamais répondu à mes mails ni à mes appels.

Il baissa les yeux vers ses mains.

— Je suis désolé.

— J’ai cru que vous ne vouliez pas avoir affaire à quelqu’un comme moi.

Il l’interrogea du regard.

— Quelqu’un comme vous ?

— Une fille de banlieue.

— J’aurais aimé en rencontrer d’autres comme vous – pour autant qu’il en existe.

Elle essaya d’assimiler ça, mais éprouva un soudain besoin de changer de sujet.

— Il y a un truc sur lequel j’aurais voulu vous interroger. J’y pense depuis longtemps.

— Allez-y, répondit-il avec un sourire aimable.

— À Djursholm...

Elle hésita soudain sur la formulation.

— Oui ?

— Vous avez déclaré que les blessures anciennes visibles sur le corps de Kabir vous intriguaient. Qu'elles semblaient indiquer quelque chose. Mais vous n'avez pas eu le temps de finir.

Une ombre passa sur son visage et il regarda le clavier, comme pour recommencer à jouer.

— Je m'en souviens.

— Qu'alliez-vous expliquer ?

Rekke secoua la tête, et on le voyait à présent encore plus clairement : il était mal à l'aise.

— Je ne peux pas le dire.

— Hein ?

— Je ne peux pas le dire, répéta-t-il. Je suis désolé.

— Comment ça ?

— Malheureusement, c'est ainsi, voilà tout, reprit-il.

Elle aurait voulu lui crier dessus, mais n'en eut pas le temps.

On sonna à la porte. On frappait en même temps, et, à cet instant, l'expression du visage de Rekke changea à nouveau. Il la supplia du regard.

— Pouvez-vous ouvrir ?

Pourquoi diable était-ce à *elle* de le faire ?

— Faites-le vous-même.

— Je vous en prie.

— Bon, bon.

Elle se dirigea vers la porte, avant de se raviser aussitôt :

— À condition que vous jouiez.

— Pourquoi ?

— Comme ça, je saurai que vous n'êtes pas en train de faire de nouvelles bêtises. Et si possible quelque chose de plus gai, merci.

Il grogna un peu, puis attaqua une pièce sautillante dont les aigus clairs menaient une danse animée et légère à travers l'appartement tandis qu'elle gagnait la porte.

Julia Rekke n'était plus très souvent à la maison de Djursholm. Elle habitait principalement avec son petit ami, Christian, dans Storgatan et, le plus souvent, elle dormait beaucoup trop tard et laissait filer les journées. Mais ce matin, voilà seulement dix minutes, elle avait été réveillée par Mme Hansson et s'était précipitée ici, remplie d'un mauvais pressentiment. Elle frappa de plus belle à la porte.

Une jeune femme qui avait l'air d'avoir été renversée par un bus lui ouvrit. La moitié de son visage était teintée d'un inquiétant arc-en-ciel, et qu'avait-elle sur elle ? Un chemisier noir à paillettes qui puait la bière et une minijupe bon marché. Vraiment trash, comme débarquée d'une fête des plus sordides. Ce que son père avait pu faire avec elle, Julia ne voulait vraiment pas y penser.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

Elle n'attendit pas la réponse. Elle perçut la musique : Liszt, *La Campanella*. Pourquoi diable jouait-il ça ? Il détestait ce morceau. Il le considérait comme un numéro de cirque convulsif et l'associait à sa grand-mère maternelle. Elle passa devant la jeune femme et se précipita dans le séjour, où elle trouva son père assis au piano dans une chemise noire à moitié boutonnée, et un instant il lui parut mieux, pas aussi brisé que la veille, avec un peu d'envie de vivre dans le corps. Mais quand il se tourna vers elle avec son regard vide, son cœur se serra.

— Bonjour, mon trésor, dit-il. Comment vas-tu ?

— Mme Hansson m'a dit que tu avais tenté de te suicider.

Sa voix était pleine de colère étouffée.

— Euh... non, absolument pas.

Il baissa les yeux vers ses jambes.

— Pourquoi aurait-elle inventé une chose pareille ? demanda Julia.

— Mme Hansson est formidable, bien sûr, mais elle monte tout en épingle et s' imagine des choses.

— Personne ne va imaginer une chose pareille.

— Oh si. Tu aurais dû me voir, hier soir. J'étais soûl comme un ado. C'était terriblement gênant, tout simplement, et j'ai sûrement marmonné quelques mots qu'elle aura mal compris.

Il se leva pour la serrer dans ses bras. Elle ressentit l'envie de le frapper et le repousser à coups de pied, mais elle l'étreignit à son tour en murmurant, hors d'elle :

— Tu ne dois pas faire ça, papa, tu ne dois pas.

— Et je ne vais pas le faire, affirma-t-il. Je vais mieux, maintenant. Micaela m’a aidé.

— Mais elle a le visage tout bleu.

— Je vais bien, lança Micaela qui l’avait suivie dans la pièce.

— « Bien » est un grand mot, dit son père. Je suppose qu’elle a eu une commotion cérébrale et, naturellement, c’est ma faute. Je suis tombé et elle a amorti le choc à ma place. Une action héroïque, tout bonnement, et elle se retrouve un peu avec un visage à la Janus, qui regarde à la fois vers le passé et vers le printemps qui arrive. Tu voudrais bien préparer un petit déjeuner pour vous deux, ce serait gentil – je suppose que tu n’as eu le temps de rien prendre, n’est-ce pas ? Mme Hansson a sûrement rempli mon réfrigérateur. Je t’aime, mon trésor. Mais j’ai besoin de me reposer. Je vais dormir.

— Non, tu dois me parler.

— Je le ferai, mais je dois d’abord me pencher sur quelque chose d’un peu plus près.

— Mais tu viens de parler de dormir.

— Dormir et lire un peu. Tu peux peut-être m’aider à me mettre au lit et me donner mon ordinateur. Je vois que Christian n’a toujours pas rasé son horrible barbe.

— Tu peux arrêter avec tes foutues remarques ? répondit-elle en se tâtant la joue.

— Oui, oui, évidemment, pardon.

Quand Julia arriva dans la cuisine, elle vit la jeune femme ramasser une bouteille de vin qui traînait sur la table, essuyer en un clin d’œil le plan de travail, et ranger des tasses et des verres dans le lave-vaisselle. Ses gestes étaient remarquablement efficaces et, un instant, Julia se demanda si ce n’était pas une ancienne femme de ménage que son père aurait draguée pour une raison incompréhensible – ou peut-être pas complètement incompréhensible, après tout.

Il y avait chez elle quelque chose d’attirant, Julia ne l’admit qu’à contrecœur. Pas vraiment attirant d’une façon qui aurait sauté aux yeux des autres membres de sa famille, en particulier pas sa grand-mère, bien sûr, mais quand même, cette fille dégageait quelque chose d’à la fois explosif et contenu, et, à la différence de sa mère et de tant d’autres femmes de leur entourage, elle avait des formes.

Sauf que non, Julia refoula l'idée, refusant de croire que celle-ci pouvait être une amante. Ce n'était pas tant qu'elle connût son père dans ce domaine mais, dans son état, il n'irait pas sortir un samedi soir pour ramener quelqu'un à la maison. Peut-être cette femme – Micaela, c'était bien ça ? – l'avait-elle vraiment aidé dans une situation critique. C'était juste que... il lui semblait la connaître, et il régnait entre eux cette atmosphère particulière, à la fois intime et irritée. Julia lui décocha son plus beau sourire, en fille bien élevée qu'elle était malgré tout.

— Mme Hansson fait un bon müesli, déclara-t-elle, et je suppose qu'il y a du yaourt turc et des baies au frigo. Papa a aussi une machine à expresso tout à fait correcte. Qu'en dites-vous, si nous prenions le petit déjeuner en essayant de tirer au clair ce qui est arrivé ?

Micaela acquiesça et, ensemble, elles sortirent yaourt, müesli, jus de fruit, pain blanc cuit la veille par Mme Hansson, cheddar, cornichons et tomates. Elles se préparèrent ensuite chacune un cappuccino et mangèrent un moment en silence.

— Que s'est-il vraiment passé hier ? finit par demander Julia.

— Il était soûl, répondit Micaela. J'ai eu peur qu'il tombe sur les voies.

— Mme Hansson a parlé d'une tentative de suicide ?

— C'est ce qu'elle a dû supposer. Il est très déprimé, n'est-ce pas ?

— Oui, pire que jamais.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Julia regarda à nouveau la jeune femme. N'était-elle pas au courant ?

— Il est maniaco-dépressif. Parfois, il frôle la psychose.

— Il en souffre depuis longtemps ?

— Que vous a-t-il raconté ?

— Pas grand-chose. Il a juste un peu parlé de sa jeunesse et de ses tournées avec sa mère.

— Il a recommencé à rabâcher ça ?

Son interlocutrice hocha la tête et finit son café. Elle versa du yaourt dans son assiette, qu'elle saupoudra de müesli, de raisins et de myrtilles.

Pourquoi diable sa tête lui disait-elle quelque chose ? Julia chercha à se souvenir.

— Je peux vous demander comment vous vous êtes rencontrés ?

— J'étais sortie hier soir, répondit Micaela, et je l'ai vu tituber sur le quai du métro Östermalmstorg.

Julia la regarda avec défiance.

— Mais que fabriquait-il là en pleine nuit ?

— Je ne sais pas.

— Dois-je croire ça ?

— Vous le devez.

— Parce que c'est ce qui me rassurera le plus, ou quoi ?

— Parce que c'est vrai. Mais que lui est-il arrivé ?

Julia se tut, jeta un œil vers l'entrée, puis un peu sur la droite, et à nouveau vers cette femme, Micaela, et perçut alors ce qu'elle n'avait pas remarqué auparavant. Un regard qui lui fit oublier son ecchymose et ses vêtements de soirée vulgaires, un regard qui semblait... comment dire ?... acéré, peut-être, concentré, comme si elle voyait beaucoup plus loin qu'elle ne le prétendait.

— Ce qui lui est arrivé, c'est une dépression, laissa-t-elle tomber.

— Il n'habite plus à la même adresse que votre mère. Sont-ils en instance de divorce ?

Julia demeura silencieuse, ne sachant pas bien quoi répondre.

— Sans doute, finit-elle par lâcher.

— Je suis désolée.

— Bah, fit-elle comme si cela ne la touchait pas. Ça n'a pas non plus aidé qu'il perde son boulot et sa carte de séjour aux États-Unis.

Micaela la regarda attentivement.

— Pourquoi les a-t-il perdus ?

Tais-toi, songea Julia. *Ne lui savonne pas la planche davantage*. Mais peut-être voulait-elle lui savonner un peu la planche. Se venger, même. Se venger de ce qu'il avait une fois de plus plongé toute la famille dans un état d'urgence, et leur faisait passer des nuits blanches.

— Je ne suis pas censée le savoir, répondit-elle.

— Mais vous le savez quand même.

Elle coupa une tranche de cheddar qu'elle posa sur sa tartine.

— Oui, je crois.

— Et pouvez-vous me le dire ?

— Je suis à peu près sûre qu'on l'a chargé d'une mission confidentielle, et qu'il a eu un désaccord avec ses employeurs. Qu'il y a eu un grave conflit.

— Au sujet de ?

— Je n'en sais pas plus.

Ça suffirait comme ça, en tout cas pour le moment. Un silence embarrassant s'installa.

— Il est doué pour entrer en conflit, non ?

Julia sourit timidement en buvant son cappuccino.

— Peut-être, oui.

Micaela esquissa à son tour un léger sourire.

— Sauf qu'en réalité il a peur des conflits, reprit Julia, saisie d'une soudaine envie de raconter, ou juste de parler de tout excepté de ce qui s'était passé aux États-Unis.

— J'imagine, répliqua Micaela.

— Oui, il veut être gentil et poli, c'est dans sa nature. Il a été élevé pour dire des choses spirituelles et rendre les gens gais. Mais il ne peut pas s'en empêcher. Quand il voit une faille quelque part, ou quelque chose de creux, c'est plus fort que lui, ça lui échappe.

— A-t-il raison, la plupart du temps ?

Elle sourit à cette question, et se versa un verre de jus de fruit.

— Si vous m'aviez demandé cela il y a quelques années, j'aurais répondu : oui, toujours. C'est mon papa. L'homme le plus intelligent de la terre. Mais aujourd'hui... non, malheureusement, parfois, il a presque des hallucinations. Je l'ai entendu se tromper plus que n'importe qui.

— J'ai grandi à Husby, déclara soudain la jeune femme.

— À Husby ?

Julia la regarda avec un intérêt renouvelé.

— Oui, dit Micaela. Les gens ne le comprendraient pas, là-bas – l'homme qui a tout et qui laisse tout s'effondrer.

— Je ne pense pas que les gens le comprennent tellement mieux à Östermalm. Il n'y a que nous qui sommes assez tordus pour le comprendre.

— Qui ça, nous ?

— Nous, les Rekke. Ça correspond parfaitement à notre mythologie familiale.

— Vous avez une mythologie familiale ?

— Oh oui, et papa en est l'exemple même, raison pour laquelle il nous obsède tellement. C'est le parfait Rekke : supérieurement intelligent, et bien sûr indépendant, mais aussi exagérément sensible et critique envers lui-même – et surtout, il a ses *black dogs*.

— *Black dogs* ?

— Ses dépressions. Nous avons volé l'expression à Churchill. Papa est l'élú, comme a coutume de dire mon oncle Magnus.

— Et pourquoi ça ?

— C'est une longue histoire.

— Je suis tout ouïe, rétorqua Micaela.

À cet instant, Julia ne douta plus qu'elles s'étaient déjà vues, peut-être même peu de temps auparavant, dans des circonstances dramatiques.

Mais elle n'arrivait pas à resituer où, et elle fixa à nouveau le bleu sur son visage. Le choc avait dû être d'une violence folle.

— Papa s'est tout de suite distingué, raconta-t-elle. On dit qu'à deux ou trois ans déjà il pleurait d'émotion en entendant les quatuors à cordes de Beethoven. On a découvert qu'il avait l'oreille absolue et que tout lui venait facilement. Ma grand-mère, sa mère, qui elle-même avait été une pianiste prometteuse, a alors décidé d'en faire un génie. Elle a démissionné de son poste d'enseignante à Vienne. Elle l'a mis au piano. Il a dû travailler huit, dix heures par jour. Il n'a jamais eu à aller à l'école.

— Comment est-ce possible ?

— C'est le genre d'arrangement dont la famille a le secret. Nous trouvons toujours des règles spéciales, des exceptions qui nous sont réservées. Pendant que Magnus était envoyé à l'institut Le Rosey, une école internationale en Suisse, grand-mère a veillé à ce que papa soit scolarisé à la maison, avec les meilleurs professeurs, un enseignement d'élite, bien sûr – mais en rien au détriment de la musique. Grand-mère était catégorique à ce sujet, et qui aurait osé s'opposer à elle ? Vous devriez la voir. Devant elle, les gens se mettent au garde-à-vous. Elle vous élève et vous rabaisse d'un seul coup d'œil. Imaginez-vous ce que cela signifie pour un petit garçon, quand une personne pareille vous consacre toutes ses forces, toute son énergie ? On ne peut pas se défendre, et papa n'a jamais eu la carrure pour lutter contre elle.

— Une imprésario infernale, c'est le terme qu'il a utilisé pour parler d'elle.

— Mais ça, c'était plus tard, quand il était devenu raisonnable et avait compris que la musique ne lui valait rien.

— De quelle façon ?

— Enfant, le piano était le seul domaine où il était dispensé de contenir ses émotions. C'est pourquoi il réagissait si violemment. Les grandes pièces

classiques étaient comme des tempêtes pour lui, et il n'avait sans doute rien contre les tempêtes. Mais il a voulu savoir ce qui soulevait ces bourrasques.

— Et la musique ne le permettait pas ?

— Non, pas toujours. Il était secoué sans saisir ce qui le secouait, et ne le supportait plus. Il pouvait s'effondrer, se faire gronder, se cogner, être battu. Il gérait tant qu'il comprenait ce qui lui arrivait. Mais la musique ne parlait pas un langage clair, disait-il. Elle manquait de *claritas*. Aussi a-t-il très tôt préféré la logique d'un récit, d'une chaîne d'événements.

— Et on le laissait s'y intéresser ?

— Tant que son piano n'en souffrait pas, oui. Souvent, grand-mère cachait ses livres et ne le laissait pas regarder les séries policières qu'il aimait – *Colombo*, et d'autres, je ne me rappelle pas les noms. C'était pour elle une manière de le punir. Mais ça n'y changeait rien, bien entendu. Les récits et les films n'en sont devenus que plus attirants pour lui et, à neuf ou dix ans, il a eu une épiphanie.

Micaela ne dit pas qu'elle ignorait ce qu'était une épiphanie. Dans l'ensemble, elle ne disait pas grand-chose. Elle avait mal à la tête et était toujours irritée que Rekke refuse de révéler ce qu'il avait vu sur les photos de l'autopsie. Mais elle se sentait aussi flattée malgré elle par la compagnie de Julia, et elle finit par se laisser entraîner. Elle en oublia même son irritation, la fixant parfois avec une sorte d'étonnement.

Julia était aussi belle que Vanessa, avec ses grands yeux bleus et ses boucles aux reflets cuivrés. Pourtant, elle était bien différente, et ce n'était pas seulement le fait d'être privilégiée, riche, ou tout le reste. Elle parlait de son père comme persuadée que cela intéressait tout le monde autant qu'elle. Elle tenait de l'enfant gâtée, tout en étant attirante.

— Cela peut ne pas paraître important, poursuivit-elle, mais pour lui ça a été une révolution. Ils habitaient alors à Vienne, dans le premier district, et vous savez, il était seul avec grand-mère et les domestiques. Grand-père était en voyage – et il est mort peu de temps après. Magnus était dans son pensionnat en Suisse, et papa se trouvait devant son piano en train de travailler une pièce ennuyeuse à mourir. Il n'en pouvait plus. Il avait besoin d'une pause et attendait désespérément 20 heures. À 20 heures devait commencer une série policière qu'il adorait. Mais après le dîner, quand grand-mère l'a entendu jouer, elle lui a juste dit : « Non, ça ne va pas. Pas

de télé ce soir. » Il a crié que c'était injuste. Grand-mère lui a répondu que ça l'était effectivement : « Tu n'as pas travaillé correctement » ; ce à quoi il est resté muet. Argumenter ne servait jamais à rien avec grand-mère. Ses paroles ont cependant continué à le tourmenter et, quelques jours plus tard, il est tombé sur un fastidieux ouvrage de philosophie en allemand qui soulignait en introduction que nous utilisons souvent des mots sans comprendre ce qu'ils signifient. « Justice » était l'un des exemples. Il existe plusieurs formes de justice, y lisait-on. Un principe de justice reposant sur le mérite et la performance. Mais aussi une justice basée sur le besoin, comme chez Marx : à chacun selon ses besoins. Et enfin une justice strictement égalitaire : la même chose pour chacun, peu importe quoi. Et toutes sortes de variantes.

— Je comprends, dit Micaela.

— Oui, il n'y avait là rien d'extraordinaire. Mais ce jour-là, enfant, il s'est rappelé que grand-mère n'avait pas défini le mot. Elle s'était contentée de lui asséner un concept flou. A-t-il été encore plus en colère, comme on pourrait le supposer ? Non, au contraire, cela l'a rendu heureux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a alors compris ce qui le dérangeait, et surtout ce à quoi il aspirait vraiment. La musique était obscure, déclenchait des orages émotionnels impossibles à expliquer. La logique, la philosophie, la sémantique, la phénoménologie, tout ce à quoi il commençait alors à s'intéresser, étaient au contraire propices à l'analyse et à la déduction : en un rien de temps, il a accumulé des connaissances très vastes dans ces domaines. Il était obsédé par la clarté. Il voulait se consacrer à ce qu'il était possible de déduire et de tirer au clair. Et c'est alors qu'il a découvert le paléontologue Cuvier.

— Cuvier ?

— Oui, Georges Cuvier. Il a vécu entre les XVIII^e et XIX^e siècles, à une époque, vous savez, où on croyait encore que Dieu avait créé le monde en six jours et que tous les animaux avaient toujours vécu sur la terre. Quand on découvrait un fossile qui ne collait pas avec cette version de l'histoire, on trouvait toujours une explication. Mais Cuvier, lui, ne l'acceptait pas. En étudiant des restes d'ossements en Hollande, il a affirmé qu'ils provenaient d'une espèce qui n'existait plus. Il l'a nommée « mammoth ». Puis, en découvrant d'autres animaux disparus, il en a déduit qu'il y avait eu des époques avec des créatures et des plantes complètement différentes. Juste à

partir de vieux bouts d'os, Cuvier a mis en pièces notre écriture de l'histoire, et ça a été une révélation pour papa : quelques restes apparemment insignifiants pouvaient révéler des mondes perdus.

— On peut le comprendre, répliqua Micaela.

— Oui, et après cela, il a commencé à dire qu'il deviendrait chercheur. Ou mieux, détective. « J'étudierai le petit pour trouver le grand », répétait-il. Mais vous imaginez bien... Détective ! Grand-mère estimait que ça faisait roman de gare. Il pouvait oublier, lui a-t-elle signifié.

— Mais par la suite, il est devenu une sorte de détective malgré tout.

— Sans doute.

Micaela détourna les yeux vers l'entrée et se souvint de son père et de ses vieux conseils : toujours remonter à la source, à ce qui a été écrit avant que les interprétations ne superposent leur grille de lecture à l'événement. Sa propre aspiration à la vérité était-elle née là ? Ou bien... Elle revit Lucas, le vit sortir son arme dans la forêt.

— On est venus chez vous l'été dernier, lança-t-elle.

Julia sursauta.

— Qui ça, on ?

— On s'occupait d'une enquête.

— Vous êtes policière ?

— J'étais avec trois collègues masculins. Vous jouiez du violon et votre mère vous a interrompue.

Julia la dévisagea, comme en état de choc.

— C'était vous ?

— Comment ça ?

— Je m'en souviens très bien. Je me souviens de comment papa vous regardait.

Micaela ne voulait pas savoir comment Rekke la regardait.

— Votre père a démoli toute notre enquête. On l'avait bâtie sur du vent.

— Et vous vous êtes fâchés, n'est-ce pas ?

— Mon chef, en tout cas, était en colère.

— Oui, fit Julia. Ma mère était terriblement irritée. Elle ne supporte pas quand papa humilie les gens avec ses vérités.

— On avait sans doute besoin de les entendre.

— Je l'ai compris par la suite. Mais alors, je ne savais rien. Ce n'était qu'une des missions secrètes de papa, dont nous n'avions pas le droit de parler mais qui, justement pour cette raison, m'intéressait tant.

Julia se pencha par-dessus la table du petit déjeuner et, soudain, elle ne fut plus seulement une fille sophistiquée de la haute société. Il y avait sur son visage un air de défi.

— Je vous ai écoutés en cachette.

— Je vous ai vue, dit Micaela.

— Je m'en souviens, et je n'ai pas saisi grand-chose en fait, continua-t-elle. Mais j'ai compris que vous parliez de cet arbitre de foot battu à mort, et ça m'a fascinée. Un peu comme si j'étais dans un film. Pourtant, c'est la scène qui a suivi que je me rappelle le mieux.

— Quelle scène ?

Julia avait l'air de détenir un grand secret, et de s'en délecter.

— Après votre départ, papa était complètement hors de lui. Terriblement bouleversé.

— Vraiment ? demanda Micaela, se remémorant ce qu'elle avait aperçu en se retournant dans la cour ce jour-là : Rekke et sa femme enlacés qui disparaissaient à l'intérieur de la villa.

Elle se souvenait de son impression d'alors, que tout cela n'était pour lui qu'une parenthèse, un arrêt en route vers quelque chose de plus important.

— Je pensais que pour lui ce n'était qu'un jour de boulot comme tous les autres, poursuivit-elle.

— Non, non, en aucune façon. Papa a longtemps tourné en rond, comme en transe. Je l'entendais marmonner. Puis il a filé dans son bureau, où il est resté pendant des heures. Deux ou trois fois, je m'y suis glissée en douce, et je l'ai trouvé en train de regarder la même chose.

— Quoi ?

— Les photos du cadavre. Il observait des lésions sur son corps, je ne sais pas, mais il semblait aussi les comparer. Il avait sorti d'autres documents, il les regardait fixement. Et aussi certaines marques aux poignets. Je ne me rappelle pas bien. Il a juré, pris son téléphone et contacté quelqu'un. En une demi-seconde, j'ai compris qu'il parlait avec Magnus.

— Son frère, au ministère des Affaires étrangères.

— Tout à fait. Il a un ton de voix particulier avec Magnus. Il ne parle aussi vite avec personne d'autre, et là non plus je n'ai pas tout suivi. Mais c'était de l'arbitre qu'ils parlaient, et il ne faisait aucun doute que Magnus était au courant de l'affaire.

— Vous vous souvenez précisément sur quoi portait leur discussion ?

— Je me souviens d’une chose.

— Quoi ?

— Prison of Darkness.

— Prison of Darkness ?

— Oui, et c’est un nom qui m’a fait sursauter.

Micaela se pencha au-dessus de la table, nerveuse, tentée de saisir la main de Julia.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Je ne suis pas sûre, mais je crois que c’est la prison où l’arbitre avait été torturé.

Micaela s’efforça de digérer l’information, de l’insérer dans ce qu’elle savait de la vie de Kabir.

— Une des prisons des talibans ? demanda-t-elle.

Julia hésita en se mordant la lèvre, mais prit à nouveau un air de défi.

— Allez, quoi, reprit Micaela avec une flamme soudaine. Racontez.

14

Jonas Beijer n'avait jamais trompé sa femme, pas vraiment. Certains jours, pourtant, il aspirait à une aventure, une aventure qui puisse faire un peu palpiter son cœur. Dans la cuisine, ses fils se disputaient. Linda cria :

— Je me fiche de qui c'est la faute, arrêtez, c'est tout.

Il n'en pouvait plus. Le dimanche n'était-il pas censé être une journée de repos ? Désormais, il passait tous ses week-ends à attendre le lundi – non que le travail soit particulièrement réjouissant lui non plus, mais parce qu'il constituait malgré tout une sorte de normalité, un ratage plus paisible.

Cela faisait presque dix mois que Kabir avait été assassiné, et l'enquête était en perte de vitesse. Ce n'était pas si étonnant que ça, mais personne d'autre dans l'équipe ne paraissait avoir compris que quelque chose ne tournait absolument pas rond. Falkegren, cet imbécile dégoulinant de graisse, continuait à rabâcher : « Les Américains vont nous aider, je les connais », et bien sûr, ça avait semblé prometteur au début.

Des représentants de la CIA et de la police militaire de Kaboul avaient appelé et parlé longuement. Mais qu'avait réellement appris l'équipe ? Pas grand-chose. Ce n'était que lorsque, de son propre chef, Jonas avait contacté directement la police locale de la ville qu'il avait compris que Kabir n'était certainement pas un simple joueur de foot doué qui organisait des tournois. Il semblait aussi être fou à lier.

Fallait-il qu'il aille aider sa femme à la cuisine ? Bah, ça pouvait attendre. Il allait bientôt conduire Samuel à l'équitation. Il gagna la chambre, s'assit sur le lit et feuilleta son carnet d'adresses noir, mais sans trouver personne qu'il ait envie d'appeler – encore moins une amante potentielle. Il songea à nouveau à Micaela et à cette flamme qu'elle avait apportée à l'enquête. Comme s'il suffisait qu'elle passe près de lui pour

qu'il ait envie de se secouer et de travailler plus dur. N'était-ce pas après son départ que tant de choses étaient devenues beaucoup plus ennuyeuses ? La porte s'ouvrit à la volée.

Linda entra et l'engueula de rester là à traîner sans rien faire.

Julia finit son cappuccino puis plongea au fond des prunelles noires et ardentes de Micaela.

Allait-elle vraiment lui raconter ?

Il ne le fallait pas, bien sûr.

Elle aurait dû la fermer, dire qu'elle avait sûrement mal compris. Mais, justement pour cette raison, parler était tellement tentant, et peut-être voulait-elle vraiment se venger : faire payer à son père d'avoir été un idiot à ce point imbu de lui-même, qui avait fait passer sa dépression avant tout le reste. Elle leva les yeux et sourit à Micaela. *Je ne suis pas aussi sage que tu crois*, pensa-t-elle.

— C'était une prison américaine.

Micaela la regarda comme si elle ne comprenait pas.

— Hein ?

— Un des sites secrets de la CIA.

— Vous plaisantez ?

— Non, je vous promets. C'était un de ces établissements mis sur pied en catastrophe après le 11 Septembre pour y enfermer des terroristes présumés.

Micaela parut encore plus choquée, et Julia craignit d'en avoir trop dit, mais, quelque part, elle éprouva aussi brièvement un sentiment de puissance : savait-elle quelque chose que même les enquêteurs ignoraient ?

— C'était ce qu'affirmait papa, et ça semblait rendre Magnus nerveux. Papa lui a mis la pression.

Micaela secoua la tête, abasourdie.

— Les Américains ne torturent quand même pas les gens de cette façon ?

— Je crois..., commença Julia sans savoir ce qu'elle allait dire.

— Enfin, Kabir était complètement bousillé, quoi ! poursuivit Micaela avec indignation. Il avait des marques de chaînes aux poignets, comme s'il était resté au fond d'un cachot médiéval. D'après le rapport d'autopsie, son corps portait des traces d'abus sexuels. Sa mâchoire avait été brisée.

Julia considéra la concentration grave du visage de Micaela en se demandant ce qu'elle venait de mettre en branle. Et pourtant... l'excitation ne disparaissait pas. Elle regrettait même de ne pas en avoir davantage à dire pour entretenir cette colère incandescente dans les yeux de Micaela.

— Papa était furieux, je m'en souviens, déclara-t-elle.

— Mais bordel, pourquoi ne nous a-t-il rien dit ?

Micaela lui saisit la main. Julia aurait voulu aller demander conseil à son père, mais cela reviendrait à se démasquer. Elle eut soudain une vive envie de fumer un joint.

— Je crois qu'il est tenu par plusieurs contrats de confidentialité.

Micaela la fixa avec indignation, comme si tout ça était sa faute, et Julia recula instinctivement.

— Il ne peut quand même pas entraver une enquête pour meurtre à cause de ça, cracha Micaela.

— Je suis convaincue que...

Mais Julia n'eut pas le temps d'aller plus loin. Micaela se leva. Julia la regarda, fascinée par la soudaine résolution de son corps.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je dois lui parler.

— Attendez... peut-être qu'il dort.

Cela ne servit à rien. Micaela avança droit devant elle, portée par une détermination nouvelle – et Julia la suivit, avec une excitation redoublée.

Hans Rekke était dans son lit, devant le vieil enregistrement du match au stade de Grimsta. Chaque fois que Kabir apparaissait à l'image, il se penchait en avant en plissant les yeux. Comment les mouvements de Kabir ne l'avaient-ils pas interpellé plus tôt ? Ses gestes avaient l'air tellement étranges et empruntés. Mais aussi, assez paradoxalement, curieusement familiers, comme un écho d'un monde qui lui avait été proche, raison pour laquelle il n'en avait dit mot : il soupçonnait son trouble maniaque de l'avoir égaré.

Cependant, aujourd'hui... à présent qu'il avait plongé au creux de la vague, que voyait-il ? La même chose ? Peut-être. Mais surtout, rien. Son regard était mort, et sa seule réflexion distincte était la suivante : avait-il une seule fois couru comme ces joueurs sur le terrain ? Avait-il exulté ou s'était-il effondré ainsi pour rien – une balle tirée dans un but, de la pluie,

une faute jamais sifflée ? Il lui semblait que non. Il avait l'impression d'avoir vécu une vie dénuée de ce qui préoccupait ou réjouissait tous les autres.

Angoissé, la respiration hachée, il écouta la circulation en essayant de déterminer si la fréquence des voitures qui passaient au-dehors lui disait quelque chose du jour ou de l'heure. Mais non... la ville était muette. Tout était à la fois muet et bruyant. Ou alors ?...

Des pas arrivaient vers lui, des pas déterminés. Boiteux ? Oui, très légèrement. Un pas sur deux frappait un peu plus fort le sol : badam, badam. L'avait-il entendu, l'autre fois, à Djursholm ? Il ne le pensait pas, ce devait être occasionnel et presque insensible. Elle apparut alors dans l'embrasement de la porte, et il l'embrassa du regard, de ses yeux jusqu'à l'accroc d'un de ses bas.

— Votre hanche, dit-il.

— Quoi, ma hanche ?

Il comprit aussitôt qu'il l'avait blessée. Ce n'était pas une blessure de la nuit dernière, mais une ancienne fracture mal guérie qu'elle ne pensait plus visible. Peut-être même représentait-elle un trauma. La jeune femme descendit la main vers son flanc gauche dans un réflexe machinal, qu'elle ne remarqua sûrement pas puisqu'elle était – il le voyait clairement à présent – furieuse.

— Rien, répondit-il. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Écoute-la, décréta Julia en se pointant derrière elle.

— J'écoute.

— Jamal Kabir a-t-il séjourné dans une prison américaine à Kaboul ?

Il ferma les yeux en songeant : *Cette idiote n'en a quand même pas parlé ?* Il aurait aimé être loin, loin, dans le sommeil.

— Je ne peux rien dire.

— Mais si, putain. Puisque je le sais déjà, moi, cracha Julia.

— Ah oui ?

— Je t'ai entendu discuter avec Magnus ce jour-là.

Il ouvrit alors les yeux. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, au fond, et qu'est-ce qu'il avait à perdre ? Rien.

— Oui, oui, bon... il y a séjourné, concéda-t-il.

— Pourquoi on n'a rien su, nous, bordel ? cria Micaela.

— Parce que personne ne savait à l'époque – à part quelques personnes choisies au sein de l'administration américaine, et quelques-unes au

ministère des Affaires étrangères. Mais ils n'ont pas estimé nécessaire d'en parler, parce que tout semblait indiquer un coup de folie du père d'un joueur sous l'emprise de l'alcool.

— Mais c'est n'importe quoi !

— Non. C'est la vérité.

— Comment est-on censés faire notre boulot sans disposer de toutes les infos ?

— C'était aussi mon avis. Raison pour laquelle j'ai appelé votre chef, Martin Falkegren, pour lui transmettre l'information. Mais il semble qu'il l'ait tout simplement gardée pour lui.

— Putain...

— Je suis désolé.

— Mais, vous, les Américains vous ont quand même informé, visiblement.

— Non, non, absolument pas. Ils ont démenti les faits et m'ont menacé de la plus charmante façon.

— Comment l'avez-vous su, alors ?

— *Mortui vivos docent.*

— Hein ?

— « Les morts enseignent aux vivants. »

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Il inspira profondément en pensant : *Là, ça passe ou ça casse. Révélon-leur la nature de mes activités et le genre de vérité sombre que je détiens et suis forcé de taire.*

Rekke posa son ordinateur sur la table de nuit et les fixa d'un regard qui sembla s'éclaircir. Ses lèvres sèches bougeaient sans bruit, comme s'il essayait pour lui-même quelques mots silencieux.

— J'ai obtenu en janvier 2000 un poste de professeur à Stanford, dit-il. C'était sans doute mes travaux sur l'intuition qui m'avaient valu cette nomination. Mais ce que j'avais écrit sur les techniques d'interrogatoire en période de guerre avait aussi joué un rôle et éveillé un intérêt non seulement universitaire, mais aussi au sein de la CIA.

— *War and The Art of Telling The Truth*, glissa Micaela. J'ai lu ce livre.

— Ah bon ? Dieu me pardonne certains passages. Cet ouvrage ainsi que quelques interventions au profit de la police de San Francisco m'ont conféré

la réputation de m'y connaître en aveux. J'étais même considéré comme le grand expert en la matière. Alors, après le 11 Septembre... comme vous vous en doutez... le ciel est un peu tombé sur la tête des services de renseignement. La CIA avait un besoin criant d'expertise et m'inondait de dépositions de témoins, la plupart en provenance du camp de Guantánamo.

— Des interrogatoires de terroristes, donc, lança Micaela.

Rekke sourit discrètement pour lui-même.

— Oui, certains d'entre eux étaient vraiment des terroristes. Mais la plupart de ces interrogatoires étaient tellement dingues que j'ai déclaré forfait, à moins d'être davantage informé du contexte. C'était... comment dire ? Comme d'entendre des voix qui sonnaient faux sans comprendre si cela était dû à un manque de talent ou à une main sur la gorge. À force d'insister, après diverses péripéties, j'ai effectivement été mieux informé. J'ai alors entendu parler de ce qu'ils appellent si joliment des techniques d'interrogatoire avancées : *enhanced interrogation techniques*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un euphémisme pour dire « torture ». Ça a commencé quand le président Bush a défini les individus soupçonnés de terrorisme comme des combattants illégaux, se considérant dès lors en droit de contourner la convention de Genève et les lois antitorture de son propre pays. J'étais bien sûr au courant de tout cela. Mais je n'avais aucune idée de l'ampleur du phénomène et n'avais pas eu assez d'imagination pour me représenter l'escalade qui se produit inévitablement quand on porte atteinte à un principe fondamental.

— Quelle escalade ?

— La normalisation graduelle et la montée en puissance de la torture. Je dois dire que j'ai été stupéfait. D'un autre côté, j'ai beaucoup appris sur le sujet : principalement sur la torture blanche, comme on l'appelle – haut niveau sonore, forte intensité lumineuse en permanence, privation de sommeil, froid et obscurité extrêmes. Mais aussi brutalités plus classiques, simulacres de noyade, humiliation sexuelle – pénétration anale, lavement rectal. Tout ça est assez atroce, mais en même temps, comment dire, caractéristique.

— Comment ça ?

— Les interrogateurs semblaient tous sortis de la même école, et j'ai appris à reconnaître leurs méthodes et leurs schémas, leur culture, pourrait-on dire. Le mode opératoire différait, bien entendu. Mais il y avait toujours

un dénominateur commun, une méthode fondée sur quelques documents de base, et je m’y suis intéressé. J’étais déjà relativement éclairé en la matière et savais évidemment que la torture elle aussi a ses caractéristiques culturelles, ses empreintes digitales. Il est possible de repérer non seulement son auteur, mais le contexte dans lequel il agit. L’idéologie sous-jacente laisse aussi ses traces sur le corps torturé.

Rekke saisit un verre sur la table de nuit, vide, mais qu’il porta pourtant à ses lèvres comme pour boire de l’air. Micaela se demanda s’il fallait qu’elle aille lui chercher de l’eau, puis rejeta l’idée et l’interrogea avec impatience :

— De quelle façon ?

— Les talibans, par exemple, se sont très tôt complu à organiser des procès spectacles. Ils remplissaient des stades, comme vous le savez, pour exécuter et mutiler en public. Leurs méthodes étaient par conséquent plus visibles : fouet, clous plantés dans les mains, amputation... Tandis que les États-Unis, cela va de soi, se voyaient comme la grande démocratie qui ne torture pas ses prisonniers. La torture américaine était donc plus discrète, calibrée pour ne pas se remarquer. Assez tôt, j’ai trouvé que les marques sur le corps de Kabir – surtout les engelures sur sa poitrine – sentaient plus la CIA que le mollah Omar, ce qui collait bien mieux à ma théorie d’origine.

— À savoir ?

— S’il te plaît, Julia, pourrais-tu aller me chercher un peu d’eau ? demanda-t-il en levant à nouveau le verre vide sur sa table de nuit.

Julia grimaça un peu théâtralement en se tournant vers Micaela.

— Voilà comment il est. Habitué à se faire servir en permanence.

— J’ai honte, bien sûr, dit-il.

— Et après, il a tout le temps honte.

Julia alla à la cuisine et revint avec une bouteille de Ramlösa dont elle lui servit un verre. Il but avidement puis regarda Micaela, toujours avec la même mélancolie.

— Vous disiez que cela collait mieux à votre théorie d’origine, le relança-t-elle.

— Je n’arrivais pas à saisir l’histoire de Kabir, et je crois que les autres non plus. Je connaissais assez bien la paranoïa des services secrets pour comprendre qu’ils n’auraient jamais laissé tranquille un type pareil. J’étais convaincu qu’il avait été interrogé en long, en large et en travers – sinon ici, du moins ailleurs. Pour cette raison, j’ai lu tous les documents de l’Office

des migrations le concernant, j'ai consulté le rapport d'autopsie cinq, dix fois et, peu à peu, j'ai été sûr de mon fait : ce type avait séjourné dans une prison de la CIA.

— Et c'est pour ça qu'après tu as appelé Magnus, glissa Julia.

— Oui. Je supposais que Magnus était au courant des faits, et pas seulement parce qu'il devait s'agir d'une affaire diplomatiquement sensible. Les cicatrices sur le poignet droit de Kabir me donnaient des frissons. Vous vous en souvenez, Micaela ?

— Bien sûr, répondit-elle. Je viens d'en parler. Des marques légèrement nacrées, visiblement laissées par une lourde chaîne.

— Exact, et ces marques semblaient me chuchoter quelque chose à l'oreille. Elles me faisaient un peu penser à d'autres que j'avais déjà observées sur une scène de crime, et j'ai compris instinctivement qu'elles étaient liées aux traces d'engelures. J'ai donc fait mes recherches. C'est devenu une obsession, et j'ai fini par comprendre. J'avais vu des cicatrices et des engelures comparables sur un autre mort.

— Qui ?

— Un prisonnier nommé Gulman Ghazali. Ils l'avaient enchaîné, nu en dessous de la ceinture, dans une pièce glaciale. Ghazali s'était plaint d'avoir si froid qu'il n'arrivait plus à penser. Ils avaient alors décidé de le pousser à bout, à force de douches froides et de privation de sommeil. Le 20 novembre 2002, il a été retrouvé mort de froid dans sa cellule, avec aux poignets le même genre de lésions que Kabir.

— Mon Dieu.

— Oui, et l'établissement où il était interné est situé au nord de Kaboul, c'est ce qu'on appelle un *black site*, un lieu secret utilisé pour les opérations les plus clandestines de la CIA. L'endroit a pour nom de code Salt Pit ou Kobolt. Mais comme la méthode de torture la plus connue y est de maintenir les prisonniers dans l'obscurité totale, ces derniers ont donné un autre surnom à cette prison.

— Prison of Darkness, dit Micaela.

— Ou encore Dark Prison. Il m'est également arrivé de voir le nom Music Prison à son sujet. Les gardiens diffusent souvent du hard rock ou du hip-hop à fond toute la journée autour des cellules. Les prisonniers deviennent fous. Pour eux, il n'y a plus de jour ni de nuit, juste un trou noir, le néant. Souvent, ils sont entravés par leurs chaînes de façon à ne pouvoir ni marcher ni s'asseoir.

— Et les États-Unis approuvent ?

— Hélas, oui.

Micaela était songeuse. Non qu'elle eût la moindre illusion au sujet de la CIA, après ce que son père lui avait raconté. Mais tout de même...

— C'est une histoire de fous, reprit-elle.

— Oui, et ce que je dois ajouter, c'est que Magnus était extrêmement réticent à me confirmer que Kabir avait bien séjourné dans cette même prison. L'affaire avait tourné au vinaigre. Vous savez...

Rekke hésita, affichant un petit sourire de découragement.

— Magnus lui-même était mouillé.

— De quelle façon ?

— Il a donné son approbation pour que des Suédois soupçonnés de terrorisme soient exfiltrés du pays et torturés à l'étranger pour le compte de la CIA. De ce fait, il est comme un chien de garde sur cette question et, quand nous nous sommes retrouvés au Sturehof, la fois où vous nous avez vus, Micaela, il s'est montré menaçant, de façon un peu puérile.

— Je comprends.

Mais elle ne l'écoutait plus vraiment. Elle imaginait Kabir, transi de froid et enchaîné, plongé dans l'obscurité totale, non loin de Kaboul. Elle avait déjà envisagé le même scénario à peu de chose près, mais pas avec la CIA dans le rôle du tortionnaire.

— C'est un sujet politiquement explosif, n'est-ce pas ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, et Magnus est bien sûr loin d'être le seul prêt à tout pour étouffer l'affaire.

Elle frémit en y songeant, mais une autre conclusion s'imposa d'elle-même.

— Donc Kabir était un terroriste présumé plutôt qu'un héros du peuple.

— Oui, apparemment, répondit Rekke.

Il leva les yeux vers le tableau au mur représentant un petit garçon en train de jouer.

— Nous pouvons supposer qu'il était innocent, puisqu'il a été relâché.

— Oui, c'est clair.

— Mais en réalité, je m'interroge à ce sujet.

— Et pourquoi ?

— Il est à peu près impossible de faire sortir des gens de ce trou – coupables ou non.

— Et donc, votre conclusion ?

— Ma conclusion..., commença-t-il d'une voix traînante, est que Kabir avait quelques amis inattendus. Mais aussi...

— Quoi ?

— Beaucoup d'ennemis.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Parce que je suis encore capable de tirer des conclusions sur les gens, pensa Rekke.

— Comme ça, dit-il. Juste comme ça.

OceanofPDF.com

15

Micaela se contenta de le regarder en secouant la tête. Comment pouvait-il voir tant dans si peu ? Deux cicatrices nacrées, quelques altérations de la couleur de la peau sur la poitrine et les cuisses...

Elle fixa le fond des yeux de Rekke, comme si l'explication d'une telle clairvoyance pouvait se trouver là, dans l'éclat las de son regard. Elle était de plus en plus indignée, pas tellement à cause de toutes ces magouilles politiques, mais de découvrir qu'on leur avait caché des informations décisives.

— Vous chamboulez tout, laissa-t-elle tomber.

— Vous auriez dû en avoir connaissance plus tôt. Je ne pouvais pas imaginer que votre chef s'assiérait sur l'information. Mais j'ai été naïf, bien sûr.

— Je voudrais l'étrangler.

— Alors, vous pourrez en étrangler beaucoup, pendant que vous y êtes. Kleeberger et mon cher frère, pour commencer.

Elle avança d'un pas vers le lit.

— Ça doit être illégal, la rétention d'informations dans une enquête pour meurtre, dit-elle.

Il la considéra en plissant les paupières et porta la main à son front. Il semblait au bout du rouleau, comme si son exposé l'avait vidé de toutes ses forces.

— Ils ont sans aucun doute pris un risque en vous les cachant.

— Pourquoi l'ont-ils fait, alors ?

Il baissa les yeux vers sa couverture.

— Dans le cas de Falkegren, quelqu'un a dû le persuader que mes observations étaient fausses. Mais si nous remontons la chaîne des

décisions, la CIA ne voulait bien sûr pas que le monde sache qu'ils torturaient des gens de cette manière.

— Ils ne peuvent quand même pas saboter une enquête policière pour ça.

— Ils peuvent faire bien pire, dit-il. Mais vous avez raison, il doit y avoir encore une autre explication. En effet, ils ont libéré Kabir de sa prison et ont obtenu que les Affaires étrangères l'accueillent en Suède. C'est une affaire assez importante. Je soupçonne que cela cache quelque chose.

— Et vous ne pouvez pas vous renseigner pour savoir quoi ? demanda-t-elle, plus durement qu'elle n'aurait voulu. Par exemple, en retournant parler à votre frère ?

Rekke hésita. Puis il secoua la tête et ferma les yeux en s'affaissant un peu plus dans son lit.

— Je crois que Magnus en a déjà trop dit.

— Et vous vous en contentez.

Il rouvrit les paupières et parut un instant écrasé de remords.

— Jadis, ça ne m'aurait pas suffi. Mais aujourd'hui... on ne peut plus compter sur moi.

Le sang de Micaela ne fit qu'un tour.

— Vous venez de prouver que si.

— Non, non.

— Quoi, « non, non » ? À partir de seulement quelques cicatrices, vous avez compris qu'il avait séjourné en prison.

— Une conclusion ancienne. Aujourd'hui, mon regard est mort, je suis désolé de vous décevoir.

Il se tourna vers Julia.

— De vous décevoir toutes les deux. Mais à présent, il faut que je dorme. Vous voulez bien éteindre, s'il vous plaît ?

Micaela demeura immobile tandis que ses pensées tournoyaient. Que faire ? Elle aurait dû secouer Rekke, le forcer à se ressaisir. Et en même temps, elle voulait sortir de cet appartement et agir sur-le-champ.

— Je vais essayer d'en savoir plus et de vous remettre en selle, dit-elle.

— Bah, répondit-il avec lassitude. Bien sûr, c'est gentil de votre part, mais je crois que...

— Vous avez toujours le même numéro ?

Il écarta les bras comme s'il ne savait pas bien. Elle s'en contenta et fila, mais ne dépassa pas le hall d'entrée. Elle regagna la chambre en

courant. Il y faisait sombre à présent, à part la faible lueur qui filtrait par les rideaux. Penchée sur lui, sa fille arrangeait ses oreillers.

— Pouvez-vous rester avec lui aujourd'hui ?

— Pas vraiment, répliqua Julia.

— Personne n'a besoin de rester avec moi, marmonna Rekke, somnolent.

— J'appelle Mme Hansson.

— Non, non, je reste, bien sûr, dit Julia.

— Bien. Je file. Je téléphonerai.

— Cela nous fera très plaisir, lâcha Rekke d'une voix qui semblait à peine consciente.

Micaela s'éclipsa pour la deuxième fois, emprunta l'ascenseur puis gagna la rue. Le ciel était d'un bleu pur. Le vent montait de la Baltique et, un bref instant, elle se sentit forte et résolue, assez pour appeler sans attendre Jonas Beijer.

Mais sa détermination fit long feu. Tout d'abord, elle se rendit compte qu'elle n'aimait pas ce soleil, qui lui faisait comme des aiguilles dans les yeux. Une pulsation battait au niveau de sa tempe et de sa joue : allait-elle avoir la force d'atteindre le métro ? Valait-il mieux faire demi-tour ? Non, hors de question de revenir en rampant.

Appelle Lucas, se dit-elle, et elle resta plantée là, le téléphone à la main. C'était bien sûr la dernière personne à appeler. Rien n'était plus comme avant. *Je vais me débrouiller, juste le temps de me ressaisir*, pensa-t-elle en titubant, mais alors tout chavira.

Elle s'affaissa à genoux sur le bord du trottoir, tremblotante et haletante, toute la scène du métro défilant devant ses yeux.

— Tout va bien, mon petit ? fit une voix.

Une dame d'un certain âge, en manteau bleu et aux traits fins, se penchait vers elle avec des yeux aimables et compatissants. Micaela ressentit cette intrusion comme un nouveau coup d'aiguille : pas question d'attirer la pitié de qui que ce soit chez les snobs d'Östermalm ! Elle se releva, les jambes en coton, en marmonnant à la dame comme une gamine mal lunée :

— Ça va. Je dois juste...

Sans achever sa phrase, elle repartit en titubant et prit à gauche dans Riddargatan. Mais bientôt, elle fut incapable d'avancer. La tête déchirée, la respiration lourde, elle s'appuya contre une façade. À cet instant, son

téléphone se mit à vibrer dans sa poche. Elle pria pour que ce soit sa mère ou Vanessa. C'était Lucas.

— Tu m'as appelé ?

— Non, non, balbutia-t-elle. Par erreur, peut-être.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je vais bien.

— Je ne crois pas, non. Où es-tu ?

Elle n'avait vraiment pas l'intention de le lui dire. Et pourtant, elle cracha le morceau et entendit une note de triomphe dans sa voix.

— J'arrive. Je vais m'occuper de toi, sœurlette.

Julia se trouvait encore dans la chambre. Les yeux de son père luisaient d'un faible éclat dans le noir. Qu'avait-il donc ? Un peu plus tôt, il avait semblé revenu à lui. Mais à présent... Elle se glissa jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux et jeta un œil dans la cour. Pourquoi n'arrivait-il pas à se secouer ? Il avait pourtant un os à ronger, désormais.

— Tu n'as pas l'air d'arriver à dormir, lâcha-t-elle.

— Hein, qu'est-ce que tu dis ?

Son front brillait, couvert de sueur froide.

— Rien.

Elle regarda les mains de son père.

— Je pensais à cette prison, reprit-elle.

— Tu n'as pas des sujets de réflexion plus gais ?

— Je me demandais comment ça pouvait être, là-dedans.

— Je n'aurais pas dû t'en parler.

— Comment c'était, à ton avis ?

— Je ne sais pas. Mais je me souviens d'un prisonnier qui décrivait ça comme des ténèbres sans nom, une terreur sans nom, et je me souviens que ça m'avait fait réfléchir.

— Et qu'en avais-tu conclu ?

— Rien, je crois.

— Tu devrais reprendre l'enquête. Ça te ferait du bien.

Elle vit dans son attitude tout entière que ce défi le mettait mal à l'aise.

— Je crois que la police se débrouille très bien toute seule, dit-il.

— Ce n'est pas exactement l'impression que ça donne.

— S’il te plaît, Julia, tu ne pourrais pas me laisser tranquille un petit moment ?

Elle songea aux pas de Micaela, qui s’étaient éloignés avec cette détermination inouïe.

— Pourquoi l’arbitre était-il dans cette prison ?

Les mâchoires de son père se crispèrent.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— Il était soupçonné de collusion avec les talibans.

— Quel genre de collusion ?

— Ça, Magnus n’a pas voulu me le dire.

— Et donc tu as laissé tomber, comme ça ?

— Apparemment.

— Parce que tu étais déprimé, ou quoi ?

— Je suppose.

— Alors reprends-toi en main, bon sang ! lança-t-elle.

Mais il se contenta de fermer les yeux, comme pour disparaître en lui-même – dans sa propre Prison of Darkness.

Des ténèbres sans nom. Une terreur sans nom. Était-ce là où il se trouvait ? Il mesurait ce qu’il y avait de pathétique et de prétentieux à se comparer à des prisonniers torturés. Et pourtant, c’était comme s’il les enviait.

Il leur enviait ce que leur souffrance avait de concret, de tangible : les chaînes, le froid, les coups, la musique vraiment à fond, et pas seulement une cacophonie atonale dans la tête. Mais avant tout, il leur enviait la solution simple à leur souffrance – la liberté. Ils pouvaient être débarrassés de leurs tourments en étant relâchés, alors que ses ténèbres à lui faisaient partie de son corps, de la profondeur même de son regard.

— Tu as raison, bien sûr, dit-il à Julia. Je devrais...

Mais il n’alla pas plus loin.

Il revit la rame qui fonçait sur lui. Il se rappela son corps qui se tendait, le souffle du tunnel, la voix dans sa tête : *Fais-le, n’hésite pas !* Mais aussi autre chose : des pas qui approchaient, des pas sonores, déterminés, comme si deux forces fatales fondaient sur lui de deux côtés différents.

— Je vais réviser dans la cuisine, annonça Julia.

Il leva les yeux vers elle en tentant de se libérer du flot de souvenirs et d'associations sombres qui s'accumulaient plus que jamais sous ses paupières : Julia ne devrait pas le voir dans cet état. Elle ne devrait avoir à se soucier que d'être jeune et heureuse. Il rama à la recherche d'une réplique, n'importe laquelle.

— Et tes études, comment ça va ?

— Pas terrible.

— Vous étudiez toujours la Renaissance ?

— Hein ?

— Vous vous occupez toujours de la Renaissance ?

— Mon Dieu, c'est bien le moment de me poser ce genre de question.

— Oui, justement, rétorqua-t-il en s'efforçant de sourire tandis qu'il allumait sa lampe de chevet. Dans le mille, je suppose. Veux-tu aider ton père en lui disant ce qu'il devrait te demander ?

— Il devrait m'avouer ce qu'il a fait hier soir.

— Il s'est soûlé, comme il te l'a dit.

— Et il a dragué une policière de Husby.

— Je n'ai dragué personne.

— Tu as couché avec elle ?

— Ah non, pas du tout.

— Alors, c'est une ex ? Je me rappelle quand elle est venue chez nous.

— Non, non, elle a juste été gentille, elle m'a aidé.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'elle représente une rébellion contre grand-mère.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Grand Dieu ?

— Ce ne serait pas une parfaite façon de la provoquer, te mettre avec une nana de banlieue trash ? Rien que l'idée lui ferait faire un infarctus.

— Arrête, mon cœur, arrête. Je t'en prie, vraiment. Mais tu as peut-être raison. Je devrais jeter un œil à cette enquête, ajouta-t-il en attrapant son ordinateur sur la table de nuit.

Mais une fois posé sur son ventre, l'appareil lui sembla juste menaçant et étranger. Il préféra se lever, bien décidé à vaquer à ses occupations quotidiennes, comme un patient bien sage. Aussi se rendit-il dans la salle de bains, où il résista à la tentation d'avaler encore d'autres cachets.

Il se doucha à l'eau froide, en guise de purge. Il se rase, se brossa les dents, se peigna – tout ce qui, aux temps heureux, n'était que source d'irritation, des obstacles à ce qu'il voulait tout de suite prendre à bras-le-

corps, mais qui lui semblait aujourd'hui de petits défis, de petites montagnes à escalader. Il lui fallut aussi boutonner sa chemise puis enfiler un jean et un pull en cachemire bleu avant de gagner la cuisine.

Son projet était de prendre un expresso, comme n'importe qui un dimanche matin, de lire les journaux, et de faire ainsi croire à sa fille que son père était presque un père normal.

Lucas arriva au volant de son Audi neuve en l'avertissant d'un coup de klaxon, ce qui fit pester Micaela. Que fabriquait-elle dans cette comédie ? Mais bon, il était là et, une fois montée à côté de lui, elle le remercia malgré tout, en sœur reconnaissante. Puis, n'en pouvant plus des regards qu'il lui lançait, elle ferma les yeux pour tenter de lui faire comprendre qu'elle n'avait pas le courage de parler.

— Qui t'a fait ça ? demanda-t-il en montrant sa joue.

Aucun doute, il était indigné – « pas touche à ma sœur », et tout ça. Mais il semblait surtout content d'avoir pu venir la chercher et de jouer les sauveurs. Avec ses cheveux courts, sa chemise bleue et son blouson en nylon noir, il avait un côté calme et propre sur lui qui ne parvenait pourtant pas à masquer cette impression d'agressivité sous-jacente. Ils traversèrent Vasastan, et s'engagèrent sur le pont Sankt Eriksbron.

— Hé, fit-elle. Où tu vas ? Je veux rentrer chez moi.

— Je t'emmène chez Natali, répondit-il.

Elle tenta de protester, mais finit par accepter.

Natali était la petite amie de Lucas depuis bientôt un an et avait son propre appartement près de Kungsholmstorg, où il logeait la plupart du temps, quand il n'était pas à Husby ou à Akalla. En parfait gentleman, une fois arrivé, il lui tint la porte et l'aida à gagner l'ascenseur. Natali les reçut avec un air soucieux.

Mignonne comme une poupée, elle portait une robe fleurie qui aurait mieux convenu à un jour d'été et, comme d'habitude, avait l'air si coquettement suédoise que c'en était choquant, avec ses cheveux blonds et son sourire aimable. Elle aussi faisait partie des efforts de Lucas pour s'élever.

— Ma pauvre, dit-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle était en vadrouille dans Östermalm, répondit Lucas en installant Micaela sur le canapé près du balcon.

Il la couvrit d'un plaid puis lui donna un verre d'eau et deux cachets d'antalgique, qu'elle ne prit pas. Il s'assit ensuite en face d'elle dans le fauteuil rouge. Sa curiosité sautait aux yeux. Il faisait tourner son trousseau de clés. De la musique arrivait de la cuisine : *You Raise Me Up* de Josh Groban.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller à l'hôpital te faire examiner ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et tu ne veux pas que j'aie dire deux mots à quelqu'un ?

Elle le regarda avec inquiétude.

— Mon Dieu, non.

— Bon, fit-il. Je t'écoute, frangine.

C'était comme s'il la comprenait mieux qu'elle-même car, évidemment, ce n'était pas juste de l'aide qu'elle avait cherché quand elle avait attrapé son téléphone, assise par terre dans la rue. Elle voulait parler, travailler sur l'affaire peut-être.

— Hier, je suis tombée sur Mario Costa, commença-t-elle.

Elle vit aussitôt une lueur d'excitation s'allumer dans les yeux de Lucas et se demanda s'il n'espérait pas que Mario soit le responsable de tous ces bleus sur son visage. Ça aurait fait un adversaire un peu à la hauteur.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, alors ?

— Il était bourré.

— Les footballeurs professionnels ne sont pas censés être sobres ?

— Je ne crois pas qu'il en ait grand-chose à faire.

— Il va faire foirer ce contrat avec Marseille. Je te jure.

— Il m'a posé des questions au sujet de Kabir, enchaîna-t-elle.

Lucas cessa de faire tourner ses clés.

— Tu es de retour sur l'enquête ?

— Cette enquête est en bout de course, de toute façon.

— Donc tu n'es pas de retour.

— Je m'y intéresse à nouveau, c'est tout. C'est toi qui m'as dit qu'on racontait que Kabir avait peur.

Lucas jeta un coup d'œil vers la cuisine.

— Tu as entendu dire quelque chose en particulier ? poursuivit-elle.

Il parut y réfléchir.

— On prétendait qu'il avait la trouille que des gens viennent le chercher, après ce reportage à la télé.

Micaela fit mine de se lever. Lucas la força délicatement à se rasseoir et remonta le plaid sur elle.

— Doucement, frangine. Pas de mouvements brusques.

— Qui aurait pu venir le chercher ?

Il la regarda avec ce sourire en coin qui semblait toujours signifier qu'il savait quelque chose que personne d'autre ne savait, mais qui pouvait tout aussi bien être un moyen d'affirmer son pouvoir en plongeant les gens dans l'incertitude.

— Tu peux toujours demander à cette journaliste, Tove, celle qui a fait le reportage.

— Tove Lehmann. Elle a été interrogée plusieurs fois.

— Elle a peut-être d'autres choses à raconter maintenant. Il paraît que le courant n'est pas passé avec tes collègues.

— OK, dit-elle. Dans ce cas, je m'en occupe.

— Tu n'as pas l'air bien du tout.

— Je suis assez crevée.

Ce qui était la pure vérité.

Un nouveau haut-le-cœur s'empara d'elle. Elle leva les yeux vers Lucas, qui la regardait avec ce qui ressemblait à de l'amour, et ferma les paupières avant de sombrer.

16

Lucas observa son visage pâle et couvert de bleus en songeant : *Quelle battante, ma sœur*. Peu importait combien de coups elle prenait, Micaela encaissait toujours en serrant les dents et continuait sans un mot pour se plaindre. C'est vrai, il lui était arrivé d'être une sacrée casse-couilles, mais au fond il avait toujours été fier d'elle et avait même adoré l'accompagner aux réunions parents-profs à l'école.

Ses enseignants rayonnaient en la voyant, à juste titre. Personne ne comprenait aussi facilement, et quel abattage ! C'était comme de la magie. On lui donnait du travail et, bam, c'était fait. Parfois, même pas besoin de lui demander, ça arrivait tout seul.

Ses paupières remuèrent. Sa mâchoire se crispa, comme toujours quand elle était frustrée. *Que s'est-il passé ?* se demanda Lucas. *Qui t'a fait du mal ?*

— Micaela, chuchota-t-il en caressant ses cheveux et sa joue indemne.

Il aurait voulu qu'elle lui réponde d'un sourire, qu'elle reconnaisse sa gentillesse, mais elle se contenta de faire une grimace dans son sommeil, et il se demanda une fois de plus pourquoi elle se montrait si bizarre et froide avec lui ces derniers temps. Elle se figeait rien qu'en l'apercevant, et il la revit ce jour-là, sur la place, l'été où sa copine Vanessa et elle avaient terminé le lycée. Cette fois aussi, il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Elle portait la robe blanche qu'il lui avait achetée pour sa remise de diplôme et faisait sauter une orange dans sa main. Il l'avait trouvée rayonnante et s'était approché d'un pas, plein d'espoir. Mais quand elle s'était retournée, elle ne l'avait pas regardé comme il l'espérait. Toute sa gaieté et sa légèreté disparues.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vais entrer dans la police, avait-elle répliqué, avant de plonger dans la bouche de métro avec un air de défi nouveau dans sa manière de marcher.

Il y avait souvent repensé, ces derniers mois, peut-être parce que Fransson et les autres bouffons de la police étaient une chose, mais que, si sa sœur se retournait pour de bon contre lui, il n'aurait plus aucune chance. Cela le fit sourire un instant, comme si cette éventualité ne contribuait qu'à augmenter le respect qu'il lui portait.

— Battante, dit-il en regardant ses mains qui reposaient sur son ventre, par-dessus le plaid gris.

Il caressa sa joue blessée, descendant vers le cou, ce cou mince qui contrastait tellement avec sa poitrine et ses hanches qu'il eut soudain envie de le serrer, soit légèrement, juste pour laisser une trace, soit bien plus fort, pour gommer cette indépendance dont il avait bien trop tard découvert l'existence.

En se préparant un nouveau cappuccino dans la cuisine, Julia se rappela ce jour de septembre, juste avant le dernier départ de son père pour Stanford.

Elle venait de commencer ses études d'histoire de l'art à l'université d'Uppsala, mais habitait toujours à la maison, à Djursholm. L'ambiance était tendue entre ses parents, ou plutôt du côté de sa mère, qui ne supportait plus l'indifférence de son père pour tout ce qui comptait dans son monde à elle : les dîners, son petit intérieur, l'élégance de façade.

— Tu es en train de replonger, et je n'en peux plus ! avait-elle crié de l'étage ce matin-là.

Et il avait répondu :

— Non, non, pas du tout. Je peux faire quelque chose pour toi, mon cœur ?

Il régnait à la maison une atmosphère inquiète. Peu après, ils avaient eu la visite du dénommé Charles, l'allure d'un vieux général, avec sa barbe blanche bien taillée. Julia avait toujours eu l'impression que Charles admirait son père. Mais cette fois-là, la conversation avait un ton irrité, en dépit des efforts de sa mère pour arrondir les angles. Son père parlait sèchement, et il avait emmené Charles dans son bureau. Quand ils en étaient redescendus, Julia les avait entendus.

— Je te comprends, bien sûr, Hans. Mais n'oublie pas que ces types sont des monstres.

— Tu sais le pire, avec les monstres, avait répondu son père. Ils nous transforment nous aussi en monstres.

Cela ne voulait rien dire, bien sûr, juste une de ces phrases qu'il lâchait parfois. Mais par la suite, quand tout s'était effondré et qu'il avait été expulsé de Stanford et des États-Unis, Julia s'était demandé si ces paroles n'avaient pas été le début de sa chute. En même temps, elle ne l'avait jamais complètement compris. Aujourd'hui, par exemple, il s'était levé et préparé, comme pour montrer que la vie continuait malgré tout. Mais ensuite, il s'était juste effondré sur une chaise de la cuisine, figé dans sa transe cataleptique, comme disait sa mère. Julia avait envie de lui tomber sur le dos à coups de poing, au lieu de quoi elle le rejoignit avec son cappuccino et lui passa un bras autour du cou.

— À quoi tu penses, maintenant ?

Il sursauta, comme s'il revenait à la vie.

— Je ne sais pas bien.

— Je crois vraiment que tu devrais appeler Magnus pour lui mettre la pression au sujet de cet arbitre.

— Il ne lâchera rien.

Elle le toisa d'un regard impérieux.

— Vraiment, je ne comprends pas que tu dises ça.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est toi, le grand spécialiste de l'interrogatoire. Tu es censé pouvoir tirer les vers du nez à un mur.

Il tourna son regard vers elle.

— Moi qui n'arrive même pas à poser des questions à ma fille au sujet de son petit ami.

Il s'efforçait d'avoir un ton léger, et tendre. Mais on voyait clairement que cela lui coûtait.

— Tu n'as qu'à l'appeler pour lui casser un peu les pieds, reprit-elle. Ça pourrait te remonter le moral.

Il sourit silencieusement, comme s'il ne trouvait pas l'idée complètement idiote, ou qu'il envisageait vraiment de suivre son conseil maintenant qu'il était de toute façon une épave au bout du rouleau.

Quand Micaela se réveilla, il était 13 h 30, et Natali était assise, souriante, à la même place que Lucas auparavant. Elle s'était pomponnée pendant que Micaela dormait : elle avait mis du rouge à lèvres, du mascara et une robe plus sobre à la couleur plus foncée. Jambes croisées et torse légèrement tourné, elle avait l'air de poser. Sa silhouette était sans aucun doute enviable.

— Salut, fit-elle. Comment ça va ?

Micaela regarda autour d'elle en essayant de comprendre pourquoi la situation semblait si étrange. Dehors, quelques nuages sombres passaient dans le ciel. Sur le balcon, des pigeons immobiles, comme statufiés.

— Ça va.

Une migraine lui écrasait le front.

— Quel coup tu as reçu !

— Ça, oui.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombée. Où est Lucas ?

— Il a dû filer. Mais, sérieusement... on s'inquiète pour toi.

Micaela observa à nouveau Natali et eut l'impression qu'elle était nerveuse.

— Tu sais, tu peux compter sur nous, reprit cette dernière. S'il se passe quelque chose, tu es toujours la bienvenue ici. Tu manques à Lucas.

— Pourquoi ? Je suis là.

— Mais ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus tous ensemble. Alors je me suis demandé si tu avais entendu des rumeurs, tout ça.

Micaela se redressa sur le canapé.

— Dans mon boulot, ou quoi ?

— Je veux dire en général.

Elle songea à l'arme que Lucas avait sortie dans le bois.

— Qu'est-ce que j'aurais pu entendre ?

— Oh ! tu sais, fit Natali d'un ton gêné. Je me disais qu'on pourrait être amies, toi et moi. Un peu comme des sœurs.

Allez, pensa Micaela. Allez...

— Lucas ne parle jamais de votre enfance, poursuivit Natali. Mais j'aimerais vraiment en savoir plus. Lui et toi, vous étiez très proches. Vous vous occupiez de tout...

— Je pourrai te raconter une autre fois.

Micaela se leva, irritée, et gagna la salle de bains pour se préparer à s'en aller. Natali la suivit comme un chien perdu et, dans l'entrée, elle lui prit la main. Leurs yeux se rencontrèrent avec une intensité inattendue.

— Tu sais ce que Lucas a l'habitude de dire ?

— Non.

— Il dit que tu t'es toujours tenue à carreau, alors qu'il cherchait toujours la bagarre et faisait plein de bêtises, mais qu'en fait ça aurait dû être le contraire.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il aspire à l'ordre et au calme, tandis que toi, tout au fond, tu as toujours voulu enfreindre les règles et provoquer le chaos. Il dit que tu es comme votre père, qu'en réalité tu es dans le défi et la protestation.

Micaela se rappela les mots qu'écrivait son père, sur la nécessité de s'élever contre les injustices, et tout ça.

— Il raconte des conneries. La petite fille sage, c'est moi.

— Je crois..., commença Natali.

Mais Micaela se contenta de lui tapoter gentiment la tête, puis elle alla s'asperger le visage d'eau froide et tenter de dissimuler le bleu sur sa joue avec un peu de maquillage emprunté à Natali. En ressortant, elle serra celle-ci dans ses bras avec une chaleur exagérée, comme si elles étaient vraiment amies ou sœurs.

Dans la rue, elle frissonna, prise de nausée, et fit de son mieux pour éviter les regards. En haut d'Hantverkargatan, elle refusa un nouvel appel de Vanessa et composa le numéro de Jonas Beijer, étonnée du ton ravi avec lequel il décrocha.

Le téléphone sonna. C'était encore sa mère – pour la troisième fois aujourd'hui – et il laissa sonner. De toute façon, elle n'appelait pas pour parler de lui, *le moins aimé*. Il n'y en avait que pour Hans. Sans cesse Hans, et à présent que Hans avait plongé dans une dépression aiguë, un état d'urgence était déclaré au sein de la famille. Rien d'autre ne comptait.

Il fallait sauver le fils préféré. Magnus en avait plus qu'assez. Il gagna la cuisine et, même s'il n'était pas bien tard, se remplit un verre de bière à ras bord, s'installa sur le canapé rouge avec vue sur l'église Oscar et le but d'un trait. À mesure que l'alcool lui montait à la tête, il se sentit un peu

mieux. Il sourit même en songeant à tout ce cirque. Non qu'il se réjouisse du malheur des autres, non.

Il avait lui-même sa part de responsabilité dans le tour qu'avaient pris les événements. Et pourtant une partie de lui voulait clamer : « Qu'est-ce que j'avais dit ? Ça ne pouvait que mal tourner. » Surtout après ce début. Tout le groupe des analystes avait été comme ensorcelé, évidemment, et ils avaient fourni à Hans bien trop d'éléments sans se douter du fait que celui-ci ne se contentait jamais de faire son boulot et de la fermer. Il fallait toujours qu'il se répande en assénant ses vérités, sauf que, cette fois, les informations qu'il détenait n'avaient rien d'anodin.

Pourquoi ne pouvait-il pas se taire ?

Lors des premières mises en garde, Hans s'était contenté de hausser les épaules en partant s'occuper d'autres affaires. Tout le monde faisait appel à lui, à cette période. Mais bien entendu, la manie avait disparu, remplacée par la dépression, et c'était alors – ils le savaient – qu'il avait parlé avec Maureen Hamilton, du *Washington Post*. Évidemment, personne ne pensait qu'il lui avait révélé quelque chose d'important, car dans ce cas ils l'auraient lu dans le journal. Mais la peur qu'il se montre bavard avait grandi, et peut-être Magnus lui-même avait-il contribué à cette inquiétude. Il avait un peu chuchoté à l'oreille de Charles Bruckner, après quoi ils étaient tombés sur Hans avec toute leur paranoïa et leur arrogance. Pas étonnant au fond que ce dernier se soit effondré.

Magnus regarda l'heure. On était dimanche. Il attendait un appel du ministre français des Affaires étrangères au sujet de la coordination dans la lutte antiterroriste. Son principe de base était qu'il valait toujours mieux que ce soit lui, et non Kleeberger, qui gère ce genre d'appels. Ne devrait-il pas d'ailleurs reprendre une bière ? Il appréciait une légère ivresse de salon quand il parlait aux dignitaires. Cela lui libérait l'esprit. Mais oui, franchement, pourquoi pas ? Il se dirigeait vers la cuisine quand son téléphone sonna à nouveau. M. Chevalier, déjà ? Non, non, c'était Hans, Sa Majesté en personne, et Magnus le remarqua dès la première inspiration : Hans n'était pas vraiment content, mais pas non plus découragé.

— Tu as l'air mieux, commença Magnus.

— Et toi, tu as bu.

— Absolument pas. Que me vaut l'honneur ?

— Jamal Kabir, qui a été assassiné à Grimsta. Il y a quelque chose que tu ne m'as pas dit au sujet de sa demande d'asile.

Magnus se figea et se passa la main dans les cheveux. *Attention*, pensa-t-il.

— Je t'ai tout dit, de A à Z.

— Donc tu n'es pas aussi omniscient que je l'ai toujours imaginé. L'histoire ne colle pas.

— Pourquoi elle ne collerait pas ?

— Il y a un cadavre dans le placard, n'est-ce pas ? Une forme de contrat ou d'accord avec la CIA ?

— Je n'ai pas l'intention d'en parler avec toi, et surtout pas sur une ligne non sécurisée.

— Ils n'ont pas le culot de mettre les gens sur écoute, quand même ?

— Très drôle.

— C'est ta deuxième ou ta troisième bière ?

— Maman dit que tu ne réponds pas quand elle appelle. Elle est hors d'elle.

— La pauvre vieille.

— Elle croit que tu vas sauter d'un pont, ou quelque chose comme ça. Elle a recommencé à délirer sur ta crise à Helsinki.

— Elle n'a aucune raison de s'inquiéter sur ce point.

— Quel point ?

— N'importe lequel.

— Donc tu as recommencé à creuser cette vieille histoire. Tu n'as pas mieux à faire ?

— J'aimerais aussi parler au maestro. Arrange-nous une rencontre.

— Il n'en sait pas plus que moi.

— Plutôt moins, je dirais. Mais il a une personnalité plus souple.

— Tu ne peux pas avoir une audience chez Kleeberger comme ça, quand ça te chante. En plus, je te promets qu'il n'y a rien là-dessous, en tout cas pas au niveau que tu imagines. C'est juste ta maladie qui s'exprime.

Hans se tut un moment, ce qui était bon signe.

— D'accord, finit-il par répondre. Alors j'intègre ma bipolarité comme une variable dans l'équation. Mais peut-être que...

— Quoi ?

— Vous aussi, vous devriez faire pareil. Me considérer un peu comme un facteur de risque.

— Bordel, Hans.

— Merci, mon cher frère.

Magnus lui raccrocha au nez avec un juron et éclusa sa deuxième bière. Toute sa bonne humeur avait disparu, et ce juste avant une conversation importante avec M. Chevalier, bien entendu. *Le diable t'emporte, Hans – et Kabir ? Pourquoi donc t'occuper de Kabir ? Il y a peu, tu avais l'air à l'article de la mort. Mais maintenant... que s'est-il passé ?*

Il allait trouver la raison de ce revirement, sans doute aucun. Un moment, il resta là, téléphone à la main pour appeler Kleeberger, mais décida de remonter directement à la source.

— Ne joue pas avec moi, Hans, grommela-t-il. Ne joue pas avec moi.

Jonas Beijer venait de ramener Samuel du centre équestre quand Micaela appela.

— Salut, répondit-il gaiement en se rappelant qu'il avait pensé à elle la nuit précédente.

Mais ce n'était pas avouable, et il allait juste lui demander comment elle allait quand il remarqua qu'elle avait un ton étrange. Puis elle dit quelque chose de plus bizarre encore. Il avait probablement mal entendu. Il posa son sac dans la cuisine et annonça à Samuel qu'il fallait qu'il prenne un appel du boulot, avant d'aller s'enfermer dans la chambre.

— De quoi tu parles ? fit-il.

— Les Américains ont torturé Kabir.

— Non, non. C'étaient les talibans. Tu le sais bien.

— C'est un mensonge. On peut se voir ?

Se voir ? Volontiers, il le désirait depuis un moment. Mais c'était comme s'il n'arrivait plus à penser. De quoi parlait-elle ? Les États-Unis auraient enchaîné et torturé Kabir ?

— Les Américains ne torturent pas les gens comme ça.

— On peut se voir dans ce café, pas loin de chez toi ?

— Tu ne serais pas soûle, ou quoi ? Tu as l'air...

— On nous a baladés, le coupa-t-elle.

Il aurait aimé lui dire d'arrêter ses conneries, mais quelque chose se produisit en lui. Comme si une partie de lui ne voulait pas rejeter ce qu'elle lui assénait. Il y avait là une certaine logique, non ? Ces foutus Américains de Kaboul avaient cherché à noyer le poisson, comme s'ils leur cachaient vraiment quelque chose de décisif.

— Qui dit ça ? demanda-t-il.

— Les Affaires étrangères l'ont confirmé, et Falkegren est au courant depuis l'été dernier.

À cela, il ne répondit rien. Ça semblait juste trop. C'était presque inconcevable, et il s'entendit lui donner rendez-vous dans une demi-heure au café habituel.

— J'aimerais aussi parler au maestro. Arrange-nous une rencontre.

Son interprète, Maria Ekelius, lui traduisit la conversation, et Charles Bruckner se mit à grommeler. C'était dimanche, il était en sueur, en tenue de sport, avec une tendance à la crampe au mollet. En fait, il n'aurait pas dû être là. Mais il avait encore une fois eu les yeux plus gros que le ventre avec le sport – « Ta façon de faire face à la peur de mourir », comme disait sa femme – et ne s'était pas contenté de son footing à Djurgården. Il avait poussé jusqu'ici et commençait une séance en salle de musculation quand il avait été interrompu.

Comme tous les agents de sa génération – il venait d'avoir cinquante-huit ans –, Charles avait été formé par les combats de la guerre froide. Il avait très tôt intégré le contre-espionnage et été placé en poste à Berlin, puis Moscou. Mais comme beaucoup d'autres, il s'était trouvé désemparé à la chute du communisme et, à défaut d'autre chose, il avait rejoint le département de lutte contre le terrorisme moyen-oriental. C'est ainsi qu'il avait atterri à Khartoum, au Soudan. Il ne s'y était pas senti à sa place. Après le 11 Septembre, il avait pourtant remercié sa bonne étoile : à Khartoum avait résidé un Saoudien insaisissable qui avait combattu en Afghanistan, et au sujet duquel il avait appris pas mal de choses. Cet individu se nommait Oussama Ben Laden, et en un rien de temps Charles avait été considéré comme un homme précieux, qui connaissait l'ennemi de l'intérieur.

Il était monté en grade, rassemblant une brochette d'experts autour de lui. Et pourtant, quelques années plus tard seulement, il se retrouvait à ce poste de préretraite à Stockholm. Non qu'il ait démerité, ni commis des erreurs. C'était sa femme qui s'était lassée de ses horaires de travail, des urgences, et lui avait expliqué que, cette fois, c'était à elle de décider. Aussi s'étaient-ils installés à Stockholm quand Charlotte avait obtenu le poste de professeur invité à l'École supérieure d'architecture, ce contre quoi il lui

arrivait de pester. Mais, au moins, ça lui laissait le temps de faire du sport – et, apparemment, il venait de tomber sur un os un peu intéressant.

Peter McDonnell, de son ancienne équipe de Langley, l'avait appelé pour le prévenir qu'ils avaient intercepté un appel, de son « professeur, ce génie digne de confiance ». La pique n'avait bien sûr pas échappé à Charles, qui avait filé chez son interprète, Maria, pour écouter cette conversation. À présent, il interrogeait celle-ci du regard en grommelant que c'était étrange. À vrai dire, c'était presque incompréhensible. Pas plus tard qu'hier, ils étaient tous persuadés qu'écouter Rekke ne servait à rien. Il ne représentait visiblement pas une menace. Il touchait à peine son ordinateur, répondait au téléphone par monosyllabes, semblait au fond du trou et suicidaire. Mais voilà brusquement qu'il voulait rencontrer le ministre des Affaires étrangères.

— Mais pourquoi diable ? lâcha-t-il.

— Ça ne signifie pas forcément quelque chose. Ils étaient assez proches, non ? répondit Maria, sur la défensive, comme si elle se sentait accusée.

— Plus maintenant, laissa-t-il tomber avant de remettre sa veste de survêtement et de ressortir dans le couloir sans même dire au revoir.

Après quelques mètres seulement, il regretta et envisagea de revenir sur ses pas pour faire en sorte que Maria se sente un peu plus incluse. C'était tout de même elle qui maîtrisait la langue. Mais non, il se remit en marche : il fallait qu'il réfléchisse, qu'il détermine la gravité de la situation. Si les choses tournaient mal, ça pouvait évoluer en véritable crise.

Associated Press avait publié un assez long reportage sur leur prison à Bagdad. Abou Ghraib. L'article n'avait pas fait beaucoup de bruit. Les gens comprenaient bien qu'on ne pouvait pas continuer à utiliser des techniques d'interrogatoire normales avec ces types-là. Mais c'était clair, des informations inquiétantes circulaient, et si Rekke, avec ses intuitions et son talent pour la formule, se mettait à parler alors que les journalistes avaient flairé une proie, ce serait mauvais. Toutefois, Charles n'arrivait pas à y croire, pas vraiment. Hans était un homme d'honneur, malgré tout, et dans tous les cas, il lui manquait. « *Claritas*, Charles, tu ne vois pas où tout cela mène ? » Ce souvenir le fit sourire.

Il se dépêcha de descendre au garage, où il ouvrit d'un clic sa Ford noire de fonction. Une voiture un peu trop voyante à son goût, mais qui avait ses avantages et suscitait un certain respect. Il s'assit au volant et, au

moment même où il sortait de l'enceinte de l'ambassade, son téléphone sonna. Manifestement, il n'était pas le seul à être pressé.

— Magnus, dit-il en décrochant. Comment vas-tu ?

— Pas une minute pour souffler. Et comment va Charlotte ?

— Super. Il n'y a que moi qui aie envie de rentrer à la maison, au soleil.

— Mais c'est bientôt le printemps. Stockholm est agréable au printemps.

— Ça ne devient supportable qu'en juillet, rétorqua-t-il en s'engageant sur Gärdesgatan, tout en se demandant si Magnus allait mettre encore longtemps à en venir au fait.

— Je m'inquiète un peu pour mon frère.

Visiblement, pas longtemps du tout.

— Ah bon ? Mais pourquoi ? répondit innocemment Charles.

— Il s'est remis à creuser la vieille affaire Kabir, et je ne voudrais pas que ça tourne mal pour lui.

— La famille d'abord, hein ? lâcha-t-il, à peine sarcastique. Que puis-je faire pour toi ?

— Je me disais que tu pourrais surtout lui rappeler que ce n'est pas très malin, vu la situation juridique.

— Ce ne serait pas mieux que tu le lui dises, toi ?

— J'imaginai que nous pourrions le prendre en tenaille.

Charles s'engagea dans Oxenstiernsgatan en réfléchissant aux options qui s'offraient à lui. Lui rendre directement visite ?

— Qu'est-ce qui l'a mis en branle ?

— Il a dû voir quelque chose. J'enquête pour savoir quoi.

— Que cherche-t-il ?

— Juste à savoir, je suppose, répondit Magnus. Il ne supporte pas ce qui reste irrésolu. C'est une sorte de démangeaison pour lui.

— Je sais bien.

Charles décida d'aller faire un tour chez Hans sur-le-champ, peut-être pas forcément pour parler, mais plus pour envoyer un signal.

Aussi effectua-t-il un demi-tour et revint-il vers Grevgatan en songeant aux yeux bleu clair du professeur, qui voyaient toujours plus qu'ils n'auraient dû, autant dans ce monde que dans d'autres univers.

Micaela n'aurait vraiment pas dû venir. Elle aurait dû rentrer chez elle dormir et se débarrasser de ce mal de tête. Mais voilà qu'elle se retrouvait avec Jonas au café de Mariatorget, où il avait ses habitudes, et plissait vers lui des yeux accablés.

— Je te conduis à l'hôpital, dit-il. Tu bleuis à vue d'œil.

— T'inquiète.

L'air embrouillé, il sentait le cheval. Il portait une veste en cuir noir et un T-shirt blanc, comme s'il avait cherché un look un peu plus rock'n'roll, et avait l'air d'avoir mal dormi.

— Dis-moi au moins ce qui s'est passé, reprit-il. Personne ne t'a battue, quand même ?

— Non, je suis juste maladroite.

— Mais tu arrives tout droit d'une fête, non ?

Elle baissa les yeux vers sa jupe et son chemisier, qui sentait la bière, et se dit que même au Spy Bar cette tenue à la con était naze.

— En gros, oui.

Elle aurait voulu se cacher sous un pull extra-large comme elle le faisait au boulot, et peut-être le remarqua-t-il. Il posa sa main sur la sienne en marmonnant que lui aussi devrait sortir davantage. Puis il redevint grave.

— Et là, tu es tombée sur le scoop du siècle ?

Elle retira sa main.

— À peu près.

— Comment c'est arrivé ?

— C'est arrivé, voilà tout.

— Mon Dieu, Micaela. Tu t'entends ?

Elle s'entendait, et se demanda ce qu'elle devait lui révéler.

— Sauf que l'information n'a pas eu l'air de tellement te choquer.

Il secoua la tête.

— Je suis tout ce qu'il y a de plus choqué.

Il marqua une pause.

— Je refuse juste de croire qu'ils torturent les gens comme au Moyen Âge et que...

— La CIA a modifié ses méthodes d'interrogatoire après le 11 Septembre, l'interrompit Micaela.

— J'ai lu quelque chose à ce propos. Mais enfin, merde... enfermer des gens dans le noir complet et les laisser mourir de froid ?

— Ça a dû dégénérer, lentement mais sûrement.

— Je ne sais pas, dit-il, je ne sais pas... et pourquoi Falkegren nous aurait enfumés ?

— Il devait avoir ses raisons.

Jonas secoua la tête de plus belle. Dehors, dans Sankt Paulsgatan, un camion poubelle ramassait les ordures.

— OK, OK. Ça ne paraît pas complètement invraisemblable.

Elle regarda le camion poubelle avec un haut-le-cœur.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tout a été tellement laborieux.

Il se tut comme s'il se demandait jusqu'où il pouvait aller dans ses confidences, mais elle ne douta pas un instant qu'il allait parler. Il paraissait bien trop accablé par la culpabilité pour fermer sa gueule.

— En quoi ? demanda-t-elle.

— On n'avait aucune raison de douter que les talibans avaient torturé Jamal Kabir. Il y avait eu une décision de justice, et l'Office des migrations considérait ça comme confirmé. Mais les représentants américains à Kaboul avec lesquels on a parlé ont tourné autour du pot sans rien nous donner de concret, alors je me suis adressé directement à la police locale, qui ne m'a pas beaucoup plus renseigné. Jusqu'à ce qu'ils finissent par faxer un document qui a tout chamboulé.

— Qu'est-ce que ça disait ?

— Que Kabir avait occasionnellement travaillé pour les talibans. Il était vaguement rattaché à l'un de leurs ministères.

Elle le dévisagea, stupéfaite.

— Quel ministère ?

— Un foutu nom à rallonge : le Bureau de propagande pour la protection de la vertu et l'interdiction du vice.

— Que faisait-il pour eux ?

— Il s'en prenait apparemment à ceux qui enfreignaient les règles des talibans, certaines de leurs règles en tout cas.

— Il était censé être un héros du peuple.

— L'Office des migrations a mal fait son boulot.

— On a mal fait notre boulot.

— Oui, peut-être, reprit-il en plongeant son regard dans sa tasse de café. Non que notre image de lui soit fausse, au fond. Il était extrêmement énergique, et presque tout le monde dit du bien de lui. C'est juste que... quelque chose ne colle pas. Beaucoup assurent qu'il haïssait le régime des

talibans. Pourtant, il était un ami proche du mollah Zakaria, un de leurs leaders, tu sais.

— Celui qui a été abattu à Copenhague.

— En personne, et c'est évidemment quelque chose qu'on a vérifié – s'ils avaient été en contact également après la chute du régime. Mais ce qui est intéressant, c'est l'accès de rage dont a été victime Kabir. Tu es sûrement au courant des règles de fou instaurées par le régime des talibans. On n'avait le droit de rien faire, ni lire, ni regarder de films, ni regarder la télévision, ni écouter de musique, ni en jouer, même les canaris étaient interdits chez soi – et les femmes, bon, tu sais bien... on les a enfermées à la maison et privées de tous leurs droits. Tout ça, toute cette folie contre laquelle on croyait que Kabir était, il y participait parfois, et on s'est demandé s'il n'y avait pas là quelque chose à creuser. Par exemple une agression qu'il aurait commise, dont quelqu'un aurait voulu se venger.

— Mais vous n'avez rien trouvé.

— Si, pas mal de choses en fait, rien d'énorme, rien de gravissime, surtout du vandalisme, si on peut dire. Mais ça reste louche. Tu savais qu'au printemps 1997 les talibans ont entrepris une vaste persécution des musiciens, surtout ceux formés par les Russes pendant l'occupation soviétique des années 1980 ?

— Oui.

— La musique était considérée comme menant à la débauche. Ils ont détruit des instruments, des cassettes et des disques dès le premier jour de leur prise de pouvoir.

— Je sais, renchérit-elle.

— Mais même si les musiciens dans leur ensemble étaient considérés comme des criminels, les pires étaient ceux qui jouaient de la musique classique occidentale et qui avaient collaboré avec les communistes athées et anti-musulmans. Beaucoup d'entre eux ont disparu ou ont été assassinés ce printemps-là.

Micaela se pencha en avant, essayant de se débarrasser de sa migraine et de sa nausée.

— Tu veux dire que Kabir aurait...

— Non, non, ce n'est pas ce que je veux dire. On n'a rien qui indique qu'il ait commis des crimes violents.

— Mais pourtant...

— ... il a détruit des instruments, entre autres un violon et une clarinette. C'était comme un accès de folie.

— Ça paraît dingue, déclara-t-elle.

— Oui, un peu. Mais ça ne nous mène à rien.

Elle cligna des yeux en s'efforçant de clarifier ses pensées. Mais son mal de crâne semblait ne faire qu'empirer et, quand elle regardait le camion poubelle, dehors, il lui apparaissait flou.

— Tu n'aurais pas un nom, demanda-t-elle, quelqu'un avec qui je pourrais parler ?

Elle sentit une main sur sa nuque et regarda le visage préoccupé de Jonas.

— Tu sais quoi ? Je te conduis à l'hôpital.

— Non, non. Je t'ai demandé un nom.

— Ne recommence pas à fouiner. Tu vas rendre Fransson fou.

— Un nom.

— Emma Gulwal, répondit-il. C'est une des musiciennes qu'a agressées Kabir à Kaboul. Il a brisé sa clarinette, fou furieux. Gulwal vit aujourd'hui à Berlin. Tu trouveras facilement son numéro aux renseignements internationaux. Mais s'il te plaît, ne fais rien dans l'immédiat. Si ce que tu dis à propos de la CIA est vrai, je te promets d'essayer de te faire revenir sur l'enquête.

— Super, dit-elle en se débarrassant de sa main sur sa nuque et en notant le nom sur une serviette en papier.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Bon, reprit-il. Tu ne me laisses pas te conduire à l'hôpital. Mais est-ce que je peux te demander autre chose ? Ce n'est pas avec Rekke que tu as parlé ?

Elle jeta un coup d'œil vers l'extérieur.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

Jonas suivit son regard vers la place, puis se tourna à nouveau vers elle avec une flamme soudaine.

— Parce que c'est l'impression que j'ai. Falkegren...

— Oui ?

— Ce con m'a convoqué, juste après la relaxe de Costa au tribunal. Je ne me rappelle pas ce qu'il voulait. Je crois qu'il était surtout stressé par toute la merde que les médias nous déversaient dessus. En tout cas, je lui ai dit qu'on voulait à nouveau faire appel à Rekke. Je me demande si je ne l'ai

pas complimenté d'avoir songé à associer le professeur à l'enquête dès le début. Je devais imaginer qu'il serait flatté.

— Mais ça n'a pas été le cas, ou bien quoi ? fit Micaela en s'impatientant.

À son grand étonnement, Jonas ne semblait plus irrité ni même préoccupé. Au contraire, il souriait, amusé, comme s'il venait de se rappeler quelque chose de drôle. Il se leva pour aller se faire resservir du thé, tandis que Micaela restait là, pensive et nauséuse, et refusait un nouvel appel de Vanessa.

17

Voulait-il vraiment rencontrer Kleeberger ? Cette enquête lui importait-elle seulement ? Il ne le pensait plus. Probablement avait-il juste voulu se prouver à lui-même – et peut-être encore plus à Julia – qu’il était toujours capable de prendre une initiative.

Rekke tendit l’oreille en direction de l’appartement, guetta ses pas et l’entendit bientôt arriver. Sa curiosité était visible. Il détourna le regard.

— Qu’a dit Magnus ?

— Ça l’a surtout énervé, répondit-il en se levant.

Il la contempla, fier, mais avec aussi un sentiment d’étrangeté, comme s’il venait de réaliser qu’elle était devenue à son insu une personne entièrement indépendante.

— Je crois vraiment que ça te ferait du bien de prendre ça à bras-le-corps, déclara-t-elle.

— Oui, peut-être. Mais d’abord, je vais aller me coucher. Tu ne devrais pas filer et faire quelque chose de ton dimanche ?

— Tu sais ce que tu m’as dit, une fois ?

— Non, qu’est-ce que j’ai dit ?

— Que ce qu’on cache se déforme. Comme une plante qui se tord sous un plafond.

— Je me suis exprimé de manière aussi poétique ?

— Tu as affirmé que l’obscurité ne se contentait pas de dissimuler. Elle transforme aussi. Elle corrompt.

— Et la morale est que...

— Que tu devrais chercher à savoir ce que Magnus te cache, complétait-elle. Tu ne peux pas rester comme ça à te regarder le nombril.

Non, elle avait raison, ça n'avait rien de bon, se dit-il. *Horror vacui*. Rien n'est pire que le vide en nous. D'un autre côté, observer le monde ne faisait aucune différence. Les mêmes ténèbres partout. Il aurait vraiment dû se secouer, pour Julia. Mais d'abord, il fallait qu'il... Il se rendit à la salle de bains fouiller dans le placard à pharmacie, en se demandant ce qu'il allait s'enfiler. Quelle vie pourrie je me suis faite, songea-t-il. *Quel père désespérant elle a*.

À nouveau, il se rappela le train qui fonçait vers lui dans le tunnel, et les pas sonores qui s'approchaient en même temps. Deux forces qui le tiraillaient et qui continuaient à se battre pour lui, comme Dieu et le diable. *Conneries*, pensa-t-il. *Foutaises mélodramatiques*. Il referma le placard, irrésolu, angoissé.

Mais la pensée ne le quitta pas, et il revit devant lui les yeux de Micaela : ces derniers le regardaient comme s'il l'avait profondément déçue. Il songea à toute la force contenue de son corps. Il dit tout haut :

— Je m'en fiche.

— Quoi ? lança Julia.

— Rien.

Il gagna son bureau, avec cette maudite statue de Rodin d'une fille en train de s'incliner, qu'il avait achetée jadis parce qu'il trouvait qu'elle ressemblait à l'enfant qu'il avait été. Aujourd'hui, cette fille lui donnait surtout l'impression de passer ses journées à s'incliner avec déférence devant lui. Il aurait dû la mettre au grenier. Qu'elle s'incline à sa guise en rêvant d'une vie meilleure.

N'avait-il pas quelque part le dossier Kabir ? Il avait retrouvé ce matin le DVD du match, mais le reste... il ne se rappelait pas bien ce qu'il avait dans son ordinateur et ce qui avait été imprimé.

Il partit à la pêche parmi ses dossiers top secret et trouva pas mal de choses, malgré tout. Jadis, il ne connaissait aucun meilleur remède que les mystères criminels. Il avait coutume de s'en saisir avec l'impression obscure qu'il comprendrait quelque chose d'autre sur lui-même, pourvu qu'il trouve la solution. Mais aujourd'hui, avec ce grand cri rouge dans la tête, toute son incapacité, non, ce ne serait qu'un tourment. Comme jouer du piano avec les doigts cassés.

Il parcourut pourtant un peu distraitemment les auditions de témoins, les photos d'autopsie, l'analyse de la scène de crime, mais sans parvenir à la

moindre concentration. Plutôt que ce qu'il avait sous les yeux, il voyait seulement ses propres ténèbres intérieures.

En regardant Kabir gisant dans la forêt de Grimsta, le crâne écrasé et les bras coincés sous la poitrine, il lui semblait s'observer lui-même dans une réalité alternative où il aurait avancé d'un pas pour se jeter sous le métro.

Il grossit les images sur son ordinateur, ce qui l'aida à percer le brouillard d'associations et de souvenirs qui recouvrait les photos, et fut graduellement attiré dedans, comme si le corps mort de Kabir lui redonnait lentement vie.

Que t'est-il arrivé, pauvre diable ? se demanda-t-il.

Et qu'as-tu fait pour mériter une telle fin ?

Jonas Beijer but son thé sans se départir de son sourire amusé. Le camion poubelle était à présent tout près, et Micaela se prit le front. La migraine formait comme une pellicule entre elle et le monde. Elle aurait très clairement dû rentrer chez elle.

— On avait cherché à le contacter par nos propres moyens, dit Jonas. Même Fransson était partant. Mais on n'a jamais réussi à le joindre. Il ne répondait ni aux mails ni au téléphone, c'est pour cette raison que j'ai demandé à Falkegren, dans l'idée qu'il pouvait peut-être passer par un canal auquel on n'avait pas accès. Mais quand j'ai commencé à parler du professeur, il s'est contenté de louvoyer et de changer de sujet, alors j'ai fini par frapper du poing sur la table. J'ai exigé qu'il réponde clairement, et c'est là que ça a filtré.

— Qu'est-ce qui a filtré ?

— Qu'il avait été contacté par l'ambassade américaine.

Micaela le dévisagea en plissant les yeux pour lutter contre la migraine.

— Contacté, pourquoi ?

— Il y connaissait une huile qui l'a mis en garde contre l'embauche de Rekke dans des affaires concernant les intérêts américains en Irak et en Afghanistan, car le professeur aurait eu son propre intérêt sur ces questions.

— Ce qui voudrait dire ?

— J'ai interprété ça comme le fait que les Américains avaient peur de Rekke, et c'est ce que je lui ai rétorqué. Mais là, Falkegren a réagi au quart de tour. Il m'a affirmé que c'était un bon conseil, et d'ailleurs, a-t-il ajouté, Rekke était psychologiquement instable. On lui avait confié une enquête à

San Francisco, dont il avait été viré pour avoir produit des conclusions complètement tordues.

— Tordues comment ?

— Il se serait identifié au meurtrier et aurait mélangé ses propres expériences avec celles d'autrui. Mais je ne peux pas dire que j'y ai cru. Falkegren a eu l'air de lâcher ça dans le seul but de conforter son propos, et aujourd'hui... eh merde.

— Quoi ? fit-elle en se touchant la joue.

— Aujourd'hui, je me demande bien sûr s'il n'y aurait pas un rapport.

— Oui, on peut se le demander.

Jonas baissa les yeux vers la table, pour les relever bientôt avec le même regard préoccupé.

— Je vais me pencher là-dessus de plus près et faire en sorte de rappeler son existence à Falkegren. Mais mon Dieu, Micaela... on dirait que tu vas t'évanouir.

Elle plissa à nouveau les yeux en tentant de se concentrer sur les mille et une questions qui se pressaient dans sa tête.

— Et ce vieil homme qui passait par là ?

— On a arrêté le mauvais type. Il avait le même âge, et les témoins étaient à peu près sûrs de l'avoir reconnu. Mais il avait un alibi en béton. Il n'y avait absolument aucun lien. Dis, je suis sérieux, là. Si tu ne veux pas aller à l'hôpital, je te ramène chez toi immédiatement.

Elle fut tentée de saisir cette proposition au vol.

— Je vais me débrouiller.

— Je n'en suis pas convaincu. Et tu n'as pas répondu à ma question. C'est Rekke que tu as vu ?

— Non, on ne fréquente pas exactement les mêmes milieux.

Elle donna à Jonas une accolade un peu trop longue et disparut en remontant Swedenborgsgatan sans tituber ni faire de faux pas. Mais cela ne dura pas. Ses forces s'épuisèrent vite et elle parvint à grand-peine à descendre dans le métro.

À quoi jouait-il ? Peut-être était-ce juste une manière d'automédication. Qui viendrait remplacer la morphine et les benzodiazépines : il faisait semblant d'être Jamal Kabir. Il se figurait même être mort comme lui,

gisant dans la forêt de Grimsta, le crâne écrasé, des mouches bourdonnant autour de la plaie. Il se leva.

Ou plutôt il imagina que Kabir se levait, lavait le sang ainsi que la bouillie sur sa tête et son cou, puis revenait en arrière dans le temps et l'espace, retrouvait la vie, traversait la forêt, débouchait dans Gulddragargränd et se dirigeait vers le terrain de foot. Il finit campé devant Costa, considérant tout son cirque d'un air digne, jusqu'à ce qu'il aperçoive quelqu'un – un vieil homme en blouson vert, selon Micaela – qui le fit grimacer imperceptiblement.

Ensuite il quitta le terrain et repartit vers sa mort. La pluie avait cessé, il le savait, il n'y avait alors que de la bruine. Elle allait bientôt recommencer à tomber dru, et il se doutait que Kabir demeurerait troublé, sûrement effrayé aussi. *Est-ce qu'on me suit ?* C'était ce qu'il avait dû penser. Il avait sorti son portable, selon un témoin. Envisageait-il d'appeler quelqu'un pour demander de l'aide ?

Il fila alors dans la forêt, où il continua à tendre l'oreille pour guetter des pas. Il était secoué. Il devait se trouver aux aguets. Il ne pouvait rater l'approche de quiconque. Il dut se retourner et voir son meurtrier ; tranquilisé, ou comptant sur sa stature, il lui lança : « Dégage, du vent ! », avant de continuer à marcher, fier et arrogant. Si cela s'était passé ainsi, alors c'est à ce moment précis que tomba le premier coup porté à l'arrière de sa tête avec une pierre pointue, peut-être assez petite pour être dissimulée dans une main.

Kabir fut alors roué de coups – sinon avec rage, du moins méthodiquement et sans retenue. Quelqu'un frappa, et frappa encore longtemps après qu'il fut mort. Ce n'était pas exactement une façon idéale de tuer. Il aurait été plus facile d'utiliser une vraie arme, un couteau par exemple, et que signifiait le fait que le meurtrier se serve d'une pierre ? Était-ce la première chose qui lui soit tombée sous la main ? Ou était-ce réfléchi ?

Dans tous les cas, peu probable que le meurtrier ait connu le terrain. Impossible de prévoir que le meurtre aurait lieu là, et son auteur avait forcément dû se retrouver ensuite tout poisseux de sang. Il avait dû chercher un ruisseau, une mare où laver ses mains, et il était vraisemblable qu'il se soit changé avec des vêtements qu'il avait sur lui, dans un sac à dos probablement – sans quoi il se serait sans doute fait remarquer dans le

voisinage ? À moins qu'une voiture ne l'ait attendu juste à côté, en bas de Gulddragargränd.

Toute une série de scénarios se présentait à lui, dans lesquels Rekke s'abîma, des réalités alternatives qui se ramifiaient dans encore plus de mondes différents. Mais il comprit assez rapidement qu'il s'agissait davantage de rêve éveillé que d'analyse, ce qui était bien sûr le signe qu'il manquait d'informations.

Il observa à nouveau les photos du corps dans la forêt. Il zooma sur le terrain alentour, fragment par fragment, plus pour rincer son regard de toutes les scories qui flottaient dans ses pensées que pour réellement passer le site au peigne fin. On sonna à la porte. Il n'y fit pas attention. Il remarqua quelque chose de jaune dans la boue et la bouillie sanglante près de la nuque de Kabir : une fleur, supposa-t-il. Rien de particulier, non, mais cela devait lui avoir échappé la dernière fois.

On la voyait à peine. Elle était cachée par le sang et la terre. Il en émanait pourtant un éclat particulier, comme d'une petite flamme, une lueur de beauté au milieu de toute cette horreur. Peut-être – même si c'était presque imperceptible – était-elle un peu trop plate et sans vie pour se fondre tout à fait dans la végétation environnante. Pouvait-il s'agir d'une fleur séchée ? Quelqu'un pouvait-il l'avoir placée là ? Il n'y croyait pas, pas vraiment.

Et pourtant, son regard resta fixé dessus. Une variété d'iris ? Possible. La fleur était jaune ; les feuilles, violettes, lancéolées. Il alla voir sur Internet et s'apprêtait à abandonner – il y avait bien trop de sortes d'iris – quand il tomba sur un spécimen d'*Iris darwasica*. Est-ce que ça pouvait être ça ? Non, pas vraiment, ou plutôt pas du tout. À vrai dire, il ne savait pas bien ce qu'il était en train de fabriquer. Sans doute une espèce de vain désir de trouver des détails significatifs. Laisse tomber, pensa-t-il. *Va te coucher*. À côté, Mme Hansson discutait avec Julia.

— Je ne voulais pas l'inquiéter, lança-t-elle.

Cela le fit sourire, peut-être parce qu'il ne voyait pas ce qui aurait pu l'inquiéter. Qu'est-ce qui pourrait bien l'atteindre d'une manière ou d'une autre ? Faute de mieux, il continua à observer ses iris. Les fleurs semblaient se moquer de lui, avec leurs couleurs et leur éclat. Comme si elles aussi n'étaient là que pour lui rappeler combien sa propre vie était noire. On frappa à la porte. Il ne réagit pas. Il aperçut une autre variété, qui paraissait mieux correspondre. *Iris afghanica*... Il parcourut la description en vitesse.

Une espèce alpine, apparemment, découverte et identifiée pour la première fois en 1964 dans une montagne au nord de Kaboul. On frappa à nouveau, il jeta une note sur un papier.

— Entrez, fit-il.

La porte s'ouvrit, et Mme Hansson le dévisagea d'une mine qui n'était pas à proprement parler soucieuse. Il ne pouvait rien s'être passé d'extraordinaire, songea-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Je travaille, si on veut.

— Mais c'est fantastique, non ? Julia me dit que tu es enfermé ici depuis des heures.

— Quand même pas si longtemps que ça.

— Tu t'y es remis ?

— D'une certaine façon, peut-être.

— Je suis tellement contente, Hans.

— C'est bien, il ne t'en faut pas beaucoup. Quelque chose t'inquiétait ?

— Non, pas vraiment, ça n'a sûrement rien à voir avec toi.

— Mais... ?

— Cette voiture diplomatique avec ses affreuses vitres teintées est revenue.

— Ah ? Je croyais qu'ils m'avaient abandonné à mon sort.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. Ça ne m'a jamais plu, tu le sais bien. Il y a des gens en planque dedans qui te surveillent.

Il repensa à la fois où ils l'avaient intercepté dans la rue à Stanford et entraîné dans leur véhicule. Leur cirque l'avait presque fait rire. Mais d'une façon ou d'une autre, ça avait dû le marquer – il le sentait à présent que Sigrid parlait de cette maudite voiture diplomatique. Sa présence ne pouvait pas avoir d'autre but que de l'énervier et d'augmenter sa claustrophobie. Car pourquoi le surveiller, lui ? Il ne faisait que se regarder le nombril. Enfin, vraiment ?... Il avait quand même parlé avec Magnus, fait des recherches sur son ordinateur. Est-ce que la présence de la voiture pouvait être liée à ça ?

— Il faudrait que je me procure un appareil de cryptage, lâcha-t-il.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Mais que ferais-je sans toi, Sigrid ? Tu vois et entends tout.

— Je m'inquiète pour toi, Hans.

— Il ne faut pas. Du tout, chère amie. Je suis mieux, maintenant, comme tu vois.

Il se leva, bien décidé à prendre le taureau par les cornes. Peut-être pouvait-il même descendre leur parler. Il n'était pas impossible que ce soit Charles lui-même, désireux de lui rappeler son existence. Mais il n'en fit rien. Il retourna à la salle de bains rouvrir le placard à pharmacie et entendit le chant de la sirène surgir du tunnel du métro.

OceanofPDF.com

18

Enfin rentrée chez elle, Micaela tituba jusqu'à sa chambre et s'affala tout habillée sur le lit, persuadée qu'elle allait s'endormir sur-le-champ. Mais son cœur battait trop fort, et elle se redressa en haletant. *Il faut que je me calme*, se dit-elle. *Il faut que je respire moins vite*. Mais c'était impossible, et elle se fit la réflexion qu'elle n'avait peut-être pas si bien fait de parler à Jonas.

Peut-être avait-elle exposé Rekke à des risques. Mais non, il fallait qu'elle donne la priorité à l'enquête criminelle, même si l'enquête ne lui avait pas vraiment rendu la pareille, à elle. Micaela se leva. La chambre tangua, et la jeune femme se traîna jusqu'à la cuisine en tâtant la poche de sa veste. Quelque chose dedans : une serviette où elle avait noté deux mots, et elle mit une seconde avant de se souvenir quoi. Le nom mentionné par Jonas, Emma Gulwal, la femme dont Kabir avait brisé la clarinette à Kaboul.

Elle ouvrit le réfrigérateur et but avidement au goulot d'une bouteille de jus de fruit. Étrange, non ? Pourquoi un arbitre de foot aurait-il consacré son temps libre à détruire des instruments de musique ? Pourquoi un homme qui avait lutté pour le droit de jouer au football dans un pays islamique s'engagerait-il dans un bureau de propagande contre le vice ? Elle gagna le séjour et s'assit à son bureau, une tablette Ikea fixée au mur. *Ça doit cacher quelque chose*, pensa-t-elle. Une personne qui détruisait des instruments de musique – comme dans un accès de folie, avait dit Jonas – devait être capable d'autre chose.

La jeune policière alluma son ordinateur, qui mit comme d'habitude une éternité à démarrer en toussotant. Quand elle eut enfin réussi à le mettre en marche, elle entra le nom d'Emma Gulwal dans son moteur de recherche et

vit apparaître une femme aux lunettes rondes et à la coupe au bol. Cette dernière avait l'air un peu sévère, avec ses sourcils marqués et ses petits yeux plissés. Plus bas sur la page, une photo la montrait devant un orchestre sur la grande scène d'un théâtre. Ça paraissait très professionnel. Pourtant, Gulwal avait apparemment mis un terme à sa carrière musicale et exerçait désormais la profession d'infirmière à Berlin. Micaela allait-elle la contacter ? Non, bien sûr. Elle avait la tête dans le cul. Plutôt prendre une douche et se recoucher. Mais après seulement quelques pas en direction de la salle de bains, son téléphone sonna : Jonas Beijer l'appelait.

— C'était juste pour voir si tu étais bien arrivée chez toi, dit-il.

— Je suis en train de me renseigner sur cette Emma Gulwal dont tu m'as parlé.

— Laisse tomber ça. Il faut que tu te couches, au calme, dans le noir. Tu as des antidouleurs ?

— Je n'en prends pas. Je me demande pourquoi Kabir était aussi hostile à la musique, poursuivit-elle.

Jonas parut réfléchir.

— Il n'était pas le seul dans cette région. C'est un héritage du wahhabisme d'Arabie saoudite, tu le sais, n'est-ce pas ? Les Saoudiens ont interdit la musique dès 1978. Khomeini a fait la même chose en Iran après 1979. La musique était considérée comme une tentation du diable.

— Mais, pour le reste, Kabir ne semble pas avoir été un extrémiste.

— Il était assurément opportuniste. Il aurait fait n'importe quoi pour pouvoir continuer avec son football. Peut-être voulait-il donner des gages d'allégeance à son ami le mollah Zakaria.

Micaela songea à cette suggestion de se coucher au calme, dans le noir : ça semblait vraiment une bonne idée.

— Bizarre aussi, reprit-elle, qu'il ait été copain avec ce type-là entre tous. Ça ne colle pas non plus très bien avec l'image du gentil footeux.

— Non, pas trop.

— Et il détruisait des instruments ? Cela paraît être un peu plus que de l'opportunisme.

— Peut-être y avait-il également là-dessous une histoire de classe sociale, une haine de classe, même.

— Comment ça ?

— Ces musiciens auxquels il s'en prenait étaient tous issus de l'ancienne bonne société de Kaboul, qui avait des liens avec l'Occident.

Micaela se dirigea vers son lit.

— Tu n’as pas dit que des musiciens avaient été assassinés aussi ?

— Ou avaient tout simplement disparu.

Elle se coucha sur le dos.

— Tu as creusé des trucs en particulier ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment. Mais ce printemps-là, en avril 1997, il y a une affaire à laquelle on s’est un peu intéressés. Une violoniste a été abattue d’une balle dans la tête en pleine nuit alors qu’elle jouait dans sa cave. Cette femme était une amie proche d’Emma Gulwal. Elles avaient étudié ensemble dans un conservatoire soviétique à Kaboul dans les années 1980.

— Ah ? Donc, elles se connaissaient ?

— Relativement bien, je crois. Mais rien n’indique que Kabir ait été impliqué dans le meurtre.

Micaela ferma les yeux.

— Comment pouvez-vous en être si sûrs ?

— Au fond, on n’est pas sûrs de grand-chose, répondit-il. Mais il semble clair que la femme connaissait son meurtrier. Selon toute vraisemblance, elle l’a laissé entrer de son plein gré pour lui montrer son violon caché à la cave. Ce n’est pas non plus un meurtre approuvé par les talibans : dans la ligne de leurs persécutions, oui, mais hors protocole, et rien n’indique que la femme et Kabir se soient rencontrés, plutôt le contraire. Elle était une *prima donna* de la haute société. Lui, un mécano originaire d’un petit village près de Kandahar.

— Je comprends, dit Micaela en remontant la couette sur le haut de son corps. Mais alors, qu’est-ce que vous avez d’autre ?

— On a pas mal de pistes en suspens, et récemment Costa en personne s’est pointé pour nous informer qu’il avait vu un homme mystérieux sur les lieux, à Grimsta. Mais son témoignage est si vague et brumeux qu’on n’est pas beaucoup plus avancés.

— J’ai l’impression que vous avez fait un boulot bien foireux.

Jonas soupira au bout du fil.

— Ça a été lourdingue.

— Il y a peut-être des raisons à ça.

Il se tut un instant.

— Tu crois que les Américains nous ont effrontément menti ?

— Ce n’est pas impossible.

— Ça pourrait tuer Falkegren s’il s’avère que...

Il semblait ne pas trouver ses mots. Elle s'apprêta à dire qu'il fallait absolument découvrir pourquoi Kabir avait atterri à la Prison of Darkness, mais se fit la réflexion qu'il vaudrait mieux en parler avec Rekke.

— J'ai eu à peu près la même impression, lâcha-t-elle.

— Je vérifie ça dès demain matin.

Micaela sentit à nouveau qu'elle aurait dû la fermer, du moins jusqu'à nouvel ordre.

— OK, dit-elle. Moi, il faudrait que je dorme un peu.

— Bonne idée. Prends soin de toi.

Elle remonta la couette sur sa tête en s'efforçant de clarifier les choses. Sans grand succès. Elle se recroquevilla en position fœtale tandis qu'une séquence d'éclairs visuels lui traversaient l'esprit. Après quoi elle dut s'endormir. Elle n'entendit que vaguement le téléphone sonner. Les sonneries se transformèrent dans ses rêves en tocsin retentissant, et plusieurs heures passèrent sans doute. Puis la jeune femme se réveilla en sursaut, sans comprendre tout de suite pourquoi. Le téléphone, à nouveau ? Ou le vacarme dehors, sur la place ? Non, on tambourinait à la porte.

Quelqu'un voulait entrer.

Il était 8 h 30 ce lundi matin, et Rekke était tout habillé, chemise, pull, tout. Cela l'étonnait. Il était assis à la table de la cuisine sans savoir comment il était arrivé là. Le trajet depuis son lit, qu'il avait forcément dû entreprendre, était comme une tache noire dans son cerveau, et pas la seule, d'ailleurs. Il avait bien sûr quelques souvenirs épars de la nuit écoulée, mais des souvenirs dont il aurait préféré se passer.

Il était entre autres resté étendu sur le sol de la salle de bains en essayant de vomir. Pour le reste, les douze dernières heures n'étaient qu'un brouillard, et ce n'était guère mieux à présent qu'il était effondré, tête dans les mains, à tenter de saisir ce qui s'était passé. Hier encore, il était en forme, avait joué du piano et s'était replongé dans une ancienne enquête. Mais aujourd'hui, tout cela ne lui apparaissait plus que comme une courte parenthèse – à peine réelle – et il était revenu à la case départ : en proie au découragement et à la paralysie. Dans l'ensemble, tout cela était bien naturel. Pourquoi, d'un coup, serait-il capable de se secouer et de se remettre en route ?

Il étira son dos du mieux qu'il put en regardant ses mains posées sur la table. Elles lui parurent étrangères, semblables à des araignées. Il s'étonna de les voir seulement obéir quand il pianota les premières mesures de l' Appassionata de Beethoven sur le plateau en bois. Une odeur de café lui parvint. Derrière lui, il entendait le tic-tac de l'horloge et un bruit de pas. Il leva les yeux en plissant les paupières. Mme Hansson se tenait devant lui.

— Mon Dieu, Hans. Tu ne devrais pas te lever.

— Non, peut-être pas. Mais voilà, je suis là, dit-il d'un ton qu'il espérait insouciant.

— As-tu le moindre souvenir de ce qui s'est passé hier ?

— Mais oui, je me souviens que tu as été très gentille, bien sûr, et que je n'ai pas été capable de te rendre la pareille. Je te prie de m'en excuser. Merci, chère Sigrid...

— Tu étais dans un piteux état, le coupa-t-elle. Tu t'es effondré tout habillé.

— Tout s'explique, alors. Je me demandais justement à quoi rimait cette tenue du matin ridicule.

Il sourit de son mieux.

— Ne plaisante pas comme ça. Je me suis fait un sang d'encre.

— Bien sûr. Je ne dois pas plaisanter. D'ailleurs, comme blagueur, on fait mieux. Aussi vais-je suivre ton conseil. Je bats en retraite. Je capitule, dit-il de la même voix contrefaite et pâteuse.

Il gagna d'un pas mal assuré la salle de bains, où il avala encore une poignée de cachets. Puis il tituba jusqu'à son lit, s'y effondra exactement comme Kabir dans le bosquet, les bras coincés sous son corps, et sentit une obscurité inquiète déferler sur lui comme une vague venue de la mer.

— *De profundis clamavi ad te, Domine*, marmonna-t-il.

Peut-être comme une mauvaise plaisanterie, ou peut-être pas.

— C'est la chose la plus dingue que j'aie jamais entendue, s'exclama Vanessa. Et après, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je l'ai raccompagné chez lui.

— Et il était pété de thunes.

— C'était un immense appartement, en tout cas, avec des livres partout.

— Tu n'avais pas un peu flashé sur lui, l'autre fois ?

— Non, c'est juste que je trouvais qu'il avait tout pour lui.

Il n'était que 8 h 10 mais la journée était déjà chamboulée. Micaela s'était endormie dans l'après-midi, la veille, pour se réveiller à 4 heures du matin. Elle avait trouvé Vanessa couchée à côté d'elle, ce qui lui avait d'abord paru incompréhensible. Puis elle s'était souvenue que celle-ci avait tambouriné à sa porte, et qu'elle avait fini par se traîner hors du lit pour la faire entrer sous une pluie de reproches. Vanessa l'avait appelée « au moins sept cents fois », elle était « aussi inquiète que sa putain de mère ». À la fin, visiblement, son amie avait passé la nuit chez elle.

— Et après, qu'est-ce que vous avez fait ? Ne me dis pas que vous avez couché !

— Arrête. Il venait de faire une tentative de suicide. Ce n'était pas exactement le moment.

— Vous avez fait quoi, alors ?

Micaela regrettait d'en avoir parlé. Elle avait l'impression que, quoi qu'elle dise, ce serait une erreur.

Elles étaient dans la cuisine, face à face. Dehors, le soleil brillait, ou alors c'était la lampe de la cuisine qui se reflétait sur la vitre. Elle ne savait pas bien. La migraine formait toujours une pellicule entre elle et le monde, et tout ce qu'elle voulait, à part retourner se coucher, c'était mieux comprendre ce que Kabir faisait avec les talibans. Mais ses recherches désordonnées de la matinée ne l'avaient pas beaucoup avancée. Elle avait juste appris qu'Emma Gulwal, dont il avait brisé la clarinette, avait étudié dans un certain « Conservatoire pour l'amitié soviético-afghane ».

— Je trouve quand même qu'on devrait aller aux urgences, dit Vanessa.

— Il faut que je travaille.

— Pas question. C'est quoi, ce que t'arrêtes pas de regarder ?

Micaela leva les yeux de son ordinateur.

— Je m'occupe de cet arbitre de foot.

Vanessa sursauta.

— C'est à cause de Rekke ?

Micaela se tortilla sur son siège.

— J'ai juste appris deux ou trois trucs, dit-elle.

— Genre quoi ?

— Je crois que le meurtre de l'arbitre peut être une vengeance pour une saloperie qu'il aurait commise en Afghanistan.

— Je croyais que c'était un type bien.

— Moi aussi. Mais va savoir...

— Oui, va savoir, répéta Vanessa avant de se mettre à ricaner.

Comme la jeune femme ne riait pas avec elle, son amie revint à la charge, insistant pour aller à l'hôpital. Micaela fit la sourde oreille. Elle continuait à se demander pourquoi Kabir s'en était pris à des musiciens. Pour elle, ça ne collait pas. D'un autre côté, elle ne comprenait rien aux talibans, de toute façon. Elle referma son ordinateur, quitta sa chaise et fit un pas de travers. Les rayons du soleil, dehors, lui donnaient la nausée.

— Merde, lâcha Vanessa en se levant pour l'aider.

— Ça va.

— Mais non, tu es super mal !

— Bah, fit-elle en se dégageant des bras de Vanessa pour aller à la salle de bains.

Ce n'est pas si grave que ça, se dit-elle. Elle avait les yeux injectés de sang, et sa joue avait très mauvaise allure. Mais elle allait arranger ça. Elle plâtra l'ecchymose de fond de teint et ressortit. Vanessa s'était installée dans le séjour, devant la télé. Un expert barbu de la matinale de TV4 faisait remarquer qu'il s'était écoulé un an sans qu'on trouve la moindre arme chimique en Irak. « La situation est très inquiétante. Toute la région a basculé dans l'instabilité. C'est comme s'ils avaient ouvert la boîte de Pandore », expliquait l'expert.

— Cette guerre est tellement tordue, laissa tomber Micaela. Ils étaient censés combattre le terrorisme, mais en fait ils ont créé trois fois plus de terroristes.

— Hein ?

— Ils n'ont pas appris de leurs anciennes erreurs ?

— Tu causes encore de Pinochet et de la CIA, là ?

— Je parle en général.

— Il faut que tu lèves un peu le pied. Je t'interdis d'aller au boulot.

— Je dois vérifier un truc.

Vanessa poussa un profond soupir.

— Tu es folle.

— Toi aussi. Tu as sûrement des clientes.

— Elena peut les prendre.

Elena était la fille avec laquelle elle partageait son salon de coiffure.

— J'ai aussi rencontré Lucas, hier, lança Micaela.

Vanessa leva un regard intéressé. Lucas et elle avaient toujours été très proches.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?
— Que l'arbitre avait la trouille de quelque chose.
— Putain, encore cette histoire, tu n'arrêtes jamais !
— Ils ont mené cette enquête tellement en dépit du bon sens...
— Mais il n'y a pas d'urgence, non ? On pourrait plutôt se louer un film.

— Je ne tiens pas en place.
— Tu devrais parler avec Beppe.
— Et pourquoi ?
— Parce que Mario m'a raconté qu'il commençait à se souvenir de trucs nouveaux à propos du meurtre.

— J'ai entendu dire ça, oui.
— Tu t'es beaucoup trop tartiné la joue.
— Oui, oui, fit-elle en sortant de la commode de l'entrée un double des clés qu'elle jeta sur la table basse devant Vanessa.

Puis elle partit pour le boulot. À peine en route vers le métro, elle songeait déjà à rebrousser chemin. Combien de jours avait-elle passés en congé maladie, dans sa vie ? Aucun, pour autant qu'elle se souvienne, et elle aurait volontiers regardé un film, ou juste dormi toute la journée pour se débarrasser de sa migraine. Mais elle continua à avancer, comme mue par l'appel de quelque devoir inéluctable.

19

Jonas n'avait rien dit au commissaire Fransson, son supérieur. Il avait pris directement rendez-vous avec le chef de la police Martin Falkegren, sans préciser de quoi il s'agissait. La secrétaire de Martin avait commencé par lui répondre avec son accent finlandais : « Aucune chance, il n'a pas le temps », avant de finalement lui accorder quinze minutes à 10 heures.

Pour le moment, à 9 h 55, Jonas se trouvait encore à son bureau, et il vit passer Micaela un peu plus loin. Elle n'avait pas l'air tellement mieux aujourd'hui. Il dut réprimer l'envie de se précipiter pour la serrer dans ses bras et, quelque part, cela le mit aussi en colère.

Amochée et renfrognée, elle lui rappelait l'échec de leur enquête. Il se leva, entra d'un pas furieux dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du cinquième étage. *Je vais donner une leçon à ce connard*, se dit-il. *Je vais lui apprendre*. Mais une fois arrivé à destination, il se dégonfla et se demanda s'il croyait vraiment Micaela.

Les Américains avaient-ils réellement enchaîné Kabir en le laissant presque mourir de froid ? Le ministère des Affaires étrangères avait-il vraiment étouffé l'affaire, sabotant par là même une enquête criminelle suédoise et laissant par-dessus le marché circuler librement un potentiel terroriste ? Le caractère incroyable de cette perspective s'imposa encore davantage à lui. Il s'arrêta devant le bureau de Falkegren et frappa, plus discrètement qu'il n'en avait l'intention.

La porte s'ouvrit et le chef de la police l'accueillit avec un instant d'hésitation. Puis son visage s'éclaira d'un grand sourire.

— Jonas, dit-il. Ravi de vous voir. J'ai entendu beaucoup de bien de vous ces derniers temps.

— Ah bon ? Je ne sais pas trop, répondit Jonas avec gêne. En général, je me sens plutôt insuffisant.

— N'est-ce pas à cela qu'on reconnaît un bon policier ? Doubter sans cesse de soi-même ?

Dans ce cas, je suis génial, pensa Jonas, sans rien répliquer. Il se contenta de s'asseoir et regarda Falkegren en se demandant si le chef de la police n'avait pas compris ce qui l'amenait. Ses flatteries n'étaient peut-être qu'une tactique, une tentative pour le désarmer ? Mais non, il n'était pas plausible qu'il soit au courant. En jean et chemise bleue bien repassée, celui-ci lui tendit une coupe pleine de bonbons finlandais à la réglisse.

Jonas secoua la tête.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? lança Falkegren.

— J'ai passé la matinée plongé dans l'affaire Kabir.

— Vous n'avez pas tourné la page ? N'avons-nous pas assez de problèmes chez nous ?

Jonas prit malgré tout une poignée de bonbons.

— C'est arrivé chez nous, fit-il remarquer.

— Vous voyez ce que je veux dire.

— Je n'en suis pas sûr. Mais j'ai eu vent hier d'informations assez sensationnelles.

Martin Falkegren le regarda d'un air concentré en se calant au fond de son fauteuil.

— Ah oui, et lesquelles ?

Jonas finit de mâcher sa réglisse. Falkegren lui semblait assez nerveux à présent.

— Que Kabir aurait été détenu et sévèrement torturé dans une prison américaine à Kaboul. J'ai également appris que vous aviez eu les mêmes informations, mais bien plus tôt – l'été dernier.

Martin Falkegren eut un mouvement de la bouche difficile à interpréter. Il ouvrit puis referma un tiroir de son bureau.

— Affirmatif, oui, dit-il d'un ton assez militaire.

— Et ?

Le chef de la police s'étira, cherchant visiblement à paraître aussi content et sûr de lui qu'il l'était un instant avant.

— J'ai évidemment pris cela très au sérieux. Mais j'ai eu de quoi démentir les faits assez rapidement. Je possède de bonnes sources.

— Un contact à l'ambassade américaine ? suggéra Jonas.

— Exactement, une personne parfaitement au courant, et nous avons très vite pu rejeter ces informations comme relevant d’une propagande gauchiste. Bien sûr, les États-Unis mènent la vie dure aux terroristes présumés, et ils font bien, mais ils ne torturent pas les gens de cette façon.

— Nous aurions préféré pouvoir contrôler nous-mêmes les infos en question.

Falkegren secoua la tête et fit un mouvement nerveux de la langue.

— Pourquoi vous surcharger de fausses informations ? N’aviez-vous pas autre chose à faire ?

Jonas essaya de faire preuve d’un peu d’autorité.

— Oui, bien sûr, mais si elles n’étaient pas fausses, ce serait très grave, non ? Toute notre enquête se retrouverait sens dessus dessous.

— Mais puisque c’est faux, insista Falkegren.

— Peut-être, mais j’ai précisément entendu dire hier – de seconde main, bien entendu – que les Affaires étrangères confirmaient ces informations.

Martin Falkegren sursauta.

— J’ai peine à le croire.

Il était visiblement embarrassé, à présent.

— Vous avez sans aucun doute agi de bonne foi, répliqua Jonas d’un ton plus défensif qu’il ne l’aurait souhaité.

— Oh oui, vraiment. Ces informations n’ont rien à voir avec la réalité.

— J’aimerais malgré tout savoir à quel point vous étiez informé et ce qu’on vous a rapporté. Est-ce que ça venait de Rekke ?

Falkegren parut s’offusquer.

— Cet homme n’est pas crédible.

— Vous l’avez déjà dit.

— Oui, mais c’est devenu encore plus évident. Savez-vous qu’il a été expulsé des États-Unis et considéré comme un facteur de risque ?

— Vraiment ? dit Jonas, surpris.

À nouveau, il se sentit hésiter.

— Il faudra bien sûr que je vérifie avec les Affaires étrangères, reprit-il.

— Non, non. Mieux vaut que je le fasse, moi. Je connais le secrétaire de cabinet, voyez-vous.

— Le frère de Rekke, vous voulez dire ?

— C’est cela, oui. La situation est délicate...

Jonas hocha la tête, sans lui préciser qu’il avait déjà contacté la secrétaire de Kleeberger, Lena Tideman.

— Très bien, alors nous sommes d'accord.

— Je n'en suis pas si sûr. Quoi qu'il en soit, il y a autre chose. Je pense que nous devrions reprendre Vargas dans l'équipe.

— Pour... pourquoi donc ?

Falkegren paraissait à peine au courant de ce dont il parlait. Il semblait perdu dans des pensées inquiètes, et Jonas décida plutôt de s'adresser directement à Fransson.

Micaela était assise à son bureau et se demandait s'il n'aurait pas fallu, pour faire bonne figure, qu'elle se mette au travail. Mais elle avait du mal à se concentrer. Tout là-bas, elle vit Jonas Beijer sortir de l'ascenseur, l'air frustré.

Elle se leva et se dirigea vers les escaliers. Son téléphone sonna.

— Allô, Micaela ? fit une voix à l'autre bout du fil.

— Oui ?

— Ici Sigrid Hansson. Je suis inquiète pour Hans.

— Que s'est-il passé ? demanda Micaela en se retournant pour voir si quelqu'un écoutait.

— Il a ingurgité plein de cachets. Je ne pense pas qu'il soit en danger immédiat. Mais il est complètement à plat, je suis en ce moment même en train de le veiller.

— Mince alors, lâcha Micaela en commençant à descendre les escaliers.

— Votre influence sur Hans est fantastique. Il s'est remis à travailler, hier. Vous l'avez fait redémarrer.

Micaela se souvint de Rekke étendu sur son lit et de ses yeux éteints.

— À moins que ce soit la proximité de la mort qui lui ait redonné vie.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La formule est de lui.

— Non, je ne crois pas. Vous vous étiez déjà vus, n'est-ce pas ? Pour travailler ensemble sur une de ses énigmes. On a tout de suite senti que vous lui étiez bénéfique.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

— Si, je sens ce genre de choses. Quand il est déprimé, il ne supporte personne. Mais vous avez allumé une étincelle chez lui.

— Vous ne disiez pas qu'il a fait une rechute ?

— Si, hélas. Mais c'est en partie ma faute. Je lui ai signalé cette affreuse voiture diplomatique garée sous ses fenêtres. Vous comprenez, je crois qu'il est à nouveau sous surveillance.

— Sous surveillance ? répéta Micaela, avec un mauvais pressentiment.

— En effet, et je ne suis ni folle, ni paranoïaque. J'ai déjà vu cette voiture. Juste après son déménagement, elle pouvait apparaître n'importe quand, et il était clair que cela lui rappelait quelque chose d'affreux qu'il avait vécu aux États-Unis.

— Que voulez-vous dire ?

— Je le soupçonne de détenir des secrets dont ils ont peur. Je pense qu'ils veulent lui montrer qu'ils l'ont à l'œil. Aussi je ne peux pas m'empêcher de vous demander... J'ai cru comprendre que vous viviez seule ?

Micaela sursauta.

— Comment avez-vous compris ça ?

— Je me suis un peu renseignée. Ne vous fâchez pas, ce n'était pas pour être indiscrete. Mais je me disais que vous pourriez revenir le voir et peut-être même...

— Quoi ?

Micaela sortit du commissariat et se demanda si elle n'allait pas prendre la direction du centre-ville.

— Rien, poursuivit Mme Hansson. Mais il faut que vous compreniez, ces derniers mois, il faisait peine à voir. Il restait au lit, inerte. Et d'un coup, comme je vous l'ai dit, quand vous étiez là hier, il s'est un peu activé de nouveau, ça faisait plaisir à voir.

— J'en suis ravie.

— Oui, et donc, je voulais vous faire savoir..., continua-t-elle, hésitante, que vous pouvez considérer son appartement comme votre deuxième maison. Vous y êtes la bienvenue quand vous voulez, et très volontiers tout de suite, à vrai dire.

Micaela s'arrêta, envahie par une émotion qu'elle ne saisissait pas complètement. C'était en partie de l'irritation – *Ne venez pas me dire ce que je dois faire* – mais aussi de la stupéfaction. Autrefois, elle avait désespérément cherché à le contacter, persuadée qu'il n'avait pas de temps à perdre avec quelqu'un comme elle. Et voilà qu'aujourd'hui on l'invitait à venir aussi souvent qu'elle le pouvait.

— Je passerai un peu plus tard, dit-elle. Il y a une chose dont je veux discuter avec lui.

— Ce serait fantastique. Et, bon, je m'en contenterai pour le moment, répondit Mme Hansson, déçue, comme si elle avait espéré davantage.

— Comment vous connaissez-vous, Rekke et vous ? demanda Micaela, surtout histoire de changer de sujet.

— J'aide la famille depuis un demi-siècle. J'ai vu les garçons grandir et, tout naturellement, c'est de Hans que je suis devenue la plus proche, surtout depuis qu'il s'est effondré au concert à Helsinki.

— Que s'est-il passé ?

— Il a craqué après le récital. Il est monté sur un balcon, sur la balustrade d'un balcon, même. Ça a failli très mal finir. Après ça, il n'a plus donné de concerts.

— Plus aucun ?

— Mais parfois je me demande si ce n'est pas encore pire maintenant, et c'est allé si vite, continua Mme Hansson. Il a dû quitter les États-Unis. Il a divorcé.

— Pourquoi a-t-il divorcé ?

— C'est sans doute Lovisa qui ne le supportait plus. Il faut dire qu'elle est...

Mme Hansson hésita.

— Pas du tout comme Hans. En apparence, bien sûr, un parfait parti, riche elle aussi, belle comme le jour, issue d'une grande famille avec des lettres de noblesse anciennes, de bonnes études, cultivée, mélomane. Mais...

— Oui ? fit Micaela.

— Si je puis dire, elle est un peu obnubilée par l'apparence, la jolie façade, alors que Hans – comme vous l'avez certainement remarqué – vit dans son propre monde. Il cherche plutôt à stimuler ses pensées inquiètes, ce qui horripilait Lovisa. Je crois que Hans l'a rendue encore plus perfectionniste. Comme si elle voulait compenser.

— Vraiment ?

— Oui, mon Dieu, vous avez vu leur maison à Djursholm, et vous pouvez imaginer quand Lovisa invitait ses amis de la haute société. Hans s'ennuyait tellement qu'il tournait en rond ou, pire, sortait des remarques que personne ne souhaitait entendre.

— J'imagine.

— Et Lovisa elle-même... mais, oh, que je me montre indiscrete... enfin, elle a commencé à voir d'autres hommes, et au fond je ne peux pas le lui reprocher. Hans n'est pas une personne facile à vivre. Mais quand Magnus et elle se sont acoquinés, là ça a dépassé les bornes.

— Vous voulez dire que Lovisa et le frère de Hans... ?

— Non, non, ce n'est pas ça, mais je parle, je parle... Ce que je voulais dire, c'est que finalement Hans, du jour au lendemain, a eu besoin d'un appartement, et qu'il n'était pas exactement en état de courir à droite et à gauche pour en visiter. C'est pour cela que je lui ai indiqué cet appartement en vente sous les toits, juste au-dessus de chez moi, qui ne se vendait pas parce qu'il était trop... comment dire... biscornu. Mais Hans l'a acheté sans même venir le visiter.

— Étrange, fit Micaela.

— Pas du tout, il est comme ça. Et j'étais très contente de l'avoir près de moi, vous vous en doutez. Dans les premiers temps, il allait à peu près bien malgré tout. Puis, c'est comme si un démon s'était emparé de lui. Je le sentais à distance, comme s'il exhalait un poison. Souvent, il restait alité toute la journée, à moitié paralysé, et j'ai appelé tous ceux qui me venaient à l'esprit, sa famille, ses amis, son médecin – son bon médecin, je veux dire. Il en a un mauvais aussi. Pardon encore pour ma franchise. Mais où en étais-je ? Ah oui, son état ne faisait qu'empirer, et à présent... avec cette affreuse voiture de retour... je commence à avoir peur, et plus seulement qu'il se fasse lui-même du mal.

— Mais que quelqu'un d'autre lui en fasse, vous voulez dire ?

— Je ne sais pas. Vraiment pas. Je me fais probablement des idées. En tout cas, une policière à la maison, ça ne pourrait pas faire de mal.

— Je passerai dès que je pourrai, déclara Micaela.

Elle raccrocha et descendit dans la bouche de métro, puis s'avança sur le quai, sous la voûte peinte en rouge. La rame était annoncée dans six minutes, et la jeune femme en profita pour appeler le standard de SVT, la chaîne publique suédoise.

Elle demanda à parler à la reporter Tove Lehmann, comme Lucas l'avait suggéré. Celle-ci lui répondit avec réticence qu'elle pourrait la voir dans une heure à la cafétéria de la maison de la télévision.

Sigrid Hansson secoua la tête en se demandant ce qui lui avait pris. Car elle ne connaissait pas cette fille. Pourtant, elle rêvait déjà que Micaela vienne s'installer et l'aide à remettre Hans sur pied. Curieux, non ? Mais il y avait chez la jeune policière quelque chose qui lui inspirait confiance, comme si tout allait s'arranger en sa présence. Sigrid prit un petit bout de chocolat suisse dans le garde-manger, ouvrit le réfrigérateur et se servit un verre d'eau gazeuse.

Elle regagna ensuite la chambre et vit aussitôt au visage de Hans que son état s'était dégradé. Il se trouvait toujours étendu sur le ventre, tout habillé, les bras sous lui. Mais sa respiration était à présent plus difficile, et son teint, gris comme de la cendre. Elle lâcha un juron et se précipita pour le secouer.

— Hans, réveille-toi !

Elle n'obtint aucune réaction, pas même un grognement, pas un mouvement, rien. Il gisait seulement là, engourdi, la bouche ouverte et les yeux clos. Elle lui administra des gifles. Toujours sans effet. Elle aurait juste voulu crier, pester et appeler au plus vite le docteur Richter. Mais avant toute chose, il lui fallait prendre d'urgence la situation en main.

— Hans, dit-elle d'une voix forte. Tu dois boire quelque chose. Tu as l'air complètement déshydraté.

Quand elle essaya de lui faire avaler un peu de Ramlösa, l'eau ne fit que couler de ses lèvres sur son menton. De désespoir et de rage, Sigrid finit par lui jeter la fin du verre à la figure. Comment pouvait-il être idiot à ce point ? Il ne valait pas mieux que le dernier des drogués.

Là non plus, pas d'effet. Elle prit alors son téléphone pour appeler le docteur Richter, mais quelque chose la fit hésiter. Elle ne comprit d'abord pas quoi. Puis elle se rendit compte qu'elle entendait des pas dans la cage d'escalier. La serrure se mit à cliqueter.

La personne qui arrivait avait des clés. Ce devait être Julia. Non, les pas étaient plus lourds, masculins. Elle se figea. Elle aurait dû appeler pour demander qui c'était, mais une frayeur inattendue s'empara d'elle.

Quelque chose ne collait pas. On ne s'arrêtait pas comme ça, dans un silence de mort, quand on entrait chez les gens... C'était louche. Avec cette certitude, elle tendit l'oreille. Elle ne perçut d'abord que le tic-tac de la pendule dorée accrochée au mur, qui ne fit que renforcer son malaise. Elle devait faire quelque chose. Comme elle se relevait, elle entendit à nouveau des pas, déterminés, décidés, et elle cria :

— Hé ho ! Qui est là ?

Pas de réponse. Dieu lui vienne en aide. Les pas continuaient d'approcher et elle secoua Hans par les épaules, toujours sans obtenir le moindre signe de vie.

— Réveille-toi ! Réveille-toi, il y a quelqu'un dans l'appartement !

OceanofPDF.com

20

— Je l’aimais bien, dit-elle. Et je l’aime toujours bien.

— Comment ça, toujours ?

— Avant, c’était un héros, non ? Mais maintenant, il est devenu louche, ce n’est pas ce qu’on dit ? C’est bien ce que vous pensez ?

Tove Lehmann atteignait sûrement le mètre quatre-vingt-cinq. Elle ressemblait à la nageuse qu’elle avait été, grande et large d’épaules, avec d’épaisses lèvres sensuelles et de petits yeux rapprochés. Mais ce qui la caractérisait surtout en cet instant était l’expression offusquée de son visage. Pourtant, elle était descendue à la cafétéria comme une star, en saluant les gens comme s’il allait de soi que la rencontrer était un honneur. Tove avait fait carrière jusqu’à devenir présentatrice et experte des compétitions de natation, ce qui avait marqué son langage corporel tout en lui forgeant un sourire de star. Mais, une fois installée à côté de Micaela, elle changea en une fraction de seconde. Ses yeux se mirent à lancer des étincelles d’irritation.

— Merci d’avoir bien voulu me rencontrer, fit Micaela.

— Je croyais que vous aviez lâché l’affaire.

— Un meurtre, ça ne se lâche pas si facilement.

— Je parlais de moi. Ce n’est pas que j’aie compté, mais je me suis excusée au moins dix fois.

Micaela choisit de jouer cartes sur table.

— Je ne fais plus partie de l’équipe qui enquête.

Tove la regarda, stupéfaite.

— Qu’est-ce que vous faites là, alors ?

— J’ai obtenu de nouvelles informations. Je veux vérifier des trucs.

— J’ai dit tout ce que je savais.

— Mais pas à moi. Pourquoi vous êtes-vous excusée ?

— Pour rien.

— Allez, quoi. Vous l’aimiez bien, c’est ce que vous venez de dire, non ?

— Quel rapport ?

— Ne voulez-vous pas qu’on fasse tout notre possible pour arrêter son meurtrier ?

Tove hésita et sembla rassembler ses pensées, un peu contrariée.

— Je n’ai pas tout raconté d’emblée, d’accord, et c’était stupide. Pardon.

— Qu’avez-vous oublié de préciser ?

— Qu’il m’a appelée le lendemain de la diffusion du reportage.

— Et pourquoi ?

— Il était inquiet, disait-il. Il n’avait pas imaginé que ça allait faire autant de bruit. J’avais un peu pitié de lui et j’étais libre ce jour-là. Alors je lui ai proposé de prendre un verre ou une glace. Et on s’est retrouvés au Löwenbräu, ma brasserie de quartier près de Fridhemsplan.

— Comment était-il ?

Les yeux de Tove Lehmann se perdirent dans la cafétéria, comme si elle hésitait à lui parler. Son tourment était évident dans la façon dont son regard papillonnait. Très clairement, il ne s’agissait pas d’un souvenir qu’elle évoquait volontiers.

— Il portait des lunettes noires et un chapeau, comme s’il voulait se cacher, et il était assurément nerveux.

— De quelle manière ?

— Oh ! rien de suspect, et c’était plutôt mignon, comme s’il était timide.

— Parlait-il bien l’anglais ?

— Oui, je l’avais remarqué dès le tournage du documentaire, même si on avait fait venir un interprète car il tenait absolument à faire l’interview en pachto.

— Et qu’est-ce qu’il a dit ?

— Qu’il était idiot d’avoir tant parlé dans le reportage. Il ne comprenait pas quelle mouche l’avait piqué. Mais c’était à cause de moi, a-t-il déclaré. J’étais fantastique. Je ressemblais à une amazone, ou je ne sais pas quoi, et pendant un moment j’ai cru qu’il me draguait – de sa façon un peu

maladroite et timide. Mais ensuite, j'ai compris qu'il recherchait tout autre chose.

— Quoi ?

— Il ne voulait pas que le reportage repasse, ni qu'il soit diffusé dans d'autres pays.

— Et pourquoi ?

— Vous le savez sans doute mieux que moi. Quelque chose l'inquiétait.

— Avez-vous pu vous faire une idée de quoi ?

— Sans doute les talibans. Ils l'avaient torturé, tout ce merdier.

— Ou alors il en faisait partie, plutôt ?

Tove la regarda avec scepticisme.

— Mais non...

— Pourquoi cela serait-il si invraisemblable ?

Tove réfléchit.

— Il ne ressemblait pas vraiment à un fanatique. Par exemple, il avait une sacrée descente.

Donc vous avez aussi picolé, pensa Micaela, et tu nous l'as caché. Mais elle s'efforça de ne pas montrer sa colère. Elle ne voulait pas déclencher de mécanismes de défense chez Tove, aussi se contenta-t-elle d'un sourire amusé, comme s'il s'agissait juste d'une information plaisante.

— Qu'a-t-il bu ?

— D'abord de la bière, puis il a voulu de la vodka. Ça n'avait pas l'air d'être la première fois qu'il en commandait.

— De quoi avez-vous parlé ?

Tove Lehmann se plongea dans ses pensées puis pesa soigneusement chacun de ses mots.

— D'un peu tout, s'il se plaisait en Suède, tout ça. Puis on a causé football, bien sûr, ses joueurs préférés, etc., et il m'a raconté qu'il avait acheté sa tenue d'arbitre sur une place de Kaboul. Elle datait des années 1950, quelque chose comme ça. Il adorait son côté rétro. Il était vraiment très... spécial, et il savait des choses qui m'ont fait tiquer.

— Comme quoi ?

— Il avait lu Dostoïevski et tout ça, en tout cas il le prétendait. Mais après, il est devenu un peu vaseux et s'est mis à parler de trucs affreux qu'il avait vus en Afghanistan. Un président, ou je ne sais qui, que les talibans avaient pendu à un feu rouge après lui avoir coupé la bite. Puis une femme

qu'ils avaient abattue d'une balle à l'arrière de la tête. Il avait été obligé d'assister à l'exécution.

Micaela pensa au meurtre de cette violoniste, dont Jonas lui avait parlé, mais elle se souvint que les talibans avaient effectivement abattu des femmes lors d'exécutions publiques et forcé les gens à venir y assister. Elle-même avait vu une terrible vidéo du Ghazi Stadium de Kaboul.

— Pourquoi croyez-vous qu'il vous a raconté ça ?

— Je ne sais pas, répondit Tove. Il était assez soûl, et je ne me rappelle plus très bien. Mais c'était comme s'il y avait assisté de très près. Cette femme était si maigre, disait-il. Il avait vu ses omoplates sous son chemisier.

— Son chemisier ?

— Sa burqa, peut-être. Je ne me rappelle pas. Mais je me souviens qu'il me regardait avec une intensité incroyable en me racontant ça. Comme si ça l'avait vraiment marqué.

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé ?

Tove Lehmann balaya la cafétéria du regard avec à nouveau l'air de vouloir prendre la fuite.

— Parce qu'il m'a appelée à nouveau quelques jours après notre rencontre, furieux.

— De quoi ?

— Le reportage avait été rediffusé dans les programmes de la matinée, et l'AFP avait utilisé une partie de son interview dans un sujet sur le foot sous les talibans. Un sujet diffusé dans quelque chose comme quinze pays.

— Donc vous n'avez pas réussi à empêcher ça.

— Une fois nos reportages diffusés, on n'a plus beaucoup de pouvoir dessus.

— Vous le lui aviez expliqué, à lui aussi ?

Tove regarda ses mains.

— Peut-être pas de façon aussi directe.

— Donc il était déçu.

— Il a dit qu'ils allaient venir le chercher, maintenant. Il a crié que je l'avais trompé, et plein d'autres conneries, et je me suis défendue : « Si tu avais si peur d'eux, pourquoi avoir accepté cette interview ? » Il m'a raccroché au nez. Ça a été notre dernier contact.

— Puis il a été assassiné.

Le regard de Tove se tourna vers la fenêtre. Ses mâchoires se crispèrent.

— Et comme vous avez eu des remords d’avoir attiré ses ennemis, vous avez gardé ces rencontres pour vous ? avança Micaela.

— Qu’est-ce que j’aurais dû faire, selon vous ? Entrer dans une putain de machine à remonter le temps et tout arranger ?

Micaela la regarda d’un air conciliant.

— Si ça peut vous aider, laissez-moi vous dire que c’est nous qui avons foiré l’enquête, pas vous.

— Merci.

— De rien.

— Pardon, mais qu’est-il arrivé à votre visage ? demanda Tove.

— Je suis tombée.

— Ce n’est pas beau à voir, vous auriez dû rester chez vous aujourd’hui.

— Peu importe. Et cette femme abattue d’une balle dans la tête, Kabir n’a rien dit de plus à son sujet ?

— Non. Mais rétrospectivement... je ne sais pas.

Micaela se pencha en avant.

— Quoi ?

— Il m’a semblé s’exciter en parlant d’elle. Il avait de la *Schadenfreude* dans le regard, comme aurait dit mon père.

Les pas s’approchaient, et Sigrid aperçut la silhouette d’un homme dans l’embrasure de la porte. Elle était si effrayée qu’elle mit un moment à comprendre que c’était Magnus.

— Mon Dieu, Magnus, ce que tu m’as fait peur, dit-elle.

Il aurait pu frapper, ou au moins répondre à son appel. Mais elle n’en fit pas la remarque. Quelque chose dans son regard et dans son attitude l’empêcha de se détendre tout à fait. Magnus portait un costume à double boutonnage et une cravate rouge, et il roulait des yeux inquiets, comme s’il cherchait quelque chose. Il avait l’air d’avoir grossi depuis la dernière fois, ce qui renforçait l’impression de bulldozer qui émanait de son corps.

— Qu’est-ce qui se passe, bordel ? lâcha-t-il.

« Qu’est-ce qui se passe, bordel, toi-même », voulut-elle répondre.

— Ton frère va mal.

— Oh non ! dit Magnus en se précipitant à son chevet.

Il souleva la paupière de Hans et lui donna lui aussi quelques gifles. Hans se mit à gémir, et même à marmonner quelques phrases confuses.

— Bon. Rien de grave. Il sera bientôt sur pied.

— Je trouve quand même que nous devrions appeler le docteur Richter.

— Bah, laisse-le dormir. Mais qu'est-ce que c'est que tout ce cirque, à la fin ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— L'autre jour, il était en pleine forme pour me casser les pieds, et le voilà à plat et complètement drogué.

— Il est à nouveau déprimé, tu le sais bien, Magnus.

— Oui, oui. Mais d'habitude, il s'en tient à un état à la fois, continua-t-il d'une voix qu'elle trouva froide.

Elle eut envie de lui demander s'il avait quelque chose à voir avec la voiture diplomatique garée dehors, et peut-être le devina-t-il. Magnus lui donna une tape sur l'épaule en lui expliquant quelle chance c'était pour Hans de l'avoir auprès de lui :

— Tu es un roc, Sigrid. Va donc lui préparer un peu de café pendant que je jette un petit coup d'œil, je veux voir comment il est installé.

Il quitta la chambre de sa démarche penchée et un peu agressive. Un moment, elle ne sut pas quoi faire. Puis elle lui emboîta le pas, réalisant qu'il était à la recherche de quelque chose en particulier.

— Je ne comprends rien à ce foutu appartement, c'est un vrai labyrinthe, pesta-t-il.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Son bureau.

— Il est là, sur la gauche, mais...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Magnus se précipita à l'intérieur de la pièce et se mit à fouiller dans les papiers de son frère avec une énergie impatiente et irritée. Elle sentit instinctivement que ça n'allait pas, qu'il n'avait pas le droit de faire ça.

— Je crois vraiment que..., commença-t-elle.

— *Iris afghanica*, lut Magnus dans un carnet posé sur le bureau. Il fait des recherches en botanique ?

— S'il te plaît, Magnus...

— Tu as le mot de passe de son ordinateur ?

— Je dois te demander de partir d'ici.

— Bah, nous n'avons aucun secret l'un pour l'autre, rétorqua-t-il, totalement indifférent à ses paroles, avant d'allumer l'ordinateur.

Sigrid s'interrogea sur la façon de le faire sortir de là avec amabilité mais fermeté. Mais à cet instant, elle entendit des pas approcher, des pas traînants, puis ces mots :

— Je dirais plutôt que nous avons uniquement des secrets l'un pour l'autre. Ce n'est que rarement que nous levons le voile et feignons la franchise.

— Hans, fit-elle en se retournant. Tu ne devrais pas être debout.

C'était la pure vérité et ça se voyait : en sueur, engourdi, les cheveux gras et collés sur une de ses tempes, il avait du mal à tenir sur ses jambes. Il s'appuya au chambranle de la porte, essoufflé et comme pris d'un malaise. Mais il s'était levé, ce qui devait signifier que son état n'était pas une urgence.

— En d'autres termes, Magnus, va-t'en d'ici ! reprit-il.

— Oui, oui, bien sûr, bien sûr. Mais je me suis inquiété pour toi en te voyant à nouveau délirer au sujet de Kabir. Tu ne t'es pas déjà fait assez d'ennemis ?

— Je les collectionne. Dehors, cracha Hans.

Un bref instant, les deux frères parurent sur le point de se jeter l'un sur l'autre. Mais Magnus sourit, non sans chaleur, et se tourna vers Sigrid.

— Tu vois, rien de grave.

Il sortit de la pièce en donnant une tape aimable sur l'épaule de son frère. Ça aurait presque pu être émouvant.

Hans eut à son tour un petit sourire en coin, comme si lui aussi était plus amusé qu'en colère. Elle se souvint de scènes de leur enfance où ils se battaient de la même façon l'un contre l'autre, pour se réconcilier une seconde après... sauf que, cette fois-ci, ce n'était qu'en surface. Le non-dit menaçant continuait de flotter dans l'air.

Magnus observa les mouvements de son frère, l'air de délibérer avec lui-même.

— Tu peux t'occuper de ce que bon te semble, bien sûr, dit-il.

— C'est généreux de ta part.

— Mais je suis ennuyé quand tes recherches se répandent presque instantanément dans les couloirs de la police de Solna.

Hans dévisagea son frère, étonné, comme s'il ne comprenait pas, ou plutôt comme s'il venait brusquement de se vider de son sang.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je viens de recevoir un coup de fil de notre chef de la police, Falkegren. Il semblait très stressé et nous a demandé s'il était exact que nous avions confirmé tes conclusions au sujet des lésions observées sur le corps de Kabir.

Hans ne répondit pas. Il se contenta de se diriger vers le séjour. Mais il tituba et Magnus se précipita pour le guider vers le canapé. Hans s'y affala, haletant, les yeux clos, comme si ces quelques mètres l'avaient épuisé.

— Aurais-tu une idée de pourquoi le chef de la police s'est brusquement réveillé complètement parano ? reprit Magnus.

— Peut-être parce que vous avez étouffé la vérité, par exemple.

— Ça n'est pas si simple, tu le sais bien.

— Surtout quand on est disposé à se plier à la volonté des puissants, grommela Hans.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, cracha Magnus. Mais nous t'expliquerons volontiers. Kleeberger peut te recevoir aujourd'hui à 15 heures.

Hans se prit le front.

— Je ne suis pas sûr que j'aurai la force.

— Est-ce que tu ne devrais pas oublier cette histoire et aller en désintoxication ?

— Oui, peut-être.

Sigrid vit la satisfaction sur le visage de Magnus, même s'il faisait de son mieux pour la cacher.

— De toute façon, cette affaire n'a rien qui puisse te stimuler.

— Non, sans doute pas.

— Alors qu'est-ce qui a relancé la machine, cette fois ? demanda Magnus avec un air faussement distrait.

Sigrid tendit alors l'oreille car, même sans savoir exactement de quoi il retournait, elle comprit en cet instant deux choses : d'une part, que la réponse à la question de Magnus était Micaela – c'était elle qui avait fait reprendre à Hans une sorte d'enquête. D'autre part, que Magnus cachait quelque chose et qu'il ne voulait pas que Hans y mette le nez. En temps normal, elle n'aurait pas douté une seconde que Hans l'ait saisi beaucoup mieux qu'elle. Mais à présent, elle ne savait pas trop, et elle s'inquiéta qu'il en dise trop.

— Je crois que Hans a besoin de se reposer, lança-t-elle.

— Ne te mêle pas de ça, Sigrid. Ça te dépasse.

Magnus se retourna vers son frère.

— Avec qui as-tu parlé ?

— J'ai rencontré une personne dans le métro, répondit Hans comme s'il ne se doutait de rien ou même n'était plus vraiment là.

— Dans le métro ?

— Oui. Je cherche toujours à varier les plaisirs.

Il plissa les yeux vers la grande fenêtre d'atelier avec l'ombre d'un sourire, ce qui devait être bon signe, pensa Sigrid.

— Et qui était-ce ?

— Je devais être drogué cette fois-là aussi, dit-il d'une voix traînante. Je ne me souviens pas bien.

— Arrête ton char.

— Mais pas du tout, je suis quelqu'un de sérieux, comme toujours. Mais ça va te faire plaisir, je n'ai pas la force de voir Kleeberger aujourd'hui. Vous pouvez continuer vos petites intrigues entre vous.

— Sage décision, déclara Magnus, la mine beaucoup trop réjouie.

Sigrid aurait voulu crier à Hans : « Ne cède pas, va voir Kleeberger, mets-les au pied du mur ! » Mais ce n'était sûrement qu'un désir primaire de vengeance contre Magnus, qui lui avait fait si peur, et en tout état de cause cela ne la regardait pas. Elle raccompagna ce dernier à la porte.

Micaela sortit du siège de la télévision en songeant à Kabir. Quel genre de personne était-il, en fait ? Elle ne le savait toujours pas, et sa migraine ne lui laissait aucun répit. Elle regrettait de ne pas être restée chez elle avec Vanessa. Elle n'aurait pas dû faire semblant d'être forte tout le temps comme ça, et c'était tout simplement ridicule de penser réussir là où les autres enquêteurs du groupe s'étaient cassé les dents.

Plus bas dans Oxenstiernsgatan, un tournage était en cours. Elle passa sur l'autre trottoir et continua vers Strandvägen. C'était le mois d'avril, mais il n'y avait pas de printemps dans l'air. Le ciel était sombre, et elle serra son blouson autour de son corps. Là-bas, vers Djurgårdsbron, il lui sembla apercevoir Julia. Mais elle se trompait probablement. De loin, toutes les jeunes femmes ressemblaient à Julia par ici, se dit-elle : légères, belles, bien habillées. Qu'est-ce que ça avait bien pu être de grandir en étant la fille de Rekke ?

As-tu peur de ne pas être à la hauteur et de le décevoir ? Ou bien considères-tu qu'être brillante va de soi, que c'est un des privilèges que tu as reçus à la naissance ? Micaela laissa libre cours à ses pensées jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent sur la Prison of Darkness, qui paraissait tout droit surgir de quelque conte cruel.

Ce qu'elle avait appris au sujet de cet établissement ne faisait pas que bouleverser l'enquête. Ça modifiait aussi sa vision de Kabir. La torture avait toujours eu pour elle une charge émotionnelle particulière. Son père avait été torturé au Chili. Cela avait constitué une part de sa personnalité, et peut-être était-ce pour ça qu'elle s'était tout de suite attachée à Kabir. Elle avait cru que, comme son père, il avait été brutalisé en raison de ses convictions. Mais à présent... n'emportait-il pas avec lui un peu de l'obscurité de cette prison ?

N'empêche, il avait été torturé. Peut-être même plus durement que ce qu'ils avaient d'abord pensé. Deux images entraient en collision dans sa conscience : Kabir victime, et Kabir auteur plausible de quelque chose d'innommable survenu à Kaboul. Mais elle s'efforçait de ne pas spéculer, en tout cas pas avant d'avoir parlé avec Rekke. Elle n'était plus très loin à présent.

Devait-elle monter directement ou appeler d'abord ? Aucune des deux options ne la tentait. Elle désirait le voir pour lui rapporter ce que Jonas Beijer lui avait raconté. Son corps se tendait même d'impatience. Mais son vieux complexe d'infériorité revenait également. Pourquoi était-elle si ridicule ? Elle chassa le souvenir de Rekke à Djursholm et se le remémora plutôt sur le quai du métro.

Cela lui donna un peu de courage, et elle l'appela. Mais bien sûr il ne répondit pas, et elle envisagea un instant de rentrer chez elle voir si Vanessa était toujours là. C'est alors que Rekke rappela, la faisant sursauter.

— Salut, lança-t-elle.

— Comment ça va ?

Il paraissait las.

— Ça va. Vous avez l'air fatigué.

— Ce n'est pas si grave.

— J'ai du nouveau.

— C'est bien, lâcha-t-il comme s'il n'en avait rien à faire, voire ne l'écoutait pas.

Peut-être ferait-elle mieux de le laisser tranquille. Puis Micaela se dit qu'elle pouvait bien cracher le morceau malgré tout.

— Kabir, il...

— Où êtes-vous ? l'interrompit-il.

— Tout près.

— Mais montez donc.

Il semblait un peu buter sur les mots mais, sans plus réfléchir, elle tourna dans Grevgatan et s'avança jusqu'à la porte jaune du 2B.

OceanofPDF.com

21

Assis à son bureau, Martin Falkegren eut un accès de panique. Les Américains avaient-ils vraiment torturé Kabir ? Le professeur Rekke avait-il vu juste malgré tout ?

C'était presque ce qu'il lui avait semblé en parlant avec son frère. Tout cela allait-il à présent leur revenir à la figure ? Les choses avaient déjà été assez pénibles quand ils avaient dû relâcher Giuseppe Costa, alors maintenant... que pouvait-il arriver ? Ils allaient sûrement se faire à nouveau étriller par la presse.

Il repoussa l'idée et songea à Rekke, à la fois où il l'avait entendu en conférence à l'université. On ne parlait que de lui, et il avait été si fier de réussir à l'impliquer dans leur enquête. *Quel éclair de génie*, avait-il alors pensé. *Bien joué !*

Mais par la suite... comme tout avait changé.

Charles Bruckner, de l'ambassade américaine – dont il venait tout juste de faire la connaissance, par hasard, espérait-il – l'avait appelé pour lui dire que le professeur n'était pas digne de confiance et, comme l'idiot qu'il était, il s'était laissé persuader. Mais maintenant... merde, merde... il ne pouvait s'empêcher de se demander si Charles ne l'avait pas en fait utilisé, en lui mentant effrontément.

Non, non... Martin refusait de le croire. Les Américains n'auraient pas enchaîné et torturé l'arbitre, comme des barbares ? Ce n'était quand même pas possible ?

Quoi qu'il en soit, il fallait agir. Il avala les derniers bonbons à la réglisse du bol posé sur la table et appela Fransson. Celui-ci répondit à la première sonnerie en lui déclarant que c'était bien qu'il appelle.

— Pourquoi ça, bien ?

— Parce qu'on envisage de réintégrer Vargas dans l'équipe qui bosse sur le meurtre de Kabir.

Martin se souvint que Jonas Beijer l'avait mentionné, et il essaya de comprendre si c'était lié à ces nouvelles informations.

— Jamais de la vie, dit-il. Son frère n'est pas une sorte de mafioso ?

— En gros, oui. Mais l'enquête a besoin d'une énergie nouvelle, et il se trouve qu'elle a obtenu des éléments nouveaux.

— Ah, vraiment ? fit Martin, mal à l'aise.

— Et puis, de toute façon, elle creuse l'affaire de son côté.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je viens d'avoir un appel de Tove Lehmann, la journaliste, vous savez, celle qui a fait ce reportage sur Kabir pour le journal du sport. Vargas est allée lui causer de sa propre initiative.

— Mais on ne va pas la récompenser pour ça ?

— Peut-être pas. Mais je crois qu'il peut être bon de l'avoir dans les parages, à ce stade de l'enquête.

Falkegren essaya de mettre de l'ordre dans ses idées. Il y avait comme une tempête sous son crâne.

— C'est Jonas qui a proposé ça ?

Fransson hésita.

— Oui, c'est lui.

— Il a indiqué qu'il m'avait parlé ?

— Ça ne me dit rien.

Ce n'est pas plus mal, pensa Martin en décidant de rappeler Magnus Rekke pour le forcer à jouer cartes sur table.

Micaela se retourna. Elle avait l'impression d'être suivie. Mais elle ne vit qu'un jeune homme, devant le porche voisin, qui regardait vers l'eau. *Ce n'est sûrement rien*, se dit-elle en montant dans l'ascenseur. Mme Hansson l'accueillit à la porte. Elle était au téléphone et lui fit signe que Hans était au lit. Micaela se débarrassa de sa veste et traversa le séjour, passant devant le piano à queue. Il y avait quelque chose de solennel à marcher sur ce parquet. Elle avait toujours l'impression de pénétrer dans un monde inconnu et interdit. Elle se souvint alors de son père et de tous les livres qu'il y avait à la maison de son temps, mais que Lucas avait évacués, comme pour montrer que c'était lui qui avait pris la succession.

— Euh, bonjour, je peux entrer ? lança-t-elle en approchant de la chambre.

— Bienvenue, répondit Rekke.

Elle sentit à nouveau combien elle désirait lui raconter ce qu'elle avait entendu. Mais ses espoirs s'éteignirent en le voyant. Il était assis tout habillé dans son lit. Tout chez lui semblait fané et pâle, et il peinait à garder les yeux ouverts. Il avait meilleure allure quand elle l'avait intercepté sur le quai du métro.

— Bonsoir, dit-il.

— C'est à peine le début de l'après-midi.

— Ah, oui, marmonna-t-il. Comment va votre migraine ?

— Beaucoup mieux d'un coup, en vous voyant.

— Alors, j'ai déjà réussi quelque chose.

— Qu'avez-vous fait ? s'enquit-elle, inquiète.

— Je n'ai pas été raisonnable.

— J'aurais dû jeter vos cachets. Je vais peut-être même le faire de ce pas.

Rekke lui adressa un pâle sourire. Il bougea les lèvres, comme pour prononcer quelques paroles légères à ce sujet, mais parut ne plus en avoir la force. Son visage se défit et, d'une main tremblante, il essuya son front en sueur.

— Il faut vous ressaisir, déclara-t-elle avec une véhémence qui l'étonna.

— C'est vrai.

— Mme Hansson prétend qu'ils vous surveillent. Qu'une voiture louche a stationné là dehors.

— Ce n'est sans doute pas si étonnant que ça.

Elle le considéra attentivement : il semblait complètement éteint, et elle chercha les mots justes.

— J'ai du nouveau.

Elle attendit un peu, dans l'espoir qu'il demande quoi. Mais il paraissait juste découragé, et désireux de disparaître loin d'elle.

— C'est ce que vous disiez..., murmura-t-il.

— Kabir était vraiment lié aux talibans.

— Ah bon, fit-il sans curiosité.

— Il était un bon ami du mollah Zakaria, l'Égyptien apatride, vous savez, qui a été l'un des plus grands leaders du mouvement taliban. Celui

qui a été abattu l'an dernier à Copenhague par les services de sécurité de la police danoise.

Rekke opina du chef, et elle eut alors l'impression qu'elle allait enfin avoir son attention. Mais il se contenta de fermer les yeux en plissant le front.

— Je suis désolé, j'ai besoin de me reposer. On peut peut-être se reparler demain ?

Micaela eut la tentation de lui crier dessus, mais ça n'aurait servi à rien, aussi se laissa-t-elle tomber dans le fauteuil brun de la chambre en se demandant si elle allait attendre qu'il se réveille ou rentrer chez elle sans autre forme de procès. Elle n'avait envie de rien. Elle se sentait soudain seule. Elle avait désiré lui parler et, bien évidemment, espéré qu'il verrait à nouveau quelque chose que personne d'autre n'avait saisi.

Mais il restait juste couché là, avec une expression douloureuse, semblable à celle de Simón et tant d'autres drogués qu'elle avait rencontrés au travail, et elle eut la même impression que sur le quai du métro. Toute son admiration antérieure était balayée, et, au lieu d'un brillant universitaire, d'un personnage clairvoyant, elle ne voyait plus qu'une épave, un homme incapable de se ressaisir. Elle resta ainsi un petit moment, laissant ses pensées vagabonder.

Micaela l'entendit finalement soupirer, se retourner, et surtout à défaut d'autre chose, elle lança :

— Il persécutait les musiciens. Détruisait leurs instruments.

Rekke souleva les paupières et regarda le plafond.

— Quoi ?

— Dans un accès de fureur, Kabir a démoli entre autres choses une clarinette et un violon, une crise complètement dingue.

Il se tourna lentement vers elle, puis ferma à nouveau les yeux en respirant péniblement, et elle songea : *Ça ne vaut pas la peine de lui parler.* Plus loin sur Strandvägen, une ambulance passa en hurlant. Le vent fit trembler les vitres et elle se leva pour partir, ou juste aller voir à la cuisine si Mme Hansson avait fini sa conversation téléphonique.

Mais à ce moment précis, alors qu'elle s'était à moitié détournée, il sursauta. Sous ses paupières, ses pupilles se mirent à s'agiter comme s'il rêvait ou avait une vision, et son corps se tendit, à croire que son épuisement total était remplacé par une grande tension.

Puis il leva soudain le bras droit et balaya la chambre d'un geste étrangement familier, rappelant le mouvement gracieux d'une danse.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-elle.

— Vous pouvez m'aider ? J'ai besoin...

Il lui tendit la main et, d'ahan, elle le tira hors du lit.

— Quoi ? De quoi avez-vous besoin ?

— De quelque chose pour dissiper le brouillard. Il faut que je réfléchisse, lâcha-t-il en titubant vers la salle de bains.

Carl Fransson aurait voulu monter les escaliers quatre à quatre pour faire un esclandre dans le bureau du chef de la police. Mais il se sentait trop lourd pour des mouvements aussi radicaux. Il fallait vraiment qu'il perde du poids. Ça, et tout le reste. Mais il verrait ça plus tard, cet été. Pour le moment, il avait trop à faire, et voilà que Jonas Beijer venait se planter devant lui avec son air agaçant et ses exigences. Putain, c'était n'importe quoi.

— Bordel, comment il a pu étouffer un truc pareil ? dit-il.

Jonas Beijer écarta les bras.

— Une source à l'ambassade américaine le lui a démenti, et peut-être qu'il n'y croyait pas lui-même. Il a une haute idée de l'état de droit aux États-Unis.

La colère de Fransson redoubla.

— C'est pratiquement passible de poursuites, tonna-t-il.

— C'est assez grave, oui.

— Que faisons-nous, maintenant ?

— Voyons si c'est exact, pour commencer. Mais aux Affaires étrangères, je ne trouve personne qui soit au courant.

— Alors comment Vargas pouvait-elle savoir ça ?

Jonas avait l'air de connaître la réponse sans vouloir la révéler, ce qui énerva Fransson.

— Je me doutais bien que Kabir était une sorte de terroriste, grommela-t-il.

— Ah oui ?

— Depuis le début.

Ce n'était peut-être pas tout à fait exact, mais pas tout à fait faux non plus. Il s'était déjà senti sceptique à l'égard de Kabir quand tous les autres

l'encensaient, et l'avancement de leur enquête lui avait donné raison. Il est vrai que celui-ci demeurerait insaisissable, recueillir des informations en Afghanistan n'avait pas été une partie de plaisir. Ce n'était pas seulement la barrière de la langue, les mauvaises liaisons téléphoniques ni les lourdeurs bureaucratiques à Kaboul. Il y avait aussi quelque chose de louche, une forme de résistance.

— On n'aurait pas dû faire autant confiance aux Américains de Kaboul, dit Beijer.

— Qu'est-ce qu'on aurait dû faire, alors ? répliqua Fransson, fâché. La police locale est complètement corrompue.

— Je ne sais pas bien.

— Bon, file, maintenant, et vois si tu peux obtenir confirmation de ce truc de dingue, siffla-t-il.

Pour une raison inconnue, il pensa à Lovisa Rekke. Elle se présentait toujours à son esprit quand il se sentait le plus vulnérable, comme si tout son être lui rappelait ce qu'il ne pouvait pas avoir. Par acquit de conscience, il intima à Jonas Beijer de se dépêcher.

Rekke ouvrit le placard à pharmacie dans la salle de bains et se demanda ce qu'il devait prendre. Il lui fallait un remontant. Il avait désespérément besoin de s'éclaircir les idées.

Il mit l'armoire sens dessus dessous et finit par choisir une boîte d'Attentin. Il en avala une poignée. Un peu exagéré peut-être, mais il y avait là quelque chose qu'il fallait qu'il tente de comprendre. Il retrouva Micaela sur le canapé devant le piano. Elle paraissait à la fois inquiète et curieuse, et il s'efforça de marcher droit tout en allant s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle afin d'examiner le bleu sur son visage.

— Donc, Kabir détruisait des instruments de musique.

— Dans des accès de colère, apparemment, répondit-elle.

— De son propre chef ?

— Non, il semble avoir pris part à la persécution des musiciens par les talibans. Il avait des liens informels avec un de leurs ministères.

Il réfléchit encore un peu.

— Vous avez parlé d'une clarinette et d'un violon. Ce ne sont pas des instruments très courants, là-bas.

Elle le regarda intensément, presque avec espoir.

— C'était au printemps 1997. Les talibans pourchassaient les personnes jouant de la musique classique occidentale et ayant été formées par les Russes. Des meurtres ont également eu lieu, selon mon collègue, entre autres celui d'une violoniste très douée.

— Intéressant, dit-il avant de fermer les yeux.

Rekke sembla entrer dans une sorte de transe. Son corps se contracta et ses pupilles se mirent de nouveau à bouger sous ses paupières. Faisait-il une crise ? Micaela en eut l'impression. Mais il ouvrit bientôt les yeux et commença à trépigner de la jambe gauche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Il se tourna vers elle.

— Comment le dire sans passer pour un fou ? J'ai été très tôt intrigué par les mouvements de Kabir sur le terrain de foot.

— Comme nous tous. Ils étaient spéciaux.

— Ils étaient spéciaux. Mais j'y ai aussi vu quelque chose de plus spécifique. En tout cas, pendant un temps. Puis j'ai rejeté l'idée, que j'ai considérée comme une projection, une sorte de déformation professionnelle.

— Comment ça ?

— Je croyais que mon ancien métier parasitait ma perception des choses. Quand je suis en phase maniaque, mon regard est un peu comme un miroir : je vois ma propre réalité chez les autres.

— Et donc, qu'avez-vous vu dans les mouvements de Kabir ?

— J'ai vu une technique qui paraissait avoir été transposée d'un monde à l'autre. Mais avant tout, je me suis vu moi-même à la Juilliard. J'ai vu ce que je n'ai jamais vraiment maîtrisé.

— À savoir ?

— Le mouvement montant pour le crescendo, descendant pour le diminuendo. J'ai cru repérer le petit geste nerveux pour le staccato, le lent balayé du legato. J'ai pensé reconnaître le pouvoir grandiose de celui qui met en branle et qui fait taire.

— Qu'essayez-vous de dire ?

— Qu'à certains moments, à Grimsta, les mains de Kabir produisaient des gestes qui avaient l'air étudiés, dont son corps paraissait avoir gardé la mémoire, comme s'il s'y était exercé des heures, des jours et des années,

mais pas pour arbitrer, plutôt pour faire face à un orchestre. J'avais tout simplement l'impression que Kabir avait été chef d'orchestre. Ou du moins qu'il avait rêvé de le devenir et s'y était entraîné. Il m'a même semblé discerner quelque chose de russe dans sa technique. Des traits empruntés à Musin et Belinski.

— Ça paraît... étrange.

— Oui, répondit-il pensivement. Pas exactement ce à quoi on s'attend chez un mécanicien venant d'un petit village près de Kandahar.

— Et pourtant vous y croyez ?

— Je crois en tout cas ne pas être forcément fou.

Elle frémit, comme quand Rekke avait parlé des blessures de Kabir.

— Donc vous voulez dire que cette haine de la musique avait peut-être autrefois...

— ... été de l'amour, compléta Rekke.

— Mon Dieu, que faire ?

— Nous devrions étudier de plus près cette persécution des musiciens et comprendre pourquoi Kabir y a pris part. Vous ne disiez pas qu'une violoniste avait aussi été assassinée ?

— Si.

— Alors renseignons-nous à ce sujet et faisons l'inventaire du cercle qui jouait de la musique classique à Kaboul sous l'occupation soviétique.

Elle regarda vers le piano et se sourit à elle-même, comme si on lui avait rendu quelque chose qu'elle ne savait même pas avoir perdu.

22

Micaela se rendit à la cuisine pour réfléchir. Elle se souvenait de la première fois où elle avait remarqué les mouvements de Kabir sur le terrain.

C'était au cours de sa première semaine au sein de l'équipe. Comme souvent à cette époque, elle n'avait aucune mission concrète. La plupart du temps, elle restait à la disposition des autres pour diverses courses ou rapides vérifications. Pour cette raison, elle avait tout le loisir de prendre en secret des initiatives personnelles et de s'absorber à l'occasion dans ce qui n'était pas nécessairement important mais qui l'intéressait sur le moment.

Un matin, elle avait visionné l'enregistrement du match de Grimsta réalisé par l'équipe junior de Bromma, principalement pour voir Beppe faire irruption comme un fou dans la surface de réparation vers la fin, mais aussi pour observer le match sans a priori, et c'est alors qu'elle s'était surprise à ne plus quitter Kabir des yeux. Elle n'avait d'abord pas su ce qui la fascinait ainsi – il n'apparaissait pas si fréquemment à l'image. Mais au bout de plusieurs minutes, elle avait compris que ce n'était pas uniquement ses yeux tristes et l'expression grave de son visage qui l'intéressaient chez lui, mais aussi ses mouvements. Pas seulement parce qu'ils étaient particuliers et saccadés. Leur timing, lui aussi, était remarquable.

— Kabir gesticule bizarrement, avait-elle lancé à Jonas Beijer qui passait justement par là.

Jonas avait eu un sourire en coin.

— Je sais. Comme un petit Napoléon.

Elle n'avait pas trouvé que Napoléon soit une comparaison particulièrement bonne. Ses gestes semblaient parfois rageurs et forcés, mais d'autres fois ronds, comme des caresses. Cela donnait l'impression que Kabir ne se contentait pas d'arbitrer le match, mais qu'il s'imaginait

commander le jeu lui-même. « Allez, allez », paraissaient dire ses mains quand les équipes changeaient de côté. « En avant, en avant », mimait-il quand les joueurs attaquaient.

Elle avait abordé la question avec Fransson.

— Oui, oui, avait-il répliqué. C'est un peu spécial, mais pas de quoi en faire tout un plat. Nous aussi, ça nous arrive de gesticuler.

Ce qui était vrai, bien entendu. Elle avait pourtant continué d'y penser. Pas comme quelque chose d'essentiel, mais elle s'était quand même interrogée, et avait fini par se dire que ces gestes renforçaient l'autorité de Kabir. Chef d'orchestre... était-ce seulement possible ?

— À quel point en êtes-vous sûr ? demanda-t-elle à Rekke en revenant de la cuisine avec un verre d'eau.

Ce dernier se tenait penché, la tête entre les mains. Dehors, le vent battait contre la fenêtre d'atelier.

— À quel point êtes-vous sûr qu'il a été chef d'orchestre ? répéta-t-elle.

Il s'affaissa un peu plus.

— Pas sûr du tout. Ainsi que je vous l'ai dit, on ne peut plus vraiment se fier à moi.

— Mais..., tenta-t-elle en s'asseyant à côté de lui.

— Mais c'est clair, reprit-il comme pour se montrer conciliant. Une fois une idée de ce genre formulée, des circonstances apparaissent toujours pour la conforter. L'éclairage change.

— Et c'est ce qui est en train de se produire, vous voulez dire ?

— Oui, un peu, mais il faudrait pour commencer que j'examine à nouveau les photos de l'autopsie.

— Que voulez-vous y chercher ?

— Je préfère ne pas en parler pour le moment. Tout ce que je peux dire, c'est que, s'il a vraiment été chef d'orchestre, ou en tout cas s'y est entraîné, il a dû lui aussi jouer d'un instrument. Personne ne devient chef d'orchestre sans d'abord maîtriser un instrument, et autrefois je parvenais souvent, ou en tout cas je pensais pouvoir...

Il s'interrompit en se prenant le front.

— Que pensiez-vous pouvoir faire ?

— Rien. Non, rien, répliqua-t-il.

Il paraissait osciller sans cesse entre découragement et espoir, et elle eut envie de lui serrer fort les poignets ou, encore mieux, de le secouer comme une poupée de chiffon.

— On va quand même vérifier ça, déclara-t-elle. Le cercle de ceux qui jouaient de la musique classique au temps de l'occupation soviétique, c'est bien ça ?

— Oui, et ce point de départ est sans doute assez bon.

— Que voulez-vous dire ?

— L'Afghanistan a une tradition musicale qui lui est propre, avec d'autres sortes d'instruments. Si on parle de musique classique, là-bas, on veut presque toujours parler de l'hindoustani, la musique classique du nord de l'Inde.

— À quoi ça ressemble ?

Il cligna des yeux en posant une main sur sa poitrine.

— C'est complètement différent. Si notre musique classique a une histoire vieille de cinq cents ans, c'est là une tradition qui remonte à trois mille ans, et qui est fortement liée à la religion. L'hindoustani présente douze demi-tons, comme la musique occidentale. Mais l'intervalle entre eux n'est pas égal, et les musiciens ne distinguent pas entre majeur et mineur. Ils n'ont pas d'accords, ni de polyphonie, et la mélodie est souvent improvisée.

— D'accord, fit-elle. Et quelles conséquences pour nous ?

— Presque tous les musiciens classiques là-bas se reconnaissent dans cette tradition hindoustani. Ceux qui jouaient de la clarinette ou du violon selon le modèle occidental, et qui dirigeaient comme Kabir semblait le faire, ne peuvent pas avoir été bien nombreux. J'ai du mal à imaginer qu'il ait pu se trouver pour eux une formation supérieure autre que soviétique.

— Vous voulez dire que notre terrain d'investigation devrait être limité.

— Sans aucun doute, et je crois que les personnes pratiquant la musique classique occidentale doivent avoir grandi sous une forme ou une autre d'influence britannique ou européenne.

Elle se tut en s'efforçant de clarifier ses idées. Étaient-ils en train de s'égarer, ou les théories de Rekke pouvaient-elles être exactes ? Elle ne savait pas. Mais si celles-ci étaient vraies, Kabir devait être un personnage tout autre que celui qu'ils imaginaient, et vraisemblablement avoir un autre nom. Elle se souvint de ce que lui avait confié Tove Lehmann. Que Kabir parlait bien l'anglais et prétendait avoir lu des auteurs russes. En outre... Elle n'y tint plus.

— Je peux vous poser une question à propos d'autre chose ?

Il hocha la tête.

— Bien sûr.

— *Schadenfreude*, lança-t-elle. Que signifie ce terme ?

Il la regarda avec étonnement, comme s'il ne s'attendait pas du tout à ça.

— C'est une expression allemande. De *schade*, « mal », et *freude*, « joie ». Le plaisir d'assister au malheur d'autrui. Il y a la même expression en suédois, mais je la préfère en allemand. Pourquoi cette question ?

— J'ai discuté avec Tove Lehmann, la journaliste qui a tourné ce reportage pour le journal du sport. Kabir lui a parlé d'une femme qu'il a vue être abattue à Kaboul. Tove a dit qu'il avait raconté cette histoire avec *Schadenfreude*.

— Il est un peu inhabituel que des jeunes utilisent cette expression, releva Rekke.

— Je crois que son père est allemand.

— Dans ce cas, bien sûr.

— Mais qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, je n'en sais trop rien. J'ai coutume de dire que nous éprouvons tous une certaine *Schadenfreude* quand nous voyons un inconnu souffrir. Nous pensons instinctivement : « Quelle chance que ce ne soit pas moi ! » Plus généralement, nous nous réjouissons quand un peu de drame fait irruption dans nos vies. Ce ressenti cohabite souvent avec quelque chose de plus empathique.

— Mais ici, il semblait s'agir de davantage que ça.

— Bon, eh bien, il peut y avoir d'autres explications.

— Comme quoi ?

Rekke se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Nous ne sommes pas toujours simples ni même nobles. Parfois, quand nous voyons souffrir quelqu'un que nous n'apprécions pas, notre cohésion avec nos proches est comme consolidée. Nous confortons nos valeurs et notre statut de groupe, et notre vision du monde s'en trouve renforcée. C'est un peu la joie de la foule qui lynche : la satisfaction de voir celui qui n'est pas comme nous puni pour sa différence.

— Je comprends.

— D'autres fois, nous avons l'impression que la vie produit sa propre justice. Que ceux qui nous ont fait du mal ou se sont comportés comme des salauds reçoivent leur juste punition. Nous goûtons alors la douceur de la vengeance. Enfin, nous pouvons évidemment ressentir un avantage évolutif

quand un concurrent ou un rival est victime de malheurs. Nous éprouvons de la joie à faire avancer notre position dans le troupeau aux dépens de quelqu'un d'autre.

— C'est effrayant.

— Et pourtant humain.

— À des degrés différents.

— Et parfois, bien sûr, il ne s'agit que de pur sadisme.

— Si je pose cette question, enchaîna-t-elle, c'est surtout parce que l'exécution que Kabir a décrite à Tove Lehmann ressemble au meurtre de cette violoniste que j'ai mentionné.

Rekke la regarda avec concentration.

— Intéressant. Comment s'appelle la violoniste ?

Micaela éprouva une pointe de honte.

— Je ne sais pas. Mais je vais tout de suite me renseigner.

Elle sortit son Nokia et envoya un SMS à Jonas Beijer. Elle reçut aussitôt sa réponse :

Latifa Sarwani. Abattue en 1997 à Kaboul. Devrais réussir à te faire réintégrer l'équipe. Fransson est en train de mollir.

Mollir, c'était aller un peu vite en besogne. Vargas le mettait mal à l'aise, et il ne lui faisait pas confiance – une nana de Husby avec des frères délinquants. C'était la dernière personne sur terre qu'il voulait entendre lui faire la leçon. Mais Fransson n'était pas bête au point de ne pas comprendre qu'ils avaient besoin d'aide, et Vargas semblait avoir ses sources. Et puis, il pourrait faire une nouvelle tentative pour qu'elle lui parle un peu de son frère Lucas. On frappa à sa porte. *Quoi encore ?* Beijer, évidemment.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai eu la confirmation des Affaires étrangères.

— Confirmation de quoi ?

— Kabir a vraiment été torturé par la CIA. Il a été détenu dans cette prison que personne ne connaît. Salt Pit ou Dark Prison, comme l'appellent les prisonniers.

— Mais bordel, lâcha Fransson.

— Et le pire de tout... tu sais ce qui est le pire de tout ?

— Non, vraiment pas.

— C'est que la CIA a sûrement encore un dossier sur lui dont on ignore tout.

C'était trop pour Fransson. Il n'en pouvait plus de tout ce cirque autour de son enquête, de cette impression de ne jamais réellement savoir ni avoir le contrôle.

— Et qu'est-ce qu'il y aurait dedans ?

— Aucune idée. Mais s'ils l'ont torturé à ce point, ils ont sans doute déterré quelque chose, et tout récemment...

Jonas hésita, puis se rassit dans le fauteuil placé face au bureau de Fransson en se tortillant nerveusement.

— Oui ?

— Je suis à peu près sûr que Micaela est en ce moment quelque part avec Rekke.

— Pourquoi ça ?

— J'en ai eu l'impression, quand je l'ai vue.

— Mais comment diable ces deux-là se sont-ils retrouvés ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais je crois qu'ils ont des informations auxquelles on n'a pas accès.

— On dirait bien, oui.

— Et j'ai dans l'idée que ça va au-delà de cette histoire de CIA et de torture.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Il y a seulement quelques minutes, j'ai reçu un SMS de Micaela. Elle voulait le nom de la violoniste abattue dans sa cave à Kaboul.

— Que veut-elle faire de ça ? On sait que Kabir n'a rien à voir avec cette affaire.

— Oui, bien sûr.

Mais Jonas n'avait pas l'air aussi convaincu que Fransson l'aurait espéré. Il repensa à Lovisa Rekke et au son du violon dans la grande villa de Djursholm. Un instant, il lui sembla comprendre pourquoi les gens voulaient détruire ce qui se trouve hors de leur portée. Mais il repoussa cette pensée et ordonna à Jonas de retourner faire son boulot.

Ils étaient allés dans son bureau pour effectuer une recherche sur le nom. Il n'y avait pas énormément de choses, entre autres une page Myspace, une sorte de fan-club. Rekke l'ouvrit et une image se déroula

lentement à l'écran. D'abord seulement les cheveux, d'un noir de charbon, relevés comme une aile, puis le front, les yeux. *Oh ! ça alors*, songea Micaela.

Les yeux étaient grands, sombres, très maquillés et ardents. Il y avait là un défi, quelque chose de sauvage, comme si tout son être clamait : « Moi, vous ne me dompterez pas. Moi, vous ne me dominerez pas. » *Pas étonnant que les talibans l'aient éliminée*, se surprit à penser Micaela. Cette femme semblait capable de faire sortir n'importe qui de ses gonds. Mais c'était une pensée idiote et lâche. Elle en eut presque honte. En même temps, elle ne put s'empêcher de se demander quels sentiments une telle personne pouvait éveiller chez des hommes qui voulaient enfermer et cacher les femmes.

Micaela était captivée par la violoniste. Elle était vraiment belle. Peut-être pas une beauté classique. Son nez et ses yeux paraissaient trop grands, disproportionnés. Mais elle resplendissait. Ses lèvres étaient charnues, peintes en rouge et légèrement ouvertes. Elle tenait dans sa main droite un violon levé vers le plafond dans un geste dramatique. Ce devait être la raison de ses cheveux rejetés en arrière.

— Quel âge a-t-elle sur cette photo, à votre avis ? demanda Micaela.

Rekke se tourna vers elle.

— Dix-sept ans, peut-être.

— Pas plus ?

— Elle joue le rôle d'une femme expérimentée. Je suppose que c'est une sorte de masque de scène.

Il fit défiler la page et révéla d'autres clichés, presque tous pris quand elle était très jeune. Malgré les différences, elle dégageait à chaque fois la même aura rebelle et passionnée. Les légendes des clichés étaient en pachto, ou était-ce de l'arabe ? Mais il y avait aussi çà et là des informations en anglais, des liens vers des articles, et même – précédée d'un texte d'avertissement – une photo d'elle après sa mort. Elle était étendue dans une cave exiguë, vêtue d'une blouse marron foncé et d'un hijab vert, à côté d'une chaise renversée. Du sang s'écoulait de son crâne.

Micaela pensait que Rekke allait s'arrêter sur cette photo. Mais il se dépêcha de passer à autre chose, et ensemble ils se firent une idée générale de la vie de Latifa Sarwani, née en février 1968 à Kaboul et abattue d'une balle à l'arrière de la tête dans la même ville, dans la nuit du 4 au 5 avril 1997, au plus fort de la répression des talibans contre les musiciens.

Comme l'avait dit Jonas Beijer, rien n'indiquait pourtant que sa mort ait été commanditée par le régime, même si elle était vraisemblablement survenue en lien avec les persécutions. Le régime ne semblait pas non plus avoir enquêté sur ce meurtre, le considérant plutôt comme une conséquence de ses crimes vis-à-vis d'Allah et de son prophète. La seule chose qui paraissait certaine était que Latifa devait avoir connu son meurtrier. Elle lui avait ouvert en pleine nuit et l'avait conduit dans la cave où son violon, un Gagliano du XVIII^e siècle, était caché sous des planches.

Comme la chaise retrouvée renversée avait été enlevée de sa place contre le mur, on avait supposé que Latifa devait s'y être assise pour jouer cette nuit-là, ce que corroborait bien sûr la présence de son violon piétiné à côté de son cadavre. D'après des informations publiées par le *Guardian*, elle avait été abattue à bout portant avec un vieux pistolet soviétique, un Tokarev.

Latifa avait très tôt été considérée comme une enfant prodige, comprirent-ils, et elle n'avait que seize ans à son entrée au conservatoire de Moscou. Mais quand l'Union soviétique s'était retirée d'Afghanistan et que la coopération culturelle entre les deux pays avait cessé, elle avait été forcée de retourner à Kaboul. Il n'y avait aucune information sur ce qui lui était arrivé dans les années suivantes, mais il ne faisait aucun doute que sa vie devait avoir radicalement changé.

Pendant l'occupation, il y avait eu pour une violoniste beaucoup d'occasions de se produire en public. Mais dès 1992, sous le président Rabbani, il avait été interdit aux musiciennes d'exercer leur métier. La carrière de Latifa devait s'être arrêtée net, puis... Micaela essaya de se représenter la situation... les talibans avaient pris le pouvoir, et ce qui auparavant n'était qu'interdit était devenu carrément dangereux. Surtout pour une musicienne qui avait collaboré avec les communistes impies.

— Pourquoi n'a-t-elle pas quitté le pays ? demanda Micaela.

— Bonne question. Qu'est-ce que vous en dites, on écoute ça ?

Sous une des photos de jeunesse se trouvait un lien audio. Quand elle eut acquiescé, Rekke cliqua dessus et se pencha en arrière. Il avait encore l'air complètement défait : couvert de sueur froide, pâle, le regard brumeux, et ses yeux plissés fixant la statue en bronze de cette jeune fille qui s'inclinait d'un air soumis. Mais il ne semblait pas la voir, entièrement enfermé en lui-même. Un violon triste déchira le silence de la pièce. Micaela fut aussitôt touchée.

Latifa jouait comme s'il en allait de sa vie, et elle ne put s'empêcher d'entendre ce morceau comme une déploration de ce qui était arrivé à la violoniste elle-même, comme si elle avait pleuré sa propre mort des années en avance. Assez vite, Micaela se perdit à son tour dans la musique, saisie par l'impression que quelque chose d'irrévocablement disparu ressuscitait. Elle attendit la fin du morceau pour demander :

— Qu'est-ce qu'elle joue ?

Rekke se tourna vers elle, le regard encore un peu absent.

— L'adagio du *Concerto pour violon* de Bruch, répondit-il.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est joli. Expressif et plein de tempérament. Mais aussi un peu bâclé.

— Bâclé ?

— Ce n'est pas une perfectionniste qui joue. Plutôt une femme qui croit en elle-même et ose jouer sans prendre de précautions. Elle n'est ni soumise, ni formatée. Elle est consciente de son talent et n'a pas peur des grandes émotions. C'est beau, oui. Mais aussi un peu mélodramatique. Je suppose qu'elle n'avait pas encore eu alors de grands chagrins – même si elle fait habilement semblant. Elle est douée pour la mise en scène, comme ses photos me le laissaient supposer. Extravertie et transgressive. Pas facile à diriger, je suppose.

— Et vous entendez tout ça, juste comme ça ? dit-elle en faisant un geste de la main.

— J'imagine l'entendre, en tout cas. Mais avec les violonistes, c'est toujours un peu compliqué. Parfois, on croit clairement discerner dans leur musique une personnalité distincte, mais on se trompe cependant. Ce qu'on entend n'existe que lorsqu'ils tiennent leur instrument, invisible le reste du temps. On perçoit alors tout simplement ce qu'ils cachent, comme une passion secrète au fond de leur cœur. Mais ici, que dire ? Je devine la marque de l'école russe, comme on pouvait s'y attendre, et en même temps... aucun Occidental ne glisserait entre les notes de cette façon-là. Il y a là une nette influence du qawwali et de l'hindoustani. Je me risque à deviner qu'elle envoûtait les foules comme une reine.

— C'est dingue, vous vous en rendez compte ? Faire ce genre d'observations après n'avoir entendu qu'une seule pièce ?

— Peut-être, oui. Mais en même temps, je parle beaucoup, et ce n'est pas à ça que je pense, en réalité.

— À quoi, alors ?

— Je me demande si nous ne devrions pas nous intéresser à elle d'un peu plus près, et à tous ceux qui jouaient de la musique occidentale à Kaboul ces années-là. Peut-être y croiserons-nous Kabir sous une forme ou une autre – du moins, si je ne me trompe pas complètement.

— Savez-vous par où commencer ?

— En fait, oui, répondit-il en regardant sa montre.

Il se leva d'un bond pour s'en aller, comme pressé soudain. Puis il se retourna d'un coup et la regarda avec une concentration inattendue.

— Vous savez quoi ? Vous m'avez un peu ramené à la vie.

— Ça commence presque à devenir une habitude, répliqua-t-elle, prise de court.

Il leva la main, et Micaela crut qu'il allait lui caresser les cheveux, mais il la retira, exactement comme la dernière fois.

— Mon frère est passé aujourd'hui, reprit-il. Il m'avait organisé un rendez-vous. Mais sur le coup, ça m'a semblé insurmontable.

— Plus maintenant, c'est ça ?

— Peut-être, oui, répondit-il. Mais d'abord, il faut que je...

Il secoua la tête et disparut à nouveau en direction de la salle de bains. Elle était presque certaine qu'il allait plonger dans son placard à pharmacie. Mais cette fois, elle ne fit rien pour l'en empêcher, sans doute parce qu'il s'était montré un peu combatif.

Il revint les joues et les cheveux humides, comme s'il s'était aspergé le visage. Les yeux plissés, il marmonna qu'il fallait qu'il passe un coup de fil.

— Excusez-moi.

Peu après, elle l'entendit parler dans la cuisine. Sa voix était irritée.

— Oui, oui, je serai bref, dit-il.

À son retour, Rekke lui expliqua qu'il avait confirmé son rendez-vous, mais seulement pour dix minutes, quinze maximum. Ça suffirait, selon lui. Il ne s'expliqua pas davantage. Il regagna le séjour et s'assit au piano, absolument immobile, comme s'il cherchait l'inspiration ou s'était à nouveau noyé dans ses pensées.

Puis ses mains se mirent à courir sur les touches, et au départ ce fut juste angoissant et bizarre, comme s'il jouait délibérément faux et de façon inquiétante. Mais une mélodie s'éleva bientôt comme à tâtons, peut-être la même que dans la pièce de Bruch – Micaela n'en était pas sûre. La mélodie disparut aussi vite qu'elle était venue, remplacée par une boucle tout à fait

différente. C'était comme si – la jeune policière était incapable de l'expliquer autrement – il cherchait également quelque chose parmi les notes.

OceanofPDF.com

23

Julia l'entendit de l'ascenseur. Il errait, sautait d'une tonalité à l'autre, entre des morceaux et des improvisations libres. Comme s'il était perdu et cherchait une issue. Son inquiétude redoubla.

Cette histoire de suicide dont avait parlé Mme Hansson et qu'il avait balayée d'un revers de main, de concert avec Micaela, lui était revenue et l'avait empêchée de dormir. Maudit, foutu papa. Il pouvait être merveilleux et incisif, et la comprendre mieux que personne au monde, mais d'autres fois, comme aujourd'hui, il n'était qu'une épave et laissait les gens l'exploiter.

Elle avait appris que Magnus était venu fouiner, ce qui la rendait folle car, même si celui-ci faisait semblant d'être son meilleur ami, il était en réalité jaloux de son frère à en crever. Julia en était absolument persuadée et ne doutait pas une seconde qu'il l'écraserait sans hésiter à la première occasion. Elle inspira à fond et franchit la porte. Mme Hansson l'accueillit dans l'entrée, l'air assez contente.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Julia en indiquant le séjour et le piano.

— Je ne sais pas bien. Micaela est là.

Mme Hansson avait dit cela comme si c'était subitement devenu une évidence, et la jeune fille grommela :

— C'est fou ce qu'ils sont devenus inséparables, ces deux-là, tout d'un coup.

En se dirigeant vers le séjour, Julia se rappela soudain qu'elle venait de fumer un joint. Elle sortit deux chewing-gums à la menthe de la poche de son pantalon, qu'elle se hâta de mâcher. Elle s'approcha alors du piano,

salua de la tête Micaela, posa une main sur le dos de son père et l'entendit renifler.

Elle était certaine qu'il allait la démasquer. Mais quand il cessa de jouer et se tourna vers elle, il semblait se trouver dans un monde parallèle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-elle.

— Je pense, j'imagine.

Elle recula un peu, par prudence.

— Mme Hansson dit que Magnus est venu fouiner.

— Il a eu la gentillesse de venir ici et de montrer un certain intérêt.

— Tu peux arrêter avec ton ironie.

— Je vais essayer. Quelle heure est-il ?

— Trois heures moins le quart, répondit-elle avec irritation.

— Alors il faut que je file.

— Où vas-tu ?

— Il va à un rendez-vous, dit Micaela qui se tenait à côté, tendue.

— Ça te prend comme ça ?

— Je veux obtenir quelques réponses.

Elle le regarda à nouveau, ébouriffé, le front luisant de sueur.

— Alors il faut aller te doucher.

— Je n'ai pas le temps de me doucher.

— Change-toi, au moins. Tu fais peur à voir.

Il baissa les yeux vers ses mains et son pantalon.

— Peut-être un peu. Mais va me chercher une veste correcte et un manteau, ça fera l'affaire.

— Une veste qui aille avec cette chemise ?

— Qui aille avec n'importe quoi.

— Tu as l'air d'avoir dormi dedans.

— J'ai dormi dedans.

— Et tu as rendez-vous avec qui ?

— Kleeberger.

— Vous allez rencontrer Kleeberger ? lança Micaela avec étonnement en s'approchant d'eux, l'air encore plus tendu. Ce n'est pas risqué ? Si l'on pense à...

— Non, non, la coupa-t-il. Je vais juste voir si j'arrive à leur faire cracher le morceau, à Magnus et lui.

— À propos de l'arbitre ? demanda Julia.

— C'est ça. Tu voulais que je m'y mette, non ? Mais, excuse-moi : dépêche-toi un peu. Je pensais à quelque chose de très étrange, et j'ai oublié l'heure.

— Oui, oui.

La jeune fille gagna la penderie, qui était bien plus vaste que nécessaire. On ne pouvait pas dire qu'elle prenait sa mission très au sérieux : elle se contenta d'attraper une veste d'un bleu passé, qui ne convenait vraiment pas pour une visite au ministère des Affaires étrangères, et un manteau de printemps plus strict, puis rejoignit le bureau où Micaela et son père parlaient visiblement de Kleeberger. Mais ils se turent tous deux quand elle entra, et aucun d'eux ne dit mot tandis qu'elle lui enfilait ses habits et arrangeait ses cheveux.

— Là. Te voilà de nouveau presque respectable.

— Presque respectable, ça suffira bien, dit-il.

— Mais tu as encore l'air drogué.

— Je crois qu'il vient juste d'essayer de se stabiliser avec un remontant, déclara Micaela.

— Papa, tu abuses !

— Au fait, tu n'aurais pas fumé un joint, toi ?

— Pas du tout.

— Il faut que tu arrêtes.

— Là, tu n'as rien à dire, rétorqua-t-elle.

Il sursauta, comme s'il réfléchissait vraiment à ces paroles, puis il secoua la tête et lança :

— *Alea jacta est.*

Après quoi il l'embrassa sur la joue, fit un signe de tête à Micaela et les quitta d'un pas mal assuré. Julia resta silencieuse, comme plongée en elle-même. Puis elle se tourna vers Micaela.

— Donc ce rendez-vous a un rapport avec la Prison of Darkness ?

— Je crois.

— Magnus est un serpent.

— Je garderai ça à l'esprit.

— Papa a parlé d'une idée très étrange qu'il aurait eue.

— On peut le dire.

— Qu'est-ce que c'est ?

Micaela ne répondit pas tout de suite. Puis, comme si elle cherchait à éluder :

— Vous avez affirmé l’avoir entendu se tromper plus que n’importe qui.

— J’ai dit ça ?

Irritée que Micaela ait changé de sujet, et probablement aussi que son père et elle soient devenus si proches en si peu de temps, Julia envisagea d’ignorer la question. Mais en effet, son père lâchait quelquefois des énormités – une idée tirée par les cheveux ou même complètement absurde. Parfois, on n’arrivait pas à savoir s’il était sérieux ou plaisantait, alors que d’autres fois ses conclusions pouvaient paraître presque hallucinées.

— Il peut perdre les pédales, laissa-t-elle tomber. Il peut même sembler complètement à la masse. Je pense que son cerveau ne supporte pas le désordre.

— Donc il se crée un ordre qui lui est propre.

— Il voit des schémas là où il n’y en a pas. Il peut additionner un et un pour trouver trois. Qu’est-ce qu’il a dit ?

Micaela hésita et se passa la main dans les cheveux, comme si elle évaluait ce qu’elle pouvait révéler.

— Il..., commença-t-elle.

Julia se crispa. Elle avait vraiment envie de savoir. Mais à cet instant précis, le téléphone de Micaela sonna et, quand elle vit qui c’était, son langage corporel changea. Julia recula involontairement d’un pas.

— Il faut que je réponde, annonça Micaela. À plus tard.

— Certainement.

Julia fut prise d’une sensation de malaise. Pas seulement parce que le regard de Micaela s’était assombri. La jeune fille se rendit compte qu’elle avait peur que Magnus et Kleeberger tendent une sorte de piège à son père, et peut-être également à Micaela si celle-ci était désormais embarquée dans cette affaire, elle aussi. Une seconde, Julia se demanda si elle devait la mettre en garde, mais cette dernière avait déjà filé.

Rekke avait la pensée et le corps lourds, et il ne savait pas si Kleeberger et Magnus le recevaient parce qu’ils avaient peur, ou parce qu’ils le considéraient comme inoffensif. Il verrait bien. Le vent montait de la mer tandis qu’il descendait Strandvågen.

« J'ai vu quelque chose de russe dans la technique de Kabir », avait-il déclaré. Était-ce juste du baratin, ou y avait-il du vrai là-dedans ? Il ne savait plus. Ce qui peu avant lui avait paru si clair semblait à nouveau brouillé, presque comme un rêve. Comme s'il avait à nouveau régressé.

Petit garçon, il assistait souvent à des dîners et des concerts, et essayait de deviner quelle vie avaient les personnes qui l'entouraient. Il étudiait leurs mains, leurs vêtements, leurs visages, leurs manières : dans l'ensemble, il devait sans doute faire des observations rationnelles et réalistes. Mais parfois, il se mettait à imaginer et, ensuite – il ne savait jamais bien à partir de quand –, le monde réel ou possible glissait vers la fiction. Peut-être était-ce la même chose à présent. Peut-être avait-il trouvé un lien qui n'existait que dans ses représentations, une piste illusoire qui semblait faire avancer l'enquête, mais le ramenait en même temps aux points douloureux de sa propre existence. Peut-être était-il tout simplement redevenu fou ?

Mais quelle importance ? Ce qui était remarquable, c'était que quelque chose s'était rallumé en lui. Le monde l'avait à nouveau attiré en son sein.

Une voiture klaxonna au loin. La circulation était déjà dense, et il baissa les yeux en pensant encore à Micaela et à son regard, au claquement de ses pas qui s'approchaient sur le quai du métro.

« Il faut vous ressaisir », lui avait-elle dit.

Il devait...

Un bruit violent déchira la ville. Un marteau-piqueur, comprit-il, qui cognait obstinément l'asphalte. Un peu plus d'inquiétude pénétra l'enveloppe lourde et fragile de son corps. C'étaient sans doute les amphétamines qui agissaient.

Il se retourna. Était-il suivi ? Il en avait l'impression.

— N'importe quoi, marmonna-t-il. Rien que de la paranoïa.

Il entra dans Kungsträdgården et continua vers l'Opéra et la place Gustaf Adolf. Il reçut alors un SMS. Il détestait les SMS, tout ce foutu cirque pour saisir chaque lettre. Mais Magnus maîtrisait apparemment cet art et dépensait même ses mots sans compter. Celui-ci lui écrivait :

Tu ne vas quand même pas être en retard, bordel ?

Rekke ne se donna pas la peine de répondre, mais pressa le pas.

Ce n'était pas Lucas qui appelait. C'était Simón, et Micaela n'avait vraiment pas envie de lui parler. Mais elle avait un mauvais pressentiment : Simón ne donnait jamais de nouvelles, désormais, à moins d'y être absolument obligé – et, d'après leur mère, il était plus mal en point que jamais. Elle le rappela dès qu'elle fut dans la rue.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis toujours obligé de vouloir quelque chose ?

Sa voix était rauque.

— Tu peux me parler de la pluie et du beau temps si ça te chante, mais j'entends déjà qu'il y a quelque chose.

— Lucas pense que quelqu'un t'a tabassée.

— Personne ne m'a tabassée.

— Il paraît que tu as le visage tout bleu.

— C'est passé.

— Et puis il se demande pourquoi tu t'occupes à nouveau de cet arbitre de foot.

— Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

— Tu sais comment il est, il s'intéresse tout le temps à tout.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— C'est peut-être pas si facile pour lui d'avoir une frangine flic.

Elle s'arrêta au coin de Riddargatan.

— Et donc il t'a envoyé à la pêche.

Simón ne répondit pas.

— Où es-tu ? reprit-elle.

— Pourquoi ?

— Il faudrait qu'on se voie.

— Je suis à Husby. Chez Mustafa.

— Alors je te retrouve dans la cour dans quarante minutes, déclara-t-elle en raccrochant aussitôt pour ne pas lui laisser la possibilité de pinailler.

Au fond, elle ne pensait pas apprendre de lui quoi que ce soit d'important. Mais le voir ne pouvait pas faire de mal et, à défaut d'autre chose, elle pourrait au moins monter saluer sa mère.

Sur le chemin de Karlaplan, Micaela se demanda si elle n'allait pas retirer un peu d'argent pour lui, mais il en avait sûrement reçu plus qu'assez de Lucas. En passant devant l'église Oscar, elle ressortit son téléphone. Allait-elle appeler Jonas ? Elle l'appela. Quand il ne répondit pas, elle fut

déçue. Mais pourquoi aurait-il été près de son téléphone à attendre son appel ?

Elle pressa le pas. Un vent mauvais soufflait, on se serait plus cru en novembre qu'en avril. Il lui sembla entendre retentir une sirène au loin, dont le hurlement paraissait renaître à peine estompé. C'était la sonnerie de son téléphone mêlée aux bruits de la ville, réalisa-t-elle.

— Allô ? fit-elle.

— Tu avais raison pour la prison, répondit Jonas Beijer. Il faudrait que je te fasse revenir dans l'équipe, maintenant.

Elle leva un poing triomphal, mais hésita aussitôt.

— Que dit Fransson ?

— Il a d'autres chats à fouetter. Ça rue dans les brancards, ici. Même le chef de la police est impliqué, et apparemment il a des liens avec le ministre des Affaires étrangères.

Elle songea à Rekke, en route pour le ministère et son rendez-vous avec Kleeberger. Mais elle repoussa l'idée et ferma les yeux. Elle avait contribué à quelque chose de décisif.

— Mais, Micaela, tu peux me le dire franchement... C'est Rekke qui te l'a soufflé à l'oreille, n'est-ce pas ?

Elle hésita en regardant vers Narvavägen.

— Oui, finit-elle par répondre.

— Comment êtes-vous tombés l'un sur l'autre ?

— Je te raconterai.

C'était lui qui avait l'air d'hésiter à présent.

— On pourrait aller prendre une bière.

— On pourrait.

Cette réponse parut le satisfaire.

— Je peux te demander pourquoi vous vouliez le nom de la violoniste ?

— On se demandait..., commença-t-elle, incertaine de quoi lui dire.

— Quoi ?

— Si Kabir n'avait pas été un musicien classique, lui aussi.

Jonas Beijer se tut à l'autre bout du fil. Il semblait tomber de haut.

— Ça va pas bien ? lâcha-t-il.

— Oh, tu sais, c'est juste une piste.

— Comment en êtes-vous arrivés là ? Parce qu'il a cassé quelques instruments ?

Allait-elle lui avouer que c'était à cause de ses mouvements sur le terrain ? Non, se dit-elle. Ça paraissait trop tiré par les cheveux.

— Vous n'avez pas eu des indications dans ce sens, de votre côté ?

Il se tut à nouveau.

— Je ne sais pas trop quoi dire. Franchement, l'idée ne m'a même pas effleuré.

— Donc, aucun signe qu'il possédait des connaissances en musique, les gammes, les notes, ce genre de trucs ?

— Absolument rien.

Elle descendit dans la station de métro Karlaplan et prit l'escalator vers le quai.

— Et Kabir ne connaissait pas Latifa Sarwani ? continua-t-elle.

— Non, je te l'ai dit. Ils venaient de deux mondes complètement différents.

— Ça ne les empêche pas de s'être rencontrés.

— Bien sûr. Mais nous avons vraiment enquêté à ce sujet. Ils n'ont jamais eu affaire l'un à l'autre, ni à Kaboul, ni ailleurs en Afghanistan.

— Et s'ils s'étaient rencontrés hors du pays ? Sarwani a étudié à Moscou.

— Mais pas lui. C'était un putain de mécanicien moto.

En effet. Elle médita un instant là-dessus en se demandant si Rekke n'était pas malgré tout complètement à côté de la plaque.

— Il parlait des langues étrangères, reprit-elle.

— Il était meilleur en anglais qu'on le pensait, c'est vrai.

— Est-ce qu'il n'aurait pas pu être meilleur aussi dans d'autres domaines ?

— Bien entendu. Mais on n'a rien trouvé de plus.

— Sauf qu'il semblait haïr la musique.

— Peut-être.

— Et cette haine devait bien lui venir de quelque part ?

Il resta silencieux un instant avant de répliquer :

— La haine n'est pas toujours si facile à expliquer.

Elle réfléchit à ça.

— Je dis juste que vous devez avoir raté quelque chose.

— C'est clair qu'on a raté quelque chose, bordel ! Sans ça, on aurait résolu l'affaire, non ?

— Effectivement, répondit-elle, étonnée de sa brusque animosité. On se rappelle. Je descends dans le métro.

— D'accord. Désolé de m'être emporté. J'attends cette bière avec impatience.

— Occupe-toi d'abord de me réintégrer dans l'équipe.

— Je vais faire de mon mieux.

— Et dis à Fransson que, cette fois, c'est sans conditions.

— OK..., fit-il, interloqué.

Elle raccrocha et s'avança sur le quai.

OceanofPDF.com

24

Le ministre des Affaires étrangères Mats Kleeberger promena son regard à travers son vaste bureau et jeta un œil contrarié au miroir au-dessus de la cheminée en marbre. N'avait-il pas su que cette affaire Kabir était un abcès plein de pus qui allait éclater tôt ou tard ?

Dehors s'élevaient le Château et le Parlement. Il les fixa, le regard vide, et lâcha un juron. Comment avait-il pu s'aplatir ainsi ? C'était bien sûr à cause des attentats. Tout était devenu noir ou blanc après le 11 Septembre, et il était loin d'être le seul à avoir cédé aux pressions. Peu de ses collègues européens avaient réussi à y résister. Que sommes-nous prêts à faire pour lutter contre le terrorisme ? N'importe quoi, avaient-ils répondu en bons petits soldats. Mais il était facile d'avoir raison après coup. Il y avait eu alors un tel sentiment d'urgence vitale qu'il semblait raisonnable de ne pas être trop tatillon, et c'était aussi ce qu'il voulait dire à Rekke.

Aurait-il mieux valu qu'on nous fasse sauter en mille morceaux ?

Il regarda sa montre. Hans aurait déjà dû être là. Il arrivait tout de suite, avait-il déclaré, et ce n'était quand même pas si long depuis Grevgatan. Un sacré numéro, celui-là ! Son vieux père disait toujours : « Certaines personnes vous donnent envie de vous taire, et avec d'autres, on ne peut pas s'arrêter de parler » – et longtemps, il en avait été ainsi avec Hans. En sa présence, il s'éveillait à la vie et croisait un regard qui paraissait le comprendre avant même qu'il se soit exprimé.

Mais ensuite... Il avait changé, abandonné toute précaution politique. Il se contentait d'asséner ses maudites vérités, pas étonnant alors qu'on ait commencé à le considérer comme dangereux. Quelle négligence, pensa Kleeberger, quelle bêtise. Il aurait vraiment voulu – il ne s'en cachait même pas – l'étriller et lui faire peur pour qu'il se taise.

Cela ne devrait pas être impossible. Désormais, il y avait de multiples façons de l'atteindre. Mais bien sûr, la chose pénible était qu'on ne savait jamais à quoi s'en tenir, ni même quand Hans était déprimé. Et puis il y avait Magnus. Kleeberger ne s'en sortirait pas sans lui, mais Magnus avait toujours une idée derrière la tête et, au fond, Kleeberger n'était pas sûr de savoir si celui-ci était pour ou contre son frère. Probablement un peu des deux. Il aurait voulu en même temps le faire plonger et le sauver. On frappa à la porte.

— Le professeur Rekke est arrivé, annonça Lena, sa secrétaire.

Kleeberger se ressaisit et se composa une mine dégageant autorité et compassion : c'était exactement ce qu'il fallait, il le comprit d'emblée.

Ce n'était pas l'habituel Hans Rekke qui entra, plutôt un homme pâle et très fatigué avec une chemise froissée et une veste... mon Dieu... Est-ce qu'il pouvait s'agir d'une sorte de plaisanterie ? Il était fagoté comme l'as de pique – et ses cheveux, il n'aurait pas pu au moins se coiffer ?

— Assieds-toi, cher ami, lança Kleeberger.

Rekke s'installa dans le fauteuil jaune devant son bureau et essuya une goutte de sueur sur son front. Ses yeux papillonnaient sur les dorures des murs. Sa main tremblait légèrement. Prometteur, sans aucun doute.

— Excuse-moi de dire ça, Hans, mais tu as l'air fatigué.

— J'ai été en meilleure forme, répondit-il avec un sourire forcé.

Kleeberger avait presque pitié de lui.

Ce n'est qu'à grand-peine que Rekke leva la tête pour le regarder.

— Mais toi, je suis content de te trouver au mieux, poursuivit-il. Tu fais beaucoup de tennis, à ce qu'il me semble.

— Ah bon, ça se voit ?

— À ton brachio-radial. Plus proéminent sur le bras droit, même si tu pratiques le revers à deux mains, n'est-ce pas ?

— Exact, oui, j'ai imité Björn Borg dans les années 1970. Mais venons-en au fait. Je n'ai, hélas, pas beaucoup de temps.

Rekke hocha la tête, et Kleeberger passa un appel sur le téléphone interne.

Magnus entra, un dossier à la main, et Kleeberger le toisa rapidement pour jauger à quel point celui-ci était affecté. Il affichait son aisance mondaine habituelle et semblait prêt à en découdre, alors que son frère parut s'affaïsser davantage, apathique, les yeux vitreux. *Ça va bien se passer*, se répéta-t-il.

— Alors, vous avez déjà commencé ? fit Magnus.

— Ton frère me complimentait sur mes muscles de tennisman.

— Ah bon ? Oui, c'est vrai, il a toujours fait une fixation sur le physique des gens.

— Bref, enchaîna Kleeberger en se tournant à nouveau vers Hans. Magnus me dit que tu as besoin d'aide.

Hans se prit le front, embarrassé, en se redressant dans son fauteuil.

— Oui, tout à fait. Je suis un peu désemparé.

— Ne le sommes-nous pas tous ? répondit généreusement Kleeberger.

— Mais c'est quand même légèrement pire chez Hans, lança Magnus en s'asseyant à côté de son frère.

— J'en ai entendu parler, reprit Kleeberger. Nos amis américains te cherchent des noises, mais je n'ai pas bien compris pourquoi. Tu m'expliquerais ça en deux mots ?

Hans se tortilla sur son siège comme s'il n'était pas particulièrement d'humeur à raconter, aussi Magnus prit-il le relais.

— Ça a commencé par un type détenu à Guantánamo parce que son oncle l'avait appelé avec le téléphone satellite de Ben Laden. Suspect, bien sûr. Mais le type semblait ne rien savoir sur Al-Qaïda. Puis, soudain, il savait tout. Charles Bruckner, de la CIA – à l'époque en poste à Langley – voulait que Hans jette un œil aux procès-verbaux de ses interrogatoires.

— Et qu'en as-tu conclu ? demanda Kleeberger en se tournant vers Rekke.

— Hans en a conclu que le gars n'avait pas dit ce qu'il savait, mais ce qu'il pensait devoir dire pour échapper à la torture, continua Magnus.

— Aïe, fit Kleeberger. Ennuyeux.

— Après ça, la CIA a bombardé Hans de transcriptions d'interrogatoires pour qu'il y démêle le vrai du faux, et Hans est devenu de plus en plus... comment dire ? Effaré, est-ce que c'est le bon mot, Hans ? Ou même furieux ?

Rekke se contenta de hausser les épaules.

— Bon, peu importe. L'essentiel, c'est qu'il les a renvoyés à toute une série d'études qui montrent que la violence n'est pas une très bonne méthode pour obtenir des informations, en particulier quand on n'est pas certain de la culpabilité de la personne interrogée, ou qu'on ne sait pas exactement ce que l'on cherche. Hans comprenait bien entendu qu'il pouvait être tentant, en des temps troublés, de faire en sorte que

l'interrogatoire lui-même soit une partie de la punition. Mais suivre des pulsions morales plutôt qu'une méthode scientifique empirique est rarement rentable d'un point de vue intellectuel, leur a-t-il déclaré.

— Chose qu'ils auraient dû pouvoir entendre.

— Au début, ils l'ont très bien pris, enchaîna Magnus. Mais petit à petit, il a poussé le bouchon plus loin. Il leur a dit qu'il n'avait jamais entendu pire cacophonie de voix contradictoires et contraintes, et que l'angle d'attaque dans sa globalité n'était pas seulement un échec, mais se montrait également contre-productif. Au lieu d'écraser l'adversaire, on se créait davantage d'ennemis, et il les a mis en garde sur les conséquences catastrophiques que cela aurait pour l'image des États-Unis si ça se savait.

— Je comprends, fit Kleeberger.

— Mais par-dessus tout, poursuivit Magnus, il a été très concret, en affirmant que la CIA risquait de passer à côté de renseignements vraiment importants si elle continuait à être inondée d'une telle masse d'informations de mauvaise qualité.

Rekke regarda son frère comme s'il ne proférait que des idioties.

— Et, pour ne rien arranger, il a contacté le *Washington Post*, ajouta Magnus.

— Oui, j'en ai entendu parler, glissa Kleeberger.

— Le *Washington Post* m'a contacté, si je puis humblement le préciser, intervint Hans.

— Peut-être bien, rétorqua Magnus, et je ne pense pas que tu aies dit à cette journaliste beaucoup plus que des vérités générales. Néanmoins... nos amis de la CIA se sont inquiétés et ont décidé de te discréditer – avant que tu ne les discrédites en foutant ta zone dans la presse. Est-ce que j'ai bien résumé, Hans ?

— Pas spécialement, déclara celui-ci.

— Bon, peut-être pas. Mais j'ai quand même saisi une partie de la vérité.

— Est-ce que tu vas recommencer à... foutre ta zone, Hans ? demanda Kleeberger avec un sourire prudent.

Sans répondre à son sourire, ce dernier se contenta de baisser les yeux vers ses longues mains. Kleeberger continuait à trouver cela prometteur. Il ne voyait pas une seule trace du Hans habituel, brillant et plein d'esprit.

— Je ne pense pas avoir ce pouvoir.

— Donc tu n’es pas du tout en train de te demander si tu vas suivre la loi, ou bien la voix de ta conscience ? demanda-t-il, volontairement provocateur.

— Je ne suis pas sûr de savoir ce que disent ces voix. Mes ambitions sont plus modestes. Je veux juste obtenir quelques informations.

— Au sujet de Kabir ? demanda Magnus.

— Lui-même.

Kleeberger se tourna vers Magnus avec un regard qui disait : « Vas-y, dis-le, cloue-lui le bec. »

— Je viens de parler à Bruckner, reprit Magnus.

— C’est rassurant de vous voir unis face aux crises, laissa tomber Hans.

— Charles a très énergiquement souligné que ton contrat de confidentialité stipule qu’il t’est interdit d’utiliser dans le cadre d’autres investigations des connaissances acquises à l’occasion de ta collaboration avec la CIA.

— Est-ce que tu ne risquerais pas tout simplement des poursuites si tu le faisais ? intervint Kleeberger. Ou même l’extradition vers les États-Unis ?

— Je n’en suis pas convaincu, répondit Hans avec un calme qui rendit Kleeberger un peu nerveux malgré tout. *Leges sine moribus vanae*.

— « Sans morale, les lois sont inutiles », traduisit Magnus.

— En outre, nous nous trouvons là dans une zone grise où la loi et le pouvoir politique ne sont pas aussi séparés que nous le souhaiterions, et c’est la raison pour laquelle je reste persuadé que vous allez m’aider, reprit Rekke.

— Et pourquoi le ferions-nous ?

— Parce que c’est dans votre intérêt, bien sûr. Ce n’est pas plus compliqué que ça. Puis-je vous rappeler brièvement l’affaire ?

— Ce n’est vraiment pas nécessaire.

— Je vais le faire tout de même, répliqua Hans.

Il sembla soudain grandir. Enfin, « grandir » n’était peut-être pas le mot juste, mais on avait l’impression que l’ancien Hans était de retour et donnait sa version de la vérité – embarrassé, pour ainsi dire contre sa volonté. Kleeberger jeta un nouveau regard inquiet à Magnus.

— Le 22 août 2002 débarque ici un homme qui se fait appeler Jamal Kabir, enchaîna Hans, mais qui vraisemblablement s’appelle tout autrement. Il arrive tout droit d’un établissement secret, au nord de Kaboul, connu sous

le nom de code Kobolt ou Salt Pit, dans lequel il a été torturé par le froid, l'obscurité, la musique assourdissante.

— Oui, bon ? lâcha Magnus, impatient, en se mordant la lèvre.

En cet instant, Kleeberger eut la désagréable impression que chacun des deux frères, à sa façon, savait quelque chose qu'il ignorait.

— Rien que ça, c'est déjà curieux, n'est-ce pas ? poursuivit Hans. Libère-t-on souvent des prisonniers de ce genre d'établissements pour généreusement les transporter ailleurs ?

— Pas souvent, non.

— Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est que ni l'Office des migrations ni la police n'en ont jamais été informés.

— Mais si, la police a été informée, bordel ! se récria soudain Kleeberger, non pas tant parce qu'il s'était assuré que ces informations étaient bien parvenues à la hiérarchie de la police que parce qu'il avait bien compris que c'était ce point qui serait vraiment sensible si toute cette affaire venait à fuiter.

— C'est *moi* qui ai informé Falkegren, répliqua sèchement Rekke. Mais ça n'a pas été transmis au sein des services de police.

— Ce n'est quand même pas notre faute.

— Sans doute que si, malgré tout, déclara Rekke. Quelqu'un a bien dû démentir ces faits devant Falkegren. Sans quoi il n'aurait jamais osé les garder pour lui.

Magnus hocha la tête, comme s'il savait précisément qui avait démenti quoi, ce qui mit Kleeberger encore plus mal à l'aise.

— Bon, fit-il, irrité. Continue.

— Ne pas tout dire à la police quand une enquête pour meurtre a été ouverte est évidemment préoccupant, et j'y reviendrai, enchaîna Rekke. Mais je voudrais d'abord évoquer la logique sous-jacente. Pourquoi traîniez-vous autant les pieds à lâcher ce que vous saviez ? La réponse est évidemment que vous étiez soumis à des pressions. Les États-Unis voulaient cacher au public qu'ils avaient torturé un homme de cette façon et qu'on en vienne à parler d'une prison dont l'existence avait été entièrement tenue secrète jusqu'ici. C'est évident. Mais je crois que cette raison ne suffit pas.

Kleeberger croisa les bras sur son ventre.

— Ah non ?

— Non. Un genre de contrat a bien dû être passé. J'ignore de quel deal il s'agit, soyez rassurés sur ce point.

Ça va aller malgré tout, pensa Kleeberger, *ça va aller*.

— Mais j'ai évidemment ma théorie. Je sais par exemple que plusieurs des chefs talibans à Kaboul n'ont jamais été arrêtés, et que pour certains d'entre eux il n'existe même pas de photos. Je peux imaginer que la mission de Kabir en Suède était d'identifier l'un d'eux. Le mollah Zakaria, notamment, a séjourné un certain temps à Norsborg avant de s'enfuir à Copenhague, où il a été abattu. Mais peu importe, et ce n'est pas non plus ce qui m'intéresse en ce moment.

— Et qu'est-ce qui t'intéresse, alors ?

— Le black-out en lui-même. L'action de garder des faits secrets.

Kleeberger regarda encore une fois Magnus avec inquiétude.

— De quelle façon ? dit-il.

— Par où commencer ? Nous ne savons pas pourquoi Kabir a été assassiné. Cependant il n'est pas impossible qu'une des raisons pour lesquelles cela a pu se produire est qu'aucune personne extérieure n'a su qu'il était menacé.

— Je crois..., commença Kleeberger.

— Mais en premier lieu, cela a eu des conséquences sur l'enquête de police. Un innocent a été arrêté et détenu parce que les informations dont disposaient les enquêteurs étaient lacunaires. Pendant ce temps, le meurtrier a pris de l'avance. On pourrait même supposer que ceux qui ont lâché Kabir dans le pays ne voulaient pas que son meurtre soit élucidé, puisque sa résolution les aurait fait apparaître sous un mauvais jour.

— Où veux-tu en venir ? demanda Kleeberger.

— Comme je l'ai suggéré, je désire un petit échange de bons procédés, ainsi que vous devez l'avoir consenti avec la CIA.

— Accouche !

— Je ne fouterai pas ma zone, comme Magnus l'a si élégamment formulé, si vous me dites ce que Kabir faisait sous le régime des talibans et pourquoi il a atterri à Salt Pit, près de Kaboul. Je veux tout simplement savoir quel pouvait être le motif pour le tuer.

— Pourquoi saurions-nous tout ça ?

— Parce que vous devez avoir reçu un dossier, ou une partie d'un dossier, de la part de la CIA. Sans cela, vous n'auriez jamais pris le risque de le laisser entrer sur le territoire.

Mats Kleeberger interrogea Magnus du regard, et le silence se fit dans la pièce. On entendit soudain le bruit de la circulation au-dehors. Puis un rire retentit. C'était Magnus, qui semblait à présent juste amusé par tout cela.

— D'accord, laissa-t-il tomber.

— D'accord quoi ? s'enquit Kleeberger, perplexe.

— Je crois qu'il est aussi bien de faire un pas dans sa direction. Sinon, il ne lâchera jamais l'affaire.

— Est-il vraiment sûr de..., commença Kleeberger.

Mais il s'interrompit. Il se sentait faible.

— Je me suis renseigné sur cette fleur que tu as regardée, enchaîna Magnus comme s'il avait senti son hésitation.

— De quelle fleur parle-t-on, là ? dit Kleeberger.

— *Iris afghanica*. Pousse dans les montagnes autour de Kaboul. Une petite plante jolie et vigoureuse. Considérée comme un symbole de résistance.

Magnus se tourna vers Rekke.

— Est-elle liée au meurtre ?

— Je ne sais pas. Mais je pense qu'il y avait des raisons de supprimer Kabir, dit Hans d'une voix absente.

Kleeberger sentit alors le moment venu de réaffirmer son autorité.

— Bon, bon, lâcha-il sèchement en se levant. Tu as gagné, en tout cas jusqu'à nouvel ordre : félicitations. Mais je ne vais pas te remettre comme ça des documents classés. Je vais d'abord les faire examiner par notre service juridique, et Magnus passera chez toi demain déposer tout ce que nous pouvons te communiquer.

— Très bien, dit Hans en se levant à son tour.

Il leur serra la main et sortit avec une hâte inhabituelle. Mats Kleeberger crispa les poings sous la table, sans pour autant savoir si c'était par peur ou par envie de riposter de toutes ses forces.

25

Simón ne vint pas, et elle eut beau téléphoner partout, elle ne parvint pas à le joindre. Mustafa nia même qu'il soit seulement passé chez lui. Assez vite, elle abandonna et prit l'ascenseur pour monter voir sa mère. Elle suivit la coursive jusqu'à l'appartement dont celle-ci aurait dû déménager depuis longtemps et sonna à sa porte.

Sa mère ouvrit, vêtue d'une robe avec des fleurs rouges et vertes sur la poitrine et le ventre. Elle ressemblait à nouveau à une hippie, avec ses cheveux poivre et sel relâchés et emmêlés, et Micaela allait le lui faire remarquer quand celle-ci la précéda, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Comment ça ?

— Ta joue ?

— C'est moins grave que ça en a l'air, dit Micaela. Tu t'es remise à peindre ?

— Pourquoi je me serais remise à peindre ? demanda sa mère en l'invitant à entrer avec des gestes exagérés.

— Parce que tu as mis ça, répondit Micaela en montrant la robe.

Non qu'il soit inhabituel qu'elle parte en vrille en se fagotant avec des fripes disparates, mais elle avait un style particulier quand elle ressortait ses tubes de peinture à l'huile et voulait se replonger dans le bon vieux temps de l'époque d'Allende.

— Euh... non. C'est juste un chiffon que j'essaie. Viens, tu dois avoir faim.

Micaela s'assit sur le canapé en cuir du séjour et n'eut pas le temps de répondre qu'elle n'avait pas faim du tout : sa mère fila à la cuisine avant de revenir avec des empanadas et du maté.

— Merci, maman. Ce n'était vraiment pas nécessaire. Tu as l'air d'avoir mieux dormi.

— Bah, qui dort, de nos jours ?

Micaela se couvrit d'un plaid qu'elle trouva sur le canapé et détailla à nouveau la robe. On aurait vraiment dit qu'elle voulait recommencer à scander « *Peace and love* ».

— Je devais voir Simón, mais il n'est pas venu.

— Il n'est pas venu ? Est-ce qu'il vient, des fois ? Il me fait faire des cheveux blancs, ajouta sa mère en lui montrant une mèche. Mais dis-moi, pour l'amour du ciel, personne ne t'a frappée, quand même ?

Micaela secoua la tête.

— Je suis juste tombée. J'étais sortie faire la fête avec Vanessa.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne te trouves pas plutôt un homme, lâcha sa mère sans crier gare.

— Parce que, si j'avais eu un homme, il aurait été là pour me rattraper au vol ?

Sa mère la regarda. Était-ce vraiment ce qu'elle avait voulu dire ?

— Si tu avais un homme, tu n'aurais pas besoin de partir en vadrouille avec Vanessa. Cette fille est bien trop belle, tant mieux pour elle. Tu sais ce que disait ton père ?

— Que disait papa ? demanda Micaela, contente qu'elles aient déjà l'air de changer de sujet.

— Il disait que les jolies filles deviennent paresseuses.

— Pourquoi paresseuses ?

— Parce qu'elles n'ont jamais besoin de faire d'efforts. Mais nous...

— Sympa, la coupa-t-elle.

— Tu es beaucoup plus mignonne que tu ne le crois, ma chérie. Mais nous, qui ne comprenons pas combien nous sommes extraordinaires, nous passons notre temps à nous démenner, à lutter, et rien ne nous est acquis.

— Mon Dieu, on fait avec ce qu'on a.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as tout ce qu'il faut. Mais tu devrais arrêter avec cette frange sur les yeux. On dirait que tu veux te cacher.

— J'ai l'impression d'entendre Lucas.

— Ce serait si grave ?

Micaela soupira.

— Tu n'as pas plutôt quelque chose d'amusant à raconter ? Un ragot. À part que te voilà redevenue hippie.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé ce mot, tu le sais bien. Mais sur toi, avec ce visage, il va y en avoir, des ragots, je te le promets. Ah, tiens...

Sa mère s'illumina.

— Devine qui on voit à nouveau au café de Husby.

— Qui ?

— Beppe. Il est de retour, comme s'il ne s'était rien passé. Il s'est remis à plastronner et à se vanter au sujet de Mario. Carlos passait par là, il m'a raconté.

Micaela réfléchit, puis replia le plaid.

— Tu sais quoi, maman ? Je vais aller le saluer.

Sa mère la dévisagea, aussi effrayée que tout à l'heure à la porte.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— On ne s'est pas vus depuis sa détention.

Elle sembla s'offusquer.

— Mon Dieu, mais tu viens à peine d'arriver. Tu ne veux pas au moins finir de boire ton maté ?

Micaela se leva.

— Je suis désolée.

— Alors comme ça, tu préfères la compagnie de ce sac à vin à celle de ta mère ?

— Je me suis replongée dans l'enquête sur le meurtre.

— Mais depuis quand Beppe aurait-il quoi que ce soit de sensé à dire ? Il ne fait que mentir, tu le sais bien.

— Il a été injustement traité.

— Tu es pire que Simón. Tu passes à chaque fois en coup de vent. Au moins, Lucas, lui, il prend toujours le temps.

— Oui, oui, fit-elle en embrassant encore une fois sa mère.

Elle gagna l'entrée, attrapa son portefeuille et mit trois billets de cent dans la commode près de la porte. Puis elle sortit sur la coursive, descendit en ascenseur et traversa la cour. Le temps était plus frais et nuageux. Elle passa devant les barres d'immeubles vert et blanc, avec leurs coursives et leurs antennes paraboliques.

Elle emprunta l'allée Edvard Grieg vers le centre – « la ville », comme ils disaient autrefois, bien que *la ville* se limite à une place et quelques boutiques. Partout elle connaissait des gens, bien sûr, même s'il y avait également beaucoup de visages nouveaux, qui savaient sûrement eux aussi qu'elle était flic. Elle le voyait dans leurs yeux et, ostensiblement, elle

ramassa un peu de verre cassé devant l'entrée du métro, avant d'aviser une bande de petits mecs qui ricanaient en la regardant, assis sur le banc vert du côté du supermarché ICA.

— Ça baigne ? lança-t-elle.

— Ça baigne. Juste un business à régler avec ton frangin, répondit le plus grand d'entre eux, un certain Fadi.

— Fais gaffe à pas te faire rouler.

— Ça risque pas. Je surveille mon matos, lâcha-t-il avec une tape sur les poches de son pantalon.

Il souriait bêtement à ses copains. Elle leur adressa de son côté un sourire forcé et continua vers le café de Husby. C'était vaguement éclairé à l'intérieur. Elle inspira à fond, comme si le seul fait de revoir Beppe exigeait un effort.

Mais l'endroit était presque vide : visiblement, il avait déjà filé, ou n'y était jamais venu. Aussi se contenta-t-elle d'un bref salut de la tête à Yusuf, le barman, et s'apprêtait à partir quand elle entendit qu'on l'appelait.

— Micaela.

Elle se retourna et le vit. Attablé avec Amir dans le coin tout au fond à droite, il la regardait gaiement. La jeune femme le reconnut à peine. Il était bien trop sapé, et bien trop sobre aussi, sans pour autant être tout à fait à jeun. Il portait un costume brun, cheveux bien coupés, rasé, avec certes une plaie sur la lèvre supérieure et les joues couperosées comme d'habitude. Mais sa bonne mine était surprenante.

— Beppe, dit-elle. Tu es de retour, bienvenue !

— Parfois, il faut revenir sur les lieux du crime, ricana-t-il. Mais viens t'asseoir. Tu connais Amir, n'est-ce pas ? On va fêter le transfert de Mario. C'est le club qui régale.

Elle s'assit et l'observa en essayant de déterminer s'il était aussi content qu'il en avait l'air. Ce devait être un petit enfer pour lui. La moitié de Husby le croyait encore coupable. Micaela savait qu'on avait écrit *ASSASSIN* sur sa porte avant qu'il ne déménage pour Kristineberg.

— Tu as l'air en forme, lança-t-elle.

Il écarta les bras en bombant le torse, comme pour confirmer ses paroles.

— Tu vois, dit-il à Amir, sans Micaela, je ne serais pas ici aujourd'hui.

— Bien sûr que si. On n'avait rien contre toi. On a agi comme des cons.

— Mais pas toi, rétorqua-t-il. Toi, tu t'es battue pour moi.

Il se pencha pour la serrer dans ses bras, puis sursauta en remarquant sa joue.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis tombée, répondit-elle. Viens, on va se promener.

Il la dévisagea comme s'il ne comprenait pas. Peut-être semblait-il aussi inquiet.

— Mais on vient de commander une autre tournée, dit-il.

Elle regarda au fond de ses yeux brillants.

— Ça n'est pas une bonne idée d'arriver bourré à la fête.

— Qui parle d'être bourré ?

— Je suis désolée, Amir, on revient tout de suite.

Beppe hocha la tête et se leva à contrecœur. En sortant, il chuchota à son oreille :

— Pas d'emmerdes, hein ?

— Non, t'inquiète.

Il parut réfléchir.

— J'ai entendu dire que tu avais vu Mario. Il a déconné, ou quoi ?

— Non, il était juste mignon.

Ils sortirent sur la place et, elle le sentit aussitôt, ils attiraient tous les regards. Les gens chuchotaient dans leur dos, et Beppe y réagit exactement comme autrefois. Il se rengorgea et s'avança comme un cow-boy, les bras ballants.

— Regarde-les avec leurs yeux ronds, cracha-t-il. Ils croient que tu viens m'arrêter.

Elle leur sourit à tous pour leur montrer que Beppe et elle faisaient juste un tour, entre anciens voisins.

— Tu t'en fous, d'eux, dit-elle. Sois fier, plutôt. C'est fantastique pour Mario.

Il s'illumina et se rapprocha d'elle d'un pas. Impossible de ne pas songer à sa force brutale, qui autrefois avait rendu sa culpabilité plausible.

— Mais j'ai lutté avec lui, aussi. Tu t'en souviens, hein ? Chaque jour, on venait ici shooter et dribbler. Par tous les temps, putain. Parfois de la neige jusqu'aux genoux.

— Je me souviens, répliqua-t-elle – même si elle était incapable de se rappeler une seule fois où elle les avait vus jouer ensemble, et encore moins en hiver.

— Il va devenir une star planétaire.

— Sûrement.

— On a réussi ça ensemble, lui et moi. Tu sais ce que je lui ai toujours dit ?

— Qu'est-ce que tu lui as toujours dit, Beppe ?

— N'arrête jamais de te battre. Jamais de chez jamais.

— C'est un conseil précieux.

— Tout est dans le mental, déclara-t-il en montrant son front. Le mental.

Elle lui sourit et eut envie de faire une remarque sur son mental à lui, mais résista à la tentation.

— Descendons au terrain de foot. Tu peux peut-être me montrer ce que vous faisiez.

Il hocha la tête, et ils marchèrent jusqu'à l'église et la mosquée. Comme une bande de jeunes qui les dévisageaient faisait mine de vouloir s'approcher, elle signifia d'un geste qu'ils étaient occupés. Elle se rappela la première fois qu'elle avait eu vent du meurtre, dans la cour de l'immeuble. Elle se rappela l'excitation dans l'air, les visages qui s'éclairaient, les voix qui se coupaient la parole. *Schadenfreude*, songea-t-elle.

— Putain, lâcha-t-il. Je suis content de te voir. Tu sais... à un moment, je me suis dit que c'était cuit. J'ai presque commencé à croire que c'était moi qui l'avais fait.

— Je suis désolée.

— Au contraire, tu es mon héroïne. Comment va Lucas ?

— Comme d'habitude.

— Il tourne un peu gangster, non ?

— Je ne pense pas que ce soit si grave, répondit-elle.

Il s'arrêta, l'air à nouveau pensif. Exactement comme Mario au Spy Bar, il semblait vouloir faire quelque chose pour elle en forme de dédommagement.

— Tu te souviens de la question que tu m'avais posée au sujet du rap de Simón, qu'on avait chanté dans la cour ?

— Bien sûr, fit-elle.

— Je me suis rappelé un truc à propos du texte.

Elle le regarda avec curiosité.

— Quoi ?

— Ça parlait de votre paternel, et de toute la catastrophe.

— Ça me dit quelque chose.

— Je me souviens d'un passage, continua-t-il.

— Quel passage ?

— « Mon frère, il voulait reprendre l'affaire. Alors il a fait une manœuvre. »

Elle réfléchit à ces mots.

— Est-ce que ça ferait allusion à Lucas ?

— Qui d'autre ?

— Tout le monde a toujours la pire opinion de lui, dit-elle.

— Quoi ? Pas moi. Je me rappelle comme il s'est occupé de toi. Personne n'osait toucher un seul de tes cheveux à cause de lui. À une époque, tu étais la vraie reine de Husby.

— Non, vraiment pas. Il paraît que tu as commencé à te souvenir un peu mieux de Grimsta.

— Hein ? Oui, peut-être. Mais c'est surtout Mario qui en fait tout un plat. Les flics...

Il grimaça.

— Quoi, les flics ?

— Bah, rien. Mais j'ai une psy, maintenant.

Micaela le considéra avec étonnement. Elle ne connaissait personne en thérapie, et si on lui avait demandé de nommer quelqu'un, elle n'aurait sûrement pas pensé à Beppe.

— On m'a envoyé chez une bonne femme, après mon séjour en prison. Pour prendre en main ma colère.

— C'est bien, non ?

— Je n'ai pas supporté. La vieille avait l'air de me croire coupable. Mais au bout d'un certain temps, ça m'a fait du bien, malgré tout, et j'ai compris que je n'avais jamais vraiment creusé en moi. Pendant les interrogatoires, j'étais toujours sur la défensive.

— Et donc, là, tu t'es souvenu d'avoir vu quelqu'un.

— Oui, j'ai réalisé que j'avais aperçu quelqu'un en haut de Gulddragargränd.

— Qui ça aurait pu être ?

Il la regarda de ses yeux aqueux, comme s'il n'était pas sûr d'y croire lui-même.

— C'est que tout ça est flou, reprit-il. Tu le sais sûrement mieux que moi.

— Je ne sais pas, non. Mais tu étais bourré et tu es tombé dans un fossé.

— J'étais couvert de boue, j'étais remonté sur la rue et j'ai vu ce morveux qui m'a pointé du doigt.

— Filip Grundström, précisa-t-elle.

— Et il pleuvait, et il y avait du vent, et j'ai essayé d'appeler Mario pour savoir où il était. Mais le téléphone était mouillé, je n'ai pas réussi à l'allumer, alors j'ai juré et j'ai continué à marcher. Ensuite la rue tourne à nouveau, hein, et c'est là que j'ai vu un type incapable de marcher droit. Genre, comme s'il était bourré lui aussi.

— Quel genre de type c'était ?

— Je ne sais pas bien. Enfin, quoi, c'était le bordel, j'avais mal au coude et je voulais juste rentrer. Je n'étais pas exactement en train de me dire que c'était important de se souvenir de tout. Mais j'ai peut-être quand même remarqué deux ou trois trucs.

— Comme quoi ?

— Il était assez jeune, costaud, et il a disparu en partant vers Vällingby.

— Assez jeune, tu dis ?

— En tout cas, pas un vieil homme. Certainement pas ce petit vieux dont ils n'arrêtaient pas de parler.

— Intéressant, fit-elle. Tu te rappelles autre chose ?

— Il n'arrêtait pas de se brosser, comme s'il avait des saletés collées sur lui, et je crois aussi qu'il grommelait un peu, presque comme s'il chantait. Il était louche.

— Mais tu n'as pas vu son visage ?

— Non, juste son dos. Il avait un sac, un sac à dos gris, et puis une sorte de tatouage dans le cou.

— Quel genre de tatouage ?

— C'était peut-être aussi de la saleté, je ne sais pas.

Alors qu'elle aurait voulu lui cracher : « Tu trouves ça drôle, de n'avoir aucun souvenir ? », il parut s'illuminer, l'air soudain réjoui.

— Là-bas ! s'exclama-t-il.

— Quoi ?

— C'est là-bas qu'avec Mario on s'entraînait au shoot et au dribble.

Il indiquait le terrain de foot au fond de la vallée, derrière la clôture, et un instant elle comprit à peine ce qu'elle voyait. Elle était restée sous la pluie dans Gulddragargränd.

— Tu es sûr que tu n'étais pas plutôt au bar de Husby ? lança-t-elle.

— Merde, Micaela, tu l'as vu de tes propres yeux.

— Tu étais assez à la masse à cette époque, tu le sais, hein ? poursuivit-elle.

Il sembla offusqué.

— Arrête ça, fit-il. Je te promets... ce gamin, je l'ai formé. Mario le sait bien. « Merci papa », il me dit. « Merci papa, d'avoir été aussi dur et cash avec moi. »

— Bien sûr, Beppe. En tout cas, il avait le même style que toi quand on s'est vus.

— Ah oui ?

— Absolument. Le même charme branlant.

— Micaela, mais tu es jolie, toi aussi, susurra-t-il.

Il avait l'air plus soûl qu'elle ne l'avait cru.

— Merci, répliqua-t-elle, irritée.

— Tu ne t'es toujours pas trouvé un homme ? continua-t-il sur le même ton que sa mère. Quelqu'un qui pourrait s'occuper de toi ?

— Non, et toi ?

Elle envisagea d'appeler Rekke pour savoir comment ça s'était passé avec Kleeberger. Elle avait un mauvais pressentiment au sujet de ce rendez-vous. Mais elle laissa courir.

Quand Rekke quitta le ministère des Affaires étrangères pour rentrer chez lui, il était tellement plongé dans ses pensées qu'il ne remarqua pas la voiture diplomatique qui se mit à rouler au pas derrière lui dans Kungsträdgårdsgatan. Aussi ne put-il bien sûr pas imaginer que Charles Bruckner et son collègue Henry Lamar envisageaient de le faire monter de force dans le véhicule pour lui infliger la peur de sa vie.

Il était parti loin de la ville où il était en train de marcher. Mais les contours de son monde intérieur n'étaient pas particulièrement nets pour autant. Drogué, lourd, il se demandait s'il n'allait pas tirer un trait sur toute cette histoire en attendant d'être rétabli.

Mais il lui semblait que quelque chose d'important lui échappait, quelque chose qu'il avait sous les yeux et qui se dérobaient sans cesse. Il obliqua vers Hamngatan et Nybroplan et faillit se faire renverser par un tramway. Une voiture klaxonna par acquit de conscience. Il songeait à Kabir et à ses gesticulations sur le terrain. Il ne faisait aucun doute qu'une histoire complètement différente de celle qui était connue se cachait derrière

tout ça. Mais s'agissait-il de ce qu'il croyait ? Il existait bien sûr beaucoup d'arguments contre. Le seul fait qu'il se soit vu lui-même dans cette histoire était en soi un avertissement. Mais pourtant... il y avait quelque chose là-dessous. *Viktor*, pensa-t-il, *ce vieux Viktor*. Pourrait-il l'aider ? Il chercha dans ses contacts et envoya un SMS.

Viktor Malikov était – du moins la dernière fois qu'ils s'étaient parlé – professeur d'harmonie au conservatoire de Moscou, où avait étudié Latifa Sarwani, de Kaboul. Mais Viktor lui venait aussi à l'esprit pour une autre raison. Ils n'avaient que dix-sept ans quand ils s'étaient connus à la Juilliard School. Un soir, ils s'étaient retrouvés à boire du vin au Kings Theatre avec les musiciens du Brooklyn Philharmonic. À cette époque déjà, Viktor s'enivrait dès qu'il en avait l'occasion. Il était réfugié et dissident depuis que, tout jeune, il avait eu la possibilité de jouer dans l'orchestre des jeunes de Leonard Bernstein. Guetter les agents du KGB à chaque coin de rue lui portait sur les nerfs. Il se plaignait en permanence de crampes réelles ou imaginaires.

Mais à sa décharge, on pouvait dire qu'il geignait avec style. Comme tous les hypocondriaques qui se respectent, il était érudit au sujet de ses maladies et débordait d'anecdotes sur les personnages célèbres ayant souffert des mêmes maux. Ce soir-là, quelque chose clochait du côté de son dos et de ses épaules.

— Je commence à me confondre avec ce maudit piano, disait-il. Je vais finir aussi anguleux que lui.

Rekke avait aimé l'idée que les heures passées à étudier un instrument laissent des traces sur le corps et, bientôt, il s'était mis à systématiquement essayer de deviner de quoi jouaient les gens avant qu'ils ne prennent leur place dans l'orchestre. Ça n'avait jamais été une science exacte, bien sûr. Mais il avait poussé la chose de plus en plus loin, cherchant frénétiquement les cals aux mains, les traces de colophane, de pression contre la peau, les cicatrices, les petits muscles surdimensionnés, les sillons au bout des doigts, les lèvres de trompettiste, tout ce qu'on pouvait imaginer, des signes dans la posture et le regard permettant de définir le rôle du musicien au sein de l'orchestre.

C'était devenu une forme d'art en soi, et à présent, alors qu'il marchait à travers la ville pour rentrer chez lui en songeant à Kabir et à sa gestuelle, il était de plus en plus sûr de son fait : non que ce type ait été chef d'orchestre, plutôt le contraire.

Ses mouvements paraissaient trop forcés et théâtraux pour être professionnels. Mais ce n'en étaient pas moins les gestes d'un chef d'orchestre, les gestes rêvés d'un chef d'orchestre. Derrière cela se cachait une ambition tangible et, s'il voyait juste, ce gars, comme il l'avait dit à Micaela, devait avoir aussi joué d'un instrument. Personne ne peut sérieusement rêver de devenir chef d'orchestre sans avoir joué des heures, des années sans relâche. Mais quel instrument ? Arrivé en haut de Strandvägen, il pressa le pas et vit que Viktor avait déjà répondu.

Frère. Quelle joie d'avoir de tes nouvelles. Ça fait cent ans, ou dix ?

Rekke n'appréciait pas ce style ampoulé. Il voulait s'en tenir à l'objectivité. En même temps, ces mots augmentaient sa détermination, comme si le simple fait d'avoir envoyé un message et d'avoir reçu une réponse était le signe qu'il s'était mis en route et arraché à son marasme.

Il tourna dans Grevgatan, content de se rappeler le code de la porte. Mais là non plus, il ne prêta pas attention à la voiture diplomatique qui s'était glissée derrière lui dans la rue. Il se contenta de prendre l'ascenseur, revoyant le regard de Micaela, ses yeux noirs qui l'avaient jugé si durement, comme s'il lui avait dérobé une grande et belle illusion. « Il faut vous ressaisir », lui avait-elle dit.

Bordel, il faut que je me ressaisisse.

La montée ne lui avait pas semblé aussi lente depuis longtemps, ce qui était bon signe : il voulait aller de l'avant, et non juste disparaître en plongeant dans l'oubli. Soudain, il prit une décision drastique – peut-être à cause de ce sentiment d'urgence, ou seulement parce qu'il avait une tête à faire peur dans le miroir de la cabine, mais plus sûrement à cause de Micaela et Julia.

En entrant dans l'appartement, il fila droit à la salle de bains, où il ouvrit le placard à pharmacie. Il rassembla ses cachets, ampoules et boîtes, et les jeta dans un sac-poubelle. Puis, avant d'avoir le temps de le regretter, il sortit sur le palier et balança le tout au vide-ordures. En rentrant, il tomba sur Mme Hansson. Mon Dieu, ne pouvait-il jamais être seul ?

— Pardon, Hans, comment ça va ?

— Je viens de jeter mes cachets à la poubelle, dit-il.

Elle le regarda comme si elle ne savait pas s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. Puis elle sourit.

— Elle est bien pour toi, cette fille, n'est-ce pas ?

— Quelle fille ?

— Micaela, bien sûr.

— Ah oui, peut-être.

— Vous vous ressemblez un peu, tu sais, poursuivit-elle.

— Chère Sigrid, nous ne nous ressemblons pas le moins du monde. Elle est jeune et forte.

— Et toi aussi. Tu imagines seulement être faible.

— Oui, oui...

— En plus, elle aussi a connu des déconvenues. Même moi, je le vois.

— Possible.

— Ne va pas croire...

Sans l'écouter jusqu'au bout, il fila à la cuisine en se demandant s'il n'allait pas plutôt se mettre à boire. Mais il n'était pas assez en forme pour cela non plus. Mme Hansson était à nouveau sur son dos.

— Ne te fâche pas contre moi parce que je te parle, dit-elle. Mais il faut que tu manges quelque chose. Tu es tellement absorbé en toi-même que tu oublies de manger.

— Tu as raison, bien sûr, répliqua-t-il en tendant la main vers la coupe de fruits posée sur le bar.

— Ça, c'est un citron, Hans.

— Hein... ? Oui... Tout à fait, répondit-il. Mon fruit préféré. Nous, les hommes jeunes et forts, nous considérons le citron comme la nouvelle orange.

— Je vais te préparer à dîner.

— Rien du tout. Descends te reposer, lui enjoignit-il.

Sur ce, il gagna son bureau, s'assit devant l'ordinateur et afficha les photos de l'autopsie de Kabir.

Il grimaça comme s'il gisait lui-même impuissant, le crâne broyé. Mais assez vite, il reprit ses esprits, et ce fut comme revenir à un paysage dévasté qu'il avait jadis embrassé du regard – en un autre temps. Un temps meilleur où ses yeux enregistraient davantage qu'aujourd'hui, et il resta longtemps ainsi, à simplement regarder ces anciennes blessures qui l'avaient autrefois conduit jusqu'à la Prison of Darkness. Puis il se concentra sur les mains.

C'étaient les mains d'un travailleur, d'un mécanicien. On y voyait des traces de cambouis, de la crasse, de petites cicatrices, des égratignures, mais aussi... Il grossit les images et scruta le bout de ses doigts, où il vit, extrêmement légers, presque invisibles, des traits croisant en diagonale les

crêtes papillaires. Mais il n'était pas certain de savoir comment les interpréter. L'espace entre les traits était trop important, et il secoua la tête. Cela ne correspondait pas, peut-être n'y avait-il là rien à voir.

C'était comme chercher des traces dans le sable. Comme chercher quelque chose que les vagues avaient déjà plusieurs fois balayé.

Il se leva en marmonnant des paroles inaudibles. Quelques phrases de *La Grande Fugue* de Beethoven lui revinrent à l'esprit, peut-être comme un accompagnement inquiétant des photos de l'autopsie, ou encore... Il se figea, eut une idée, et alla sur Internet à la recherche d'un élément de comparaison.

Il ne trouva rien et resta incertain. Pourtant, il se sentit soudain plus vivant, comme si une porte s'était ouverte sur un autre monde, et il se dépêcha d'écrire une réponse à Viktor Malikov.

— *Claritas, claritas*, murmura-t-il pour lui-même.

OceanofPDF.com

Elle avait préparé un peu de pâtes à la sauce tomate. Même s'il y avait de la bruine, le ciel s'était éclairci. La soirée s'annonçait belle. Elle mangeait à la cuisine en réfléchissant à ce que Rekke avait dit des gestes de Kabir. Au fond, son observation ne clarifiait rien. Celle-ci n'en restait pas moins époustouflante, et Micaela songea qu'elle devrait appeler Jonas Beijer. Mais elle ne voulait pas le déranger au moment où sa réintégration dans l'équipe des enquêteurs était dans la balance.

Elle alla dans le séjour, alluma son ordinateur et afficha les photos de Latifa Sarwani. Une fois de plus, elle fut attirée par ses yeux. Un désir hypnotique semblait s'en dégager, et elle se demanda si Kabir avait croisé ce regard. Dans ce cas, qu'avait-il ressenti ?

L'avait-il aimée avant d'être déçu ? Ou, se sentant ignoré, avait-il voulu détruire ce qu'il ne pouvait pas obtenir ? Impossible de savoir pour le moment, et peut-être cela n'avait-il aucun rapport avec leur histoire. Pourtant... elle afficha la photo de Latifa morte, qui avait assez absurdement été laissée de côté, et vit la chaise renversée, le corps recroquevillé, une main tendue vers le violon brisé.

À côté, on apercevait des fragments de l'instrument qui devaient avoir volé quand celui-ci avait été détruit, ainsi que de petites mottes de terre ou d'argile. Un flot de sang s'était déversé de l'arrière de la tête, dont le voile avait pris une teinte brun foncé. Difficile de concevoir que c'était la même personne dont les yeux brillaient, si rebelles et fiers, sur les autres clichés. Mais on ne voyait pas non plus le visage sur cette photo, juste le corps nettement amaigri, les jambes, les hanches, le cou mince, et le dos, où on devinait les omoplates sous le chemisier, les omoplates... Elle pensa à Tove Lehmann. Pouvait-ce être Latifa dont Kabir lui avait parlé ?

Son téléphone sonna. C'était Lucas. Il était de sa plus aimable humeur et voulait savoir si elle allait mieux. C'était le cas, lui assura-t-elle, et elle se souvint de ce que Beppe lui avait raconté à propos de la chanson de Simón. Mais aborder le sujet ne ferait qu'énerver Lucas, se dit-elle, surtout aujourd'hui qu'il se montrait de si bonne composition. Elle se contenta donc de bavarder de tout et de rien. Puis elle le remercia pour son aide récente et, un peu sur ses gardes, il lui demanda pourquoi elle s'intéressait de nouveau tellement à Kabir. Elle lâcha qu'elle avait rencontré un professeur qui lui avait fourni des informations nouvelles au sujet du meurtre. Elle le regretta aussitôt.

— C'est lui, Rekke ? demanda-t-il.

Elle sursauta.

— Comment tu le connais ?

— On a pas mal causé de lui, il y a quelque temps. Il est riche ?

Elle prétendit qu'elle ne savait pas et lui expliqua qu'elle était quand même fatiguée et que sa migraine n'avait pas non plus diminué. Il répondit qu'il comprenait et qu'il passerait la voir le lendemain.

— Je ne préfère pas, marmonna-t-elle.

Mais il avait déjà raccroché, et elle jura. Maudite Vanessa ! La fuite devait venir d'elle. Celle-ci n'avait jamais cessé d'être impressionnée par Lucas. Par ailleurs, elle parlait toujours à tort et à travers. Mais aussi, six mois plus tôt, quand Micaela avait mentionné Rekke à droite et à gauche, personne n'aurait pu imaginer que son nom deviendrait un jour une information sensible. Ce n'était sûrement pas bien grave, se dit-elle, et à défaut d'autre chose elle reprit les photos de Latifa Sarwani. Mais cette fois non plus, elle n'eut pas le temps de s'y plonger. Son téléphone sonna à nouveau. C'était Jonas Beijer, qui semblait tout excité.

Assis dans son bureau, Rekke se demandait s'ils l'avaient mis sur écoute. Il le supposait, et songea à emprunter le téléphone de Mme Hansson. Mais, non, il ne voulait pas l'impliquer là-dedans. Il se replongea dans les photos de l'autopsie, dans les lignes imperceptibles sur les mains et le bout des doigts de Kabir. Pouvait-il avoir raison ? Il le pensait, aussi écrivit-il un mail à Viktor Malikov à Moscou :

Comment te portes-tu ?

Il reçut une réponse immédiate, comme si Viktor avait attendu près de son ordinateur.

Que dit-on à un homme qui voit à travers toutes les phrases et qu'on pense capable de démasquer le diable en personne ?

Il répliqua, un peu ampoulé lui aussi :

On lui donne juste quelques faits établis. Il se contente de si peu.

Viktor répondit à nouveau rapidement :

*Je commence à regretter d'être rentré au pays. La démocratie n'a pas l'air d'être pour cette fois non plus. Je me suis marié, j'ai à présent quatre enfants et je ne joue plus très souvent, pas plus que nécessaire pour mes cours. Mais je ne suis pas exagérément amer. Je lis beaucoup, je bois beaucoup, et j'ai bien sûr tout le temps mal à des endroits indéfinis. Mais il arrive que tu me manques. On m'a murmuré que tu avais perdu ton travail.
Le travail est toujours là. Mais ils m'ont expulsé et bâillonné.
Aïe. Qu'est-ce qui s'est passé ?
Je peux t'appeler ?
Absolument.*

Rekke resta un instant immobile, se demandant s'il ne devait pas essayer de faire passer un message à la CIA, dans le cas où il serait sur écoute. Mais finalement il se contenta simplement d'appeler, inspira à fond et s'apprêta à jouer un peu à la comédie sociale.

Non que Viktor ignore sa nature dépressive, mais il lui était d'habitude plus simple de s'adapter au propre charme tapageur de ce dernier.

— C'est formidable d'entendre ta voix, lança Viktor. Mais qu'est-ce que tu me dis ? Ils t'ont viré des États-Unis ?

— Ce n'est pas si grave, répondit-il. Je me débrouille. J'ai juste parfois du mal à fermer ma gueule.

— Je sais, mon frère, je sais.

— Tu te rappelles, quand on s'amusait à deviner de quel instrument jouaient les musiciens ?

— Oh que oui.

— Je m'y suis remis. Mais d'abord, j'aurais besoin de quelques informations.

— Raconte, raconte. Ça m'intéresse.

Rekke inspira à fond et exposa :

— Je voudrais en savoir plus sur des musiciens afghans venus étudier en Union soviétique au cours des années 1980. En fait, je recherche un homme qui par la suite s’est fait appeler Jamal Kabir. Mais ce sera peut-être plus simple de commencer par une femme dont je pense que les plus anciens chez vous se souviendront. Sacha Belinski se souvient sûrement d’elle.

— Sacha commence à perdre la boule.

— Avec un peu de chance, il arrivera malgré tout à la ressortir de sa mémoire. Cette femme a étudié au conservatoire de 1985 à 1988. Extrêmement douée. Des dispositions un peu dramatiques. Consciente de sa valeur, et sûrement capable d’éveiller des sentiments. Elle s’appelait Latifa Sarwani et venait de Kaboul.

— Que lui est-il arrivé ?

— Abattue d’une balle à l’arrière de la tête à Kaboul le 5 avril 1997, à une période où les musiciens étaient harcelés et persécutés par le régime taliban.

— Mon Dieu, je savais bien que tu allais me servir une histoire de détective, ça n’a pas toujours été ta spécialité ?

Rekke sourit à contrecœur.

— J’ai essayé, peut-être. Mais j’aimerais en savoir le plus possible sur elle, pour pouvoir téléphoner à ses proches restés au pays.

— Tu cherches quelqu’un en particulier ?

— N’est-ce pas toujours le cas, dans les histoires de détective ?

— Oui, bien sûr.

— Il s’agit d’un homme, comme je te l’ai dit, tout jeune à cette époque, le même âge qu’elle ou un peu moins, brun, solidement bâti, assez petit, des traits purs – je t’envoie quelques photos et une courte description – mais je n’ai pas de nom, pas de nom que je pense valable.

— De quoi jouait-il ?

— Il jouait..., commença-t-il, mais décida d’attendre. Je ne sais pas.

— Ça ne ressemble pas à mon Rekke.

— Ton Rekke a disparu.

— Ça, je ne peux pas l’imaginer.

— Tu es trop gentil, Viktor. Cependant, je crois qu’il ambitionnait sérieusement de devenir chef d’orchestre.

— Une star, lui aussi, alors ?

— Je n'en suis pas sûr. Je vois plutôt chez lui quelque chose de grandiloquent, et une tendance à se surestimer. Mais je devrais sans doute être plus prudent dans mes avis.

— Mon Dieu, non. S'il te plaît, spécule tout ton soûl. C'était ça, la grande fête, avec toi.

Rekke sourit à nouveau, soudain pris de l'envie de sortir ses théories. Mais il résista à la tentation.

— J'en ai trop peu sous le coude, dit-il. Puis-je espérer que tu fasses diligence ?

— Je vais faire de mon mieux. Tu as mis de la couleur dans ma journée.

Ensuite de quoi, quand ils se furent salués, Rekke ferma les photos de l'autopsie et se demanda s'il ne devrait pas fouiller l'appartement à la recherche d'autres médicaments cachés quelque part, ou s'il n'allait pas tout simplement appeler son bon vieux dealer, Freddie.

Kabir avait-il été musicien classique, lui aussi ? Les paroles de Micaela lui avaient d'abord semblé complètement farfelues. Mais son affirmation avait peu à peu fait son chemin, et Jonas Beijer était de plus en plus incertain. Des détails lui revenaient, des détails auxquels il n'avait pas réfléchi, mais qui apparaissaient à présent sous un jour différent.

Entre autres, l'audition d'Emma Gulwal, la clarinettiste. Il était lui-même allé l'interroger à Berlin et se rappelait la façon dont elle l'avait d'abord accueilli avec hostilité. C'était vite passé. Il l'avait interprété comme le malaise que tant de gens éprouvent à parler avec la police.

Le soir au sujet duquel il l'interrogeait, elle avait reçu la visite tardive de trois représentants de la police religieuse de Kaboul. C'était le 24 mars 1997. Ses deux enfants dormaient. Elle avait peur depuis longtemps, avait-elle déclaré. L'atmosphère en ville était de plus en plus haineuse, et elle avait bondi de terreur quand ils avaient fait irruption chez elle. Elle avait cependant été soulagée en découvrant que l'un d'eux était Kabir. Jonas lui avait demandé pourquoi. Elle avait entendu dire du bien de Kabir, avait-elle répondu. Il était modéré, il s'occupait de foot. Il avait un bon fond. Aussi était-elle tout de suite allée sortir sa clarinette du tiroir d'un placard et la lui avait-elle donnée, « pour éviter qu'ils retournent toute la maison ». Elle avait ajouté : « Il m'avait promis d'en prendre soin, et de toute façon je n'avais pas le droit d'en jouer. »

Ce que Jonas avait trouvé logique. Il régnait une atmosphère telle que les gens étaient prêts à tout pour ne pas être blessés ou embarqués, et, à première vue, ça se présentait assez bien : Kabir avait caressé la clarinette et l'avait soulevée, presque comme s'il avait voulu en jouer. Puis, en une seconde, il s'était métamorphosé. Les yeux devenus noirs, il avait brisé l'instrument contre le chambranle de la porte, « comme s'il voulait venger sa vie tout entière » – et c'étaient ces mots qui revenaient à présent à Jonas. C'étaient aussi ces mots qui l'avaient poussé à appeler Micaela, aussitôt rentré chez lui dans Swedenborgsgatan et enfermé dans la chambre à coucher pour ne pas avoir à se crêper le chignon avec Linda et les garçons.

— Comment vas-tu ? commença-t-il.

— Bien. Tu as du nouveau ?

— Pas encore. Mais sois tranquille, je ne vais pas lâcher l'affaire avant de t'avoir fait réintégrer l'équipe. Ce que je tenais à te dire, c'est que... merde... j'en ai presque honte.

— Honte de quoi ?

— On n'a pas su regarder plus loin. Parfois, je me demande si on ne s'est pas laissé démoraliser.

— Comment ça ?

Il éprouvait une résistance intérieure, mais aussi un besoin impérieux de le formuler.

— On s'est toujours doutés, depuis la libération de Costa, que la direction ne donnait pas la priorité à l'enquête, et on s'est laissé influencer par ça. Sans doute aussi parce que c'était tellement laborieux, là-bas, et que les représentants américains censés nous aider ne nous ont jamais rien fourni de très valable. Quelque part, c'était un soulagement de ne pas être obligés de lutter contre tout ça.

— Mais qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Peut-être que vous avez vu juste et que Kabir peut avoir un passé dans le monde de la musique.

Il entendit qu'il commençait à l'intéresser.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je commence à croire qu'Emma Gulwal connaissait Kabir depuis longtemps, mais surtout car il s'est curieusement comporté avec sa clarinette.

Il lui raconta ce qu'Emma avait déclaré, ce qui sembla faire réfléchir Micaela.

— Pourquoi aurait-elle passé sous silence le fait qu'elle le connaissait de longue date ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne sais pas. Tu ne veux pas qu'on aille boire cette bière tout de suite, pour en parler ?

— J'ai beaucoup trop mal à la tête, répliqua-t-elle.

Même s'il savait que c'était tout à fait plausible, il le prit pourtant personnellement, d'une certaine façon.

Après cet appel, il sortit le dossier de l'enquête et s'y plongea jusqu'à 1 h 30 du matin.

Ce fut une nuit sans sommeil. Rekke ne s'attendait pas à autre chose. Mais il se sentit renforcé d'avoir survécu à l'heure du loup, même s'il savait depuis longtemps que le premier jour d'abstinence n'était rien du tout. Ce n'était qu'au septième ou huitième jour que la vraie tempête ferait rage. Il essayait de ne pas y penser. Il sortit courir à Djurgården et revint réduit à un tel état de loque qu'il sentait à peine les tremblements d'inquiétude qui lui secouaient le corps. Il tomba accroupi sous la douche, haletant. Ensuite, il revêtit une chemise bleu clair et un costume gris, et alla dans son bureau regarder ses mails. Viktor lui avait envoyé quelque chose la veille à 2 h 48, des photos, apparemment, et une invitation à l'appeler.

Le plus vite possible, pourvu juste qu'il soit au moins 9 heures et que j'aie eu le temps de prendre mon café, parce que j'ai passé toute cette putain de nuit à boire du vin et de la vodka pour ta pomme.

Rekke regarda sa montre et ajouta une heure. Il était 8 h 20 à Moscou, presque 9 heures, en d'autres termes. Il appela et fut accueilli après cinq sonneries par un grognement.

— Qu'est-ce que c'est ? grommela Viktor en russe.

— Réveille-toi, je regarde tes photos en attendant, répondit-il avant de jeter un coup d'œil sur ce qu'il avait reçu.

Il y avait tout d'abord des photos de promotion des étudiants de troisième année du conservatoire de Moscou à l'automne 1987, et il ne mit pas longtemps à y trouver Latifa. Elle le regardait bien en face, du deuxième rang en bas à droite, et ressemblait à ce à quoi il s'était habitué : belle et fière, avec des yeux démesurément grands et un regard qui n'avait pas l'intention de s'excuser de quoi que ce soit. Mais peut-être – à

l'observer de plus près – y avait-il aussi quelque chose de nouveau qu'il ne reconnaissait pas des photos de sa jeunesse à Kaboul, une lumière asymétrique et un peu inquiétante qui la rendait difficile à cerner.

— Bordel de Dieu, il est déjà 9 heures ? lâcha Viktor.

— En gros, oui. Avec qui tu as bu ?

— Belinski. Il tient le coup. Un peu sénile parfois, mais une sacrée descente. Il prétend t'avoir dirigé dans Ravel à Berne.

— Hélas, terrible souvenir, mais sans Sacha je n'aurais pas survécu. Ça a donné quelque chose ?

— Beaucoup trop. Belinski était intarissable sur ta violoniste. Il avait l'air d'avoir eu le béguin pour elle. Un énorme talent, d'après lui. Certes, elle en faisait parfois trop, au point de patiner à la limite du ridicule, mais quelquefois c'était comme si le temps s'arrêtait, m'a-t-il déclaré. Il avait la larme à l'œil en parlant d'elle : « C'est la meilleure de mes élèves qu'ils ont abattue. Qu'est-ce que ça dit de notre époque ? »

— On se le demande bien.

— Elle jouait comme un ange, selon lui, poursuivit Viktor. Surtout Brahms, Sibelius, Paganini. Travaillait sans arrêt. Mais elle n'avait rien d'une gentille fille sage. Un caractère infernal. Elle claquait les portes, faisait des histoires. Elle était toujours l'épicentre, et on parlait toujours d'elle, souvent en mal, bien sûr. Les gens étaient jaloux, la jugeaient surestimée, une diva. Il se trouve des cyniques pour dire qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait été abattue. Belinski, lui, semblait ne pas concevoir que quiconque, pas même les talibans, puisse la réduire au silence. Il pensait qu'elle allait tout surmonter.

— Tu as repéré d'autres musiciens afghans dans son entourage ?

— Monte de trois rangées sur la photo de promotion, un peu plus à droite, et tu tomberas sur un certain Darman Dirani, tu le vois ?

Rekke le trouva. Un jeune homme, dix-neuf, vingt ans lui aussi, brun, bouclé, avec de petits yeux, un grand nez crochu et quelque chose de timide dans le regard. Il portait des lunettes rondes et une chemise noire boutonnée jusqu'au cou.

— Darman était son compatriote, du même âge qu'elle, violoniste lui aussi, reprit Viktor. Latifa et lui étaient entrés en même temps au conservatoire, des amis proches depuis l'adolescence. Ils avaient eu la même professeure à Kaboul, et peut-être ont-ils formé un couple à un moment, je n'en suis pas sûr. Mais ça n'a pas dû être facile pour Darman.

Jette un œil à l'autre photo que je t'ai envoyée, celle de leur quatuor à cordes. Tu vois comme il la regarde ? Admiratif, n'est-ce pas, mais aussi hésitant, à la limite de l'aplatissement. Darman l'aimait, c'est absolument clair, et Latifa... ne l'aimait pas autant.

— Il est toujours en vie ?

— Il habite à Cologne.

— À Cologne..., murmura Rekke.

— Oui, il est deuxième violon à la Philharmonie de Cologne. Je suis persuadé que c'est quelqu'un à qui parler. Il semble ne l'avoir jamais quittée des yeux. L'avoir toujours suivie du regard. Mais un autre point est vraiment intéressant.

Rekke revint à la photo de promotion et essaya de comprendre ce qui avait changé chez Latifa. C'était, se dit-il, comme si quelque chose lui avait déjà été enlevé.

— Est-ce qu'elle n'était pas malade ? demanda-t-il.

Viktor, qui semblait parti pour parler d'autre chose, peina quelque peu à retrouver le fil.

— Hein, euh, oui... apparemment, un soupçon d'épilepsie. Elle avait eu une attaque en jouant, pendant une masterclass. Mais ce que je voulais te dire, c'est que Latifa et Darman Dirani sortaient d'une école à Kaboul connue sous le nom un peu ampoulé de « Conservatoire pour l'amitié soviético-afghane ». L'établissement était dirigé par Elena Drugov, ça te dit quelque chose ?

— Rien du tout.

— Bah, pourquoi la connaîtrais-tu ? Une ancienne violoncelliste et chef d'orchestre de Novossibirsk. Mais elle était avant tout une missionnaire, une âme ardente. Je ne crois même pas que le Parti ait eu besoin de l'envoyer à Kaboul. Elle y est partie d'elle-même, et y a monté son école. Mais tu comprends bien sûr l'idée sous-jacente : la guerre ne se gagnerait pas seulement avec les armes, mais aussi grâce à la culture et au marxisme-léninisme. Cette école n'a pas dû être tellement populaire. Rien de soviétique n'était tellement populaire à Kaboul. Pourtant, un nombre étonnant d'étudiants y ont afflué, y compris venant de l'étranger, quelques communistes convaincus, peut-être. Mais la plupart étaient des jeunes gens qui voulaient juste avoir la possibilité de jouer les compositeurs occidentaux et de s'épanouir comme musiciens. En un temps assez court, l'établissement a acquis une bonne réputation, et il était notoire qu'Elena

disposait d'un sérieux budget pour des bourses d'étude. Elle pouvait envoyer ses meilleurs étudiants en Union soviétique, le plus souvent chez nous, au conservatoire. Aucun autre n'a eu la même chance que Latifa et Darman, mais nombreux, assez nombreux, sont ceux qui ont eu l'occasion pendant des périodes plus courtes de jouer et de recevoir un enseignement de haut niveau à Moscou, et c'est là que ça devient un peu sinistre.

— Comment ça ?

— Plusieurs de ces boursiers ont disparu par la suite sous le régime des talibans. Latifa a été retrouvée morte, abattue à son domicile. Mais d'autres se sont volatilisés et n'ont jamais été retrouvés.

— Intéressant, fit Rekke.

— On peut bien sûr dire qu'ils faisaient partie d'un groupe à risque, continua Viktor. Ils s'étaient liés avec le pouvoir soviétique. Leur pratique était interdite par le régime, associée à l'Occident. Mais je trouve ça suspect. Les musiciens ont certes été persécutés en Afghanistan – j'ai essayé de me documenter un peu. Leurs instruments ont parfois été détruits, on les a fouettés, harcelés. Il est même arrivé qu'on les tue.

— Mais ce n'était pas non plus une pratique généralisée.

— Non, et là, ça fait un peu beaucoup de monde. D'un point de vue statistique, je trouve ça inquiétant. Mais bon, c'était aussi ma mission de faire le détective.

Rekke se tut, le temps d'enregistrer ce qu'il venait d'entendre. Non loin de lui se tenait à présent Mme Hansson, un peu nerveuse, qui voulait visiblement lui dire quelque chose. Il sentait sa poitrine oppressée, une douleur remontait vers l'épaule et le cœur. Il pensa à Latifa Sarwani et réussit à oublier Mme Hansson qui, gênée, s'en alla.

— Ces boursiers de Kaboul, est-ce qu'il n'y en avait pas une liste quelque part ? demanda Rekke.

— J'ai les noms de ceux qui sont venus chez nous ces années-là.

— Très bien. Tu es un roc, Viktor. Elena Drugov est-elle toujours vivante ?

— Elle est morte d'un cancer de l'utérus en août 2001. Mais, vers la fin de sa vie, on raconte qu'elle était inquiète que quelqu'un veuille du mal à ses anciens étudiants.

— C'est intéressant. Et cette photo que je t'ai envoyée, l'arbitre de foot, personne ne l'a reconnu ?

— Justement, oui... j'oubliais. Belinski l'a emportée chez lui, hier. Il a dit que cette photo lui donnait le vertige.

— Parce que cet homme lui disait quelque chose ?

— Je ne sais pas si je dois l'interpréter ainsi. Il a seulement déclaré que la photo était bizarre. Mais c'était peut-être à cause de cette étrange tenue que porte le type.

— Peux-tu dire à Sacha que je crois qu'il jouait de l'alto ? Ça l'aidera peut-être à se souvenir, lança Rekke.

Viktor rit.

— Donc tu avais malgré tout deviné de quoi il jouait. Je le savais bien.

— J'ai fait quelques petites observations, mais je n'en suis pas complètement sûr.

— Au fait, tu ne respirerais pas un peu fort ?

— Non, sûrement pas. Mais très beau travail, Viktor. Je te rappelle très vite.

— Tu ne vas quand même pas raccrocher tout de suite ? On s'est à peine dit bonjour.

— Je raccroche. Retourne cuver au lit, on se reparle plus tard, annonça-t-il avant de couper.

Il sentit qu'en effet il respirait fort. Son corps tressaillait également, comme sous l'effet d'une décharge électrique, et il marmonna pour lui-même :

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Du masochisme ?

Puis il appela Freddie Nilsson. Il n'avait pas de temps à perdre avec cette maudite abstinence. Mais le téléphone n'eut pas le temps de sonner : Mme Hansson entra dans la pièce et annonça que Micaela arrivait. Il décida de repousser un peu sa rechute.

Ensuite, il examina à nouveau la photo de promotion de Latifa. Sans grand succès. Son regard flottait dessus sans rien voir de vraiment net. Mais il finit par repérer ce qui l'avait inquiété un peu plus tôt. C'était l'œil gauche de Latifa : quelque chose s'y était éteint.

Micaela avait dormi dix heures et s'était réveillée mardi à 8 heures avec l'impression que quelque chose en elle s'était relâché. Dehors, il pleuvait, une pluie de printemps libératrice, et elle resta un moment étendue sur le dos, les mains jointes sur le ventre, tandis que la soirée de la veille lui

revenait. Elle comprit alors pourquoi cette matinée lui paraissait pleine d'espoir.

Sa migraine avait disparu, et ils avaient encore avancé d'un pas dans l'enquête sur le meurtre. Il lui semblait avoir retrouvé ce qu'elle avait perdu, et elle se demanda que faire. Appeler Vanessa pour la gronder d'avoir été trop bavarde ? Mais non, se dit-elle, ça ne changeait rien dans un sens ni dans l'autre que Lucas sache qui elle avait rencontré. En plus, la fuite venait peut-être de la police. Elle laissa plutôt libre cours à ses pensées. Elle se rappela ce que Jonas Beijer lui avait rapporté au sujet d'Emma Gulwal : Kabir avait regardé sa clarinette presque avec tendresse, comme s'il avait voulu en jouer, mais la seconde suivante, pris de folie, il l'avait brisée contre un chambranle de porte comme s'il voulait venger sa vie tout entière.

Bien sûr, ça ne voulait rien dire. Mais ça n'interdisait pas non plus de penser que Kabir avait pu être musicien classique, lui aussi. Elle se leva, gagna la salle de bains et entendit quelques notes résonner dans sa tête. C'était l'adagio de Bruch, qu'elle chantonna pour elle-même tout en se demandant si elle allait vraiment pouvoir réintégrer l'équipe. Elle ne pouvait qu'attendre de voir. Mais dans tous les cas, elle voulait continuer à travailler sur ce meurtre aujourd'hui encore. Elle examina son bleu dans le miroir. Il avait meilleure mine, mais ce n'était pas terrible, et tant mieux, songea-t-elle. Sans se laisser le temps d'hésiter et d'écouter la voix du devoir, elle téléphona pour se mettre en arrêt maladie.

— Je suis patraque, expliqua-t-elle.

Son chef ne parut pas en douter une seconde.

— Oui, mon Dieu, je comprends vraiment, lui dit-il.

C'était exactement ce que désirait entendre celle qui faisait la police buissonnière. Elle se regarda un peu dans le miroir, tout en se demandant : *Que pense Rekke de moi ? Comment me voit-il ? Qui suis-je pour lui ?*

Ces questions ne lui firent pas tellement de bien. Elles ne faisaient que l'encourager à se chercher des défauts. Elle essaya de peigner sa mèche pour dégager son front, comme tout le monde le lui conseillait, et c'était mieux, elle dut l'admettre. Mais elle ne voulait pas pour autant se soumettre à leur avis. En revanche, elle aurait eu besoin de se couper les cheveux. Ils lui tombaient jusqu'aux épaules, et ses yeux étaient... comment dire ?... trop sérieux. Elle feignit de rire et, comme un mannequin, prit quelques

poses idiotes. Heureusement, elle fut interrompue. Son téléphone sonna. C'était Mme Hansson, bien entendu désolée de la déranger.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda Micaela.

— Hans a jeté tous ses médicaments, et du coup il n'a pas fermé l'œil. Je l'ai entendu aller et venir là-haut toute la nuit.

— Est-ce que c'était malin de faire ça ?

— Bien sûr que non. Il va au-devant d'une terrible crise de manque. Mais ça prouve malgré tout un certain cran. Vous avez fait des miracles avec lui, Micaela. Vous ne voudriez pas venir avant qu'il ne fasse une nouvelle bêtise ?

— Il ne vaudrait pas mieux que je lui parle d'abord ?

— Il est au téléphone. Je crois que c'est au sujet de ce qui vous occupe en ce moment. Des musiciens qui ont eu des problèmes en Afghanistan, c'est ça ?

— Oui.

— Alors ?

— J'arrive.

Micaela tarda pourtant à se mettre en route. Elle essaya plusieurs tenues, même des talons hauts, mais opta à la fin pour un jean et un sweat assortis de baskets, comme d'habitude, et ni plus ni moins de maquillage que les autres jours. Pourtant, pour la première fois depuis le samedi précédent, la jeune femme se sentait légère. Elle descendit l'escalier quatre à quatre. Raison pour laquelle elle n'entendit pas les pas familiers un étage au-dessous.

Charles Bruckner était à bord de sa voiture diplomatique dans Grevgatan. Il était à peu près persuadé qu'ils allaient devoir à nouveau intervenir contre Rekke. Il ne faisait aucun doute que le professeur représentait un risque. Ils auraient pu tout de suite faire une descente chez lui et l'embarquer, mais Charles préférait prendre son temps et voir s'il n'y avait pas moyen de glaner d'abord quelques informations compromettantes. Comme toujours, il s'agissait d'attendre le moment propice.

Parfois, Charles regrettait son ancienne vie. Il n'avait plus été mêlé à des opérations d'importance depuis qu'ils avaient abattu Gamal Zakaria à Copenhague, et il s'était avéré à cette occasion que Hassan Barozai – ou

Kabir, comme il disait le plus souvent – avait malgré tout contribué à les informer, preuve que le relâcher n'avait pas été une folie.

Ou plutôt : Charles n'avait en fait jamais estimé que c'était de la folie. Ce n'était que depuis peu qu'il s'était mis à douter, devant tout ce cirque. Mais au fond, il restait très terre à terre : ils avaient relâché un petit poisson pour en ferrer un gros. Rien d'étrange à cela : logique de guerre habituelle. Mais c'était vrai, ils ne savaient pas tout ce que Kabir avait fait à Kaboul. Ils n'étaient pas parvenus à le briser complètement lors de ses interrogatoires. Il demeurait des points d'interrogation et cela le préoccupait, car personne – et surtout pas le ministère suédois des Affaires étrangères – ne voulait avoir introduit un assassin doublé d'un terroriste dans le pays.

Cela ferait tache, surtout maintenant que l'horizon se couvrait. CBS et le *New Yorker* étaient sur le point de publier des informations compromettantes : rien de neuf, pas vraiment. L'agence AP avait déjà fait paraître un long article en novembre de l'année précédente. Mais, cela allait de soi... c'était inquiétant. Il allait y avoir des photos : des Arabes tête cagoulée avec des électrodes sur le corps, des hommes nus en laisse ou attachés dans des positions tordues, parfois couverts d'excréments, parfois empilés à poil les uns sur les autres sous la garde de soldats américains hilares et le pouce en l'air. Cela allait causer de gros dégâts, ça ne faisait aucun doute.

Mais malgré tout... on pourrait toujours faire porter le chapeau à des brebis galeuses. Rien de tout cela n'avait été ordonné en haut lieu. Il s'agissait de déviances, et les coupables seraient sanctionnés. Cela ne disait rien de leur stratégie globale. Aussi serait-il dévastateur que fuitent en même temps des informations sur Salt Pit. Maudit Rekke. Le téléphone sonna. C'était Henry Lamar, de l'ambassade.

— Comment ça va ? demanda ce dernier.

— Rekke attend la visite d'une femme, répondit Charles. Une certaine Micaela, nous nous renseignons à son sujet. Ils vont parler de la violoniste, Sarwani, qui a été abattue à Kaboul en avril 1997. Rekke est en train de rassembler des éléments sur elle.

— Est-ce que Kabir a quelque chose à voir avec elle ? interrogea Henry.

— J'espère que non. Mais écoute...

Il scruta Grevgatan.

— On peut se rappeler ? Je vois quelque chose.

Il y avait une jeune femme sur le trottoir d'en face. Il pouvait très bien s'agir de cette Micaela. La voix qui parlait sur le portable de Sigrid Hansson semblait jeune et un peu hésitante, et la fille qui marchait là-bas avait à peine trente ans et l'air latino. Peut-être pas belle, mais sans aucun doute intéressante, avec ses yeux noirs inquiets, un gros bleu sur la joue et une posture en alerte, intense.

À côté d'elle marchait un type un peu plus âgé, latino lui aussi, qui paraissait lui ressembler, peut-être un parent : brun, ombrageux, avec une cicatrice qui lui barrait le front. Un criminel, se dit Charles. Un criminel haut placé. Ils devaient se diriger vers le domicile de Rekke. Il s'inquiéta de la façon dont la fille repéra sa voiture. Son regard avait quelque chose d'à la fois professionnel et nerveux, comme si elle avait aussitôt compris ce qu'il fabriquait là.

Il sortit son téléphone et rappela Henry Lamar pour lui ordonner d'identifier cette nana sur-le-champ et de la mettre sous surveillance. Il n'eut cependant pas le temps de s'étendre au téléphone, car il se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond entre elle et cet homme. La situation semblait tendue, presque explosive.

Pour quelqu'un comme Rekke, une enquête criminelle recélait de nombreux pièges. L'un d'entre eux étant, bien sûr, qu'en cours de route une piste l'intéresse trop, non parce qu'elle était importante pour la résolution de l'affaire, mais car elle éveillait quelque chose en lui – et il lui arrivait de se demander si tel n'était pas le cas avec Latifa Sarwani.

Malgré tout, il était de plus en plus convaincu que son meurtre et celui de Kabir étaient liés. Plusieurs petites observations effectuées pendant la nuit l'en avaient persuadé. En outre, Viktor lui avait donné une pièce du puzzle, pas extraordinaire, mais c'était déjà quelque chose. Pour cette raison, il se trouvait occupé à détailler une photo récente de Darman Dirani, l'ami de Latifa au conservatoire de Moscou. Dirani paraissait plus distingué aujourd'hui que dans sa jeunesse. Il avait désormais trente-neuf ans, et il n'y avait plus rien de timide ou d'hésitant dans ses yeux. Il semblait plutôt fier et un peu m'as-tu-vu. Contrairement à Latifa, il avait achevé ses études et s'était installé en Europe, ce qui était évidemment une sage décision.

Tandis que la vie de Latifa s'étiolait à Kaboul, Dirani avait fait carrière, et il occupait à l'heure actuelle le poste de deuxième violon à la Philharmonie de Cologne, ce qui n'était pas mal. Rekke aurait-il le courage de lui parler ? Cela allait lui coûter. Tout lui coûtait, mais il ne fallait pas qu'il abandonne maintenant. Aussi inspira-t-il à fond et composa-t-il le numéro. Après deux ou trois sonneries répondit une voix comme brisée, un peu criarde.

— Darman à l'appareil.

— J'espère que je ne vous dérange pas, déclara-t-il en allemand. Mon nom est Hans Rekke.

— Le pianiste ?

— C'était il y a longtemps.

— C'est tout de même un honneur. Pourquoi avoir arrêté ?

— Vers la fin, je n'étais plus vraiment en état psychique, et puis j'ai eu un petit incident à Helsinki.

— Ça me dit quelque chose, je crois.

— Ravi qu'on se souvienne de moi. Mais désormais, je suis psychologue, et on me consulte parfois dans le cadre d'enquêtes criminelles. J'ai par exemple travaillé sur le meurtre d'un de vos compatriotes, Jamal Kabir, à Stockholm.

— Ah oui, vraiment ? fit Darman, à présent plus réticent.

— Vous avez peut-être entendu parler de ce meurtre ?

— Oui, vaguement.

— Alors c'est parfait, répondit Rekke. Ce qui m'intéresse, en fait, c'est surtout la guerre menée par les talibans contre la musique, et qui a frappé tant de vos connaissances, il me semble ?

— Oui, c'est vrai.

— Vous, les anciens élèves de l'école de la professeure Drugov, avez payé un lourd tribut, n'est-ce pas ?

— Nous n'étions pas seulement des musiciens à leurs yeux. Nous étions considérés comme des traîtres, des adversaires athées de l'islam.

Rekke se tut, feignant de réfléchir.

— Et personne n'a connu une fin aussi affreuse que votre amie Latifa.

— En effet. C'était indescriptible.

Rekke décida de changer de ton.

— Il est difficile, de notre horizon occidental, de comprendre les talibans. Vouloir détruire tout ce qui, pour les autres, représente une telle joie ? Cependant... beaucoup de ces jeunes hommes n'avaient pas d'autre formation que celle des écoles coraniques enseignant un islam littéral et la nostalgie du VII^e siècle. Ils ne prenaient pas le temps d'apprendre à connaître leurs ennemis, de comprendre ce qu'ils voulaient détruire dans leur fureur sacrée.

— Non, fit Darman. C'étaient des barbares.

— Pourtant..., reprit Rekke, celui que Latifa a laissé entrer chez elle la nuit du 4 au 5 avril 1997 paraissait au contraire familier avec son univers.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle a montré à son meurtrier le violon que son père et elle avaient si soigneusement dissimulé à la cave.

— Cela a très bien pu être sous la menace, non ? objecta Darman.

— Absolument, concéda Rekke. Mais elle semble aussi avoir joué pour lui. Pas seulement parce que les positions respectives du corps et du violon suggèrent qu'elle tenait l'instrument quand elle a été abattue. J'ai lu sur le site d'Al Jazeera que de la musique au violon avait été entendue provenant de sa maison cette nuit-là. Un voisin l'a décrite comme belle et triste, et je sais, je sais, Sarwani peut très bien également avoir joué sous la contrainte. Néanmoins... le meurtrier voulait l'écouter. Il a pris ce risque, il devait être intéressé, peut-être même qu'il le désirait.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je pense que ce n'est probablement pas uniquement le fanatisme religieux qui a tué Sarwani, mais aussi...

Il marqua intentionnellement une pause. En même temps, son corps tressaillit.

— Quoi ? fit Darman.

— Je me disais que, là, vous pourriez m'aider. J'ai l'impression que le meurtrier pourrait avoir connu de l'intérieur votre ancienne école.

— C'est une possibilité, bien sûr.

— Mais vous ne pouvez pas m'aiguiller, me donner un indice ?

— Un indice à quel sujet ?

— Au sujet d'une personne de votre entourage qui aurait pu être capable de ça.

Dirani parut s'offusquer.

— Non, vraiment pas. Sinon, j'en aurais parlé depuis longtemps.

Rekke tressaillit à nouveau. Lui était-il possible de descendre au local à poubelles, voir si ses médicaments s'y trouvaient encore ? Ce ne fut qu'au prix d'un effort qu'il reprit :

— Latifa et vous étiez proches, n'est-ce pas ?

— Dans les années 1980, oui.

— Mais pas ensuite.

— Nous avons essayé de garder contact, mais c'était difficile avec la distance. Avec quelques amis, nous avons pendant un certain temps cherché à la faire sortir du pays. Mais à la fin, elle semblait ne plus le vouloir. Elle était très déprimée et malade, les dernières années.

— C'est triste de l'apprendre. J'ai vu qu'elle s'était mariée.

— C'était un mariage forcé. Il était impossible d'être célibataire pour une femme sous le régime des talibans. Mais son père a payé son mari pour

qu'il ne l'approche pas.

— Et donc, qui restait proche d'elle, à cette période ?

— Son père et son frère Taisir, même si Taisir et elle avaient leurs différends.

— Quel genre de différends ?

— Taisir était plus conservateur que son père et n'avait jamais beaucoup aimé cet arrangement autour du mariage.

— Il a dû demeurer toute sa vie dans l'ombre de sa sœur.

— Sans doute.

— Qui Latifa fréquentait-elle, sinon ?

— Pas grand monde. Elle s'isolait ou restait alitée, du moins les derniers temps. Elle avait maigri et perdu ses cheveux. Elle était en très mauvais état.

— Ce devait être un risque considérable de garder le violon caché à la maison, poursuivit Rekke.

— Où l'aurait-elle mis, sinon ? demanda Darman. C'était ce que la famille possédait de plus précieux.

— Un Gagliano, c'est ça ?

— Oui, fabriqué par Nicolò Gagliano à la fin du XVIII^e siècle.

— Et dissimulé sous deux planches à la cave ?

— Mohammad, son père, le sortait parfois pour l'entretenir. Mais il restait surtout dans sa cachette à la cave. À l'extérieur, ils racontaient qu'ils l'avaient vendu en Europe.

Rekke se leva pour refaire en vain le tour de l'appartement à la recherche de doses de morphine oubliées dans quelque recoin.

— J'ai regardé la photo de Latifa morte, lança-t-il.

— Ah, vraiment ?

— Et je me demande : qui a pris cette photo ? continua-t-il en retournant les coussins du canapé pour voir si quelques cachets ne s'y seraient pas glissés. Elle ne semblait pas faire partie d'une enquête sur le lieu du crime.

— C'est Mohammad, son père, qui l'a prise, malgré le choc. Il avait compris que les talibans ne feraient pas grand-chose pour élucider ce meurtre. Il voulait le documenter.

Rekke gagna sa chambre.

— Pour conserver une preuve ?

— Il voulait la justice.

Rekke se pencha pour regarder sous le lit. Est-ce qu'il n'y avait pas quelque chose malgré tout... non, bordel, c'était un raisin sec. Comment ce raisin sec avait-il atterri là ?

— Bien sûr, dit-il. Aimiez-vous Latifa ?

Dirani parut désarçonné par la question.

— Nous l'aimions tous d'une façon ou l'autre, répliqua-t-il. Je sais qu'on n'a pas conservé grand-chose. Mais vous auriez dû l'entendre jouer. Elle jouait si bien qu'on avait envie de remercier Dieu.

— Mais elle était aussi un peu pénible, non ? Exigeante, sûre d'être à part, une grande soliste classique.

— On lui pardonnait facilement.

— Donc, vous ne pensez pas qu'elle puisse s'être fait des ennemis en raison de sa personnalité ?

— C'est possible, j'imagine.

— Mais encore une fois, vous ne songez à personne en particulier, personne que vous auriez croisé au cours de vos études ?

— J'y ai beaucoup réfléchi, bien entendu, mais comme je vous l'ai dit, non... personne qui aurait pu pousser les choses aussi loin.

— Vous avez déclaré que vous l'aimiez tous d'une façon ou l'autre ?

— Elle avait ce don-là.

— Peut-être que c'est plutôt l'un de ceux qui l'aimaient qui l'a tuée, suggéra Rekke.

— J'ai du mal à le croire.

— Pourtant, cette logique ne serait pas invraisemblable, pas vrai ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut une grande passion même pour vouloir la perte de quelqu'un, n'est-ce pas aussi votre avis ?

— C'est possible.

— Mais surtout, vous tous qui l'aimiez, vous avez dû vouloir savoir qui l'avait tuée.

— C'est clair.

— Et à quelle conclusion êtes-vous parvenus ?

— À considérer que le premier responsable était finalement le mollah Zakaria. C'est lui qui a attisé la haine contre les musiciens, et contre les femmes comme elle. Parfois, il n'avait même pas besoin d'utiliser ses propres forces. Il poussait les gens à faire justice eux-mêmes.

— Donc, il n'y a aucun doute au sujet de la menace qui pesait sur elle ?

— Non.

— Et pourtant...

— Quoi ?

— ... Latifa a été laissée seule cette dernière nuit.

— Avoir en permanence son père et son frère à la maison la rendait folle. Elle voulait une vie à elle.

— Peut-être voulait-elle être seule avec quelqu'un d'autre, cette nuit-là ?

— Je ne peux pas l'imaginer. Elle vivait isolée, les derniers temps.

Rekke dit, aussi calmement qu'il le put :

— Mais vous me cachez quelque chose, n'est-ce pas ?

Dirani se tut un instant.

— Comment ça ? fit-il ensuite.

— Je l'entends.

— Vous l'entendez ?

— Une musicalité différente, je suppose, continua Rekke. Mais je pense aussi aux coïncidences de toute cette histoire.

— Quelles coïncidences ?

— Le père de Latifa et vous habitez aujourd'hui la même ville.

Dirani poussa un soupir offusqué.

— Quand on vit en exil, on aime rester près de ses compatriotes.

— Au fait, le nerf optique de Latifa n'a-t-il pas été abîmé à Moscou ? reprit Rekke.

Dirani parut surpris.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Un œil qui ne voit plus aussi bien, ça se repère. C'est un peu comme un miroir où personne ne se regarde.

— Ah bon ? Vraiment ? fit Dirani, hésitant. Mais, oui... Latifa a fait une crise d'épilepsie pendant sa dernière année en Union soviétique et s'est heurté l'arrière du crâne. C'est une des raisons de l'interruption de ses études, même si le professeur Belinski aurait pu arranger les choses.

Rekke regarda sa boîte mail et vit un nouveau message de Viktor. Une liste, semblait-il. Il l'imprima.

— Une dernière chose, fit-il. D'autres étudiants de Kaboul arrivaient au conservatoire, ai-je entendu dire, avec des bourses pour des séjours plus brefs.

— Oui, répondit Darman. Ils me faisaient souvent pitié.

— Pourquoi cela ?

— Ils étaient un peu livrés à eux-mêmes et se montraient rarement à la hauteur. Cela faisait partie du jeu politique.

— J'ai ici la liste de six d'entre eux, six jeunes Afghans venus pour une période plus courte pendant votre scolarité. Ne pourriez-vous pas regarder leurs noms et voir si vous vous en souvenez ?

— Je pourrais, rétorqua Darman, mais là, il va falloir que je file répéter.

— Que jouez-vous ? demanda Rekke.

— Dvořák.

— La *Symphonie n° 9* ?

— Oui. Désolé, c'est peut-être un peu démagogique.

— Pas du tout. Fantastique *molto vivace*. Je suppose que nous aurons l'occasion de nous reparler.

— Peut-être bien, dit Darman Dirani tandis que Rekke éprouvait une brusque envie de revoir Cologne.

Au fond, Micaela ne fut pas surprise de voir Lucas en bas de chez elle. Il lui était déjà arrivé de venir lui rendre visite le matin sans aucune raison particulière, et elle pensa pour se rassurer : *Il veut juste vérifier comment je vais. Une simple visite.*

— Salut, dit-elle en le dévisageant.

Elle n'aimait pas son sourire, ni sa façon de marcher. Il était tendu, et sa chemise serrait trop sa poitrine. Ses yeux lui semblèrent froids, ou du moins calculateurs, et la cicatrice qui lui barrait le front bougeait plus que d'habitude, comme si elle avait pris vie. C'était sûr, quelque chose n'allait pas. Elle fit pourtant semblant d'être heureusement surprise.

— C'est gentil de passer me voir.

— Tout ce qu'il y a de plus gentil, répondit-il.

Elle était déjà en retard, lui expliqua-t-elle. Il fallait qu'elle file.

— Tu vas au boulot ? demanda-t-il.

Idiote qu'elle était, elle hésita une seconde de trop.

— Je vais en ville.

— Alors je t'accompagne.

Ensemble, ils se dépêchèrent de gagner le métro, sous la pluie.

Comme toujours à cette heure de la journée, deux mondes s'y croisaient : ceux qui habitaient Kista et partaient de chez eux, et ceux qui se

précipitaient hors de la rame pour rejoindre leurs boîtes high-tech de Science City. Ceux qui étaient en marche et ceux qui n'avaient pas bougé, comme avait coutume de dramatiser Micaela. Lucas l'attira à lui. Elle n'arrivait pas bien à le cerner. Il sentait l'après-rasage.

— Je crois que maman s'est remise à peindre, lança-t-elle.

Il n'était pas intéressé. Il commenta plutôt son apparence tandis qu'ils montaient dans la rame.

— Tu as mis du parfum ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête.

— Je crois que c'est ton eau de Cologne qui sent assez pour nous deux, rétorqua-t-elle.

Il ne sembla pas apprécier le commentaire.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle.

— Tu retournes à Östermalm ?

— ...

— Je ne crois pas qu'il soit bien pour toi, répondit-il.

Elle se creusa la tête, dans l'espoir de trouver quelqu'un d'autre que Rekke dont il aurait pu parler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je pense qu'il te pousse à fouiller tout un merdier qui n'est pas bon pour toi.

Elle se fâcha.

— Je fouille ce que je veux.

Il lui prit les poignets.

— Il faut que tu comprennes comment je vois les choses. Tu vois un type riche à Östermalm, et tu reviens couverte de bleus.

— Ça n'avait rien à voir avec lui, fit-elle en se dégageant.

Ils restèrent silencieux sur leurs sièges. Quand ils entrèrent à T-Centralen, où elle devait prendre la correspondance vers Ropsten, elle envisagea de descendre au dernier moment et de le laisser seul dans le wagon. Mais elle décida de calmer le jeu. Aussi le remercia-t-elle pour l'attention qu'il lui portait et promit-elle d'être prudente. Puis elle se leva, et il l'imita. « Laisse-moi tranquille ! » aurait-elle voulu cracher, mais elle ne dit rien.

— Je m'inquiète pour toi, c'est tout, déclara-t-il.

— Je sais. Mais on ne pourrait pas se voir plus tard ?

— Je t'accompagne encore un peu.

Ils montèrent donc dans une nouvelle rame de métro.

Les yeux de Lucas étaient à présent plus gentils, plus détendus, et ce n'est qu'une fois sortis du métro, alors qu'ils descendaient de Karlaplan vers Strandvägen, qu'elle s'inquiéta pour de bon.

— Merci, lança-t-elle. Maintenant, je peux me débrouiller seule.

— C'est clair, opina-t-il sans faire le moins du monde mine de la laisser.

Elle eut envie de le bousculer, au lieu de quoi elle se dit : *Il ne me suivra jamais jusqu'au bout. Il n'est pas bête à ce point.* Mais il ne manifestait aucune velléité de filer et, arrivé à Riddargatan, à peu près là où il l'avait récupérée la dernière fois, elle décida de changer de direction pour l'éloigner de chez Rekke. Ce qui ne le trompa évidemment pas.

— Il n'habite pas Grevgatan ? demanda-t-il avec quelque chose de menaçant dans la voix.

Elle comprit alors que Lucas avait fait des recherches sur Rekke, ou en tout cas il connaissait son adresse.

— Il faut que tu te barres, maintenant, dit-elle. Tu ne peux pas me faire ça.

— Je t'accompagne jusqu'au porche.

OK, mais pas un pas plus loin, pensa-t-elle alors.

Ils descendirent donc Grevgatan, et c'est alors qu'elle sursauta en voyant la voiture diplomatique aux vitres teintées. Lucas le remarqua, bien sûr.

— Tu as l'air tendue, lui lança-t-il.

— Je suis tendue parce que tu te mêles de mes affaires, rétorqua-t-elle.

Lucas secoua la tête comme s'il ne la croyait pas, regarda lui aussi la voiture diplomatique et annonça qu'il allait monter avec elle dire bonjour.

— Jamais de la vie, cracha-t-elle en se demandant si elle n'allait pas finir par lui mettre son poing dans la gueule.

Mais ce serait une folie, bien entendu, et elle tomba plutôt dans une forme de pensée magique : *Ça va bien se passer,* pensa-t-elle. *Peut-être Lucas va-t-il même être impressionné. C'est sûr, il ne voudra pas rester. Il va se sentir perdu, là-haut, avec tous ces livres et ces tableaux.* Puis elle entra dans le hall, avant de pénétrer dans la cabine d'ascenseur en compagnie de son frère, avec l'impression que quelque chose était en train de partir complètement en vrille.

28

— Je suis désolée, lança-t-elle sur le pas de la porte. Mais mon frère voulait dire bonjour.

Un papier à la main, Rekke semblait plongé en lui-même. Mais il sourit dès qu'il aperçut Lucas et lui tendit la main.

— Enchanté, fit-il. Entrez, je suis Hans Rekke.

Il y avait de la chaleur dans sa voix, cette maudite évidence de la classe supérieure, songea-t-elle, et Lucas géra bien la situation, bien sûr. Lui aussi était un pro des salutations : il se présenta et jeta un coup d'œil curieux vers l'intérieur de l'appartement en lâchant quelques mots nonchalants, comme s'il passait tout son temps dans des logements comme celui-là.

— Ravi de faire plus ample connaissance avec votre famille, déclara Rekke. Puis-je vous inviter à prendre le petit déjeuner ? J'ai une faim de loup.

— Je ne vais pas rester. Je voulais seulement vous dire que Micaela compte beaucoup pour moi. S'il lui arrivait quelque chose...

Il se tut et, une courte seconde, Micaela pensa reconnaître sa gestuelle de la forêt de Husby, et elle eut peur qu'il fasse quelque chose de violent, peut-être même qu'il sorte une arme. Rekke sourit.

— Oui, oui. Je le comprends très bien. Vous êtes trois enfants, n'est-ce pas, et vous-même êtes l'aîné ? L'homme de la maison, qui vous êtes occupé de votre petite sœur ?

— Je m'occupe toujours d'elle.

Rekke s'approcha d'un pas à son tour et, même s'il continuait à sourire, son langage corporel changea. Il paraissait en alerte. Ses bras se contractèrent.

— C'est dans l'ordre des choses, bien sûr, dit-il. Mais par ailleurs, vous vous occupez d'autres personnes, pas vrai ? Vous avez des responsabilités.

— Peut-être, répondit Lucas.

— Ne soyez pas timide. Vous avez de l'autorité, c'est un don précieux et un peu dangereux.

— Je fais ce que j'ai à faire.

— Je n'en doute pas, répondit Rekke en soutenant obstinément son regard – toujours souriant, mais le corps à présent parfaitement immobile. Je suis impressionné.

— Par quoi ?

— Par votre capacité à parler en silence.

— Je trouve que c'était bien de se rencontrer, jeta Lucas.

— Ce fut une telle joie. Mais vous n'allez tout de même pas déjà partir ?

Lucas regarda à nouveau autour de lui et adressa à Micaela un regard rapide et sévère.

— Vous avez l'air d'avoir compris, professeur.

— Je comprends. J'espère qu'il y aura d'autres occasions, répliqua Rekke en souriant de plus belle.

Juste après, il tressaillait à nouveau. Quelque chose s'embrasa et mourut tout aussi vite. Mais peut-être n'était-ce rien, car l'instant suivant ils se serrèrent la main, et Rekke se proposa de raccompagner Lucas jusqu'à l'ascenseur. Il s'absenta plus longtemps qu'il n'aurait dû, et ce n'est qu'à son retour que Micaela comprit combien elle s'était inquiétée. Elle se sentait prête à s'effondrer sur un lit ou un canapé, et inspira à fond tandis que Rekke l'observait, concentré. « Ne me regarde pas comme ça ! » aurait-elle voulu crier.

— Lucas peut avoir une grande gueule, dit-elle, mais c'est quelqu'un de bien. Il s'inquiète juste pour moi.

Rekke continuait à la fixer avec concentration.

— Il est passionnant. Mais vos pupilles sont petites.

— Euh... comment ?

— Je peux toucher votre main ?

— Ah, non ! s'exclama-t-elle avant d'aller au séjour se laisser tomber sur le canapé, devant le piano, en fermant les yeux.

Elle entendit Rekke s'asseoir en face d'elle et eut envie d'ajouter quelques mots, peut-être avant tout pour expliquer comment il se faisait que

Lucas l'ait suivie jusqu'ici. Mais elle n'eut le temps de rien dire. On frappa à la porte, et Mme Hansson entra en leur disant de ne pas se déranger. Il était tout à fait possible que Micaela soit juste paranoïaque, mais elle ne pouvait s'empêcher de se demander si Mme Hansson n'avait pas rencontré Lucas en bas et ne s'était pas fait du souci.

— Je pensais prendre un verre, annonça Rekke. Voulez-vous me tenir compagnie ?

Micaela le regarda d'un air interloqué.

— Il n'était pas question d'un petit déjeuner, à l'instant ?

— C'est vrai, acquiesça-t-il. Je vous demande pardon. Mon abstinence déforme ma perception du temps.

Elle le considéra avec méfiance.

— Ou alors vous pensez que c'est moi qui ai besoin d'un verre ? dit-elle.

— Je crois...

Il n'acheva pas sa phrase, et c'était aussi bien car, à son corps défendant, elle lui donnait raison. Elle aurait désespérément voulu boire de l'alcool, en dépit de l'heure matinale.

— Vous auriez une bière ? demanda-t-elle.

— Je dois avoir deux Heineken, si mon affreux frère ne les a pas bues.

— Ce sera très bien.

— Ma chère Sigrid, pardon de te commander. Mais pourrais-tu rapporter deux bières bien fraîches, pour Micaela et moi ? lança-t-il.

Elle ne comprit pas pourquoi il n'allait pas les chercher lui-même, s'il fallait qu'il s'excuse avant de demander.

Ne sois pas si rapide dans tes diagnostics, pensa Rekke. Tu t'es déjà trompé. Mais là, dans les yeux sombres de ce frère, il lui avait semblé voir le narcissisme, la psychopathie, le machiavélisme. Toute l'obscur triade. Il avait eu l'impression de plonger son regard dans un mal pur et noir, un vide de calculs glacés et, quelque part, il le savait : Micaela avait vu la même chose et vécu avec, sans oser tout à fait le reconnaître.

Il se souvint de la première fois qu'il l'avait rencontrée, à Djursholm. Son œil avait été attiré vers elle. C'était comme si elle portait un grand poids, mais que ce poids ne la brisait pas, et au contraire la rendait forte, comme si elle puisait sa force dans ce mouvement même pour échapper au

traumatisme. Il y avait là quelque chose d'étonnamment attirant, trouvait-il, une sorte d'antithèse de sa propre fuite au fond de la dépression.

— Comment ça va ? l'interrogea-t-il.

Elle avait presque fini sa bière.

— Bien.

Il devina qu'elle disait toujours ça.

— Et vous ? demanda-t-elle.

— Comme je le mérite, je suppose. Mais je trouve que notre recherche devient de plus en plus intéressante.

Elle se pencha en avant.

— Donc vous pensez toujours qu'il était musicien classique ?

— Oui, fit-il. Je crois même que les meurtres de Latifa Sarwani et de Kabir sont liés.

Elle le regarda avec concentration et, encore une fois, il fut attiré par l'obscurité de ses yeux et la puissance retenue de son corps. « Tu sais bien que ton frère représente un danger mortel », aurait-il voulu dire. Mais il garda ça pour lui.

Il lui rendit plutôt compte de ses conversations téléphoniques avec Viktor et Darman Dirani. Ils finirent ensuite leurs bières en silence.

— Vous pensez que Kabir et Sarwani ont pu jouer ensemble ? demanda-t-elle.

— Je dirais que ce n'est pas impensable.

— C'est nouveau ?

Il hocha la tête et détourna le regard vers le piano.

— J'ai examiné ses mains, déclara-t-il.

Il se représenta le bout des doigts de Kabir.

— Il y avait des traces de cambouis séché, des rides, de petites plaies – autant de signes qu'il était bien mécanicien moto, comme il le prétendait.

— Ça ne fait pas vraiment penser à un chef d'orchestre en frac et boutons de manchette.

— Non, dit-il. Mais ce qu'il y avait d'intéressant, c'était qu'on y voyait aussi d'autres marques. En observant le bout de ses doigts, j'ai deviné des sillons pâles croisant en diagonale les crêtes papillaires.

— Ce qui signifierait, selon vous ?

— Que les doigts ont appuyé sur des cordes pendant si longtemps que des cicatrices se sont formées.

— Quel genre de cordes ?

— Ma première idée a été des cordes de violon. J'ai vu ce genre de lignes chez beaucoup de violonistes. Mais ensuite, j'ai eu des doutes. Je ne trouvais pas les sillons assez fins, et j'ai alors songé à quelque chose de plus gros, comme un violoncelle. Mais j'ai aussi exclu le violoncelle, car j'ai vu – ou cru voir – des altérations de la peau dues à un appui prolongé et régulier contre le manche. Alors j'ai commencé à...

Il hésita, se demanda à nouveau s'il avait raison.

— Commencé quoi ?

— J'ai commencé à penser à un alto, un violon alto, dit-il. Un instant, il m'a même semblé que tout coïncidait.

— Qu'est-ce qui coïncidait ?

Ses épaules se contractèrent et ses yeux s'étrécirent, comme si elle s'attendait à une forme de percée, et peut-être en effet s'agissait-il de cela. S'il avait raison, Kabir serait clairement plus facile à tracer.

— L'alto est plus grossier, expliqua-t-il en se regardant les mains. La touche est plus grande, les cordes, plus longues et plus espacées. Il faut plus de force et de poids pour jouer, ce qui rend également plus vraisemblable que des marques puissent perdurer longtemps après. J'ai aussi pensé à autre chose, qui n'est encore qu'une spéculation, mais qui cadrerait bien dans le tableau.

— À savoir ?

Il sentit une vague d'inquiétude le traverser. Lentement, d'une voix traînante, il déclara :

— Je crois que Kabir a connu une grosse déception ou un échec.

— Il avait l'air triste, dit-elle.

— Oui. Mais je devine aussi quelque chose de revanchard dans sa façon de parler, et je ne veux vraiment pas ici avoir des préjugés au sujet de l'alto. J'apprécie son timbre âpre et un peu plaintif, et j'ai bien aimé la plupart des altistes que j'ai pu rencontrer. Mais l'alto n'est pas un instrument sur lequel on débute, ou dont on rêve de jouer. En général, on l'attribue à ceux qui ne font pas le poids comme violonistes. Il y a là une stigmatisation.

— Comment ça ?

Il pesait ses mots, comme s'il avait peur qu'un altiste soit en train de l'écouter en cachette.

— Justement parce que ce n'est pas un instrument qu'on donne à celui qu'on s'attend à voir devenir une star dans l'orchestre. On le confie à celui qui est censé rester à l'arrière-plan et jouer les parties d'accompagnement

dans le quatuor à cordes – et beaucoup s’en satisfont, mais peut-être pas tous. L’altiste occupe un poste très éloigné du chef d’orchestre et du soliste, et c’est aussi sur son instrument que circulent le plus de blagues.

— Quoi, par exemple ? demanda-t-elle.

Il sourit et lâcha un rire un peu mélancolique.

— J’ai bien heureusement refoulé la plupart d’entre elles. Mais par exemple, quelque chose comme : « Pourquoi les altistes ne jouent-ils jamais à cache-cache ? »

— Oui, pourquoi ?

— « Parce que personne ne va jamais les chercher. » Ou encore : « Quelle est la différence entre une pizza et un alto ? »

— Hein ?

— « Une pizza peut nourrir une famille de quatre personnes. »

Il regarda à nouveau vers le piano.

— Non qu’aucun individu sensé ne prenne ces blagues au sérieux, reprit-il. Mais malgré tout... elles existent, laissent leurs traces, et je pense qu’il a pu se passer beaucoup de choses entre deux personnes comme Latifa et Kabir.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire entre une femme aussi brillante, qui avait un tel talent, et quelqu’un comme Kabir...

— ... qui aurait sûrement voulu briller, mais n’y est peut-être pas vraiment arrivé, compléta-t-elle.

— Oui, peut-être, conclut-il avant de sortir chercher deux autres bières à la cuisine.

Octobre 1987, 26, rue Malaïa Gruzinskaïa, bâtiment n° 1, Moscou

Il se réveilla les larmes aux yeux, sans comprendre. *Qu'est-ce qui m'arrive ?* se dit-il. *Je ne pleure pourtant jamais.* Mais peut-être n'était-ce pas si étrange. Il avait travaillé jour et nuit jusqu'à s'écorcher les doigts et, enfin, il était là. Ça avait été une tension si terrible.

Devant lui, dans le noir, il devinait la lampe de chevet grise, et là-bas, plus loin dans l'obscurité, sur le mur blanc, le portrait de Tchaïkovski jeune. Il était arrivé tard la veille et s'était effondré sur son lit. Il avait mal à la tête et décida de se rendormir. Mais c'était impossible.

Ses larmes coulaient. *Ai-je rêvé à quelque chose de particulier ?* pensa-t-il. Mais dans ce cas, rien de triste, car il souriait aussi, comme s'il était heureux. Il ferma les yeux dans l'espoir de pouvoir revenir dans son rêve, se réveilla encore plus et prit conscience qu'il entendait de la musique. Un violon solitaire jouait au loin, et il comprit que ce n'avait jamais été un rêve. C'était ce violon qui s'était introduit dans son sommeil et l'avait complètement bouleversé.

Oublie ça, se dit-il. *Rendors-toi et reprends des forces. Tu vas en avoir besoin.* Mais les notes le tirèrent du lit. Il chercha à tâtons l'interrupteur, enfila un pantalon et un pull. Puis il sortit dans le couloir et se perdit aussitôt.

Toutes les portes se ressemblaient et, bientôt, il ne sut plus s'il était arrivé par la droite ou par la gauche. Après avoir avancé en titubant, mal réveillé, il arriva devant la chambre d'où provenait la musique et, sans même frapper, il ouvrit la porte et entra.

Une jeune femme était assise sur une chaise avec son violon, à côté d'un lit défait. Son omoplate bougeait sous un léger chemisier blanc. Ses cheveux noirs étaient lâchés sur son épaule droite. Il retint son souffle. Un champ de force émanait d'elle, et la musique l'enveloppa. C'était comme s'il s'y perdait et remontait le temps, jusqu'aux berceuses de sa mère, et il se mit sûrement à respirer trop fort. La femme se retourna, d'abord effrayée. Puis, comme si elle avait aussitôt compris qu'il n'était pas dangereux, elle continua à jouer, et elle lui parut alors si incroyablement belle qu'il ne la distinguait qu'à peine de la musique.

— Pardon, murmura-t-il.

Elle cessa de jouer.

— Tu pleures, dit-elle en anglais.

— Non, non, absolument pas.

Il cherchait une bonne excuse, mais c'est alors qu'il comprit : c'était elle, de Kaboul. Il ne l'avait encore jamais rencontrée, pas dans la vraie vie. Il avait juste vu des photos et entendu des histoires. Elle faisait la fierté de la professeure Drugov.

Elle était la fierté de toute l'école, en fait, et voilà qu'il était devant elle, confus et la larme à l'œil, et rien ne s'arrangea quand elle recommença à jouer, sans même un soutien-gorge sous son chemisier.

— Tu aurais pu frapper, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu jouais ? demanda-t-il en pachto, encore dans tous ses états.

Elle le toisa de la tête aux pieds.

— *La Méditation de Thaïs*, de Massenet. C'est Elena qui t'envoie ici ?

— Je me souviens..., bégaya-t-il.

Mais il savait à peine ce dont il se souvenait. C'était comme s'il avait marché dans son sommeil et venait seulement de se réveiller, nu et sans peau. Quand elle se leva et lui tendit une main, il ne put faire face. Il se sauva en trébuchant, sans faire attention à sa voix qui criait derrière lui :

— Attends, attends !

* * *

Une fois Rekke disparu à la cuisine, Micaela se souvint de ce paléontologue évoqué par Julia, qui avait esquissé des mondes disparus à partir de quelques bouts d'os. N'était-ce pas la même chose à présent ?

À partir de quelques cicatrices au bout des doigts d'un homme, Rekke pointait dans une direction toute nouvelle. D'un autre côté, ne s'agissait-il pas là de l'essence du travail d'un enquêteur criminel ? Dans ce détail, elle retrouvait la trace de l'événement grandeur nature, dans toute son horreur. Peut-être était-ce même pour cela qu'elle était devenue policière, à moins que... Elle revit Lucas, et sa façon de regarder Rekke. Elle refoula cette image.

Rekke revint, lui tendit une autre Heineken et s'assit dans son fauteuil.

— Votre gouvernante est partie ? demanda-t-elle.

— Mmmh, oui. Elle doit se sentir rassurée maintenant que vous êtes là. Vous lui avez vite fait une bonne impression.

— Nous autres, les domestiques, nous avons toujours su facilement nous entendre.

— Suis-je un maître si affreux ?

Silencieuse, elle aurait voulu répondre : « Oui, mon Dieu, oui. Rien que ta façon de te caler au fond de ton fauteuil le démontre. »

— Vous avez eu le luxe de pouvoir être faible, répliqua-t-elle.

— C'est vrai, bien sûr.

— Julia dit que dans votre famille, d'une certaine façon, vous trouvez ça distingué.

— Nous avons sans doute un peu fait de nécessité vertu.

— Chez nous, il fallait être fort.

— Et c'est ce que vous êtes devenue, forte ?

— Faible, c'était le pire qu'on puisse être. Lucas a déclaré une fois qu'il ne méprisait personne davantage que le faible.

Rekke parut soucieux.

— C'est assez typique de...

Il se tut.

— De quoi ?

— Rien, fit-il.

Elle le regarda avec colère.

— Vous avez rencontré Lucas genre deux secondes, et vous estimez savoir quelque chose à son sujet.

— Vous avez raison, bien entendu.

Elle voulut changer de sujet.

— Il y a une question que je me pose. Emma Gulwal, la clarinettiste, disait connaître Kabir – mais uniquement comme footballeur. N'est-ce pas

un peu bizarre ? S'il était vraiment altiste et que le cercle de ceux qui jouaient de la musique classique occidentale en Afghanistan était réduit, elle et les autres musiciens à qui il s'en est pris auraient dû assez bien savoir qui il était ?

— En effet, répondit-il.

— Il ne venait peut-être pas d'Afghanistan.

Il posa sur elle ses yeux intenses.

— Il pouvait faire partie de ces nombreux étrangers attirés par les talibans, dit-il, être l'un de ceux qui s'étaient pointés à Kaboul ces années-là pour rejoindre leur combat.

— Peut-être était-ce juste la guerre contre la musique qui l'attirait.

— Peut-être, lâcha-t-il en vidant sa bière.

Son regard papillonna nerveusement, et il croisa les mains sur sa poitrine.

— Comment ça va ? demanda-t-elle.

— Le patient se languit de ses drogues. Mais ça va aller.

— Pourquoi étiez-vous obligé de toutes les jeter d'un coup ?

— Par la même inconséquence, je suppose, qui m'a poussé à en prendre.

— Vous avez dit penser que Darman Dirani vous avait caché quelque chose, lors de votre conversation téléphonique ?

Il parut réfléchir.

— Il n'était pas assez intéressé par le meurtre de la femme qu'il avait jadis aimée. C'était comme s'il avait déjà obtenu les réponses à ses questions.

— J'ai l'impression qu'il faudrait y regarder de plus près.

— Sans aucun doute.

— Et ensuite...

Elle se pencha en avant et éprouva l'envie de poser une main sur la nuque de Rekke. Elle refoula cette impulsion.

— Ensuite, je repense à Emma Gulwal, dit-elle.

— Pourquoi pensez-vous à elle ?

— Elle a décrit Kabir regardant tendrement sa clarinette, presque comme s'il avait voulu en jouer. La seconde suivante, il l'a brisée dans un accès de fureur. Il avait l'air de vouloir venger sa vie, a-t-elle déclaré.

— Ça, c'est intéressant.

— Comment l'interprétez-vous ?

Il sourit, un peu amusé.

— Je suis bien sûr tenté de formuler tout de suite quelque chose de passionnant. L'amour et la fureur, n'est-ce pas, sont depuis toujours frère et sœur, pour leur plus grand malheur. Mais je devrais attendre un peu pour mes conclusions. Continuons d'abord nos investigations.

— Par où commencer ?

Il tendit la main vers la table basse et saisit le papier qu'il avait à la main quand Lucas et elle étaient arrivés.

— Avec ceci, peut-être, dit-il.

— Je peux voir ?

Il le lui passa, et elle resta un petit moment à l'examiner.

Il y avait là six noms. Six noms, comprit-elle, d'élèves de l'école de musique d'Elena Drugov, à Kaboul, partis grâce à des bourses pour des séjours de courte durée au conservatoire de Moscou entre 1985 et 1988.

— Emma Gulwal y figure elle aussi, constata-t-elle.

Il hocha la tête.

Les autres noms étaient :

Gedi Afridi

Jabroot Safi

Pazir Lohani

Hassan Barozai

Taara Jadun

— Est-ce qu'on ne s'y mettrait pas tout de suite, pour voir si l'un d'eux sait qui était réellement Kabir ? proposa-t-elle.

Il se tortilla sur place et plaça à nouveau ses mains sur sa poitrine, sur le point de dire quelque chose, mais n'eut pas le temps de prononcer un seul mot. Leurs téléphones se mirent à sonner, d'abord celui de Micaela, puis le sien.

Le professeur Alexander Belinski avait formé plusieurs grands violonistes. Pourtant, c'était en Latifa Sarwani qu'il avait placé les plus grands espoirs. Aucun de ses élèves ne l'avait ému comme elle, et ce n'était pas seulement parce qu'il en était secrètement amoureux. Sa manière de jouer lui avait redonné foi en la vie.

— J'ai rêvé de Latifa cette nuit, dit-il. Ou plutôt ce matin.

— Oui, vraisemblablement.

— Tu ne devrais pas faire boire comme ça un vieil homme. Même si ça lui donne l'occasion d'être nostalgique, et heureux, continua-t-il.

Assis en face de lui dans son bureau du conservatoire, Viktor Malikov arborait un petit sourire, teinté peut-être d'une certaine impatience. Il était plus soigné qu'à son habitude, avec son costume de tweed à carreaux gris et un chapeau noir qu'il tenait sur ses genoux. Dieu merci, on voyait chez lui aussi qu'il avait bu à s'en faire éclater la tête. Son double menton ressortait davantage. Ses yeux étaient rouges et luisants.

— Tu oublies que je suis maléfique, lança Viktor. Avec pour spécialité de pousser les vieux bonshommes à la débauche. Mais à ma décharge, on mentionnera que tu avais le diable au corps, hier. Alors, qu'as-tu rêvé ?

— Que je courais dans un couloir pour essayer de l'arrêter. Je voyais son dos de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il disparaisse loin de moi, dans le noir.

— Ça ne me paraît pas difficile à interpréter.

— Peut-être pas, répliqua-t-il. Mais je pense sans arrêt à sa mort.

— Je comprends.

— Sais-tu qu'elle était en train de jouer dans sa cave en pleine nuit quand elle a été abattue ?

— Tu me l'as dit hier. C'est effroyable. On se met à imaginer toutes sortes de choses.

Sacha revit un instant Latifa avec une clarté saisissante : elle était dans sa salle de cours, d'un mouvement faisait voler ses cheveux, encore belle, évidemment. Il lui semblait presque entendre jaser dans son dos, avec jalousie, malice, admiration.

— Rekke m'a chargé de te dire autre chose. L'homme sur la photo que je t'ai transmise jouait de l'alto, reprit Viktor.

— Dans cette tenue ? fit-il sans même vouloir être drôle.

Mais il était troublé, et ce depuis qu'il avait regardé pour la première fois la photographie de ce jeune homme sur un terrain de foot, avec ses étranges vêtements à rayures noires et blanches.

— Je ne pense pas qu'il jouait de l'alto dans cette tenue.

— Non, évidemment pas.

— Comment Rekke a-t-il compris ça ?

— C'est justement le genre de choses qu'il comprend.

Sacha se souvint de Rekke tremblant dans sa loge à Berne.

— Ne serait-ce pas mieux qu'il comprenne plutôt comment se prendre en main ?

— Malheureusement, avec Rekke, il faut prendre les bons et les mauvais côtés. Mais est-ce que ça te dit quelque chose ?

Sacha saisit la photo, qu'il avait apportée au conservatoire pour voir si quelqu'un d'autre reconnaissait cet homme, sur son bureau encombré. Connaissait-il ce type ? Il ne pensait pas, mais... Il regarda encore un peu en essayant de faire abstraction de la mâchoire de travers, abîmée, et perçut soudain un air triste chez cet homme, quelque chose qui ne se voyait pas forcément sur le cliché, mais existait plutôt dans sa tête.

— Je ne sais pas, fit-il. Peut-être.

Viktor s'illumina comme si ce « peut-être » était extraordinairement prometteur, ce qui poussa Sacha à vraiment essayer de se souvenir. Cela lui parut encore plus net. Il y avait un trait malheureux chez cet homme. Il avait eu une déconvenue, certainement ?

— Tu n'as pas dit que cet homme gesticulait comme un chef d'orchestre ?

— D'après Rekke, oui.

— Bizarre.

— Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ?

— De gesticuler comme ça sur un terrain de foot. Ça ne troublait pas les joueurs ?

— Si, beaucoup. Ils se mettaient tous à courir en mesure.

— Vraiment ?

— C'est une blague, Sacha, une blague.

— Ah.

Il se sentit gêné et bête, mais retrouva aussitôt son sérieux en se remémorant une silhouette frêle et voûtée qui entrait dans sa salle.

— Je me souviens vraiment de quelque chose, lança-t-il.

30

Micaela sursauta en entendant la sonnerie. Elle crut que c'était Lucas. Mais c'était Jonas Beijer, qui semblait tout excité, aussi se retira-t-elle dans l'entrée en remarquant que Rekke s'esquivait de l'autre côté, son téléphone à la main.

— J'ai de bonnes nouvelles, dit Jonas.

— Quoi ?

— Tu es réintégrée dans l'équipe.

Elle s'attendait à éprouver un élan de joie. En réalité, elle fut plutôt inquiète, comme si cette nouvelle allait saboter quelque chose qu'elle avait déjà.

— C'est du solide ? demanda-t-elle.

À l'autre bout de l'appartement, elle entendit Rekke aller et venir, comme s'il était dans tous ses états.

— Tu vas pouvoir demander un détachement, reprit Jonas, et continuer à suivre tes anciens dossiers en parallèle. Ça fait bien longtemps qu'aucun d'entre nous ne s'occupe plus de l'enquête à plein temps. Mais bon... on va trouver une solution pratique. Et il y a autre chose.

— Quoi ?

— On voudrait aussi engager Rekke.

Elle hocha la tête pour elle-même.

— Bonne idée.

— Tu sais combien il prend, en honoraires ?

— Aucune idée. Mais je crois qu'il pourrait être intéressé. Peut-être même qu'il en aurait besoin.

Jonas se tut à l'autre bout du fil. Il semblait réfléchir à quelque chose.

— Tu as l'air de bien le connaître, tout d'un coup.

— Oui, peut-être un peu.
— Micaela...
— Oui ?
— Ne me dis pas que tu es avec lui ?
— Bordel, non !
— Ça, c'était un démenti énergique.
Elle fit la grimace.
— Je vais lui poser la question.
— S'il veut en être, vous pourriez peut-être passer demain matin, pour faire le point. Je m'en chargerai. Fransson préfère prendre ses distances.
— Et que dit Falkegren ?
Jonas se tut à nouveau.
— Il n'ose pas dire grand-chose. Fransson réclame sa tête à grands cris. Mais je crois que ça va se calmer.
— Et pourquoi ?
— On a rallumé la flamme de l'enquête. On veut tous la résoudre, désormais. Comment va ta migraine ?
— Mieux, répondit-elle en entendant Rekke faire les cent pas dans la cuisine.
— À demain, alors.
Elle ferma les yeux.
— D'accord, fit-elle. À demain.
Jonas hésita, puis rit.
— Putain, Micaela... te voilà, et hop, emballé c'est pesé !
Elle rit elle aussi, mais se sentit passablement perturbée par cette nouvelle. Elle aurait voulu se retirer pour y réfléchir, et elle raccrocha sans même être certaine d'avoir dit au revoir. Immobile, elle s'efforçait d'assimiler tout cela quand Lucas apparut à nouveau dans son esprit : menaçant, inquiétant, le regard fixe. Plus loin, dans la cuisine, elle entendit Rekke déclarer :
— N'est-ce pas au contraire étrange que cela ait mis si longtemps ?
Elle regagna le séjour, sentant qu'il lui fallait fixer ses pensées sur quelque chose. Un papier était posé sur la table basse. La liste des boursiers afghans qui avaient pu étudier au conservatoire de Moscou dans les années 1980. Allait-elle s'en charger sur-le-champ ? Ça se défendait, non ? *Occupe-toi*, lui disait une voix intérieure. *Oublie Lucas*. Mais elle avait besoin d'un ordinateur, et elle

s'assit sur le canapé en attendant Rekke.

* * *

Mirpur, Pakistan, 1977

Il était un petit garçon qui jouait au football tout seul dans le jardin, devant l'annexe où il habitait avec sa famille. Son père travaillait comme chauffeur pour la famille Lumley, dans la grande villa victorienne voisine. Sa mère était gouvernante et, toute sa courte vie – il avait huit ans –, il s'était senti comme un fils dans les deux maisons. Il n'aimait rien tant que le football.

C'était Stephen Lumley, l'aîné des enfants, qui lui avait appris et, ce soir-là, il shootait contre la porte du garage : bang, bang. Il était dans son monde. Il marquait un but à la finale de la Coupe du monde. Il était Mario Kempes en Argentine. Il était tous les joueurs possibles et pensait presque entendre le stade en ébullition. Mais quelque chose finit pourtant par lui parvenir. De la musique, bien sûr. Les Lumley jouaient sans arrêt de la musique. « La maison qui a peur du silence », avait l'habitude de dire son père, non sans malice. « Il faut aussi pouvoir écouter Allah. Attendre sa voix dans l'obscurité. »

Pour sa part, il ne se souciait pas plus d'Allah que de la musique. Il vivait pour son football. C'était un garçon avec seulement une idée en tête à la fois, comme disait sa mère, et pourtant il s'interrompit un petit moment pour écouter. Mais c'était surtout parce qu'il avait compris que ce n'était ni le tourne-disque, ni les filles de la maison qui s'exerçaient. Ça ressemblait à la télé, et la télé avait toujours eu un pouvoir d'attraction sur lui, pas seulement parce qu'il ne l'avait pas chez lui. Les Lumley possédaient aussi un magnétoscope, et parfois la famille rapportait des films et des vidéos d'Angleterre, ce qui lui laissait entrevoir un autre monde, plus vaste. Aussi se débarrassa-t-il du ballon d'un coup de pied et se précipita-t-il dans la maison où, sans même frapper, il monta jusqu'au séjour. Tous le saluèrent un peu distraitemment.

— Salut, Hassan, tu as joué au foot ?

Puis ils parurent l'oublier, et il les oublia. Il observa avec étonnement la télé, où un homme aux cheveux blancs en bataille, portant un costume noir long comme une robe, agitait les mains devant un grand orchestre. Hassan ne sut d'abord pas ce qui le fascinait le plus, de la musique ou de cet homme. Mais, comprit-il, c'étaient les deux. Les deux étaient liés, et il pensa : *Un magicien, ce doit être un magicien*. Pas uniquement parce qu'il tenait une baguette dans la main droite. Chaque fois qu'il faisait un geste vif, il se passait quelque chose dans la musique. C'était comme s'il faisait sortir par enchantement les notes pour les faire croître, et après, quand il eut fini, le public explosa et l'homme se retourna pour s'incliner. Les gens se levaient, applaudissaient et criaient, les larmes aux yeux.

Hassan regardait ça, fasciné, comme s'il venait de comprendre quelque chose de nouveau et de capital sur la vie, et les jours suivants il ne pensa presque plus qu'à ça. Souvent, au jardin, il agitait une branche en faisant semblant de diriger un orchestre et, sans qu'il le sache, la famille Lumley commença à parler de lui avec un intérêt tout nouveau.

* * *

— N'est-ce pas au contraire étrange que cela ait mis si longtemps ?

Charles Bruckner se fit traduire la conversation de Rekke et sentit qu'il aurait voulu y faire irruption et cracher : « Facile à dire aujourd'hui, pauvre con ! »

Très vite, il se calma et s'efforça d'envisager la situation avec plus de sobriété. Un énorme merdier se profilait à l'horizon et, quand la tempête serait là, le problème Rekke et Kabir ne serait qu'un élément du chaos général. D'après ce qu'il avait pu entendre, ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être d'heures, avant que le *New Yorker* et CBS ne publient leurs reportages sur la torture et les traitements dégradants dans leur prison irakienne d'Abou Ghraib. Cela provoquerait sans aucun doute de gros dégâts, et il n'y avait rien que lui ou quiconque puisse y faire depuis Stockholm.

Ils devaient se concentrer sur un moyen de bâillonner Rekke et sa pute latino, que personne n'arrivait encore à bien cerner. Elle s'appelait Vargas, était efficace, disait-on, intelligente, en apparence une fille sage mais, sous la surface, fourbe, retorse, et sœur – comme l'avait pressenti Charles – d'un

dangereux criminel qui semblait détester qu'elle fréquente Rekke. Quel gangster d'ailleurs ne le détesterait pas ?

Mais aucun d'eux n'avait compris comment ils s'étaient connus, à part qu'ils avaient vraisemblablement été mis en contact quand Vargas avait enquêté sur le meurtre de Kabir. Charles avait la désagréable conviction qu'ils partageaient leurs informations. Le problème Rekke s'était en d'autres termes dédoublé. Mais qui avait dit que ce serait simple ? Ils n'avaient plus qu'à augmenter la pression et y aller, songea-t-il. La question était juste comment, et quand. Charles entendit Rekke terminer son appel. Son jeune collègue Henry Lamar se tourna vers lui. Ses yeux erraient à travers la pièce.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— On les cueille tous les deux, répondit Charles. Et on met le paquet.

Lamar le regarda avec une réticence visible.

— Est-ce que ça ne risque pas d'empirer les choses ?

— Pas si on y va fort. À ce stade, on ne peut pas rester dans le bateau sans rien entreprendre, continua-t-il d'un ton absolument convaincu.

En fait, il redoutait la carte que Rekke pouvait sortir de sa manche.

C'était déjà étonnant qu'il parle si ouvertement au téléphone, comme s'il voulait par là leur envoyer un message. À moins qu'il ne soit juste complètement à la masse, à nouveau en phase maniaque ? Charles l'espérait.

Rekke revint enfin dans le séjour en apportant deux autres bières. Quand elle déclina, il les garda toutes les deux pour lui.

— Vous semblez avoir du nouveau, dit-il.

Micaela ne lui demanda pas comment il le savait.

— Je suis de retour sur l'enquête.

Elle leva son verre.

— Alors, toutes mes félicitations..., fit-il en marquant une petite pause.

— Merci.

— Je voulais dire : toutes mes félicitations à eux, à l'équipe.

Elle sourit.

— Ils veulent vous avoir aussi.

— Tiens donc.

Son corps fut parcouru par un nouveau frisson dû au manque.

— Ils se demandent le montant de vos honoraires.

— Ah oui, combien ça pourrait bien être ?

De nouvelles drogues, pensa-t-elle, *de nouveaux cachets*.

— Je voudrais surtout qu'ils vous laissent un peu les coudées franches, cette fois, reprit-il.

— Mais vous en êtes ?

— Je ferai de mon mieux.

Elle sourit et posa une main sur son bras.

— Et *vous*, avec qui parliez-vous ?

— Mon frère.

— Il a peur que toute cette histoire avec Kabir fuite ?

— Il a peur, c'est sûr, mais il est aussi tout excité, comme toujours, par le scandale déballé en public.

— Vous avez dit quelque chose au téléphone, que c'était bizarre que ça n'ait pas eu lieu plus tôt.

Rekke passa à sa deuxième bière.

— Il semble que – fruit du hasard – nous fassions désormais partie d'un drame plus vaste. Et ce, sans que j'y sois pour rien.

Elle se pencha en avant.

— De quelle façon ?

— Seymour Hersh – le vieux de la vieille qui avait révélé le massacre de My Lai au Vietnam – s'apprête apparemment à publier un grand reportage dans le *New Yorker*.

— Vraiment ? lâcha-t-elle, avec l'impression que le vaste monde s'approchait d'elle.

— Mais du point de vue de Magnus, tout ce qui compte, c'est dans quelle mesure cela les touchera, lui et le ministère. Vous savez, Kleeberger et lui sont déjà mouillés. Ils ont permis que des suspects soient exfiltrés de Suède et torturés à l'étranger pour le compte de la CIA. Ils vont être éclaboussés, eux aussi.

Elle réfléchit.

— Et en laissant entrer Kabir, ils ont accueilli un meurtrier et terroriste potentiel.

— Disons ça.

— C'est moche.

— Oui, fit-il.

Elle se tut un petit moment, puis se rendit à la cuisine, s'approcha de la fenêtre donnant sur Grevgatan et regarda dehors pour voir si la voiture diplomatique était toujours là devant, ou même si quelque chose était en train de se passer.

Elle ne vit rien, à part une dame d'un certain âge qui passait sur le trottoir avec un chien blanc. Quand elle regagna le séjour, Rekke la dévisagea, la mine soucieuse.

— Je suis désolé, dit-il.

— De quoi ?

— Je ne sais pas encore.

Elle croisa son regard et essaya de se défaire d'une soudaine inquiétude.

— Vous disiez qu'il ne devrait pas être trop difficile de trouver la véritable identité de Kabir s'il était effectivement altiste.

— Exact, répliqua-t-il.

— Est-ce qu'on ne se mettrait pas à éplucher la liste que votre ami a envoyée ?

Il posa sa seconde bière sur la table basse.

— Que diriez-vous d'attendre demain pour commencer ?

— Allez, quoi, fit-elle.

— Il faut d'abord que je me ressaisisse un peu.

Il la regarda avec une flamme inattendue.

— Alors je m'en occupe toute seule, dit-elle.

Elle se leva, hésitante, la liste à la main, en se demandant si elle ne ferait pas mieux malgré tout de rester avec lui.

— Est-ce que je peux vous emprunter un ordinateur ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Il se leva lui aussi, l'air déçu, ou peut-être juste pris de remords. Il se tourna vers le piano comme s'il avait voulu se remettre à jouer, puis traversa avec elle l'appartement pour lui montrer une pièce qu'elle n'avait encore jamais vue, où se trouvait un autre ordinateur. Il lui ouvrit une session et la laissa seule.

Micaela regarda autour d'elle : une bibliothèque, évidemment, un lit d'appoint, et un tableau représentant une fille en robe bleue, une mandoline à la main. Pour le reste, elle ne prêta pas grande attention à l'endroit. Elle pensait à Rekke et à ses yeux. Puis elle se plongea dans la liste de noms :

Emma Gulwal

Gedi Afridi
Jabroot Safi
Pazir Lohani
Hassan Barozai
Taara Jadun

Par qui commencer ? Elle prit Gedi Afridi et constata assez vite qu'il s'agissait d'un professeur de musique et pianiste, porté disparu depuis mars 1997, ce qui bien sûr était intéressant. C'était ce même printemps où tant d'autres musiciens avaient été attaqués à Kaboul, où Kharabat, le quartier de la musique, avait entièrement été réduit au silence, où des gens avaient été emprisonnés et fouettés, des instruments, piétinés et brûlés. Mais Micaela aurait voulu commencer par quelqu'un avec qui elle pouvait parler et, pour autant que ce soit possible, sans interprète.

Elle décida d'attendre d'en savoir plus avant de s'adresser à Emma Gulwal et continua donc avec Jabroot Safi, ce qui lui parut un nom inhabituel. Mais elle ne trouva rien, aucune trace d'une personne portant ce nom. Elle passa alors à Pazir Lohani, et pour lui – car ce devait être un homme – il y avait bien quelque chose, mais rien qu'elle puisse lire. Tout était en pachto.

Pour Hassan Barozai, elle obtint en revanche davantage de résultats, également en anglais, mais rien qui paraisse correspondre à quelqu'un qui avait pu brièvement étudier au conservatoire de Moscou. Il y avait un Hassan Barozai docteur en chirurgie viscérale, un Hassan Barozai colonel dans l'armée pakistanaise, un Hassan Barozai autoentrepreneur à Jalalabad avec une société fournissant des « solutions digitales smart », ainsi que quelques autres occurrences qu'elle ne comprit pas bien, entre autres au sujet de « Mirpur AJK » – sans doute le nom d'une entreprise, pensa-t-elle. Mais rien ne semblait cadrer, et elle finit par ressortir et gagner au hasard le séjour, sauf que Rekke n'y était plus.

Sacha Belinski se retrouva seul dans son bureau et, lentement, cela lui revint, certes de façon brumeuse, mais assez nette pour qu'il puisse se remémorer les événements à grands traits. Ce devait être en 1986, ou peut-être 1987. Latifa était déjà installée dans son rôle de star en herbe, elle portait du rouge et se tournait vers un nouvel étudiant que Sacha n'avait

encore jamais vu. Son regard était curieux, peut-être même amoureux. Sans doute était-ce aussi pour cette raison que Belinski se rappelait cet étudiant.

Il voulait savoir qui Latifa regardait avec un tel intérêt, aussi se souvenait-il davantage de ce garçon comme d'un reflet dans les yeux de la jeune fille, une réflexion dans son corps tendu. Mais il se rappelait aussi l'alto posé à côté de lui, et sur son visage un air fier et déterminé qui rappelait l'homme en tenue d'arbitre.

L'étudiant dégageait quelque chose qui avait fait croire à Sacha qu'il avait un grand talent, lui aussi. La lueur dans le regard de Latifa élevait également ses attentes.

Ils devaient se trouver en masterclass. Les étudiants jouaient et, inévitablement, il avait fini par se tourner vers le nouveau et lui demander de présenter quelque chose. À ce moment-là, le gamin s'était transformé. Il n'avait plus l'air crâne et fier du tout, plutôt apeuré, et un bref instant il avait lorgné en direction de Latifa. Il y avait un lien visible entre eux, et sans aucun doute Latifa lui voulait du bien.

Contrairement à son habitude, elle n'était pas uniquement occupée par sa personne, mais fixait le garçon avec intensité, et Sacha se souvint qu'il avait lui-même éprouvé de l'appréhension en faisant signe à Jelena, qui accompagnait au piano. C'était toujours un moment particulier, quand un étudiant que personne n'avait encore entendu devait jouer : il régnait donc dans la salle un silence recueilli. Mais, dès les premières notes, on avait entendu le trac et la tension dans les cordes de l'alto. Et, au lieu de recommencer en reprenant son souffle, le gamin avait continué, ne faisant que s'enfoncer.

Il jouait sans vie, raide, peut-être même faux, et on voyait combien il en souffrait, combien Latifa souffrait, elle qui semblait presque s'être préparée à lui faire des compliments. À présent, c'était impossible, même avec la meilleure volonté du monde. Ensuite, Belinski ne savait plus ce qui s'était passé, et pourquoi s'en souviendrait-il ? Ce n'était pas si grave que ça, juste une audition ratée, rien de plus. Mais ça lui était resté, et soudain il sut pourquoi. Il avait revu ce garçon, et cette fois-là le jeune homme était ivre mort, ensanglanté, et bredouillait comme un enfant qu'il voulait partir et rentrer chez lui.

Micaela trouva Rekke dans son bureau, près de la statue en bronze, assis devant son ordinateur avec une bouteille de rouge. Il se tourna quand elle entra et la regarda d'un œil absent, comme perdu très loin dans d'autres pensées. Mais cela ne semblait pas concerner l'enquête.

— Donc, votre père était historien. Spécialiste des Incas, dit-il.

Elle hocha la tête.

— Sa mère, ma grand-mère, appartenait au peuple Quechua, les descendants des Incas.

— La classe !

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Le regard inquiet de Rekke oscillait entre elle et son ordinateur, comme s'il ne savait pas quoi faire. Puis il lui demanda si elle avait trouvé quelque chose. Elle secoua la tête et s'assit à côté de lui.

— J'ai du mal à me concentrer, déclara-t-elle.

— Que lui est-il arrivé ?

— Papa ? Il est mort, lâcha-t-elle.

— Je vois ça, j'ai trouvé un article.

— Pourquoi vous occuper de ça ?

— Ça m'intéresse.

Elle aurait voulu lui cracher d'arrêter.

— Avez-vous des nouvelles de votre ami à Moscou ? demanda-t-elle plutôt.

— Non. Les circonstances de la mort de votre père ne sont pas complètement claires, n'est-ce pas ?

— Laissez ça.

— Comment l'a-t-on classée ?

— Suicide.

— Mais des questions demeurent, non ? Cette chute de la cursive, qu'ils évoquent dans l'article, je n'arrive pas bien à la comprendre.

Parle avec Simón, pensa-t-elle. *Parle avec Lucas*. Mais elle ne dit rien. Elle se contenta de se relever, en se demandant si elle ne pouvait pas aussi bien retourner s'occuper de cette liste. Pas seulement parce qu'elle voulait fuir cette conversation. Quelque chose la faisait tiquer, sûrement rien d'extraordinaire. Mais elle pouvait toujours aller regarder ça de plus près, si Rekke était parti pour se montrer à nouveau ingérable.

— Je vais vérifier un truc, lança-t-elle.

Kaboul, janvier 1986

Elena Drugov portait un costume noir qui ne lui allait plus très bien. Elle avait pris du poids. Le stress, supposa-t-il. Elle avait été menacée de mort, et des coups de feu avaient été tirés dans le quartier. Mais elle était toujours belle, même vieille. Vieille pour lui, du haut de ses dix-sept ans. Elle en avait quarante, les racines des cheveux grisonnantes, et fumait sans arrêt, toujours un verre de vodka ou de whisky à la main.

Mais elle se déplaçait avec une telle élégance, et il aimait ses gestes quand elle dirigeait, ou simplement comme maintenant quand, assise sur son fauteuil, elle ouvrait les bras. Ses yeux gris étaient à la fois durs et doux. On ne savait jamais bien si elle allait caresser ou griffer.

— Je suis fière de toi, Hassan, dit-elle.

Et il savait qu'elle l'était vraiment.

Cela faisait un an qu'il était arrivé à Kaboul, encouragé par Mme Bukhari, sa professeure de violon à Mirpur, et avec un peu d'argent de la famille Lumley en poche – une petite bourse, comme ils avaient dit. Mais ça n'avait vraiment pas été facile. Ses parents avaient tenté par tous les moyens d'empêcher ce voyage. Les communistes étaient des mécréants, avait dit son père. Des seigneurs de la guerre. Ils occupaient une terre musulmane. Mais dès qu'il avait entendu parler des cours de direction dispensés par Drugov, Hassan avait su qu'il devait y aller. Il en avait besoin pour prendre l'essor dont il avait rêvé, et, même si son argent n'avait pas duré longtemps, même s'il avait dû partager une chambre à trois dans le foyer d'étudiants et s'était fait rosser dans la rue une fois, ça en avait valu la peine.

Il avait appris à lire une partition et compris qu'il avait du talent pour ça. Pas seulement parce qu'il était analytique et vif. Il se faisait rapidement une idée à la fois des détails et de l'ensemble. Il avait une âme de chef. Il savait prendre possession d'une salle. Les gens l'écoutaient, même les plus âgés. C'était comme s'il était fait pour devenir chef d'orchestre. Il en était convaincu, et personne ne travaillait comme lui. Sans relâche, sans relâche, il travaillait. Douze, quatorze heures par jour. Bien sûr que la professeure Drugov était fière. Il était fier, lui aussi. Il avait laissé tout le reste, même le

football. Elena n'aurait pas pu avoir un meilleur élève. Et pourtant, elle s'apprêtait à formuler un « mais ». Il l'entendait, comme un harmonique dans sa voix. Il le voyait aux rides de son front et à sa façon d'écraser son mégot dans le cendrier bleu.

— Merci, répondit-il.

— Mais tu as commencé le violon un peu tard, tu le sais, bien sûr. Tu n'as pas exactement l'habileté technique nécessaire, continua-t-elle.

Il aurait voulu protester ou, mieux, sortir son violon et lui montrer sur-le-champ qu'il pouvait jouer comme n'importe quel virtuose. C'était juste elle – fichue bonne femme – qui ne l'écoutait pas assez bien.

Mais il avait conscience que cela ne servirait à rien, et il se contenta de la regarder se pencher pour prendre un instrument qu'elle déposa sur la table. Elle ne dit rien. Aucun d'eux ne dit rien et, au fond, ce n'était pas nécessaire. Ils savaient très bien tous les deux ce qui se trouvait posé entre eux, juste à côté du cendrier. Un alto.

— Je pense que l'alto te conviendra mieux, déclara-t-elle.

Il ne répondit pas. Il se leva seulement, avec l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre.

* * *

Micaela entendit Rekke lui lancer quelques mots. Mais elle était déjà trop loin, en route vers la pièce où elle s'était installée avec l'ordinateur. Elle retourna sur la page concernant un Hassan Barozai lié à Mirpur AJK. Elle avait interprété ce nom, Mirpur AJK, comme celui d'une société, ou d'une région, mais elle s'avisa que ça pouvait très bien être une association sportive, un club de football, aussi entra-t-elle le nom en question pour une recherche spécifique, qui ne donna rien à part des informations générales sur le district de Mirpur, dans la région de l'Azad Kashmir, au Pakistan. Mais elle ne renonça pas. Elle continua à chercher et trouva un club de football nommé FC Mirpur AJK. Pouvait-il s'agir de cela ?

Les mots apparaissaient dans un texte en pachto – où seuls les noms étaient écrits en anglais, des noms reliés à des entités comme Mirpur AJK, Baloch Quetta, Humma ou WAPDA. Elle vérifia aussi ces autres appellations, et elles renvoyaient – ce fut un choc pour elle – à des équipes de foot, dans tous les cas. *Du calme, du calme, ça ne signifie pas forcément quelque chose*, se dit-elle. Mais ça valait la peine de vérifier, non ?

Mirpur, pour commencer. Où était-ce donc ? Une ville du nord-ouest du Pakistan, apparemment, avec quelque chose comme cent mille habitants. Beaucoup avaient émigré vers l'Angleterre dans les années 1950 et 1960, lut-elle. Cette ville était parfois appelée aussi « Little England ». On y trouvait, semblait-il, nombre de produits anglais dans les magasins, et l'influence britannique était importante. Raison de plus de s'y intéresser, non ? D'après Rekke, on ne se mettait pas à jouer de la musique classique occidentale dans ces régions-là sans être d'une façon ou d'une autre sous influence européenne.

La jeune femme appela les renseignements internationaux pour demander s'il y avait des Barozai à Mirpur, et c'était le cas. Quatre ou cinq familles portaient ce nom. Elle inspira à fond et essaya d'appeler un certain Fahmi Barozai. Il ne répondit pas, et elle passa à Yafir Barozai, un homme aimable qui ne semblait pas comprendre beaucoup l'anglais, mais voulait visiblement quand même l'aider.

— *I am looking for a Hassan Barozai*, dit-elle.

Il répondit d'un « Yes, yes » difficile à interpréter, comme s'il connaissait vraiment une telle personne à Mirpur.

Il lui donna un numéro qu'il épela en anglais et en français, et inévitablement Micaela se sentit un peu excitée. Avait-elle fait mouche ? Puis la jeune femme se calma. Dans tous les cas, il ne pouvait pas s'agir de Kabir. Ce dernier était mort, et il était peu probable qu'il ait gardé un numéro de téléphone au Pakistan. Mais peut-être tomberait-elle quand même sur le Barozai qui avait étudié quelque temps au conservatoire de Moscou et, s'il avait lui aussi eu affaire à un club de foot, il n'était pas invraisemblable qu'il connaisse Kabir. Cela valait décidément la peine de vérifier. Elle composa donc le numéro et entendit les sonneries se perdre au loin comme des cornes de brume. Comme elle allait raccrocher, une voix de femme âgée répondit.

— *Do you speak english?* demanda Micaela.

— Yes, dit la femme. Que voulez-vous ?

— Je..., commença-t-elle avant d'hésiter.

Mais elle décida alors de faire comme pour n'importe quel coup de téléphone professionnel.

— Je m'appelle Micaela Vargas. Je téléphone de la part de la police suédoise, et je cherche un certain Hassan Barozai. Y a-t-il une personne de ce nom ici ?

- Il est à la mosquée. Pourquoi le cherchez-vous ?
- Il détient peut-être des informations importantes pour nous.
- C'est un vieil homme très pieux, déclara son interlocutrice.
- Je n'en doute pas. Mais je voudrais cependant...
- Rappelez plus tard, la coupa la femme.
- Très volontiers.
- Un vieil homme très pieux... Ce devait être une erreur, songea Micaela.
- Donc il ne s'intéresse pas à la musique classique occidentale ?
- Non.
- D'accord, excusez-moi de vous avoir dérangée.
- Bien, fit la femme. C'était tout ?
- C'était tout. Merci beaucoup, dit-elle avant de raccrocher.

31

Viktor Malikov venait tout juste de s'asseoir pour préparer son cours quand Sacha Belinski frappa à sa porte. *Mon Dieu*, pensa-t-il, *quelle épave !* Si, hier, il lui avait donné l'impression d'un homme relativement en forme, Sacha avait à présent triste mine. Il était pâle et tremblant, ses poches sous les yeux, qui depuis longtemps déjà n'étaient pas très flatteuses, semblaient gonflées et malades.

— Quelque chose t'est revenu ? demanda Viktor en le faisant asseoir à côté de lui.

Le haut du corps de Sacha frémit quand il s'affala sur le siège. Il essuya son cou en sueur.

— Je crois que oui, dit-il. Tu sais...

Il ôta ses lunettes et les astiqua avec un mouchoir.

— Je me suis souvent demandé pourquoi Latifa énervait tellement les gens.

— Ce n'est pas si difficile à comprendre, au fond, répliqua Viktor en laissant Sacha reprendre un peu haleine.

— Non, sans doute pas. Elle était si douée et si belle que les gens étaient obligés de la rabaisser pour la supporter. Mais il y avait aussi autre chose. Elle brillait, il y avait une sorte de passion, je crois, qui imprégnait toute sa personnalité. Mais il lui arrivait également de s'éteindre, comme si elle perdait tout intérêt pour toi ou le monde. Et quand ça arrivait, ça faisait mal.

— Où veux-tu en venir ?

Sacha le regarda, l'air un peu confus.

— Je ne sais pas bien. Mais nous avons eu un étudiant pendant une courte période, dans les années 1980. Exactement comme Latifa, il était

venu grâce aux échanges culturels et à l'action d'Elena Drugov à Kaboul.

— D'accord, fit Viktor, soudain attentif.

— Quelque chose s'était passé entre Latifa et lui, c'était ce que je voulais te dire. Ils avaient tous deux un lien, une romance, je suppose. Elle le regardait d'une façon qui me rendait presque jaloux. Que trouvait-elle à ce type ? Qu'est-ce que c'était que ce gandin ? Je l'ai fait jouer lors d'une masterclass, après quoi j'ai eu mauvaise conscience. Il était complètement dépassé par la situation. Le pauvre garçon s'est complètement refermé. C'était affreux. Il a joué la *Fantaisie chromatique* de Bach – et après ça...

— Latifa ne l'a plus regardé de la même façon.

— Non qu'elle soit devenue méchante, ou qu'elle l'ait ignoré. Mais on la sentait embarrassée en sa compagnie, et lui, de son côté, l'évitait et ne l'observait que de loin, avec quelque chose de noir dans le regard.

— Et tu crois que c'est le même type que sur les photos envoyées par Rekke, lança Viktor.

Sacha repensa à cet homme et à son impression d'avoir vu quelque chose de tragique ou de triste sur son visage.

— Je me le suis imaginé, répondit-il. Tu comprends, quelques jours plus tard, ce garçon est venu me voir. Il était à la fois timide et brusque, et m'a expliqué qu'il m'avait vu à la télévision dans les années 1970.

— Nous t'avons tous vu à la télévision dans les années 1970, Sacha. Tu étais le grand excentrique échevelé.

— Ah, quelle époque, dit-il en passant la main sur son crâne clairsemé. Mais pour ce jeune homme, j'étais apparemment très important. Il m'a déclaré que c'était à cause de moi qu'il voulait devenir chef d'orchestre, et pas seulement ça. Il avait bouleversé tout le cours de sa vie après m'avoir regardé à la télé diriger la 2^e de Rachmaninov à Londres. D'une certaine façon, ça a été pour lui un événement décisif. J'aurais presque voulu m'excuser. Mais il a continué sur sa lancée, en m'expliquant qu'il avait travaillé sans compter. « J'ai une âme de chef, m'a-t-il assuré, un chef. » Ça, je m'en souviens tout particulièrement. Le gamin perdu, fourvoyé, que tout le monde évitait, et qui criait à tous les vents qu'il était un chef.

— Comment as-tu réagi ? demanda Viktor.

— Je lui ai fait des promesses du bout des lèvres, je suppose. De mettre sur pied un petit ensemble, qu'il puisse diriger. Quelque chose dans ce goût-là. Mais évidemment, rien ne s'est fait. J'ai commencé moi aussi à l'éviter, et je l'aurais sûrement oublié si je ne l'avais pas revu une dernière fois.

— Que s'est-il passé ?

— J'étais resté tard au conservatoire, j'allais rentrer chez moi quand j'ai entendu une bagarre devant la porte d'entrée du bâtiment. Je me suis précipité et je l'ai trouvé là, en bas des marches. Il était ivre et sale, le front en sang, et nous étions nombreux à venir essayer de l'aider. Mais en reprenant connaissance, il s'est dégagé et nous a regardés avec des yeux que je n'oublierai jamais. On aurait dit un exclu, une personne qui avait perdu un combat terrible et décisif, et nous avons tous instinctivement senti qu'il fallait le laisser tranquille. Peu après, il est rentré chez lui.

— En Afghanistan ?

— Ou au Pakistan, je ne me souviens pas bien, dit Belinski.

Il sembla un instant abandonné et seul lui aussi, comme s'il s'identifiait à ce pauvre garçon.

Micaela rejoignit Rekke, qui était à présent assis sur le canapé près du piano, les mains à nouveau croisées sur la poitrine. Il n'avait pas l'air au mieux et avait presque vidé la bouteille de vin. Cependant il paraissait plongé dans une concentration profonde et tourmentée.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Il n'entendait visiblement pas, demeurant immobile à marmonner tout seul.

— Que faites-vous ? répéta-t-elle.

— Euh... pardon. J'essaie d'y voir clair.

— Et ça marche ?

Il se tourna vers elle et sourit.

— Peut-être.

— Ça semble prometteur.

— Mais j'ai aussi pensé à votre père.

Allait-elle lui demander de fermer sa gueule ?

— Vous aviez onze ans, n'est-ce pas ? poursuivit-il.

Ou allait-elle juste retourner devant son ordinateur ? Mais, en fin de compte, Micaela resta et s'assit sur le canapé.

— Et vous étiez proches ?

— Oui, répondit-elle.

— J'ai lu qu'il était resté sourd après avoir été torturé au Chili. Vous parliez la langue des signes ?

— On s'écrivait des mots, dit-elle.

Rekke hocha la tête. Au fond, il n'avait pas du tout l'air critique. Pourtant, elle se sentit obligée de défendre ces mots, qui étaient toute son enfance.

— C'était compliqué. Mais ça nous obligeait à réfléchir.

— Je comprends.

Elle voulut ajouter quelque chose, malgré tout.

— Parfois, c'était trop lent, et il lisait sur mes lèvres et parlait lui-même d'une voix qui était trop aiguë ou trop grave. Mais le plus souvent, il écrivait.

— Parce que cela lui semblait plus digne.

— Parce que c'était une personne de l'écrit, reprit-elle en pensant à Simón.

Simón n'avait jamais aimé ces mots. Il était trop agité et dyslexique et, tout comme leur mère, il préférait les images aux écrits, ce qui avait sûrement joué un rôle.

— Quel genre de choses pouvait-il noter ? demanda Rekke.

— Des plaisanteries, des remarques sur la vie quotidienne, des compliments, de petites devinettes, n'importe quoi. Mais c'était toujours très politique. « Le monde est injuste. Mais c'est notre devoir d'y remédier », tout ça.

— Un chouette papa, on dirait.

— Oui. Mais le dernier automne et l'hiver, il lui est arrivé quelque chose, continua-t-elle. Peut-être la même chose que vous. On l'a vu s'éteindre, devenir muet, et les mots qu'il écrivait avaient cessé d'être amusants. Sans doute était-ce aussi lié à la saison. Il faisait moins vingt cette année-là, beaucoup de vent, et il veillait souvent à la cuisine avec des livres dont je me demande s'il les lisait seulement. Une de ces nuits, ou plutôt au petit matin, mon frère Simón a débarqué à la maison complètement bourré et shooté. Ils ont commencé à se disputer. J'ai été réveillée par leurs cris. Mais j'ai été assez stupide pour rester au lit, en me disant que Lucas allait les calmer.

— Donc, Lucas s'est levé.

— Il a accouru à la cuisine. À l'époque, c'était déjà comme s'il avait repris les rênes. Je l'ai entendu crier : « Maintenant, bordel, vous allez vous calmer et nous laisser dormir ! »

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Le silence s'est fait, et j'ai dû me rendormir. Quand je me suis à nouveau réveillée, il faisait plus froid, le vent entrant par la porte ouverte. Je me suis levée, et j'ai trouvé Lucas et Simón dehors, sur la courside. J'ai fixé leurs dos, compris qu'ils regardaient quelque chose en bas. Je tremblais de froid. Lucas s'est retourné en me disant de retourner me coucher, mais il fallait que je voie. Je me suis penchée, et il était là, face contre terre, les bras étendus. Ses mains bougeaient encore, comme s'il essayait d'agripper quelque chose ou croyait être encore en train de tomber, et c'est à ce moment que maman a traversé la cour en courant, pieds nus dans sa chemise de nuit, en criant : « Non, non ! » Papa est mort dans l'après-midi, à l'hôpital Karolinska.

Rekke posa sa main sur la sienne.

— Et cela a été classé comme un suicide ?

— Il n'y avait aucune autre explication. Simón et Lucas étaient allés se coucher après la dispute, et on savait qu'il était gravement déprimé. Son altercation avec mes frères a été considérée comme un facteur déclenchant.

Rekke sembla réfléchir et, un instant, elle craignit qu'il n'énonce une de ces fulgurances, qui viendrait renverser toutes ses convictions. Mais elle se faisait des idées.

— Je compatis, dit-il.

Ils restèrent ensuite silencieux, et elle laissa vagabonder ses pensées. Sa conversation avec la vieille dame de Mirpur lui revint, mais à présent plus comme un échange idiot et embarrassant. C'était la voix nerveuse et un peu nasale de cette femme qui la tracassait, et elle regarda Rekke, qui se tenait l'épaule d'une main légèrement crispée.

— J'ai une question.

— J'écoute.

— Si je lâchais quelque chose, n'importe quoi. Quelque chose à quoi vous ne vous attendez vraiment pas. Comme...

Elle chercha un exemple.

— Avez-vous fait du patinage artistique en Russie ? Que répondriez-vous ?

— Je commencerais aussitôt à parler de mes fantastiques pirouettes.

— Je veux dire, comment répondraient les gens normaux ?

— Je suppose que la plupart diraient : « Pourquoi diable cette question ? »

— Exactement, fit-elle. Exactement.

Il la regarda avec curiosité, et elle songea à ce que cette conversation téléphonique avait eu d'un peu inconfortable, comme si cette femme cherchait sans arrêt à raccrocher.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas bien. Mais il faut que je passe un autre coup de téléphone.

Il hocha la tête, et elle regagna la pièce où se trouvait son ordinateur. Par la suite, Micaela devait se souvenir combien de temps elle était juste restée là, immobile, à respirer. Puis elle sortit son téléphone et composa à nouveau le numéro. Cette fois, la femme répondit aussitôt, comme si elle avait attendu cet appel.

— C'est à nouveau moi, de la police suédoise.

— J'entends ça, dit la femme.

— Nous parlions de votre mari, tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et il n'a jamais eu affaire au club de foot de la ville, le FC Mirpur AJK ?

— Non.

— Mais un autre Hassan Barozai, oui.

Le silence se fit au bout du fil, et Micaela entendit une respiration lourde ainsi qu'une sorte de tapotis, peut-être des doigts qui tambourinaient.

— Notre fils a joué dans cette équipe, petit garçon.

Micaela inspira à fond.

— Vraiment ?

— Puis il les a entraînés, aussi. Il était une figure importante.

— Je comprends, répliqua Micaela. Lui arrivait-il aussi d'arbitrer ?

— Parfois, oui.

Micaela sentit monter une certaine excitation mais fit de son mieux pour que ça ne s'entende pas.

— S'intéressait-il aussi à la musique classique occidentale ?

Nouveau silence.

— Il jouait du violon, finit par dire la femme. Il était très doué, c'est chez nos anciens voisins et employeurs, la famille Lumley, qu'il avait appris. Mais, plus tard dans sa vie, il a pris ses distances avec ça.

— Pourquoi cela ?

La femme hésita, comme si elle ne savait pas quoi répondre.

— Il est devenu comme son père.

— Il a commencé à considérer la musique comme impie ?

— Il estimait que ça blessait Allah et son prophète, la paix soit avec lui. Ce n'était pas un temps pour la joie, disait-il, mais pour la peine et le sérieux.

Micaela digéra ces paroles. Elle se concentra pour trouver les bons mots et ne pas ruiner cette fragile ouverture.

— C'était la seule raison ?

— En faut-il davantage ?

— Peut-être pas. Mais il y a parfois un élément déclencheur.

La femme se tut à nouveau.

— Ils l'ont traité injustement.

— Qui l'a traité injustement ?

— Les communistes. Ils persécutaient les musulmans et s'opposaient à Allah.

— Je n'en doute pas, rétorqua-t-elle. Votre fils est-il allé à Moscou ?

— Très brièvement mais, quand il est revenu, c'était une autre personne. Nous avons remercié Allah.

— Je comprends. Où est votre fils, à présent ?

Micaela entendit à nouveau la lourde respiration dans l'écouteur.

— Il est retourné en Afghanistan.

— L'Afghanistan des talibans ?

— Oui, dit la femme. Mais il n'avait rien à voir avec les terroristes. Il était très attentionné. Il répandait la joie autour de lui.

— À travers son football ?

— Oui, entre autres.

— Est-il mort en Afghanistan ?

— Oui, répondit la femme.

— Pardon de demander ça, poursuivit Micaela, mais... avez-vous jamais récupéré un corps à enterrer ?

Son interlocutrice garda le silence. On n'entendait plus que sa respiration, et la jeune policière se demanda si ce serait à elle de lui annoncer que son fils n'était pas mort en Afghanistan, mais très loin de là, à Stockholm.

— A-t-il été porté disparu ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit la femme. Mais l'été dernier, l'ambassade américaine nous a informés qu'il n'y avait plus d'espoir. Pourtant, on voudrait bien...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Qui a appelé, de l’ambassade ?

— Il faut que je parle avec mon mari.

Micaela inspira à fond.

— Je comprends, et je pourrai vous rappeler ultérieurement. Mais puis-je vous poser une dernière question ?

— Une dernière.

— De qui votre fils était-il proche, à Mirpur ? Qui saurait plus précisément pourquoi il se sentait injustement traité ?

— Mme Mariam Bukhari, sa professeure de violon. Il l’adorait, comme nous tous. Mon fils était quelqu’un de bien. Il n’aurait jamais fait de mal à personne.

— Est-ce que quelqu’un a dit ça ?

— Il faut que je raccroche.

— Non, attendez.

La femme raccrocha, et Micaela constata qu’elle n’avait pas obtenu d’identification formelle. Elle aurait dû l’interroger au sujet du grain de beauté sur la cuisse de Kabir, ou lui envoyer une photo. Mais elle ne voulait pas appeler une troisième fois, et au fond ce n’était pas nécessaire. Jamal Kabir et Hassan Barozai de Mirpur devaient être la même personne. Il y avait bien trop de coïncidences, et cela signifiait... Quoi ? Beaucoup de choses, évidemment. C’était une importante percée, forcément, et son corps tout entier la pressait de gagner le séjour pour l’annoncer à Rekke sur-le-champ. Mais elle n’alla pas bien loin.

On sonna à la porte, et elle sursauta, effrayée.

À l’ambassade, en écoutant l’appel de Micaela, Charles Bruckner se dit : *Voilà, tout mon avantage vient de partir en fumée. En tout cas, en grande partie.* Il ne restait plus désormais à Rekke et à sa Vargas qu’à découvrir ce qui unissait Barozai et Gamal Zakaria. Mais ce serait vite fait, supposa-t-il.

C’était un lien difficile à manquer, sauf que – et c’était embarrassant – ses propres connaissances ne s’étendaient pas beaucoup plus loin, pour la simple raison qu’il restait des questions auxquelles même la torture n’avait pas apporté de réponses.

Barozai avait tout de suite, et comme animé par un esprit de vengeance, raconté tout ce qu’il savait de Zakaria et de sa clique. Mais s’agissant de ses

propres crimes, il y avait là quelque chose d'indicible que même la souffrance physique n'avait pas pu lui arracher. Aussi Charles ne savait-il pas si c'était Barozai qui avait abattu Latifa Sarwani, ni même dans quelle mesure il était impliqué dans la guerre contre la musique qui avait fait rage avec une telle obscure folie à l'automne 1997.

D'un autre côté, il s'en fichait, au fond, autant qu'il se fichait de sa pauvre mère à Mirpur. C'était lui qui l'avait appelée pour lui dire que son fils était mort – vu qu'ils avaient retrouvé son ADN après un attentat à Kaboul et que de ce fait il n'y avait pas de corps à enterrer. Il s'en était occupé l'été précédent afin d'éviter les questions inutiles : sa mission était avant tout de colmater les brèches et de s'assurer qu'il n'y ait aucune fuite. C'était pour cette même raison qu'il avait réuni une bande qui allait intervenir dans l'appartement de Rekke ce soir ou demain matin.

Mais pour le moment, Charles patientait, même si c'était de plus en plus difficile. Comme une démangeaison intérieure, il imaginait sans cesse que Rekke allait inventer quelque chose d'inattendu, qui chamboulerait tout. Dans le couloir, il entendit des pas qui approchaient et se leva en se demandant s'il aurait dû informer Magnus, qui se rendait chez son frère, au sujet de cette maudite Vargas. Mais il ne voulait pas révéler à quel point ils suivaient de près l'évolution de la situation. Il se contenta donc de sortir à la rencontre de Henry Lamar, qui était aussi impatient que lui d'intervenir.

Micaela entendit Rekke dire bonjour et souhaiter la bienvenue. Un homme répondit :

— Merci. Tu as bu ?

— J'essaie de soulager quelques soucis d'abstinence, répliqua Rekke.

Il y avait entre les deux hommes un ton familier, taquin.

— Tu as apporté le dossier Kabir, ou je vais devoir t'écouter tout censurer allègrement ? poursuivit Rekke.

Son frère – car ce devait être son frère, Magnus – lança quelques paroles que la jeune femme ne distingua pas, mais qui comportaient un rire contenu. Sur quoi elle fut assez bête pour se lever, que ce soit pour mieux entendre ou parce qu'elle ne tenait plus en place d'excitation.

— Tu as de la visite ? demanda le frère.

Le silence se fit, comme si Rekke ne savait pas quoi répondre, et elle se dit que c'était aussi bien de se faire connaître.

C'était une erreur. En franchissant le seuil, Micaela planta ses yeux droit dans ceux de Magnus Rekke, en face d'elle. Autant le regard de son frère – elle n'en prit réellement conscience qu'en cet instant – était curieux et ouvert, autant elle fut alors confrontée à un jugement instantané. Magnus l'avait à peine vue qu'il la balayait d'un revers de la main comme insignifiante, et elle eut pendant quelques secondes le loisir de l'observer sans se gêner : il était grand, une silhouette assurément imposante, avec de petits yeux aiguisés, de grosses lèvres charnues et un grand nez qui lui donnait un air d'ours. Son regard semblait aspirer tout ce qui l'entourait, comme s'il cherchait ce qu'il pourrait bien rafler.

— C'est le jour du ménage ? lâcha-t-il.

Hans Rekke posa un bras sur les épaules de son frère, et peut-être ne s'écoula-t-il pas tant de secondes que ça malgré tout – c'était juste l'impression que ça donnait. Magnus porta nerveusement la main à son cou pour desserrer sa cravate, tandis que Rekke effleurait sa montre.

— Mon cher Magnus, je crois que tu es resté ici quarante-trois secondes environ avant de lâcher une bourde. Voici mon amie Micaela, dit-il avec un geste dans sa direction.

— Désolé, répliqua son frère. Je croyais...

— Peu importe ce que tu croyais, reprit Rekke. Demande pardon et dis que tu es un goujat.

Magnus se dégagea de l'étreinte de son cadet et secoua la tête.

— Oups, fit-il. Mais absolument, je vous demande pardon, et je suis évidemment un goujat. Indécrottable.

Il lui sourit, pas franchement penaud, mais comme s'il faisait vraiment un effort.

— Navré, j'ai été idiot, déclara-t-il en lui tendant la main. J'ai juste été interloqué par votre...

Il se toucha la joue, comme pour montrer que son bleu n'avait pas pu lui échapper. Ce n'était pas tout à fait la meilleure façon de demander pardon, mais elle n'y prêta pas attention.

— Pas de problème, fit-elle en prenant sa main.

— Sûr ? En tout cas, je suis Magnus Rekke, son frère aîné, mais toujours un peu débraillé.

— Micaela Vargas.

— Enchanté. Et puis-je vous demander comment vous vous connaissez ?

— Nous sommes collègues, dit Rekke.

Micaela éprouva une poussée de joie.

— Tiens donc. Et dans quel domaine ? continua Magnus.

— Je suis policière.

— Des collègues détectives, alors ?

— Si on veut, oui, reprit Rekke en faisant un geste pour inviter tout le monde à se déplacer vers le séjour.

Mais Magnus s'arrêta comme s'il avait pensé à quelque chose et dévisagea à nouveau Micaela, souriant à présent, toujours aimable, mais avec une méfiance d'un genre nouveau.

— Vous ne vous occuperiez pas de l'enquête Kabir ? demanda-t-il.

Elle hésita un instant, puis hocha brièvement la tête. Magnus réagit aussitôt.

— Mon Dieu, tout s'explique. C'est donc vous qui avez mis en branle tout ce cirque.

Rekke se passa la main dans les cheveux.

— Si cirque il y a, Magnus, vous l'avez organisé tout seuls dans votre coin, lança-t-il en les invitant tous deux à s'installer sur le canapé.

Magnus s'assit en secouant la tête à la vue de la bouteille de vin posée sur la table.

— Mais ça m'intéresse quand même un peu de comprendre la chronologie du drame. Êtes-vous de vieux amis, ou venez-vous de vous rencontrer ?

— Nous venons de nous rencontrer comme de vieux amis, dit Rekke. Mais venons-en au fait. Qu'as-tu à nous offrir dans le dossier ?

— Il vaut peut-être mieux que je repasse plus tard.

— Pas du tout. Nous sommes tout ouïe.

Magnus se prit le front, affichant à nouveau un air visiblement embarrassé. Il se tourna vers Rekke.

— J'ai bien compris que Micaela et toi enquêtez sur le meurtre, que vous travaillez ensemble, et que sais-je encore. Mais allez, quoi, Hans, nous avons un deal. Je dois demander à Micaela de sortir pendant que nous parlons.

— Blablabla, fit Hans. Accouche.

— Donc, d'un coup, elle est devenue ton Watson ?

— Mon Virgile, plutôt. Mon Sancho Panza.

— Bon, bon, OK, rétorqua Magnus comme s'il capitulait.

— Pouvons-nous, pour simplifier les choses, commencer par le vrai nom de Kabir ? reprit Rekke.

Magnus promena autour de lui un regard qui semblait authentiquement incertain.

— Je n'ai pas d'autre nom. Nous avons juste eu connaissance des soupçons de crimes qui pesaient sur lui et d'informations sur ses contacts.

— Balivernes.

— Non, non, je le jure, se récria soudain Magnus avec indignation.

Rekke parut à son tour incertain, peut-être pas complètement convaincu que son frère lui mentait.

— Donc vous avez vous aussi été trompés.

— J'aurais dû le comprendre, grommela Magnus. Mais non, je te promets, je n'ai pas d'autre nom, je sais seulement qu'il était le prisonnier numéro 12 de Salt Pit, arrêté en décembre 2001, relâché en août 2002. Il était censé être traumatisé mais fort, nous assurait-on. Pas de risque de tendances violentes, pas un extrémiste. Ses convictions islamistes passées étaient abandonnées, et il était considéré comme un important canal d'information. Il avait pu guider la CIA vers des représentants de premier plan du mouvement taliban, qui avaient fui avant l'invasion américaine.

Rekke parut plongé dans ses pensées.

— Nous devons donc trouver son nom par nos propres moyens, dit-il.

Micaela se pencha en avant, habitée à nouveau par la même excitation que dans le bureau.

— Il s'appelait Hassan Barozai, originaire de Mirpur, au Pakistan.

Les deux frères la regardèrent avec stupéfaction, raison peut-être pour laquelle elle s'accorda une pause rhétorique, et elle eut le temps de remarquer que Hans s'abstenait de jeter tout de suite une question, comme pour ne pas lui gâcher ce moment.

— Ah bon, vraiment ? fit Magnus, à présent nerveux. Ce n'est pas une information dont je dispose.

— Je viens juste d'en avoir confirmation par sa mère. Il a quitté Mirpur dans les années 1990 pour rejoindre les talibans. Il avait auparavant fait du foot et du violon, étudié à Kaboul avec la professeure Drugov, mais aussi pendant une plus brève période au conservatoire de Moscou.

Rekke finit son vin et lui sourit, un peu en douce, avec un regard où elle lut de la fierté.

Fier d'elle.

— Diable, lâcha Magnus. Cette information est sûre ?

Elle hocha la tête.

— J'ai envie de les étrangler ! Mais Barozai, dites-vous ? Pakistanais ? Ce n'est pas invraisemblable, eu égard à son idiome. Que savez-vous de plus à son sujet ?

— Maintenant, ce n'est plus à Micaela mais à toi de parler, objecta Rekke. Qu'avait-il fait pour attirer l'attention de la CIA ?

Magnus ne parut pas apprécier la question. Il finit pourtant par dire :

— Je crois que vous êtes largement au courant, au sein de l'équipe des enquêteurs.

— Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il était vaguement lié à un des ministères du régime des talibans, qu'il harcelait des musiciens et détruisait leurs instruments, répondit Micaela.

— Tout à fait, tout à fait, il semble non seulement avoir aimé le football, mais aussi haï la musique. C'est cependant assez logique, dans toute sa perversion puritaine, n'est-ce pas, Hans ? lança Magnus dans une tentative de retrouver son ton badin. Mais encore une fois, comme vous l'avez sans doute déjà deviné, ce n'étaient pas les méfaits de Kabir qui intéressaient la CIA au premier chef, mais son lien avec le mollah Zakaria.

Rekke se pencha en avant en joignant les mains, comme s'il priait.

— Étaient-ils proches ?

— Oui, et depuis assez longtemps, apparemment. Ils s'étaient justement rencontrés au Pakistan, si j'ai bien compris. Il faut dire que Gamal Zakaria est un personnage assez passionnant. Pas du tout un bouseux endoctriné dans des écoles coraniques wahhabites. J'ignore ce que tu sais de lui exactement ?

— Éclaire-moi, cher frère, rétorqua Rekke.

— Il était égyptien, a étudié les sciences politiques et le droit à Alexandrie, un peu un homme à femmes, apparemment, sous influence occidentale jusqu'à tard dans les années 1970, de gauche à l'époque, flirtant avec le communisme. Il jouait dans un groupe de pop dont les textes donnaient dans la critique sociale.

— Un musicien, lui aussi.

— Plutôt un gueulard, je crois. Mais il s'est radicalisé, et au début des années 1980 il a participé à des attaques contre les Coptes au Caire. Je suis incapable de te dire s'il a été ou non impliqué dans le meurtre de Sadate, mais il a fait partie des centaines de personnes arrêtées et torturées, ce qui a

été un événement décisif pour lui. Pendant ces séances de torture, le prophète Mahomet est descendu en personne jusqu'à lui, accompagné probablement de plein d'anges, et lui a ordonné de chasser les communistes d'Afghanistan pour y créer un État islamique.

— Il est donc devenu moudjahid ?

— Exact, il s'est vite changé en guérillero chevronné, considéré comme très charismatique et rassembleur. Vous savez, il était grand, 1 mètre 96, et costaud, plusieurs fois blessé. Il avait le visage criblé d'éclats d'obus, des blessures par balle aux jambes et à l'épaule. Il faisait visiblement forte impression. Une sorte de Che Guevara islamiste.

— Et pourtant, il y a peu de clichés de lui qui circulent, n'est-ce pas ? dit Rekke.

— Aucun en fait, à part quelques mauvaises photos de sa jeunesse à Alexandrie.

— On doit quand même avoir pris des photographies de lui lors de son arrestation, dit Micaela.

— Elles ont disparu, effacées. Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'il se rendait de temps en temps au Pakistan pour se reposer, et c'est visiblement à cette occasion qu'il a rencontré Kabir, même si les circonstances ne sont pas claires, en tout cas pas pour moi.

— C'est Zakaria qui l'a recruté dans le mouvement des talibans ? demanda Micaela.

— Il semble que oui, et c'est aussi Zakaria qui l'a aidé à mettre en place ses tournois de football à Kaboul et l'a défendu contre tous ceux qui voulaient également interdire le foot. Mais leur relation n'était pas sans complications. Zakaria est devenu de plus en plus violent, encouragé par ses jeunes lieutenants, alors que Kabir était plutôt tiraillé.

— Comme s'il voulait tout à la fois détruire des instruments de musique et en même temps tendre la main vers eux, dit Rekke.

— Oui, peut-être, et quand il a atterri à Salt Pit, il ne restait plus grand-chose de leur amitié. Kabir a porté contre lui les pires accusations, déclaré que Zakaria avait personnellement exécuté des femmes agenouillées sans défense devant lui et en avait même tiré du plaisir. Il a affirmé que c'était Zakaria qui était à l'origine de la disparition et des meurtres de tant de musiciens à Kaboul, ces années-là.

Rekke regarda Magnus avec concentration.

— Une de ces femmes s'appelait-elle Latifa Sarwani ?

— Je n'en sais, hélas, rien. Mais à mon avis, quelque chose de dramatique s'est produit entre eux. Quelque chose de ce genre. À Salt Pit, Kabir s'est mis à dire qu'il ferait n'importe quoi pour que Zakaria soit arrêté et tué.

— Et la CIA a mordu à l'hameçon, enchaîna Rekke.

— Oui, pour finir. Ils avaient un besoin assez désespéré de ramener un scalp de ce calibre pour adoucir l'opinion publique américaine, et ils ont commencé à penser que Kabir était peut-être leur chance de mettre la main sur Zakaria. Ils l'ont donc relâché avec une balise GPS et un portable sur écoute.

Rekke hocha la tête en fixant un point derrière le piano, les yeux plissés.

— Comment Kabir a-t-il atterri en Suède ?

— C'est là que menait sa piste. Il a d'abord séjourné à Abbottabad, au Pakistan. Puis les services secrets ont confirmé que Zakaria était entré en Suède avec un faux passeport et se cachait quelque part dans la banlieue sud-ouest de Stockholm, et c'est alors que la CIA a décidé d'y envoyer Kabir.

— Et vous l'avez accueilli gentiment, en mentant copieusement pour leurs beaux yeux ? lança Rekke.

— Nous...

— Ou *tu*... ? le coupa Rekke.

— J'ai bien sûr informé Kleeberger, et, franchement, qu'est-ce que je pouvais faire ? C'était une opération importante, les Américains nous ont mis la pression.

— Mais tu as négocié en contrepartie de jolis contrats commerciaux.

— Évidemment, je ne suis pas stupide. Mais maintenant, bordel...

— ... tu te demandes s'ils ne vous ont pas caché des choses.

— Précisément, oui, je suis furieux. Je t'en prends un doigt, même si tu t'obstines à boire ces trucs italiens, dit-il.

Il saisit le verre vide de Rekke, y vida le fond de la bouteille et but une gorgée. Ils restèrent ensuite silencieux, et Micaela songea : *Quel double jeu, quel sale faux jeton*. Pendant quelques secondes, elle fut sur le point de lui balancer ses quatre vérités. Mais la figure arrogante de Magnus la fit hésiter, et elle énonça plutôt très calmement, comme si elle pensait tout haut :

— Et pourtant, Zakaria a été abattu à Copenhague, et non à Stockholm.

— Il a été prévenu et a fui le pays à bord d'une vieille Volvo. Mais les indications de Kabir se sont révélées exactes. Il a accompli son devoir avant de faire face à son destin.

— Quelle immense consolation, ironisa Rekke.

Magnus déclara alors qu'il fallait qu'il retourne au travail avant que tout ce merdier ne lui explose à la figure.

OceanofPDF.com

Mirpur, Pakistan, 1993

Longtemps, Hassan pensa pouvoir le surmonter et même considérer cela comme une expérience faisant partie de la vie. « Grandir, c'est perdre ses illusions », ainsi que l'avait dit Claire Lumley à son retour à Mirpur. Mais naturellement, ce n'était pas évident, et les événements de Moscou lui revenaient souvent comme des coups de poignard.

Ce pouvait être tout simplement une pièce de Brahms ou Tchaïkovski qui passait à la radio, ou la seule mention d'un musicien en termes élogieux dans le journal. Un rien pouvait rouvrir sa blessure et, à ces moments, il lui semblait non seulement avoir raté une carrière de chef d'orchestre ou de violoniste, mais aussi avoir perdu sa capacité à jouir de la musique.

La vie continua pourtant, et il retourna au football, à présent comme entraîneur et arbitre. De temps en temps, il accompagnait son père à la mosquée : un de ces jours-là, un individu imposant à la grande barbe vint le trouver. Il avait un bras dans le plâtre et des blessures au visage causées par des éclats d'obus. Il boitait légèrement. Il lui fit pourtant une très forte impression, et Hassan adora son sourire. Il se sentit pris en considération, et après avoir parlé foot – l'homme l'avait vu entraîner l'équipe junior – ils en vinrent en un rien de temps aux grandes questions existentielles.

L'homme, qui s'appelait Gamal, parlait avec une flamme et une gravité que Hassan avait rarement rencontrées. Certes, beaucoup de ses opinions étaient extrémistes, mais il possédait une autorité naturelle qui rappelait celle d'Elena Drugov et parlait à voix basse, comme si chaque mot était un secret. Souvent, il commentait ce qu'il avait sous les yeux avec une

solennité contenue. Un jour, au parc Nangi, ils entendirent de la musique bhangra provenant d'un balcon un peu plus loin.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit Gamal.

Hassan hocha la tête.

— Mais tout cela sera interdit.

— Pourquoi ? demanda Hassan.

— Parce que cela nous détourne de la seule beauté qui ait un sens, asséna Gamal.

Sur le moment, Hassan argumenta assez violemment contre, mais il saisit finalement le sens de ces paroles. Il existe une beauté, songea-t-il, qui ne fait que nous enfermer et génère colère et haine. Peu après, alors qu'ils descendaient vers le lac, il lui parla de Latifa. Comment il l'avait vue jouer dans sa chemise de nuit transparente à côté de son lit défait à Moscou.

— C'était comme si je m'étais perdu moi-même.

— Elle t'a fait tourner la tête, c'était une putain, déclara Gamal.

Et même si Hassan protesta, là aussi, ces mots soulagèrent un peu la douleur de ses souvenirs.

Par la suite, il prit l'habitude de se promener avec Gamal après avoir fini sa journée de travail au garage Honda de la rue Allama Iqbal.

* * *

Martin Falkegren aurait voulu lui raccrocher au nez. Il était furieux contre Bruckner, persuadé que celui-ci lui avait menti et l'avait plongé dans cette panade. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à mettre un terme à cette conversation.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit-il.

— Je veux m'excuser, répondit Charles.

Martin n'y crut pas un seul instant. Mais c'était agréable à entendre, surtout en cet instant où il se dépêchait de rejoindre sa voiture sur le parking pour se rendre en ville rencontrer le chef de la police.

— Ça ne suffit pas, rétorqua-t-il. Je vais me faire étriller à cause de vous.

Charles réfléchit.

— Ça n'arrivera pas, Martin. Nous te soutiendrons, et c'est toi qui recevras toutes les informations à partir de maintenant.

Martin ouvrit sa portière.

— Donne-moi quelque chose. Prouve-moi que c'est pour de bon.

Charles parut réfléchir encore un peu.

— Kabir s'appelait en fait Hassan Barozai. Il a été proche du mollah Zakaria, pour ensuite le haïr. Avec l'accord du ministère des Affaires étrangères, nous l'avons fait entrer en Suède afin qu'il nous aide à localiser Zakaria. Il faisait partie d'une opération secrète, une opération qui a réussi.

Martin Falkegren hocha la tête et démarra.

— Je vais le dire à l'équipe.

— Très bien, fit Bruckner. Nous t'en donnerons davantage par la suite. Mais il y a autre chose.

Martin coupa le contact.

— Quoi ?

— C'est cette nana, Vargas, que vous avez reprise dans l'équipe. Elle a un frère...

— ... qui est un dangereux criminel. Tu crois qu'on n'est pas au courant ?

— Bien sûr, je me doute que vous savez de quoi il retourne, continua Charles. Mais je voulais souligner que, d'après nos services de renseignement, ils sont plus proches qu'on ne croit. Lucas Vargas a subvenu aux besoins de la famille pendant plus ou moins toute la vie de sa sœur. Elle doit forcément être au courant de la provenance de l'argent.

Martin remit le contact, puis il s'engagea sur Sundbybergsvägen.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— En fait, rien, répondit Bruckner. À part qu'il peut facilement arriver pas mal de choses à une fille comme ça.

— Oui, bien sûr.

Martin accéléra, à la fois revigoré et pris d'une impression désagréable.

Micaela regagna le bureau en se remémorant les mouvements de Kabir sur le terrain de foot. Ses gestes lui revenaient avec une force nouvelle, et tout d'abord elle ne comprit pas pourquoi. Elle fut alors frappée par un paradoxe : si Kabir avait abandonné la musique et la considérait comme *haram*, pourquoi ses anciens gestes de musicien refaisaient-ils surface dans le football ? Venaient-ils d'eux-mêmes, ou avait-il transformé le métier d'arbitre en ersatz de ce qu'il avait perdu ?

Une feuille A4 traînait sur le bureau. Rekke y avait noté quelques lignes auxquelles elle n'avait pas prêté attention jusqu'ici, et qu'elle s'efforça de déchiffrer avec curiosité. L'écriture était si brouillonne qu'elle rappelait la sténographie, mais il lui sembla distinguer « *obscuritas* ». Du latin, supposa-t-elle. *Obscuritas*. Elle laissa ce mot s'imprimer un peu en elle, puis vérifia sur son ordinateur : cela voulait dire « les ténèbres », parfois aussi « ce qui est dissimulé, fuyant ». Pourquoi avait-il écrit ça ? Faisait-il allusion à ses propres ténèbres intérieures, ou bien... ? La jeune femme fut arrachée à ses pensées.

Elle découvrit qu'elle avait elle-même jeté quelque chose sur le même papier : *Mme Bukhari*. Mme Mariam Bukhari. La professeure de violon dont la femme de Mirpur avait parlé. Micaela resta immobile une minute ou deux. Puis elle appela à nouveau les renseignements internationaux.

Mariam Bukhari avait à présent soixante-dix ans, mais elle en faisait cinquante, s'entendait-elle souvent dire. Elle se trouvait élégante et élancée, même si elle aurait aimé des lèvres plus charnues et un plus petit nez. Ses enfants avaient coutume de déclarer qu'elle marchait avec l'agressivité d'un homme, comme si elle était toujours en route vers une importante réunion. Parfois, cela la blessait. Mais dans l'ensemble, elle le prenait comme un compliment. Elle voulait expédier les choses et dégager de l'autorité, surtout maintenant qu'elle avait de moins en moins à faire et qu'il n'y avait presque plus personne pour prendre des cours de violon ou de violoncelle. Les temps avaient changé. Les Lumley étaient partis depuis longtemps, et l'Occident n'avait plus la cote. Elle se sentait parfois comme un vestige d'un monde ancien et oublié.

Elle essayait donc toujours d'être active et de s'occuper, comme maintenant, où elle préparait le dîner en chantonnant toute seule tandis que le second concerto pour violon de Mendelssohn passait à la radio. Le téléphone sonna. Elle supposa que c'était sa sœur. Elles avaient l'habitude de prendre des nouvelles juste après le déjeuner. Mais l'appel venait de loin, il y avait de la friture sur la ligne. Une personne toute jeune se présenta comme Vargas quelque chose de la police suédoise, ce qui la mit mal à l'aise, même si elle savait qu'elle n'avait rien fait qui puisse intéresser les forces de l'ordre, ni ici, ni à l'étranger.

— Vous parlez anglais ? demanda la policière.

— Oui.

— Et vous étiez professeure de violon.

Même cela, elle le trouva blessant.

— Je *suis* professeure de violon, rétorqua-t-elle.

— Donc je parle à la bonne personne. Peut-être trouverez-vous ma question étrange, après si longtemps, continua la jeune femme, mais avez-vous eu un élève nommé Hassan Barozai ?

Elle sursauta, revoyant le regard intense de Hassan.

— Oh oui, fit-elle. Il était jadis ma fierté, mais ensuite, bien sûr, il a changé. Pourquoi cette question ?

— J'enquête sur les circonstances de sa mort.

Elle bondit à nouveau, mais décida de considérer cela comme tout à fait normal. Ce serait logique qu'on essaie de savoir ce qui était arrivé à ceux qui avaient disparu pendant la guerre. Mais pour quelle raison lui téléphonait-elle de Suède ?

— Pourquoi appelez-vous de Suède ?

— J'ai besoin d'informations, déclara la femme en faisant comme si elle n'avait pas entendu. Vous avez dit que Hassan avait changé. Pouvez-vous me parler de lui ?

— Il a grandi avec les Lumley, une des bonnes familles anglaises de la ville. Le père, George, qui venait de Londres, du West End, je crois, avait été dans sa jeunesse un violoniste de premier plan. Il a épousé dans les années 1960 une jeune fille d'ici, une vraie beauté, et s'est ensuite installé en ville après avoir été chargé de la branche import de Honda.

— Je vois, fit la femme.

— Mais au fond, je crois qu'il aurait avant tout voulu être musicien. Il a beaucoup joué toute sa vie et m'a confié l'éducation musicale de ses filles. Je trouvais cette famille formidable, même si le garçon, Stephen, était un peu un garnement.

— Et Hassan Barozai ?

— Il était le fils unique de Hassan senior et Yalina, qui travaillaient tous deux chez les Lumley. Ils habitaient un petit logement de fonction, juste à côté. Hassan était comme le fils des deux familles, ce qui était bien sûr très beau. Mais cela créait aussi des tensions, et je crois que, dès l'enfance, Hassan était déjà tiraillé entre le monde assez strict de son père et le style de vie plus permissif des Lumley.

— Il jouait au football.

— Tout le temps, souvent sur l'ancien court de tennis des Lumley que Stephen, leur fils, avait transformé en terrain de foot. Il pouvait y passer des heures. J'y ai souvent pensé, en revoyant Hassan qui tirait ses ballons pendant que les deux filles travaillaient leur violon un peu plus loin dans la maison. Ça a dû l'influencer.

— De jouer au foot au son de la musique classique.

— Oui, c'est ça. Les filles travaillaient tout le temps et étaient merveilleusement douées à cette époque, et elles s'installaient souvent sous la véranda, qui donnait sur le terrain. Je ne pense pas que Hassan y prêtait tellement attention, vous savez comment sont les petits garçons, entièrement absorbés par ce qu'ils font. Mais un jour, il s'est pointé chez moi en voulant apprendre à jouer, alors qu'il connaissait à peine le haut et le bas de l'instrument.

— Est-il devenu doué ?

Elle revit Hassan : son visage grave et ses épaules crispées, ses yeux levés vers elle, affamés de compliments.

— Je crois que je n'ai jamais vu une telle énergie, une telle détermination, dit-elle. Dès le début, il a joué comme si c'était une question de vie ou de mort, et pour cette raison, il a fait des progrès rapides, fantastiques.

— Et il est parti à Kaboul, dans l'école d'Elena Drugov, n'est-ce pas ?

— C'est ça, à l'âge de seize ans à peine. À dire vrai, je ne lui suffisais plus. Il avait besoin d'un enseignement plus qualifié, et j'étais un peu en contact avec la professeure Drugov. Quand j'en ai parlé à Hassan, il a été tout feu tout flammes.

— Ça devait être une grande affaire, de partir pour Kaboul à seulement seize ans.

— C'était une grande affaire. Son père s'y est opposé par tous les moyens.

— Mais Hassan voulait y aller ?

— Il voulait à tout prix progresser. Il était incroyablement ambitieux et, quand la famille Lumley a décidé de l'aider financièrement, plus rien ne pouvait l'arrêter. Et puis... j'oubliais presque. Elena Drugov dispensait des cours de direction. Elle-même avait été cheffe d'orchestre, et Hassan a été complètement emballé.

— Je m'en doutais, dit la femme.

— Ah oui, vraiment ? Je pensais que, par la suite, il avait fait tout son possible pour le cacher.

— Que lui est-il arrivé ?

— Ce qui arrive à beaucoup de jeunes gens. Il s'est retrouvé en mauvaise compagnie et a adopté des opinions de plus en plus extrémistes. J'ai vu chez lui une haine qui m'a fait peur, je l'avoue. C'était comme s'il avait décidé de se venger de tout ce qu'il avait trouvé beau auparavant.

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Je n'en sais vraiment rien. Nous avons perdu contact depuis longtemps. On peut dire que Drugov a repris mon rôle. Elle est devenue sa nouvelle idole.

— Drugov l'a envoyé à Moscou, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait, et peut-être que c'est là que ça s'est un peu brisé. Je ne sais pas. Je suppose qu'il a été déçu. Pourtant...

— Oui ? fit la femme.

— Au début, il le cachait bien. Je suis tombé sur lui juste après son retour et sa réconciliation avec son père. Il était devenu l'entraîneur des juniors de l'équipe de foot. Il était plein d'énergie et de foi en l'avenir. Mais il a alors rencontré cet homme affreux.

— Qui ça ?

— Gamal. Gamal Zakaria.

— Sérieusement ? s'exclama la femme avec un soudain enthousiasme dans la voix.

— Oui, il était égyptien ; par la suite, il a été un des chefs du mouvement taliban. Un type brutal, m'a-t-on dit. Un homme sans merci, et parfois j'ai peur que...

Elle hésita en rangeant la vaisselle qui séchait sur l'évier.

— De quoi avez-vous peur ?

— Que Hassan ait été entraîné là-dedans. Il y avait tellement de ténèbres dans ses yeux, à la fin, que je me suis demandé s'il ne consacrait pas à détruire la même énergie obsessionnelle qu'il avait autrefois consacrée à jouer. J'espère qu'il repose à présent en paix auprès d'Allah.

Rekke avait dit au revoir à son frère et, de retour dans son bureau, parlait à présent au téléphone avec Viktor Malikov. Sans qu'il s'en

aperçoive, sa jambe gauche avait commencé à tressauter. Il faisait en même temps quelques recherches distraites sur Internet.

— Intéressant, lança-t-il. Et savez-vous ce qu'il est devenu, après ?

— On a noté qu'Elena Drugov était inquiète pour Barozai et accusait Sacha d'avoir été trop dur avec lui, mais c'est à peu près tout. Il a disparu du radar du conservatoire.

Rekke se souvint de la main de Belinski sur sa nuque, alors qu'il était lui-même en train de trembler dans sa loge à Berne.

— Sacha peut-il vraiment avoir été trop dur ?

— J'ai du mal à le croire, dit Viktor. Et si j'ai bien compris cette histoire, personne n'était plus dur avec Barozai que Barozai lui-même. Par ailleurs, il a été plutôt accueilli par un silence poli.

— Ça peut certes être assez dur.

— Mais pas de quoi faire un mobile, continua Victor.

Rekke partit dans l'appartement à la recherche de Micaela.

— On a vu des mobiles de meurtre bien plus bizarres que ça, répliqua-t-il. Quelque chose d'important lui a été ôté. Une porte lui a été fermée. Il n'aurait pas été le premier à mettre pour ça le monde à feu et à sang.

— Penses-tu à notre petit caporal recalé à l'entrée de l'École supérieure d'art de Vienne ?

— Je réfléchissais plutôt à ce qui peut s'être produit ensuite pour Hassan, avec une telle amertume. Quelle forme elle a pu prendre.

— Que veux-tu dire ?

— Je me demande si ces émotions n'auraient pas été revigorées par une religion qui les légitimait. Mais tu as raison... c'est un peu léger pour le moment. Tu ne m'as pas rapporté que Sacha pensait que Sarwani et Barozai avaient une romance ?

— Oui, fit Viktor. Il l'a d'abord cru. Avant que Barozai ne commence à jouer.

— Ça vaut peut-être la peine de regarder ça de près, déclara pensivement Rekke.

— Cela pourrait être aussi une histoire à la Mozart-Salieri, non ? Barozai a peut-être compris qu'il ne pourrait jamais jouer comme Latifa, et il a décidé de se venger. Bon, ne viens pas maintenant me faire remarquer que Pouchkine a tout inventé et qu'en fait Mozart et Salieri étaient les meilleurs amis du monde.

— Pouchkine a tout inventé, et Mozart et Salieri étaient en fait...

— Tu vois ce que je veux dire.

Rekke voyait, bien sûr. Il avait déjà réfléchi en ces termes.

— Oui, je comprends. Salue Sacha de ma part et remercie-le. C'est mon héros. On se rappelle.

Il resta un moment immobile, comme gelé.

Puis il alla sur le Net et afficha l'image du corps de Latifa Sarwani que son père, de façon assez incompréhensible – ou peut-être pas complètement –, avait publiée sur la page Myspace de sa fille. Sans qu'il s'en aperçoive, une heure ou plus s'écoula tandis qu'il fixait cette photographie d'une qualité surprenante.

Peu après, il entendit des pas dans son dos. C'était Micaela. Il vit à ses yeux qu'elle avait elle aussi des choses à raconter et pensa à nouveau à la rame de métro qui surgissait du tunnel et à ses pas qui claquaient de l'autre côté.

* * *

Kaboul, Afghanistan, 1997

Hassan n'oublia jamais la libération dans la fureur, dans la colère noire, et dans le silence qui suivit. Mais il se souvenait tout autant de la musique qui revenait, ensuite, comme une vague, une contre-attaque, et qui parfois surgissait dans ses gestes, ses mouvements. Ça avait commencé juste après la prise de Kaboul par les talibans, à l'automne 1996.

Il avait suivi Gamal et ses gardes du corps jusqu'à Kharabat, le quartier de la musique à Kaboul, et avait d'abord été choqué non seulement par la violence des talibans, mais par leur indifférence. Ils détruisaient distraitement, comme si c'était un devoir, un travail à faire, et il ne le supporta pas longtemps. Ça lui faisait mal de voir tambours et zurnas brisés contre les murs, écrasés dans la rue.

Mais un jour... ce devait être en décembre. Un jour froid et venteux, il les suivit au domicile d'un homme de son âge qu'on disait écrivain et professeur de musique. L'homme vivait dans un grand appartement de la vieille ville avec sa femme et ses quatre enfants. Il était sikh, portait une

barbe soignée et un turban rouge, et les accueillit à sa porte non pas avec peur, comme tant d'autres, ni même avec colère, mais avec mépris. Un mépris sans fard, à fleur de peau. Son logement était beau, plein de livres et de tableaux, avec tout au fond une pièce où des sitars pendaient aux murs, que Gamal trouva bien sûr aussitôt. Un instant, il resta immobile, comme s'il admirait les instruments. Puis il décrocha l'un d'eux, le plus beau, avec la table ornée de petites fleurs blanches, et le donna à Hassan.

— Casse-le, dit-il. Cela plaira à Dieu.

Ça lui semblait aussi impensable qu'avant. Mais Hassan vit alors à nouveau le mépris dans les yeux du sikh. Il l'entendit déclarer :

— Non, pas celui-là, c'est un Sharma.

Et quelque chose se passa alors. Son sang ne fit qu'un tour. Il brisa le sitar contre le mur, étonné de ce déferlement de colère. Il ne pensait pas avoir ça en lui. Il se perdit entièrement dans cette effusion et, après cela, fut encore plus surpris par l'absence de honte. En lieu et place de la culpabilité, c'est la légèreté qui l'envahit, comme s'il s'était débarrassé d'un fardeau, et ce fut ainsi que tout commença, avec un Sharma de 1954.

Par la suite, il se joignit de temps en temps aux raids. Ça faisait désormais partie de sa vie, à côté du garage moto et du football. Chaque fois, sa réticence disparaissait un peu plus. Il avait même envie de détruire. Mais il était vrai que ce n'était pas son monde. Il s'en était pris d'abord à des musiciens d'une autre tradition, et il était bien sûr plus facile de se cacher derrière les sbires de Gamal.

C'était bien différent avec ceux qui sortaient de l'école de Drugov. Ça lui coûtait d'une autre façon, et il tarda à oser s'en approcher. Pourtant, il se laissa entraîner vers eux, et un soir, l'année suivante, il passa avec Gamal devant l'ancien palais présidentiel. C'était une belle soirée fraîche, avec étonnamment peu de monde dehors, même si Gamal se déplaçait comme d'habitude avec une cohorte de gardes du corps et de subordonnés dans son sillage. Devant eux, un chien mort gisait sur le trottoir, il s'en souvint par la suite, mais Gamal ne le vit pas. Il avait levé le regard et lui indiqua le mont Asamayî.

— Là, dit-il.

— Quoi ?

— Là-haut, à Deh Mazang, c'est là qu'habite ta putain.

— Qui ?

— Tu sais de qui je veux parler. Elle vit seule et dans le péché. Le bruit court qu'elle joue la nuit et tourne la tête des gens. On va faire un raid contre elle.

Hassan – ou Jamal, comme il avait commencé à se faire appeler à l'époque – se figea.

— Vous voulez que je vous accompagne ?

Gamal afficha un air malicieux.

— Je voudrais que tu aies la possibilité de la revoir d'abord. Je te donne mon autorisation de faire ce qui est juste. Qu'Allah te bénisse.

— Je ne sais pas, fit-il.

— N'hésite pas, maintenant. L'occasion s'offre à toi. Mais dis-moi quand tu iras. Nous devons te protéger de son frère.

Hassan hocha la tête et s'en alla, soucieux, sentant s'éveiller une émotion nouvelle, un désir de vengeance. C'était le 2 avril 1997. Il allait y monter par deux fois avant d'oser s'approcher.

33

Rekke et Micaela discutaient de l'affaire quand Mme Hansson remonta préparer le dîner.

— Du poisson, annonça-t-elle.

Un omble chevalier, acheté aux halles d'Östermalm, préparé avec une sauce au vin blanc et une purée de céleri-rave.

— Il ne mange pas de viande, ajouta-t-elle. Son principe de vie, c'est qu'on peut se détruire soi-même, mais pas le climat.

Hans se tortilla, gêné aux entournures, en marmonnant que l'ennui, avec l'autodestruction, c'est qu'elle finit toujours par causer des problèmes à autrui.

Puis il eut le bon goût de se taire et de se perdre dans son espèce de transe. Micaela put alors tranquillement remédier à sa mauvaise conscience en allant aider Mme Hansson à la cuisine, tout en se demandant si Rekke remarquait seulement qu'une fois de plus il se faisait servir par des femmes.

— Délicieux, dit-elle à Mme Hansson, qui redescendait chez elle.

— Délicieux, répéta Rekke comme s'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait.

Un petit moment, Micaela le regarda manger.

— Savez-vous seulement ce que vous mangez ?

Il leva les yeux vers elle, confus.

— Hein ? Oui... à peu près, bredouilla-t-il.

— Mais au fond, vous êtes surtout plein de phrases, n'est-ce pas ? Qui sortent automatiquement, comme des réflexes. *Merci, merci, pardon, pardon, délicieux, parfait...*

Il la regarda, amusé.

— C'est une observation intéressante, et vous avez raison. C'est un peu comme des tics, non ? Les séquelles d'une vie gâtée. Mais vous, d'un autre côté...

Rekke la considéra avec concentration.

— ... vous avez servi, n'est-ce pas ? Eu des frères difficiles, dont vous avez pris soin, toujours prête à parer les conflits.

Elle sursauta.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que je le vois à votre rapidité, à l'efficacité de vos mouvements, au regard que vous laissez toujours inconsciemment traîner dans votre dos. Vous avez très tôt assumé des responsabilités chez vous, n'est-ce pas ?

— Ma mère en faisait beaucoup elle aussi, répliqua-t-elle, sur la défensive.

Il ne fit pas de commentaire, peut-être par tact, ou juste absorbé par d'autres pensées. Mais il avait raison, bien sûr. On ne pouvait plus beaucoup compter sur maman après la mort de leur père, et Lucas se considérait dispensé des tâches ménagères.

— Vous pensez à Latifa Sarwani ? lança-t-elle.

Il la regarda à nouveau.

— Plutôt à vous.

Elle se sentit mal à l'aise, mais ne put s'empêcher de demander :

— De quelle façon ?

— Je suppose que le temps commence à presser, et je m'inquiète de vous avoir entraînée dans tout ça. J'ai peur qu'ils ne soient encore davantage aux abois que je n'osais l'imaginer.

— Vous parlez de la CIA ?

Il opina du chef.

— Je vais faire de mon mieux pour riposter.

— Ça va s'arranger, dit-elle.

— Je l'espère, et nos avancées nous y aideront. Nous avons peut-être même à présent une vue du livret proprement dit, reprit-il en s'efforçant de paraître plus léger.

Elle posa ses couverts.

— Et comment se présente-t-il ?

— Eh bien, pour donner un peu à cet opéra une structure en trois actes : un altiste aux grandes ambitions voit ses rêves brisés à Moscou. Il rentre

dans son Pakistan natal où il noue une amitié avec Gamal, qui plus tard devient le mollah Zakaria à Kaboul. Notre héros commence une nouvelle vie avec un nouveau nom. Il transforme son ancien amour de la musique en quelque chose de tout autre, en parvenant à se convaincre que ce qu'il prenait pour de la jalousie et de l'amertume était en réalité la colère de Dieu. Et, dans cette effroyable illusion, il commet un crime terrible.

— Mais...

— C'est peut-être un peu trop simple, et il y a pas mal de choses qui clochent. Qui dérangent la dramaturgie.

— Comme quoi ?

— Il arbitrait le foot comme s'il désirait toujours être chef d'orchestre, et j'ai peine à croire qu'il aurait gardé ces cicatrices aux doigts s'il avait si tôt cessé de jouer.

— Vous voulez dire qu'il n'a pas abandonné la musique, malgré tout ?

— Je me demande avant tout s'il a vraiment tué Latifa Sarwani. S'il avait autant de haine en lui.

La jeune femme réfléchit à ce qu'il venait de dire.

— Mais d'abord, déclara-t-elle, nous devons comprendre qui s'est vengé sur lui.

— Oui.

Rekke fut repris par ses tremblements de manque, et Micaela s'irrita. « Prends tes maudites drogues et résous cette affaire, au lieu de délirer sur un livret d'opéra », aurait-elle voulu crier. Elle se contenta de se lever pour débarrasser les assiettes, sûrement aussi efficacement qu'il l'avait fait remarquer, tout en se demandant s'il avait l'intention d'aider.

Comme il ne levait pas le petit doigt, elle s'en alla, décidée à prendre à bras-le-corps une pensée qui la tracassait depuis quelques heures. Celle-ci concernait le père de Latifa Sarwani, Mohammad, qui semblait être l'administrateur de la page Internet des fans de sa fille.

Mohammad Sarwani était gynécologue, né en 1925 et encore en activité, du moins épisodiquement, dans une clinique à Cologne. Sur la photo qu'elle avait trouvée en ligne, il présentait de petits yeux bienveillants et un sourire inspirant confiance, entièrement dépourvu de suffisance. Ses épaules étaient étroites, tombantes, et ses cheveux, sombres et fins.

Il n'y avait rien de particulier chez lui, au fond, mais Micaela ne pouvait s'empêcher de penser que son apparence aurait pu correspondre avec le

signalement du vieil homme aperçu près du terrain de foot après le match à Grimsta.

Certes, pas de correspondance parfaite, et la description du bonhomme de Grimsta comme une personne passe-partout et farouche semblait mal accordée avec l'autorité discrète que dégageait Sarwani sur la photo. Mais ça valait bien sûr la peine de vérifier, aussi sortit-elle le numéro de téléphone de Niklas Jensen, le père de footballeur qui avait vu passer devant le terrain le vieux monsieur en blouson vert.

Niklas ne répondit qu'avec réticence, exactement comme la dernière fois.

— Êtes-vous devant un ordinateur ? lui demanda la jeune femme.

Non, mais il pouvait y aller – si c'était absolument nécessaire. Une fois installé, il se plaignit que celui-ci ne marchait pas très bien.

— Parfois, il faut que je le démarre à coups de pied, comme une vieille voiture.

Micaela dut bien attendre dix minutes qu'il ait trouvé le lien qu'elle lui avait envoyé.

— Bon, alors ? fit-elle.

Il se tut un instant.

— Non. Ce n'est pas lui.

— Vous êtes sûr ?

— Impossible d'être sûr de quoi que ce soit aussi longtemps après, répondit-il.

— Mais si vous regardez les épaules et, par exemple, les cheveux également, il ressemble assez à votre description.

— Peut-être.

— Et si en plus il s'avérait boiter...

— Alors ça s'en rapprocherait, je suppose.

Micaela n'en obtint pas plus. Elle regagna ensuite la cuisine, où elle trouva Rekke dans la position où elle l'avait laissé.

— Nous devons appeler le père de Latifa Sarwani.

Rekke ne répondit pas, perdu dans ses pensées. Il songeait au mode opératoire du meurtre : mort par lapidation, comme dans les vieux livres de la loi de l'Ancien Testament. Comme si ce meurtre était à la fois empreint

de solennité religieuse et de sauvagerie aveugle. Qu'y avait-il qu'il ne saisissait pas ?

— Hein ? fit-il.

— Il faut vérifier si Mohammad Sarwani boite, déclara Micaela.

Il regarda la jeune femme avec une brusque timidité, comme si par sa seule présence elle lui rappelait tout ce qu'il avait à faire.

— Ah bon ? murmura-t-il. Il faut ?

Pour la centième fois, Hans Rekke se demanda s'il ne pourrait pas retrouver quelques cachets de morphine dans l'appartement.

* * *

Kaboul, le 4 avril 1997

Il avait commencé à en prendre conscience : briser des instruments le plongeait dans une transe qui passait de plus en plus vite. C'était comme enfoncer un ballon dans l'eau noire. Celui-ci remontait toujours, et il décida alors de ne pas aller voir Latifa. Il résolut de la laisser tranquille, et le dit également à Gamal.

— Il n'est jamais facile de servir l'islam, déclara ce dernier. Mais à la fin, nous sommes récompensés au centuple.

Hassan fit semblant d'être d'accord. Mais il lui avoua aussi, avec une franchise inhabituelle, qu'il s'était senti petit et raté en montant vers chez elle. À chaque fois, c'était comme si Moscou revenait.

— Tu dois surmonter ça, décréta Gamal. Vas-y ce soir. Je viendrai peut-être, moi aussi.

Ils bavardèrent encore un moment et, avant de partir, Hassan reçut un pistolet, un vieux Tokarev soviétique, juste par sécurité, lui dit Gamal. Il prit l'arme avec hésitation et la rangea dans son sac en nylon. Puis il disparut, en songeant qu'il aurait sans doute fallu qu'il fasse preuve de courage, à présent que les temps avaient changé. D'un autre côté, il n'arrêtait pas de balancer : tantôt fort, tantôt faible.

Le soir même, il arbitra un match entre deux équipes junior, Maiwand et Ordu, au Ghazi Stadium. Les gradins étaient vides. Le stade était comme

hanté. Mais le terrain était bien entretenu, les lignes venaient d'être retracées. La peinture collait au soleil. Il n'y avait pas de déchets sur les bords, pas de douilles, pas de flaques de sang à l'emplacement où les condamnés étaient placés pour être abattus ou mutilés chaque vendredi après-midi. Mais ça n'y changeait pas grand-chose. Les morts paraissaient toujours errer là, comme des spectres ou des âmes en peine, et Hassan suait plus qu'à l'ordinaire. Parfois, pendant le match, il pensait à Latifa, et la fureur s'emparait de lui. D'autres fois, il lui semblait entendre de la musique s'élever du terrain, des pièces de Sibelius, Brahms ou Mendelssohn, qui se diffusaient jusque dans ses bras et ses gestes.

Quand il siffla la fin de la partie, le soleil lui cuisait la nuque. En croisant des mendiants à la sortie du stade, il craignit de sentir mauvais, lui aussi. Il était trempé de sueur, et se changer après le match n'y avait rien fait. Son tunban absorbait tous ses fluides corporels. Il pensa à autre chose et pressa le pas. Le quartier de Deh Mazang était situé de l'autre côté du mont Asamayi : il avait gardé ses chaussures à crampons pour avoir prise dans les pentes.

Il avait été étonné qu'elle habite là-haut. Les premières fois où il avait entendu parler d'elle, on la décrivait toujours comme une fille de bonne famille du quartier aisé Wazir Akbar Khan. Mais sa famille ne devait pas avoir eu la vie très facile, ces derniers temps.

Pendant un moment, il fut suivi par une nuée d'ados qui lui réclamaient d'organiser un match. Il les chassa et s'engagea dans la montée, où l'on voyait çà et là les ruines de la guerre. Il croisa quelques femmes en burqa et des ânes tirant des charrettes.

En approchant du but, il se glissa derrière une grange à l'abandon pour placer son Tokarev à sa ceinture, sous son tunban. L'arme lui entaillait la hanche, et à plusieurs reprises il envisagea de la remettre dans son sac. Mais il la laissa là. Juste après, il aperçut à nouveau la maison et le pré de fleurs jaunes qui s'étendait devant le balcon du bas.

La bâtisse était une des plus modernes du quartier, avec un jardin clos et une petite tour verte. Il regarda alentour. Il y avait des gens de tous les côtés, mais personne ne semblait se méfier particulièrement de lui. La première fois qu'il était venu par ici, il avait aperçu le père de Latifa, le vieux médecin. Mais ce soir, Gamal lui avait promis que ni lui, ni son fils Taisir ne seraient là. Il se doutait bien que c'était sans garantie. D'ailleurs, n'était-il pas en avance ? Il regarda sa montre. 22 heures. Gamal avait

suggéré qu'il arrive tard, plutôt vers minuit, quand les voisins dormaient et que Latifa avait apparemment l'habitude de rester dans la cuisine à observer la vallée.

Il décida de faire un tour. La musique continuait à lui entrer dans la tête tandis qu'il allait et venait, de plus en plus inquiet. À son retour, quelques heures plus tard, le quartier était plongé dans le noir, et il osa s'approcher de la fenêtre de la cuisine. Il y avait de la lumière : il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'aller tout simplement frapper à la porte. Mais il resta là, plusieurs fois sur le point de redescendre vers la ville, puis finit par s'avancer de quelques pas et discerna alors un mouvement à l'intérieur. On ouvrit les rideaux.

Alors il la vit, et ce fut presque un choc. À la fenêtre, le visage entièrement nu, elle le regardait directement. Il comprit aussitôt que son poids avait chuté de façon vertigineuse en la découvrant ainsi, les yeux caves, maigre comme un oiseau. Mais son regard était toujours le même, et il se sentit à nouveau perdu et timide. Peut-être Latifa le perçut-elle et eut-elle moins peur. Elle entrouvrit la fenêtre. Ses lèvres bougèrent.

— Quoi ? fit-il.

— Je te reconnais.

— Nous nous sommes déjà vus, lui déclara-t-il en prenant sa longue barbe entre ses mains pour qu'elle l'imagine sans.

— Où ?

— À Moscou.

Son visage changea. Sa bouche s'ouvrit, comme sous l'effet de la stupéfaction ou du choc.

— Ce n'est pas possible, dit-elle. C'est toi ?

— C'est moi, répondit-il en se sentant idiot.

— Tu es revenu, ou tu as toujours été là ?

Il ne sut pas quoi répondre, mais quelque chose dans son attitude dut l'effrayer, car elle fit mine de fermer la fenêtre pour disparaître dans la maison.

— Non ! s'exclama-t-il.

Elle hésita, mais lâcha la fenêtre.

— Est-ce que je dois avoir peur ?

— Je veux t'aider, répliqua-t-il en y croyant presque.

Elle recula d'un pas.

— Ne t'en va pas !

— Qu'est-ce que tu veux ?

Sa voix était effrayée, mais peut-être pas seulement.

— Je...

Il hésita, sentant qu'il avait du mal à la regarder dans les yeux.

— Quoi ?

— Je veux t'entendre jouer encore une fois, reprit-il, étonné de ses propres paroles.

Elle le dévisagea, confuse et désespérée, et soudain il retrouva ses moyens.

— J'ai des contacts. Je connais...

Il se rendit compte qu'il ne voulait pas mentionner le nom de Gamal.

— Je t'aiderai.

— Je suis malade, dit-elle, et aucun hôpital ne reçoit les femmes.

— Je ferais n'importe quoi.

Elle parut réfléchir.

— Tu aimais bien quand je jouais dans ma chambre au conservatoire, n'est-ce pas ?

— J'aimais...

Il ne put achever sa phrase.

— Je me souviens de tes larmes, poursuivit-elle.

Il ne put rien répondre non plus à ça.

— Je veux juste t'entendre.

Il faillit ajouter « une dernière fois », mais comprit que cela n'aurait pas fait bon effet.

* * *

Il était 19 h 50. Rekke se trouvait dans son bureau, abîmé dans l'observation du corps de Latifa Sarwani. La photographie mise en ligne par son père, Mohammad, était d'une netteté chirurgicale, comme prise par un professionnel. Toute cette scène effroyable l'aspirait, et un temps il lui sembla voir deux corps sur le sol de la cave : Latifa et le violon détruit.

Ils gisaient tous deux, broyés chacun à sa façon, étendus sur les planches peintes en vert qui n'arrivaient pas jusqu'au mur. Une partie du sol était en terre battue. Quand Rekke n'eut plus la force d'examiner le maigre corps de Latifa et sa tête trouée d'une balle, il observa cette zone de terre. Elle était très dure. Pourtant, il pensa y voir des marques, et peut-être une

tache blanche, une petite bande, mais il n'était pas sûr. Il fouilla le tiroir du bureau à la recherche d'une loupe.

Cela n'arrangea rien. Il respirait trop fort, couvrant le verre de buée.

— Eh merde ! pesta-t-il.

Il alla s'asseoir au piano. Incapable de jouer une seule note. *Ce n'est pas possible d'aller si mal*, se dit-il. *C'est indigne, ridicule*.

— Secoue-toi, s'admonesta-t-il à voix haute. Tu es pathétique.

Puis il prit son téléphone et s'écarta pour que Micaela ne l'entende pas.

— Freddie Nilsson, fit une voix en décrochant.

— C'est Hans.

— J'entends ça. Tu halètes.

— Ça m'étonnerait, rétorqua-t-il. Mais j'ai besoin de quelques trucs en plus.

Freddie Nilsson se tut, et Rekke sentit combien il détestait l'appeler, de tout son être.

— Tu devrais pourtant avoir de quoi voir venir un bon bout de temps, dit Freddie.

— Tout jeté. Je voulais être *clean* et libéré.

— Mais plus maintenant ?

— Je veux être entre tes mains, amen.

— Pas de lumière au bout du tunnel ? Quelque chose a bien dû te pousser à balancer tes stocks.

— J'ai eu un moment d'optimisme. Rencontré un ange, d'une certaine façon. Mais arrête tout de suite ton interrogatoire, espèce de guignol. Je virerai ce que tu veux sur ton compte.

— Oui, oui, fit Freddie en se préparant à prendre note.

Micaela avait parlé à Jonas Beijer de Mohammad Sarwani et de son fils Taisir. Elle sentait bien qu'elle lui donnait beaucoup plus qu'elle n'en recevait en retour et avait hâte de pouvoir discuter avec Rekke. Mais il avait filé, sans dire au revoir ni s'expliquer. Aussi tournait-elle en rond dans l'appartement en feuilletant des livres.

Comme cela lui arrivait parfois, elle pensa à son père. Elle sentait encore plus qu'avant combien c'était un monde tout entier qui avait disparu avec lui, comme si Lucas avait voulu faire place nette avant de reprendre les rênes à la maison. Mais sa mémoire lui jouait sûrement des tours, et

d'ailleurs ça n'avait plus d'importance désormais. C'était comme ça, et elle devait trouver seule sa voie.

À 21 h 40, elle fut arrachée à ses pensées. Rekke revint, semblant aller mieux. Il n'avait plus du tout l'air tendu et lui déclara de but en blanc qu'elle avait raison. Il fallait évidemment qu'ils sachent si Mohammad Sarwani boitait comme le vieil homme de Grimsta.

— Nous partons pour Cologne dès demain matin.

— Hein ? fit-elle, étonnée de sa soudaine détermination.

— Vous n'avez pas dit qu'il fallait foncer ?

Elle réfléchit.

— Oui, sans doute. Mais Jonas Beijer veut attendre d'avoir une autorisation de mise sur écoute avant qu'on approche Sarwani.

Rekke secoua la tête.

— Nous n'avons pas le temps.

Elle supposa qu'il voulait agir avant que la CIA ne l'en empêche.

— Mes collègues ne seront pas très contents de me voir filer en Allemagne avant même d'avoir officiellement réintégré l'équipe.

— J'en suis désolé, bien sûr.

— Mais je ne suis pas certaine d'en avoir encore grand-chose à faire, ajouta-t-elle.

Rekke sourit et tendit une main vers elle, qu'il retira aussitôt.

— Mais par politesse, nous devrions probablement appeler le vieux docteur pour le prévenir de notre arrivée, lança-t-il.

— Peut-être pourriez-vous aussi lui demander discrètement s'il boite.

— Sans faute, répondit-il en allant au séjour jouer quelques notes inquiètes au piano – comme un prélude, un accompagnement de la conversation.

Au bout de quelques minutes, elle l'entendit dire :

— Allô ? Je m'appelle Hans Rekke. Préférez-vous l'anglais, ou l'allemand ?

Mohammad Sarwani était veuf et réfugié, et il avait perdu sa fille, qu'il aimait plus que sa vie. Mais il n'était pas seul. Il avait son fils, deux petits-enfants, et autour de lui tout un cercle d'exilés afghans qui considéraient son foyer comme un point central. À sa manière, il était bien loti malgré tout. À bientôt quatre-vingts ans, il exerçait encore sa profession.

Parfois, dans ses bons moments, il se redressait, fier. Il avait fait ce qui était juste. Il avait préservé sa dignité et n'avait pas l'intention d'y renoncer parce que Darman Dirani lui avait téléphoné pour le prévenir qu'un certain professeur Rekke avait appelé en posant des questions insistantes.

Mohammad l'avait calmé en assurant qu'il s'était passé trop de temps et qu'ils ne pouvaient pas avoir la moindre preuve. Mais ensuite, il s'était renseigné sur ce nom avec l'aide d'un collègue médecin de l'université de Californie, et ce qu'il avait appris était à la fois bon et mauvais. Bon, parce que le professeur avait été expulsé et était réputé instable psychologiquement. Mauvais, parce qu'il possédait une aura mystérieuse d'enquêteur surdoué au sein de la police de San Francisco.

Mohammad éteignit le journal télévisé. Il y avait eu un sujet sur l'Afghanistan, un reportage à propos de la violence et de l'oppression des femmes, qui augmentaient à nouveau à l'approche du premier vote libre à l'automne. Les malheurs de sa patrie étaient sans fin. Il se leva et caressa le portrait de Latifa sur son bureau. Latifa le regardait impérieusement, son violon dans la main gauche. Il lui dit droit dans les yeux :

— Je vais arranger ça aussi.

À ce moment précis, la sonnerie de son téléphone retentit, l'effrayant. Il parvint cependant à garder contenance. C'était justement ce professeur Rekke qui appelait.

— Préférez-vous l'anglais, ou l'allemand ? demanda son interlocuteur juste après s'être présenté, alors qu'il devait bien savoir que Mohammad avait grandi dans la colonie britannique de Kaboul.

— L'anglais.

— Parfait. Je suis désolé de vous déranger si tard.

Mohammad se ressaisit encore un peu.

— Une conversation avec un célèbre professeur est un pur ravissement pour un vieil homme comme moi.

— Trop aimable, lui retourna Rekke. Permettez-moi de vous dire d'emblée que j'ai été profondément touché d'entendre votre fille jouer le concerto de Bruch. Somptueux.

— Elle jouait à faire pleurer les anges, n'est-ce pas ?

— N'avez-vous pas d'autres enregistrements ?

— C'est un de mes nombreux regrets. Les talibans ont détruit tous les autres. Mais grâce à la bonté d'Allah, je l'entends toujours jouer dans ma tête. Sa musique est si belle que rien ne peut la tuer. Pas même le temps.

— La beauté a une curieuse résistance, répondit le professeur. J'espère que son meurtrier aura subi une cruelle vengeance.

— J'en suis convaincu. Dieu voit et juge. Pourtant... c'est horrible, n'est-ce pas ? Certaines personnes paraissent trop belles pour vivre. Toutes les petites âmes étriquées se liguent contre elles.

— Oui, hélas. Il en va parfois ainsi.

— La jalousie et l'hypocrisie font partie de la nature humaine, reprit Sarwani.

— Oui, mais pas seulement, n'est-ce pas ? Il y a aussi beaucoup d'autres aspects. En particulier chez des hommes comme vous, docteur Sarwani.

— Je suis un homme modeste.

— Je n'en doute pas.

— Vous-même avez été un pianiste de premier plan, n'est-ce pas, professeur Rekke ?

— J'ai eu mon heure de gloire. Mais à présent mon travail est plus prosaïque. J'assiste la police dans l'enquête sur le meurtre à Stockholm d'un certain Jamal Kabir.

— Ah ? Je crois en avoir entendu parler.

Que dire d'autre ? Il interrogea du regard le portrait de sa fille posé sur son bureau en attendant la réplique suivante de Rekke. Mais aucune ne vint,

ce qui le rendit de plus en plus nerveux. Par prudence, il se tut lui aussi, et c'était également une erreur, surtout à mesure que les secondes passaient et semblaient s'étirer en minutes.

— Vous êtes toujours là ?

— Oui, pardon, répondit Rekke. J'étais distrait. Où en étions-nous ?

— Vous me parliez de cet homme assassiné à Stockholm.

— Tout à fait, oui. Il a été tué à coups de pierre dans un bois, juste après un match de football, comme vous le savez peut-être.

Que dire maintenant ? Que dire ?

— Quelle brutalité...

— Oui, fit le professeur. Mais vous vous portez bien, vous n'avez pas mal, docteur ?

Mohammad sentit un désagrément d'un autre genre.

— Absolument pas. Pourquoi cette question ?

— Simple courtoisie. J'ai entendu parler de votre problème à la jambe.

Mohammad regarda nerveusement ses cuisses maigres.

— J'ai subi une opération ratée au genou, c'est tout. Mais ça va mieux, maintenant.

— Vous m'en voyez ravi, rétorqua Rekke avant de marquer un silence. Ma collègue et moi partons pour Cologne demain matin.

— Pardon ?

— Ce serait un honneur de vous rencontrer, docteur Sarwani. Je crois que nous devrions arriver pour l'heure du déjeuner.

— Tout l'honneur serait pour moi. Mais, même si ma maison est toujours ouverte aux amis et aux étrangers, je souhaiterais néanmoins savoir de quoi il s'agit.

Rekke se tut un bref instant, et Mohammad comprit : le professeur savait qu'il savait.

— Nous aimerions parler de votre fille et de ce meurtre à Stockholm.

— Rien ne m'est plus cher que de parler de Latifa. Mais je ne sais rien de l'affaire de Stockholm.

— Je pense que vous vous sous-estimez, dit Rekke. Il serait peut-être bon d'inviter également Darman Dirani. Il pourra certainement nous aider à nous souvenir.

— Pourquoi l'inviter ?

— Plus on est de fous, plus on rit, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites.

— Mais surtout, votre fils Taisir est le bienvenu.

Mohammad éprouva une brusque colère – libératrice, d’une certaine façon.

— On croirait que c’est vous qui recevez, et pas moi.

Rekke se tut à nouveau.

— Je suis désolé, c’est un terrible manque de savoir-vivre, bien sûr. Mais c’est, hélas, le propre d’une enquête criminelle que de suspendre exceptionnellement les règles de politesse. Ce sera une joie de vous rencontrer.

Après avoir raccroché, le cœur battant la chamade, Mohammad se tourna vers le portrait sur le bureau.

— Il n’y a rien à craindre, ma chérie, rien du tout.

Et, cette fois, Latifa parut répondre : « C’est sûr, papa ? C’est sûr ? »

— Jamais de la vie je ne les laisserai partir à Cologne !

Jonas Beijer, qui s’était enfermé à la salle de bains, écarta le téléphone de son oreille : Carl Fransson pouvait crier autant qu’il voulait, il n’y avait pas grand-chose à faire. Jonas lui-même avait tenté d’empêcher ce voyage. Mais Rekke les avait doublés et se trouvait à présent inscrit avec Vargas sur le vol pour Cologne de 9 h 20 le lendemain matin.

— Falkegren a déjà donné son accord, annonça-t-il.

— D’où ça le regarde, ce connard ? cracha Fransson.

La question était pertinente. Il était incompréhensible que Falkegren veuille à nouveau que Rekke travaille sur l’affaire. En outre, quand Jonas l’avait appelé, il avait trouvé sa voix bizarre. On aurait presque dit qu’il pensait qu’ils ne partiraient pas. « Ils peuvent bien essayer, avait-il lâché. Tenter leur chance. »

— Je ne sais pas, fit Jonas. Il y a quelque chose de louche là-dessous. Mais peut-être que le professeur veut prendre sa revanche. Il faut dire que ça semble une bonne idée, par bien des aspects.

— Pourquoi ça serait une bonne idée ?

— Eh bien, pas seulement parce que Mohammad Sarwani pourrait très bien être le petit vieux vu à Grimsta. Son fils Taisir...

— Oui, quoi ?

— Il a été condamné pour violences aggravées en Allemagne, reprit Jonas. C’est visiblement un sacré voyou, et il a un serpent tatoué dans le

cou – ce qui pourrait tout à fait correspondre à ce que Costa a vu dans Gulddragargränd.

Fransson parut réfléchir.

— Bon, bon, alors OK. Qu'ils y aillent. Mais après, c'est moi qui prends le relais, j'espère que c'est clair pour toi. Avons-nous informé la police régionale allemande ?

Jonas marmonna un oui, mais il était perdu dans d'autres pensées. La seule chose qui le préoccupait vraiment, pour l'heure, était que Micaela partait seule à l'étranger avec le professeur Rekke, et que Falkegren avait eu l'air bizarre au téléphone, comme s'il savait à l'avance comment allait se passer ce voyage.

* * *

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

Latifa avait libéré ses canaris dans l'après-midi, pour se conformer aux nouvelles règles annoncées sur Radio Shariat. Mais Jupiter et Vénus n'avaient pas voulu de leur liberté. Ils restaient sur le rebord de la fenêtre, figés et désorientés, comme s'ils désiraient retourner dans leur cage. Elle avait fini par les chasser avant de refermer la fenêtre.

— Vous allez mourir, avait-elle murmuré. Nous allons tous mourir.

Par la suite, elle était restée à la cuisine, apathique. Son père et Taisir avaient eu beau tenter de la faire manger, rien n'y faisait. Elle refusait de prendre quoi que ce soit, et encore moins d'écouter leurs encouragements.

— Je suis trop malade pour fuir, disait-elle. Laissez-moi tranquille.

Mais ils ne la laissaient pas tranquille, jamais, et souvent ils venaient dormir là. Ils l'assommaient.

Tout l'assommait : l'isolement, l'oisiveté, les regrets, la dépression. Elle ne voulait plus rien, rien, et elle n'était plus depuis longtemps descendue en cachette jouer à la cave, car il n'y avait personne pour l'écouter ou se soucier d'elle.

— Partez ! avait-elle répété plusieurs fois. Partez !

Vers 23 heures, son père et Taisir avaient fini par la laisser seule, Taisir ayant entendu dire qu'il ne se passerait rien cette nuit – l'imbécile avait ses contacts chez les talibans et se montrait parfois aussi stupide qu'eux.

Elle était à présent à la cuisine, le regard vide, à se demander si Vénus et Jupiter étaient aussi paralysés et accablés qu'elle, et elle gagna la fenêtre, non pas dans l'espoir de les apercevoir, mais plutôt pour contempler comme d'habitude la ville en se demandant comment tout avait pu devenir aussi silencieux et mort. Ce fut alors qu'elle le vit : un homme de son âge, vêtu d'un tunban blanc, un pakol brun sur la tête. Comme tous les hommes désormais – même son père –, il portait une barbe qui lui descendait jusqu'à la poitrine.

On ne le distinguait pas bien dans le noir, et elle voyait mal de l'œil gauche. Mais il scrutait très clairement la fenêtre de sa cuisine. Il y avait dans son corps comme une supplique, une inquiétude qui lui rappela le temps où il arrivait vraiment que les hommes éprouvent ce trouble auprès d'elle.

Devait-elle lui demander ce qu'il fabriquait ? Pas question. Elle aurait dû regagner sa chambre et éteindre. Elle aurait dû sonner l'alarme, appeler son frère à l'aide. Pourtant, elle ne fit rien, à part rester là, en quelque sorte fascinée, et même excitée, comme si quelque chose allait enfin lui arriver. C'était stupide, bien sûr. Un cerveau privé de tout qui prenait ses désirs pour des réalités, et elle se dit : *Va-t'en, cache-toi.*

Mais au contraire, elle se montra. L'homme s'approcha et elle devina que ce n'était pas seulement son attitude inquiète qui l'avait influencée. Elle avait aussi l'impression de le connaître, mais d'où ? Elle ne savait pas. À part que la musique, qui s'était tue depuis si longtemps, lui revenait.

Il lui semblait entendre ses propres coups d'archet. Elle était de plus en plus troublée et, malgré la voix intérieure qui n'arrêtait pas de lui répéter : *Non, ne fais pas ça*, elle finit par ouvrir la fenêtre. Il sursauta alors, et elle songea : *Qu'il en soit ainsi, qu'il voie mon visage interdit.* Puis ce fut comme si elle avait tout oublié. Elle comprit de qui il s'agissait, et c'était presque inconcevable. C'était à lui qu'elle avait pensé, pas très souvent mais parfois, quand elle tentait d'évoquer ces belles années où elle pouvait susciter tant d'émotions. Elle comprit à peine ce qu'il lui dit.

Il voulait l'entendre jouer, et c'était bien sûr impensable. Elle ne savait rien de lui, même à cette époque-là, et encore moins aujourd'hui. Pourtant... Elle crut percevoir le désir dans ses yeux, et quelque part c'était exactement

ce qu'elle avait espéré, un public qui ne soit pas son père, toujours inquiet, à tendre l'oreille pour guetter des pas.

— D'accord, entre, fit-elle.

Il réagit comme un écolier qui ne s'attendait pas à être invité, et c'était bien, s'imagina-t-elle, ce devait être bien.

C'est lui qui m'admire, pensa-t-elle. *C'était lui qui pleurait à Moscou. J'ai l'avantage*. Elle noua un châle autour de sa tête, inspira à fond et ouvrit la porte. Ce qui la frappa en premier, ce fut son odeur. Il puait la sueur, et elle n'aima pas le son de sa voix quand il lui demanda :

— Tu as encore ton violon ?

« Tu ne le trouveras jamais, aurait-elle voulu répondre. Jamais. » Et pourtant elle hocha la tête, en se disant qu'elle ne pouvait pas le conduire à la cave, pas maintenant, jamais, tout ça était une erreur. Appelle à l'aide, pensa-t-elle. Mais non, il était déjà trop tard. Elle avait reçu un homme en pleine nuit. Il lui fallait résoudre ça toute seule. Elle devait d'urgence rétablir une forme de normalité.

— Et toi, tu joues ? lui lança-t-elle.

— Plus maintenant, lâcha-t-il entre ses dents.

— Tu ne vivais pas au Pakistan ?

— Je suis revenu.

Elle se demanda pourquoi un altiste revenait dans un pays où la musique était interdite.

— Pourquoi..., commença-t-elle.

— C'est devenu silencieux.

— Je connais ça aussi, répondit-elle sans savoir s'ils parlaient de la même chose.

— Mais ces derniers temps, j'ai recommencé à entendre de la musique. Ça revient par fragments.

Il la regarda à la dérobée. Elle crut le voir hausser les épaules. Elle hésita.

— C'est bien, lâcha-t-elle.

— J'aimerais t'entendre jouer à nouveau. Je crois que ça me guérirait un peu.

Comme si elle ne commandait plus elle-même ses pas, Latifa se dirigea vers la chambre d'amis où elle avait placé sa banquette en bois blanc pour dissimuler la trappe de la cave.

Micaela se réveilla tôt dans la pièce où elle avait travaillé la veille et regarda les rayonnages sur sa gauche. C'était étrange d'avoir passé la nuit ici, et encore plus de partir en voyage avec Rekke. Elle n'avait pas eu le temps d'acheter de quoi se changer, mais Julia lui avait prêté des sous-vêtements et quelques chemisiers qui ne la serraient pas trop. Dehors, la pluie tombait dans la cour.

Le ciel était sombre. Des pas retentirent dans la cage d'escalier. Ce devait être Mme Hansson, se dit-elle. Mais elle s'avisa alors qu'il paraissait y avoir plusieurs personnes. Elle se leva puis enfila son jean et son sweat. Il était 6 h 10. Ils avaient encore largement le temps avant de devoir partir pour l'aéroport, et elle se demanda si Rekke était réveillé quand on frappa à la porte. Fort. Elle lança à travers l'appartement :

— Hans, vous allez ouvrir ?

Pas de réponse. Comme on frappait à nouveau, elle alla elle-même regarder par le judas. Dehors, trois hommes, tous en costume, dont un petit Latino au regard fuyant. Elle appela à nouveau :

— Rekke !

Ne recevant toujours aucune réponse, la jeune femme saisit son téléphone. Pas de couverture réseau. Micaela commençait vraiment à s'inquiéter, et elle recula, avant d'entendre enfin des pas derrière elle.

— Pardon, j'ouvre.

Rekke la rejoignit, rasé de frais, sortant de la douche, vêtu d'un pantalon de costume gris, d'une chemise bleu clair et d'une veste un peu démodée. Il murmura :

— Désolé, Micaela.

Puis il ouvrit aux trois hommes, qui se positionnèrent aussitôt de façon à bloquer la porte. Quelque chose chez eux – surtout chez les deux plus jeunes – suggérait qu'ils étaient prêts à en découdre. Mais Rekke se montra tout d'un coup le plus détendu du monde. Il écarta les bras avec un grand sourire.

— Charles, lança-t-il. Je suis ravi, tu m'as manqué.

L'homme un peu plus âgé, aux yeux bruns et à la barbe bien taillée, répondit d'une voix aimable :

— De même, Hans, désolé de débarquer si tôt.

— Au contraire, vous arrivez à point nommé pour le petit déjeuner. Mais pardon, je suis impoli, je n'ai pas salué tes amis. Hans Rekke, dit-il en

tendant la main aux deux autres hommes, qui se présentèrent comme José Martín et Henry Lamar.

— Enchanté, reprit-il, et permettez-moi de vous présenter mon amie et collègue Micaela Vargas. Une policière de haut vol, mais vous le savez déjà, bien sûr.

Micaela tendit la main et salua, sentant instinctivement que c'était le moment d'établir un rapport de force. Aussi alla-t-elle repêcher le regard froid et crâne que Lucas lui avait très tôt enseigné.

— Café ou thé ? enchaîna Rekke.

— Je ne crois pas que..., commença le dénommé Henry.

— Non ? Des journées bien remplies, j'imagine. Malgré tout, Henry... pardon de demander mais, votre épaule droite, je suis fasciné. Vous étiez lanceur au base-ball ? Ou de javelot, plutôt, n'est-ce pas ? Pendant combien de temps ?

Henry le dévisagea, décontenancé.

— Comment savez-vous...

Assez rapidement, il reprit contenance, comme s'il se rappelait devant qui il se trouvait.

— Jusqu'à mes vingt et un ans.

— Vous aviez du succès, n'est-ce pas ?

— Quatrième au championnat américain.

— Impressionnant. Maudite poisse, cette blessure à l'épaule. Ça ne passe jamais tout à fait, n'est-ce pas ? Mais entrez, entrez tous, et pardon, José, vous aussi vous êtes un athlète. Football américain, n'est-ce pas ? Même si évidemment vous êtes plutôt un intellectuel. Une bonne décision, de vous libérer du catholicisme. Mais on en paie le prix, non ?

— Je ne comprends pas...

— La chaîne à votre cou, il a fallu un peu de force pour en détacher la croix, n'est-ce pas ? Le crochet est tordu et un peu usé en bas. Je reconnais un frère séculier en voyant ça. Mais assez hésité, entrez.

L'homme plus âgé, Charles, se contenta d'un petit sourire, comme si le numéro de Rekke était juste amusant. Mais à y regarder de plus près, Micaela remarqua qu'il était sur ses gardes lui aussi, comme avant une bagarre, un duel, et qu'il jetait sans cesse des coups d'œil autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose.

— Hans, mon vieil ami. Tu sais bien sûr pourquoi nous sommes là.

— Oh oui, fit Hans. Vous ne voulez pas que nous allions à Cologne.

Charles hocha presque tristement la tête tandis que José et Henry faisaient un pas de plus vers Rekke.

— Nous avons, hélas, la loi de notre côté, tu t'en doutes bien, déclara Charles avant de se tourner vers Micaela. Nous devons vous emmener aussi, miss Vargas. C'est très provisoire, cela va de soi.

— Je crois malheureusement qu'elle a autre chose à faire. Mais nous parlions sport, n'est-ce pas ? continua Rekke en encourageant d'un sourire José et Henry, à présent tout près de lui.

— *Tu parlais sport*, dit Charles.

— C'est vrai, bien entendu. Je bavarde, et toi, comme d'habitude, tu penses à des choses plus importantes. Permets-moi néanmoins de poursuivre sur ce sujet. Je suppose que vous avez deux gars postés en bas près de la porte de l'immeuble, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien, répondit Charles.

— C'est judicieux. Car mon amie Micaela est étonnamment rapide et explosive. Parfois, j'entends ses pas comme des baguettes de tambour dans ma tête.

— Ah oui, vraiment ? fit Charles, décontenancé.

— Quant à moi, paradoxalement – ou peut-être en conséquence de mon agitation névrotique – je suis en assez bonne forme physique, et mon sport, tu le sais aussi, Charles, est le karaté. J'aurais préféré la boxe, mais maman trouvait ça trop barbare. Le karaté était un bon compromis. Maman appréciait le salut bien bas au début. Un geste poli, et pang ! C'était aussi sa propre méthode, d'une certaine façon.

Il fit un mouvement des mains qui ressemblait davantage au début d'une danse qu'à une attaque, mais qui suffit à faire réagir José et Henry. Dans un sursaut nerveux, ils fourrèrent la main sous leur veston. Ils étaient armés, évidemment, et Micaela regarda Rekke avec stupéfaction. Que diable fabriquait-il ? Comptait-il se battre ?

— Tiens donc, fit-il avec un sourire. Me voilà avec quelques informations complémentaires. Pas si rapides que ça, les réflexes, hein, Henry ? Et je me demande, José, si vous ne commencez pas à avoir un torticolis. Votre côté gauche me paraît un peu raide : à votre place, je me concentrerais très clairement là-dessus.

Charles secoua la tête en riant ou ricanant, c'était difficile à dire.

— Le karaté, c'est ta stratégie ?

Rekke recula d'un pas vers la cuisine.

— Actuellement, je vois sept ou huit options qui, je pense, seraient couronnées de succès. Mais je souhaite avant tout souligner votre difficulté à agir dans cette affaire et, à cet égard, mes exercices de sport de combat sont plutôt une illustration, une représentation un peu puérile de votre problème.

Charles jeta un regard inquiet autour de lui dans l'appartement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Rekke haussa les sourcils et sourit à nouveau.

— Hier soir, je me suis éclipsé un petit moment pour passer quelques coups de fil avec un téléphone auquel je ne pense pas que vous ayez accès. Je puis donc, entre autres, vous transmettre les salutations de Maureen Hamilton, du *Washington Post*.

— Putain, lâcha Henry en avançant d'un pas.

— Du calme, du calme, continua Rekke. Je n'ai pas dit un mot de ce que je sais. J'honore mes engagements. Mais je suis quand même allé aux nouvelles. J'ai encore mieux compris ce qui menaçait d'être révélé. Le *New Yorker* et CBS semblent disposer d'une ample documentation sur la torture et les humiliations pratiquées dans une prison de Bagdad, et il sera difficile de plaider *exitus acta probat*. Ça ressemblait davantage au sadisme pubertaire de soldats morts d'ennui, et maintenant le *Post* et le *Times* font de leur mieux pour prendre le train en marche. Est-ce que ce serait du meilleur effet de m'arrêter juste avant une telle publication ?

Charles haussa les épaules en soupirant théâtralement.

— Nous procédons à nos propres évaluations des risques.

— Bien entendu, répliqua Hans, je le sais très bien. Mais permettez-moi d'ajouter une chose. J'ai évidemment, comme tout le monde aujourd'hui, des avocats, et à l'un d'entre eux – dont l'existence est, je dois l'avouer, mystérieuse et insaisissable – j'ai confié une partie de ce que j'ai appris en travaillant pour vous. Ces informations sont gardées sous un sceau strictement confidentiel, cela va de soi. Cependant... à certaines conditions ; entre autres : que je puisse partir pour Cologne exactement comme prévu.

— Bordel, Hans.

Rekke regarda sa montre.

— Eh oui. On utilise les cartes qu'on a dans sa manche, non ?

— Ça ne change rien, rétorqua Charles d'un ton à présent tranchant.

— Ah non ? fit Rekke. Mais dans ce cas, je n'ai pas tout à fait fini. Je crois, franchement, que c'est ma collègue qui devrait vous inquiéter le plus.

— Et pourquoi ça ? dit Charles en regardant Micaela avec méfiance.

— Parce qu'elle participe à une enquête de police sur le point de connaître une percée décisive, et la simple idée de vouloir l'en empêcher ferait tache, non ? Surtout dans la mesure où son chef, le malheureux Falkegren, a caché des informations capitales aux enquêteurs parce qu'il avait été manipulé par toi, mon cher Charles.

Quelque chose d'inquiet, presque agressif, traversa le regard de Charles.

— Comment peux-tu t'imaginer une chose pareille ?

— J'ai aussi vu mon frère hier soir. Magnus m'a raconté que Falkegren et toi courez ensemble à Djurgården et partagez des confidences.

Charles fit le geste d'étrangler quelqu'un, probablement Magnus.

— Oui, c'est ça, poursuivit Rekke. Magnus est désespérant. On ne sait jamais de quel côté il est. Mais tu es vraiment sûr, Charles, que vous ne voulez pas rester pour le petit déjeuner ? Je discuterais volontiers de cette curieuse idée de dissoudre l'armée irakienne, car vous n'ignorez évidemment pas que beaucoup de ses soldats se sont réunis pour former un nouveau groupe terroriste. Ils se sont appelés d'un nom à rallonge, je ne me rappelle pas bien. Mais je suis persuadé qu'ils vont bientôt trouver quelque chose qui claque mieux. Une abréviation, peut-être.

Charles Bruckner inspira à fond, comme s'il abandonnait, et Rekke sourit tristement avant de gagner la cuisine. Micaela et Charles restèrent dans l'entrée à se toiser avec une méfiance mutuelle. Micaela pensa un bref instant : *Il me veut du mal, il cherche un point faible*, mais elle finit par s'ôter ça de la tête et rejoindre elle aussi la cuisine.

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

« Je veux t'entendre jouer », avait-il dit. Était-ce pour ça qu'il était là ? Il ne comprenait pas. Il savait seulement qu'il était bouleversé et aurait voulu crier : « Couvre ton visage, femme. » Peut-être aurait-il aussi voulu la frapper. Faire disparaître sous les coups la lumière pénétrante de ses yeux. Pourtant, il se contenta de sourire en hochant la tête comme pour confirmer ses paroles, et Latifa se dirigea vers l'intérieur de la maison. Dans son dos, il devina à nouveau ses omoplates. Elle semblait n'avoir plus que la peau sur les os. Sans savoir pourquoi, il tendit une main qui l'effleura presque. Il la retira aussitôt quand elle se retourna.

— Est-ce que je dois avoir peur ? demanda-t-elle.

Il sentit le poids du pistolet à sa ceinture.

— Non, rétorqua-t-il.

Elle respirait lourdement.

— Tu voulais guérir, disais-tu ?

— Je veux juste t'entendre.

Elle hocha gravement la tête et lui demanda de l'aider à pousser une banquette blanche, ce qu'il fit. Au sol, à la place de la banquette, il y avait une trappe avec une poignée rouillée.

— Ton violon est en bas ?

Elle ne répondit pas. Elle prit juste une lampe de poche sur la commode voisine, lui montra la poignée par terre puis lui dit d'ouvrir la trappe et de passer le premier. Il s'inquiéta. Était-ce elle qui allait le tromper ? Peut-être avait-elle entendu ce qu'il faisait avec les instruments des autres. Peut-être voulait-elle se venger et l'enfermer là-dessous. Mais elle n'oserait jamais,

décida-t-il. Il ouvrit la trappe. Une odeur de terre et d'humidité monta vers lui et, tandis que Latifa éclairait l'escalier avec sa lampe de poche, il descendit dans l'obscurité – et il éprouva à nouveau la colère, le désir de détruire pour être libéré de ce qui palpitait bien trop fort dans sa poitrine.

* * *

Micaela et Rekke se dirigeaient vers le contrôle de sécurité du terminal 5 de l'aéroport d'Arlanda. Le temps commençait à presser. La visite des Américains s'était prolongée, et ils s'étaient arrêtés en route pour acheter des cartes prépayées pour leurs téléphones. Rekke était toujours calme : pas une seule fois il n'avait posé les bras sur sa poitrine comme la jeune femme l'avait vu faire de temps à autre au cours de la journée de la veille.

Elle avait quant à elle appelé Jonas Beijer, peut-être un peu étonnée que l'équipe les ait laissés partir sans faire plus de difficultés, d'autant que Jonas paraissait inquiet.

— Fais attention à toi, avait-il répété deux ou trois fois.

Il y avait une longue queue devant les contrôles de sécurité mais, à son grand étonnement, ils passèrent devant tous les autres par une file sur la gauche, et il lui fallut un temps pour comprendre qu'ils voyageaient en classe affaires. Derrière elle, un jeune homme à l'air suffisant et un peu arrogant lui matait les fesses. Sa façon de la regarder la mettait mal à l'aise.

Micaela prit un bac gris, y plaça la valise qu'elle avait empruntée à Rekke et posa le tout sur le tapis roulant. Elle allait ajouter son portefeuille, son téléphone et sa veste quand le type du contrôle lui lança un regard soupçonneux. On remarquait sûrement qu'elle n'était pas familière de cette file-là, et peut-être était-ce ce regard pareil à celui de Charles Bruckner, qui semblait lui vouloir du mal – ou seulement le sentiment général de malaise – mais avant même d'avoir eu le temps d'y réfléchir, elle saisit sa valise au moment où elle allait passer aux rayons X.

Son geste, d'une agressivité inattendue, envoya son bagage heurter l'homme arrogant qui la suivait et, en une seconde, la confusion s'empara de la file d'attente. Le type du contrôle qui la suivait des yeux s'avança. Au fond, il ne se passait rien, bien sûr. Elle pouvait simplement avoir oublié d'enlever quelque chose de sa valise, une personne maladroite, un peu inquiète. Micaela prit pourtant peur, comme si son corps comprenait avant elle la teneur du danger, et Rekke parut alors se réveiller. Il fendit la foule et

vint à son secours. Le gars de la sécurité appela un collègue, qui accourut lui aussi.

Les gens s'écartèrent pour laisser Rekke seul à côté de la valise de Micaela et, un instant, elle se souvint des pas de Bruckner dans l'appartement ce matin, qui se dirigeaient vers la sortie tandis qu'elle-même gagnait la cuisine. On murmurait autour d'eux, et la jeune femme se demanda si elle n'allait pas sortir sa carte de police pour tenter de faire retomber tout ça. Mais elle craignit que cela ne fasse qu'empirer la situation et resta là, immobile, alors que Rekke se tournait avec un sourire gêné vers l'homme qui venait d'arriver.

— Très bien, lança-t-il. Nous cherchions justement des personnes compétentes. Ma femme hésite avec ses pellicules. Les rayons X ne les abîment pas ?

— Je dois vous demander d'ouvrir cette valise.

Le visage de Rekke s'éclaira comme si c'était une idée absolument brillante.

— Bien entendu, dit-il. On n'est jamais trop prudent, de nos jours.

Il se pencha et, d'un geste brusque, ouvrit la valise par terre. Puis il la souleva, mais réussit en même temps à trébucher et à tomber gauchement contre le tapis roulant. C'était à la fois comique et dramatique, et sa main tressaillit comme s'il s'était fait mal. Les gens murmurèrent. Rekke s'excusa avec un sourire gêné. Il se tourna vers le type du contrôle de sécurité.

— Voilà : il n'y a pas grand-chose à l'intérieur, comme vous le voyez.

Micaela fut alors persuadée que, non contents d'inspecter son bagage, ils allaient le fouiller lui aussi. Son comportement était sans aucun doute louche. Mais il dégageait en cet instant une telle autorité que l'homme se contenta d'opiner du chef avec perplexité, puis s'approcha de la valise. Rekke en profita pour venir jusqu'à elle et, sans crier gare, l'embrassa sur la joue en déclarant :

— Quelle chance que tu aies été attentive à cela, ma chérie.

En temps normal, ça aurait suffi à la faire bondir. Mais elle passa outre en sentant un poids nouveau dans sa veste et comprit qu'il avait glissé quelque chose dans sa poche. Pendant quelques secondes de panique, Micaela se demanda que faire. Elle recula d'un pas et, à ce moment précis, le vigile un peu plus jeune lâcha :

— Mais il n'y a pas de pellicules, là-dedans.

— C'est curieux. Dans ce cas, je vous prie de nous excuser. Ah ! N'est-ce pas merveilleux d'avoir des chatons ?

L'homme regarda Rekke avec un étonnement dont il sembla avoir un peu de mal à se remettre.

— Oui, mais comment avez-vous su ?

— Vous avez de petites griffures sur les mains, répondit Rekke avant de se lancer dans quelques considérations sur les pattes des chatons.

Micaela se décida alors à agir.

Elle tourna les talons, persuadée qu'ils allaient la suivre. La jeune femme sentit leurs yeux sur sa nuque tandis qu'elle marchait droit devant elle sans avoir la moindre idée d'où elle allait.

Micaela entendit des pas derrière elle et s'attendit à sentir une main se poser sur son épaule. Mais personne n'arrivait, et elle chercha désespérément un endroit où se cacher. Là, vingt mètres plus loin, elle vit un panneau W-C. Elle s'y précipita, s'enferma dans une cabine et tâta sa veste.

Ses mains se refermèrent sur un sachet plastique. Elle l'ouvrit et sentit. De la cocaïne. C'était sans aucun doute possible de la cocaïne. Tremblante, elle la vida dans les toilettes et regarda la poudre blanche couler au fond de la cuvette tandis que ses pensées s'affolaient et que, d'un œil nerveux, elle examinait le sachet. Il y avait encore quelques grains de poudre et, elle aurait beau faire, il resterait des traces. Elle jeta donc le sachet lui aussi et tira la chasse. Mais il flottait encore à la surface de l'eau. Elle essaya encore et encore, sans succès, et, quand quelqu'un se mit à tirer sur la poignée de la porte, elle ferma les yeux une seconde, s'apprêtant à voir la serrure forcée.

Mais elle n'entendit qu'un juron et s'efforça de respirer calmement le temps que le réservoir de la chasse d'eau se remplisse. Elle réessaya et parvint enfin à chasser le sachet. Elle ouvrit, ressortit, puis retrouva Rekke au contrôle de sécurité, toujours occupé à bavarder avec l'homme. Il s'interrompit en la voyant revenir, avec un petit sourire, comme si tout cela n'était qu'un incident amusant. Ils passèrent alors le contrôle, récupérèrent leurs valises sur le tapis roulant et se dirigèrent nonchalamment vers le *duty free*.

— Je suis désolé, lâcha-t-il. J'aurais dû comprendre.

Elle ne dit rien. Pas tout de suite.

— Mais bordel, comment ont-ils pu tomber aussi bas ? siffla-t-elle.

— Je ne sais pas. Mais je crois...

Sa main frôla la sienne. Il sourit timidement.

— Quoi ? fit-elle.

— Qu'ils t'ont sous-estimée. Comment as-tu compris ?

Elle prit un tube de dentifrice sur un rayon.

— Le regard de Bruckner quand tu as filé à la cuisine. Il avait l'air de préparer un sale coup, mais surtout son expression au moment de partir. Il avait l'air beaucoup trop content de lui.

— Tout à fait, dit Rekke. Il n'était pas du tout aussi résigné que je m'y attendais. J'y ai pensé aussi. Mais mon imagination n'est pas allée jusqu'à envisager qu'ils pourraient placer quelque chose dans ta valise. Comment en as-tu eu l'idée ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Je ne sais pas si tu comprendrais.

— Donne-moi une chance.

Elle hésita et nota l'aisance avec laquelle il se dirigeait vers la caisse du magasin.

— Tu ne remarques même pas le respect qu'on te témoigne partout, alors que, moi, j'ai en permanence l'impression qu'on va m'arrêter. C'est quelque chose que je porte depuis que je suis toute petite. Ça fait partie du lot, quand on est une basanée de Husby.

Il la dévisagea intensément.

— Et cela aiguise ton regard.

— Je suppose.

— C'est une ressource, chèrement acquise. Je suis...

Il passa un bras autour de ses épaules.

— Quoi ? fit-elle.

— Impressionné.

* * *

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

Elle le regarda descendre à la cave. Sa lampe de poche éclairait ses jambes et ses chaussures à crampons qui se posaient sur les marches de l'escalier, prudemment, l'une après l'autre, et elle se dit : *C'est une erreur, c'est de la folie*. Ça ressemblait peut-être à une cellule de prison, là-dessous, à un tombeau. Mais c'était sa pièce sacrée, l'unique refuge qu'elle ait eu pendant ces jours d'inquiétude confinés, où sa seule façon de mesurer le temps était son corps, de plus en plus maigre et pâle, et ses crises de plus en plus fréquentes. Elle descendait ici non seulement pour jouer et entretenir son violon, mais aussi pour lire quelques-uns de ses livres interdits.

Mais voilà qu'à présent il y descendait, lui qu'elle n'avait jamais connu, mais qui quelque temps l'avait touchée parce qu'il semblait entendre la moindre de ses notes avec la réceptivité la plus grande qu'elle ait jamais rencontrée. Que faire ?

Elle regarda dehors vers la ville et les montagnes. Tout était désert et sombre. Aucune étoile dans le ciel, les appels à la prière avaient cessé. Toutes les maisons étaient éteintes. Seule de la fumée s'élevait au loin, et elle eut tout juste le temps de penser que c'était sûrement la fumée d'une catastrophe quand elle l'entendit appeler d'en bas.

— Tu viens ?

Fuis, se dit-elle. *Cours chez Taisir ou papa*. Elle répondit :

— J'arrive.

Ce n'était pas seulement de la folie, sentit-elle, elle voulait aussi jouer. Le risque et le danger ne faisaient qu'aiguiser son désir, et elle descendit elle aussi et perçut alors encore plus nettement la puanteur de sa sueur, qui se mêlait à la terre humide. Sans vraiment hésiter, elle souleva les planches du sol et sortit l'étui de son Gagliano. Elle l'ouvrit et caressa nerveusement le violon de la main.

— Je dois mettre une sourdine, déclara-t-elle. Je ne veux pas qu'on m'entende.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua-t-il. Mais il faut peut-être que tu accordes ton violon.

— Oui.

Elle se mit à l'ouvrage, lentement. Ses mains tremblaient, et, comme elle avait posé sa lampe de poche, elle ne voyait plus son visage.

Elle ne pouvait donc se faire une idée de l'atmosphère qu'en écoutant sa respiration et sa voix, et sans aucun doute possible il semblait tendu, comme à l'approche d'un grand moment solennel. Mais elle était incapable

de dire si c'était bon ou mauvais. Elle savait seulement qu'elle était attirée sur une scène, comme pour le concert de sa vie.

* * *

Ils s'arrêtèrent et descendirent du taxi. Micaela regarda autour d'elle. Ils se trouvaient dans le quartier Lindenthal à Cologne, où Mohammad Sarwani habitait un immeuble blanc jouxtant un parc aux larges allées. Le rez-de-chaussée du bâtiment abritait un restaurant indien. Il était 12 h 30. Ils montèrent en silence au deuxième étage et sonnèrent.

Ils n'attendirent que quelques secondes, et un petit homme voûté et dégarni vint leur ouvrir en plissant les yeux : il n'était pas difficile de comprendre pourquoi tant de témoins l'avaient ignoré. Il paraissait incapable de faire du mal à une mouche. Ses bras et ses jambes étaient frêles, son regard, aimable et curieux. Mais, à la différence de sa description à Grimsta, il inspirait à présent le respect, vêtu d'une longue chemise bleue, d'un pantalon blanc et d'une belle veste afghane brodée d'or.

— Soyez les bienvenus, quel honneur.

— Tout l'honneur est pour nous, répondit Rekke.

— J'ai convié mon fils, Taisir, comme vous me l'aviez suggéré, ainsi que Darman Dirani.

— Parfait, dit Rekke en s'avançant vers les hommes assis sur des fauteuils bruns dans le séjour. Messieurs, je suis Hans Rekke, et voici ma collègue, Micaela Vargas.

Les hommes hochèrent la tête avec raideur pour les saluer, et on pouvait sentir d'emblée que ni Taisir ni Darman n'avaient la même amabilité mondaine que le père. Ils la regardèrent plutôt avec hostilité, surtout Taisir, qui ressemblait un peu aux types toujours attroupés autour de Lucas : le même corps aux aguets, le même regard cherchant à tout prix à ne laisser entrevoir aucune faiblesse.

— Ravi de vous rencontrer. J'ai beaucoup pensé à vous, ajouta Rekke.

Taisir parut recevoir ces paroles comme un affront. Mais Rekke n'y prit pas garde et se contenta de faire le tour de la pièce.

— C'est fascinant, on dirait un beau petit musée, lança-t-il.

En effet, il y avait là des objets d'époques et de lieux différents. Mais rien de particulièrement remarquable aux yeux de Micaela : des livres en vrac un peu partout, des statuettes en bois sur les commodes et les tables.

Les murs couverts de photos, pas seulement de Latifa, mais aussi d'autres violonistes célèbres.

Rekke parut surtout intéressé par un ouvrage ouvert sur une console un peu plus loin dans la pièce. *The Gardens of Emily Dickinson*.

Mohammad Sarwani les rejoignit en boitant un peu, toujours souriant mais visiblement gêné que Rekke tripote ses affaires.

— Aimez-vous Dickinson ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Qui ne l'aime pas ? La poétesse des fleurs.

— Oui, plus que toute autre.

— Mais elle ne faisait pas qu'écrire de belles choses sur les fleurs, n'est-ce pas ? Elle connaissait l'art de les presser. Tiens, une jolie violette.

— Très belle, répliqua sèchement Sarwani.

— Mais une fleur fragile exige beaucoup de soins, continua Rekke.

Mohammad Sarwani lui adressa un sourire forcé.

— Tout à fait, acquiesça-t-il. C'est sans doute la raison pour laquelle la violette fascinait Shakespeare.

— Exact, je l'avais presque oublié. Que dit Ophélie à Hamlet, déjà ? Que les violettes ont fané à la mort de son père.

— Une scène triste. Mais, si on les presse comme le fait Emily Dickinson, elles vivent à jamais, déclara Sarwani.

Rekke rit.

— Peut-être pas tout à fait sous la forme qu'elles auraient souhaitée. Pour vous, que symbolise la violette ?

— Le plus souvent, la fidélité et l'amour.

— Et l'amour est fragile, n'est-ce pas ? Tout comme Ophélie.

— Je dirais que c'est une interprétation audacieuse.

Rekke parut y réfléchir.

— Vous avez sûrement raison. Mes pensées s'envolent trop facilement. Et l'*Iris afghanica*, que symbolise-t-il ?

Sarwani sursauta, du moins c'est ce qu'il sembla à Micaela, mais seulement l'espace d'une fraction de seconde. Puis il sourit, aussi aimable et sûr de lui que lorsqu'il les avait accueillis à la porte.

— Rien, à ma connaissance. Mais il est particulièrement cher à notre cœur, à Kaboul, puisqu'il est unique à cette région où il a été découvert.

— Je comprends tout à fait. Il pousse aussi sur le mont Asamayî, n'est-ce pas, là où habitait votre fille ?

— C'est possible.

— Oui, fit Rekke. C’est même certain. Il s’agit là d’une fleur pleine de vitalité. Elle rappelle un peu Latifa, n’est-ce pas ?

Il continua à feuilleter le livre.

— Savez-vous si Dickinson en a pressé un exemplaire ?

— J’en doute, dit Sarwani.

— Non, c’est vrai. Les personnes et les plantes ne voyageaient pas aussi facilement, à son époque.

Rekke rejoignit les autres et invita d’un geste Sarwani et Micaela à s’asseoir. Il voulait visiblement avoir les commandes.

— N’y a-t-il pas ici une quantité inhabituelle de références anglo-saxonnes pour un homme originaire de Kaboul ? reprit-il.

Sarwani plongea la main vers les noix et autres amuse-gueules disposés sur la table basse.

— J’ai grandi dans la colonie britannique de la ville, répondit-il.

— Tout à fait, fit Rekke. Bien entendu, je le savais aussi. De là votre intérêt pour la musique occidentale.

— Alors pourquoi poser la question ? lâcha soudain Taisir.

Rekke se leva.

— Bien vu. J’ai une prédilection idiote pour les questions rhétoriques. Mais parlons plutôt franchement et abordons les circonstances malheureuses qui vous ont conduits au stade de Grimsta en ce jour pluvieux.

Rekke tendit la main vers les pistaches, et Micaela sentit clairement l’atmosphère autour de la table devenir plus menaçante.

* * *

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

Elle était assise sur cette chaise brune qu’elle avait depuis son enfance et sentait dans tout son corps le désir de jouer, mais également, tout aussi urgent, celui de comprendre de quoi il s’agissait vraiment. Aussi demanda-t-elle tout bas :

— Pardon, je suis très nerveuse, j’aurais besoin de voir ton visage. Je peux t’éclairer ?

— D’accord, répondit-il.

Elle dirigea sa lampe de poche vers lui, pas droit sur sa figure – ça aurait semblé trop agressif – mais vers son cou et sa poitrine, ce qui fit apparaître les traits de son visage comme une ombre, avec des yeux luisant dans le noir, et ne l’aida pas à se calmer.

Elle lança :

— Qu’est-ce qui t’avait touché, à Moscou ?

Il recula d’un pas, et son visage devint encore plus sombre.

— Je ne sais pas.

Ce n’était pas ce qu’elle voulait entendre. C’était à la limite de l’impolitesse, et il sentait de plus en plus mauvais. Ou bien ses sens étaient aiguisés par la peur. Encore une fois, elle se demanda à quoi elle jouait.

Désirait-elle tant être appréciée qu’elle était prête à tout risquer pour rien – car, qu’espérait-elle ? Qu’il la complimente ou pleure comme à Moscou ?

— Tu as entendu qu’ils détruisent les instruments ? dit-elle. Il paraît que des musiciens disparaissent.

— Je l’ai entendu.

— Tu ne vas quand même pas détruire mon violon ? Mon père serait désespéré. Il n’est même pas à nous, en réalité.

Il secoua la tête d’un mouvement pas entièrement convaincant, et elle ressentit un besoin désespéré de mots gentils, d’encouragements.

— Mais tu trouvais ça beau à Moscou, n’est-ce pas ?

— Je trouvais..., commença-t-il comme s’il avait du mal à parler.

— Quoi ?

— Que c’était beau.

Elle se dit que ça ferait l’affaire, et elle se prépara à nouveau, saisie par l’impression glaçante que sa vie dépendait de sa façon de jouer.

C’était stupide, bien sûr, elle espérait vraiment que ce soit stupide. Mais elle n’arrivait pas à se défaire de cette impression. Quelque chose de fatidique surplombait cette situation. En plaçant le violon contre son épaule et en levant l’archet, elle scruta sa silhouette dans le noir. Elle voyait son œil droit.

Il lui semblait briller, dans l’expectative. Mais cela ne l’aidait pas beaucoup. Elle se figura que son œil gauche, resté caché dans l’obscurité, la fixait,

menaçant et hostile, exactement comme s'il y avait deux personnes en lui, l'une qui aimait sa musique, et l'autre qui la haïssait.

Une goutte d'eau tomba d'une fente dans le mur, et elle sentit son sang palpiter dans son cou et ses poignets. Alors elle commença à jouer. *La Méditation de Thaïs*, comme cette fois-là, à Moscou. La mélodie sonna d'abord hésitante, mal assurée. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle était terrorisée, et envisagea d'arrêter tout de suite pour implorer sa pitié. Puis elle essaya de fermer les yeux et de se servir de sa peur, et il se produisit alors quelque chose.

Les notes s'animent et elle se laisse emporter. Elle mit tout son désespoir dans ce morceau et finit par balancer le haut du corps d'avant en arrière, comme autrefois. Elle entra en transe et, quand elle eut fini, elle baissa son violon et resta là, les paupières fermées, à attendre un bravo, des applaudissements, une gifle, un coup, n'importe quoi. Mais tout demeurait silencieux. On n'entendait que sa respiration. Elle ouvrit alors les yeux, qu'elle plissa dans le noir.

Son œil droit était luisant, comme s'il avait pleuré encore cette fois-ci, et c'était bon signe, se dit-elle, bon signe. Mais il secouait aussi la tête, comme mécontent, et elle demanda alors d'une voix qui se dérobait presque :

— Ce n'était pas bien ?

Il ne répondit pas. Il se raidit plutôt, comme si la question l'avait effrayé. Mais elle comprit la seconde suivante que ce n'était pas à cause de ses paroles. On entendait des pas au-dessus, et un instant elle fut soulagée. C'était Taisir. Ce devait être Taisir. Il revenait pour la protéger, même s'il serait sans doute fou de rage qu'elle ait reçu la visite d'un homme en pleine nuit. Ça n'avait pas d'importance, plus maintenant. Elle préférerait mille fois être battue par son frère que d'endurer une seconde de plus ce silence. Elle tendit l'oreille, s'attendant à reconnaître le rythme caractéristique de Taisir. Mais ces pas étaient plus lourds, plus raides. Elle regarda Hassan Barozai. Il semblait avoir aussi peur qu'elle, et elle serra de plus belle le manche de son violon.

Rekke se tenait assis, en silence, penché en avant sur une chaise en bois. Micaela, juste à côté, dans un fauteuil brun, se demandait si elle n'allait pas commencer l'interrogatoire – enfin, ce n'en était pas vraiment un. Pas de

magnétophone, pas d'avocats. Mais elle voulait prendre l'initiative, après les digressions de Rekke. Elle se tourna donc vers Mohammad Sarwani.

— J'ai vu que vous aviez été précédemment entendu comme témoin. Vous avez déclaré que vous ne connaissiez pas de Jamal Kabir, et votre fille certainement pas non plus. Le maintenez-vous ?

Mohammad Sarwani se tourna vers Rekke, comme si c'était lui qui avait posé la question.

— Oui.

— Et vous ne connaissez pas non plus de Hassan Barozai ? poursuivit-elle.

Mohammad Sarwani jeta un regard à son fils, un rapide coup d'œil, rien de plus, mais cela suffit à l'encourager : elle l'avait déstabilisé. Elle le sentait.

— Non, fit-il.

— En êtes-vous sûr ? insista-t-elle.

Mohammad hocha la tête, et Rekke, qui semblait vouloir jouer le gentil flic dans cette dramaturgie, parut le comprendre parfaitement. Il écarta les bras, l'air de dire : qui peut se souvenir de tous les noms ?

— Mais je suppose qu'il vous intéressera malgré tout de savoir qui peut être ce Hassan Barozai, déclara-t-elle.

— La curiosité est une vertu, répondit Mohammad Sarwani. Qui est-ce ?

— Un altiste qui a très brièvement étudié avec Latifa à Moscou.

— Ah bon ? lâcha Sarwani, étrangement impassible.

— Il venait lui aussi de l'école d'Elena Drugov à Kaboul. Mais il est rentré chez lui au Pakistan après son bref séjour à Moscou et a cessé de jouer. Il n'est revenu en Afghanistan qu'en 1996, à la prise du pouvoir par les talibans, en prenant le nom de Jamal Kabir. Il a participé aux persécutions du régime contre les musiciens.

— Vraiment ? fit Mohammad Sarwani.

— Vraiment, répéta-t-elle en se demandant comment enchaîner.

Mais elle n'eut le temps de rien ajouter. Rekke se racla la gorge, l'air de vouloir s'excuser du grossier manque de tact de sa collègue.

— Barozai était une personne intéressante, dit-il. Je suppose qu'il a mené une guerre non seulement contre les musiciens, mais aussi contre lui-même. Ne connaissons-nous pas tous cela ? Vouloir tuer ce pour quoi on brûlait jadis. Vouloir détruire ce qu'on désire sans pouvoir l'obtenir.

— Je ne sais pas, lâcha Mohammad Sarwani.

— Dans ce cas, vous devez être beaucoup plus sain que moi, poursuivit Rekke. J'ai une inquiétante tendance à me projeter dans toutes les folies humaines. En tout cas, c'est ce à quoi j'ai la vanité de m'efforcer.

— Une bonne ambition pour un détective, je suppose.

Rekke écarta les bras.

— Oui, peut-être. Mais savez-vous ce que je crois ?

— Non, professeur, je ne le sais pas.

— Je crois que cette volonté de détruire ce qui demeure hors d'atteinte n'est en général qu'un noir désir qui nous habite en secret. Mais parfois – comme pendant la révolution culturelle en Chine – un système est créé pour le légitimer. Notre désir de destruction se voit étayé par une construction idéologique, et c'est là que les choses peuvent vraiment mal tourner.

— C'est possible.

— Sauf que ce n'est pas ce dont je veux parler. Plus que le meurtrier, plus que l'auteur imparfait de ce crime, ce qui m'intéresse ici, ce sont la victime et ses proches. Que feront-ils si aucune loi ne les protège, si le jaloux peut se déchaîner sans être puni ?

Sarwani se tortilla sur son siège.

— Je suppose qu'ils se forgent alors leurs propres lois.

— Exactement, et c'est une idée qui me plaisait assez autrefois. Quand l'état de droit ne fonctionne pas, on met sur pied son propre jury, son propre tribunal.

Sarwani continuait à lancer des regards à son fils.

— Ah ? lâcha-t-il.

— Oui, en effet, poursuivit Rekke, et même si cette idée aujourd'hui m'effraie dans l'ensemble, je continue à y voir une forme de beauté, la garantie d'un maintien de la dignité en des temps sans loi. Quand le bras de la justice ne frappe que l'air, avons-nous le droit d'avoir recours à nos propres mains ? Qu'en dites-vous, Taisir ?

Il se tourna vers le fils de Mohammad Sarwani.

— Je dis que vous racontez des conneries, répondit Taisir avec une soudaine agressivité.

— Dans ce cas, je vous demande pardon. Car vous savez, et j'espère que vous l'aurez remarqué, vous avez tous ma plus profonde sympathie, et je suis ravi, Taisir, que vous et Darman Dirani soyez ici. Pour m'exprimer

franchement, je pensais que vous seriez plus nombreux, quand bien même pas tous là.

Mohammad Sarwani cessa de regarder son fils et redressa le dos, comme si toute sa fierté lui revenait.

— Ah, vous pensiez cela, lança-t-il en souriant.

Rekke considéra Micaela avec mélancolie.

— Oui, en effet, dit-il. Voyez-vous, c'est ma collègue Vargas, ici présente, qui a fini par nouer tous les fils de cette histoire.

Mohammad Sarwani but un peu de son thé et tourna le regard vers la cheminée, où trônait un portrait de jeunesse de Latifa. Il semblait presque la supplier de venir à son secours.

— Et comment ces fils seraient-ils noués ? demanda-t-il.

— Je comptais y venir. *Claritas, claritas*, comme j'ai coutume de dire, continua-t-il en se mettant à trépigner nerveusement de la jambe gauche. Mais tout d'abord – pardon, Taisir, à nouveau une question rhétorique, cependant je ne peux m'empêcher de vous la poser, à vous qui savez sans doute le mieux ce qui s'est passé dans la forêt de Grimsta : Barozai a-t-il reçu la punition qu'il méritait, ou comment voyez-vous la chose ?

— Ça dépend de ce qu'il avait fait, lâcha Taisir.

Rekke parut réfléchir.

— Mais nous savons tous ce qu'il a fait, n'est-ce pas ? Ou plutôt, nous savons ce que vous croyez savoir, car il ne règne aucune réelle certitude quant à ce qui est arrivé à votre sœur dans la nuit du 4 au 5 avril 1997 à Kaboul.

— Non.

— Mais il existe un assez grand nombre d'indices, n'est-ce pas, qui ont échappé aux autres, mais pas à vous.

Mohammad Sarwani se tortilla sur place et regarda à nouveau le portrait de Latifa.

— De quoi s'agirait-il ?

— De petites trouvailles sur le lieu du crime, par exemple.

Taisir et Darman Dirani échangèrent un imperceptible hochement de tête. Micaela pensa même surprendre une sorte de signal. Mais elle se méprenait sûrement, et elle lorgna Rekke. Ce dernier continuait de contempler les autres d'un air désolé.

— J'ai passé plusieurs heures cette nuit à examiner la triste photographie que vous avez prise du corps de Latifa dans la cave, et je me

demande une chose : pourquoi n'avez-vous pas couvert de planches tout le sol de la cave ?

Mohammad se tourna vers la fenêtre.

— Nous avons eu des problèmes de moisissure et de pourriture. Nous avons été obligés d'arracher une partie du plancher. Nous étions inquiets pour le violon.

— Ennuyeux, dit Rekke. En même temps, une chance pour nous, n'est-ce pas ? Voyez-vous, hier, je me suis intéressé aux petits trous qu'on devine au sol, juste devant le corps et le violon brisé. Je n'y ai d'abord rien compris, il y en avait tant. Mais en les observant de plus près, j'ai saisi : ils étaient formés par les crampons de chaussures nerveusement déplacées sur le sol en terre battue. Et certes, on peut trouver des crampons sur des chaussures de marche, ou même des bottes. Mais en l'occurrence, cela ressemblait aux marques de chaussures de foot, non ? Surtout que... pardon, en fait, j'ai pris la photographie avec moi. Attendez.

Il sortit la photo de sa valise et la posa sur la table basse.

— Là, reprit-il en montrant une petite tache blanche sur l'image. Vous voyez ?

Aucun des hommes ne semblait spécialement enclin à regarder. Mais Rekke ne se démonta pas.

— J'étais complètement obsédé par cette tache, hier soir. Je l'ai inspectée en long, en large et en travers, et j'ai fini par être certain qu'elle provenait d'une bande de peinture, rien d'autre. Mais ce n'est pas ça qui est passionnant. C'est le fait que ce petit morceau ne se soit pas délité, mais demeure à ce point intact. Ça a très clairement été peint avec une pression plus forte et régulière que celle d'un pinceau, probablement à l'aide d'un chariot de marquage, comme ceux que les cantonniers utilisent pour tracer les lignes sur les routes, et dont on se sert aussi sur les terrains de foot.

Mohammad Sarwani but une gorgée de thé, l'air d'avoir retrouvé son ancienne assurance.

— Vous avez un bon sens de l'observation, professeur, et cela semble très intéressant. Mais j'ai bien peur que ça ne constitue pas vraiment une preuve.

— C'est exact, bien sûr, admit Rekke. Mais cela contribue à vous rapprocher de plus en plus, vous et ce malheureux altiste, n'est-ce pas ?

— Ne l'appellez pas malheureux, cracha Taisir.

— Vous avez raison, répondit calmement Rekke. Je promets de ne pas étendre mon empathie jusqu'à lui. C'est de votre côté que je suis, surtout maintenant : *In dubio pro reo*.

— Qu'est-ce que c'est que cette putain de langue que vous parlez ? continua Taisir, toujours aussi hargneux.

— Pardonnez-moi. C'est une mauvaise habitude de ma part de parler latin. *In dubio pro reo*, « Le doute profite à l'accusé ». En outre, j'étais sérieux en disant que vous avez comblé un vide juridique, et, en ce qui me concerne, je suis disposé à tout oublier. Il y a juste une chose qui m'inquiète.

— Quoi ?

— Ce qui m'inquiète toujours quand justice est rendue. Est-ce la bonne personne qui est punie ? Ou ceux qui se vengent n'ont-ils pas tiré des conclusions hâtives ? Car il y a d'autres traces de chaussures dans cette cave, n'est-ce pas ? De plus grands pieds ?

Les hommes dévisagèrent Rekke avec inquiétude, et en cet instant il n'y eut plus le moindre doute dans l'esprit de Micaela : tous les présents étaient coupables. Ça se voyait à leur hésitation soudaine, à leur question tacite : « Pouvons-nous réellement avoir tué la mauvaise personne ? »

* * *

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

Il fit un pas de côté, se retrouvant derrière elle. Pas seulement pour fuir ses yeux.

Il voulait voir son dos, comme à Moscou, même si ce n'était plus le même dos. Latifa avait maigri, s'était comme vidée de tout son sang. Elle devait être malade, peut-être mourante, et il en fut saisi, même s'il s'en réjouit aussi un peu comme d'une sorte de triomphe. Il frémit. Comme elle jouait... Personne n'était capable de jouer aussi bien, se dit-il.

Il aurait voulu s'effondrer et pleurer. C'était la même pièce qu'à Moscou, *La Méditation de Thaïs*, mais elle lui semblait différente aujourd'hui, comme si cette musique, au lieu de la nostalgie et du chagrin, décrivait la

captivité et la peur. Sans qu'il s'en doute, il devait plus tard survivre à Salt Pit en se remémorant cette musique. Mais cette nuit-là, dans cette cave, il était assailli d'images contradictoires : il aurait voulu sortir, s'en aller. Il aurait voulu rentrer à la maison à Mirpur, et y rester. Exactement comme à Moscou, elle jouait avec un vibrato lent en glissant d'une note à l'autre, d'une manière qui lui rappelait les berceuses de sa mère ou le rûga du soir du sitar sur la place, et il songea qu'il aurait voulu l'écouter pendant des heures, mais aussi la faire taire, faire cesser tout ce qui faisait mal et éveillait sa conscience. Il avança une main comme pour lui toucher le dos. Mais sa main se crispa, comme si elle voulait plutôt frapper, et il la retira pour la porter sur son arme, son Tokarev glissé dans sa ceinture. Une onde d'excitation le traversa. *Tire-lui dessus !* La pensée avait surgi de nulle part. *Tire !* Mais cette idée l'effraya à la seconde où elle se forma dans son esprit, et il fut à nouveau absorbé par la musique, perdit complètement pied, sentant qu'en cet instant il aurait pu faire n'importe quoi, l'abattre ou fuir avec elle, et c'est sûrement la raison pour laquelle il fut incapable d'articuler un traître mot quand elle eut fini de jouer. Il se contenta de murmurer quelque chose dont il eut à peine conscience, et au même moment on entendit des pas au-dessus, et la terreur le saisit, persuadé qu'il était que son frère était de retour. Mais il distingua ensuite un raclement qu'il reconnut et devina qu'il s'agissait plutôt de Gamal. Il poussa alors un soupir de soulagement. Une seconde seulement. Puis il eut à nouveau tout aussi peur, mais d'une autre façon à présent, qui en quelque sorte le rapprocha de Latifa.

Il la regarda et eut tout juste le temps de s'étonner de respirer au même rythme qu'elle, tous deux le souffle fébrile, haletant, quand Gamal descendit l'escalier de la cave en disant d'une voix à la fois menaçante et légère :

— *As-salam aleykoun*. Ne vous dérangez pas pour moi. Continuez.

— Savez-vous comment j’ai commencé à comprendre ? dit Rekke en se tournant spécialement vers Mohammad Sarwani. Je l’ai deviné par l’absence de rumeurs. Un altiste qui jouait à s’en faire saigner les doigts et rêvait de diriger un orchestre, qui revient à Kaboul et se met à briser des instruments plutôt que d’en jouer. C’est le genre d’histoire qui délie les langues, non ? Mais pas même Emma Gulwal, dont la clarinette a été détruite, n’a voulu en parler, alors qu’il était évident qu’elle connaissait Barozai. Et Darman Dirani, qui a aimé Latifa, ne souhaitait même pas nous aider à deviner. J’ai assez tôt compris que la décision avait été prise de se venger contre l’individu qui avait non seulement tué Latifa, mais était à l’origine de la disparition de tant d’anciens élèves de l’école de musique qu’elle avait fréquentée. J’ai acquis la conviction que les personnes impliquées dans ce crime étaient nombreuses, tout un cercle. Ma tendance à tout dramatiser me pousse même à penser qu’un serment solennel a été prononcé.

Taisir se tortilla sur son siège et fit mine de se lever.

— Vous n’avez aucune preuve, lâcha-t-il.

— Non ? fit Rekke en se tournant vers Micaela.

— Nous avons un nouveau témoignage, répliqua-t-elle. Nous savons que vous vous trouviez sur le lieu du crime, Taisir. Votre tatouage dans le cou a été remarqué.

— Vous avez que dalle.

— Et nous avons aussi la fleur séchée de votre père. Quelque part, vous vouliez que le monde soit au courant. Car, comme l’a dit le professeur Rekke, en votre for intérieur, vous estimez tous avoir agi justement, n’est-ce pas ? déclara-t-elle avec une autorité qui l’étonna presque.

Taisir se leva, l'air furieux. Mais son père lui fit signe de se rasseoir.

— Pardonnez-lui, dit-il. Mon fils a le sang chaud.

— Il y a de quoi, répondit Rekke. Nous débarquons avec nos gros sabots pour déterrer ces secrets, cela suffit peut-être pour aujourd'hui. Vous aurez tout votre temps pour vous expliquer. Mais si vous le permettez, j'ai encore une dernière petite question.

Mohammad Sarwani hocha la tête.

— Du calme, du calme, mon fils. Laissons le professeur Rekke dire ce qu'il a sur le cœur.

Rekke les remercia tous deux d'un sourire.

— Je repense à cette fleur séchée. C'est un étrange détail, n'est-ce pas ? Pourquoi était-il si important de la déposer ?

— Je ne sais pas si c'était important. Mais nous faisons des choses, n'est-ce pas, un peu comme vous disiez, pour laisser des signes. Même si parfois il s'agit de signes que personne ne voit, à part Dieu. Voyez-vous...

Sarwani hésita.

— Oui, docteur ?

— J'ai toujours été passionné de botanique, reprit-il. Et j'ai toujours considéré la fleur séchée comme une façon de conjurer la mort, vaine évidemment, une tentative de conserver la beauté éphémère en la pressant. En la tuant, d'une certaine façon.

— Je vois, fit Rekke.

— Et vous devez comprendre, professeur, qu'après avoir trouvé Latifa morte, j'étais inconsolable. J'avais l'impression que ma vie aussi était terminée, et pourtant j'étais incapable de pleurer. J'étais comme pétrifié, et ce n'est qu'en ressortant à la lumière du jour et en voyant le petit champ d'iris devant sa maison que j'ai fondu en larmes. Je suis tombé à genoux et j'ai cueilli une de ces fleurs. Puis je l'ai mise sous presse. Cette fleur est devenue importante pour moi. Comme si un peu de l'âme de Latifa s'y trouvait. Je ne saurais pas mieux l'expliquer.

Rekke regarda par la fenêtre.

— C'était une description belle et émouvante, dit-il.

— Oui, oui. Mais je comprends aujourd'hui que c'était une erreur de déposer cette fleur. Nos émotions, il nous faut les garder pour nous, pas les semer dans la forêt en manière de monuments. Je ne suis malheureusement pas aussi rationnel que j'aimerais l'être.

— Nous sommes des êtres contradictoires. C'est ce qui nous rend intéressants. Je suis désolé, docteur, cela aura été une dure journée pour vous, déclara Rekke – ce qui d'une certaine façon énerva Micaela.

Pour elle, ce n'étaient que des mots, des phrases ampoulées. Aussi changea-t-elle de ton et lança-t-elle avec une colère contenue :

— Vous reconnaissez donc votre implication dans le meurtre de Jamal Kabir ?

Mohammad Sarwani se tourna vers le portrait de sa fille, et mit les mains sur sa poitrine.

— Je la reconnais, dit-il, et j'admets que nous étions nombreux à en être, vous avez là aussi raison. Nous nous considérons un peu comme un jury, un tribunal. Nous voulions punir celui qui a tué ma fille pour le seul motif qu'il avait, lui, échoué et n'avait jamais été capable de produire quelque chose de divin, ni même qui s'en approche.

Rekke sembla y réfléchir, puis posa la main sur sa jambe gauche, comme pour l'empêcher de se mettre à tressauter.

— En cela, vous êtes probablement dans le vrai – même si lui-même ne voyait sans doute pas les choses ainsi. Nous sommes tous habiles à nous tromper nous-mêmes, n'est-ce pas ?

Mohammad Sarwani contempla ses mains, puis adressa à son fils un regard rassurant.

— Oui, c'est peut-être vrai. Mais ce n'était pas à nous d'avoir des égards pour les mensonges sur lesquels le meurtrier avait bâti sa vie.

— Évidemment. Mais était-il vraiment un meurtrier ? C'est toute la question.

— Je m'inquiète quand vous dites cela, bien entendu. Mais pour nous, il n'y a aucun doute.

Micaela se pencha en avant.

— Ne serait-il pas opportun que vous nous expliquiez d'où vous venait une telle certitude ?

Mohammad Sarwani ferma les yeux, comme s'il se demandait s'il allait prononcer un mot de plus.

— Je l'avais vu devant la maison le jour d'avant, commença-t-il, hésitant. Je ne savais pas alors qui il était, et je ne m'en souciais guère. Il semblait inoffensif et vêtu de façon presque comique, singulier d'une certaine façon. Mais après le meurtre, j'ai bien sûr commencé à me poser des questions, et je n'ai pas eu besoin de demander à beaucoup de monde

pour avoir des réponses. C'était l'arbitre de foot avec les gestes bizarres. J'ai entendu dire qu'il était apprécié, mais aussi qu'il participait à la guerre des talibans contre la musique. Ensuite, j'ai passé des coups de téléphone, et j'ai fini par avoir le fin mot de l'histoire grâce à Emma Gulwal. Latifa lui avait parlé de cet altiste qui s'était précipité au petit matin dans sa chambre à Moscou. Darman Dirani, mon cher ami ici présent, a comblé les lacunes de ce récit. J'ai aussi entendu dire que Barozai avait connu une période de crise après le meurtre. Il ne se levait presque plus, et n'a plus arbitré de matchs pendant plusieurs mois. Par les voisins de Latifa, la famille Ghani, j'ai appris qu'il s'était présenté tard, la nuit du meurtre. Et ensuite, eh bien... j'ai vu les marques de crampons sur le sol et le petit fragment de peinture que vous avez si subtilement remarqué. Mais avant tout – et c'était décisif – je savais que le meurtrier devait être quelqu'un qu'elle connaissait et en qui elle avait confiance. Sans cela, elle ne serait jamais descendue à la cave pour sortir son violon.

Mohammad Sarwani se tut, et Micaela regarda Rekke, qui semblait chercher ses mots, comme s'il voulait poser encore une question. Mais il finit visiblement par décider de se taire et, durant cette pause, Mohammad Sarwani se leva et annonça qu'il allait appeler son avocat.

* * *

Kaboul, nuit du 5 avril 1997

Quand Gamal descendit l'escalier dans le noir, avec sa kalachnikov et son turban blanc, Barozai le sentit très clairement : il n'était pas des leurs. Il n'était plus violoniste comme Latifa. Mais il n'était pas non plus comme Gamal, et n'aurait rien voulu davantage que de le mettre dehors. Mais ce n'était pas possible.

Soucieux de maintenir la façade de son appartenance au régime, il répondit :

— *Wa aleykoum salam*. Latifa m'a montré son violon.

Gamal avança d'un pas.

— Elle ne t'en aurait pas joué, aussi ?

— Juste un petit morceau, répondit-il en portant la main vers son Tokarev, à sa ceinture.

Peut-être avant tout par réflexe, sous l'effet de sa nervosité. Ou peut-être pour montrer qu'il avait la situation en main, qu'il n'avait pas perdu la tête en s'abandonnant à la musique. Mais sans grand succès.

Sa main trembla sur son arme. Il ne se sentait pas du tout à l'aise dans ce rôle du guerrier fanatique.

— Est-ce qu'elle ne va pas jouer aussi pour moi ?

Latifa secoua la tête avec inquiétude, et Hassan pensa : *Il faut que j'empêche ça*. Mais il ne voyait pas comment. Impossible d'en appeler à la compassion de Gamal. À ses yeux, Latifa était une putain. Il ne pouvait pas déclarer : « Laissons-la tranquille, partons. » Il fallait qu'il trouve une autre issue, et la meilleure qui lui vint à l'esprit fut de vraiment la laisser jouer. Gamal, lui aussi, avait été musicien autrefois. Peut-être pourrait-il comprendre, en tout cas sur un certain plan.

— Tu ne pourrais pas rejouer ce morceau ? lui dit-il. Nous ne te ferons pas de mal.

Mais ça sonnait faux, devant Gamal, avec sa carrure gigantesque et ce regard impitoyable qui avait effrayé Hassan la première fois qu'il l'avait vu. Il ne fut donc pas le moins du monde étonné de voir Latifa se recroqueviller d'effroi.

— Tu n'es pas obligée, ajouta-t-il.

Mais ce n'était plus lui que Latifa écoutait. Gamal était le nouveau centre du pouvoir dans la pièce, et il lui fit signe de commencer. Elle attaqua, encore plus hésitante que la première fois. Mais assez vite, elle se lança dans quelque chose de nouveau, encore plus désespéré. Comme si elle était incapable de jouer sans bouleverser. Hassan supplia Gamal du regard.

Le visage de ce dernier dégageait un éclat désagréable, excité. Mais peut-être y avait-il là encore autre chose. Hassan l'imaginait probablement, simplement parce qu'il lui était impossible de concevoir qu'un seul homme, même un guerrier en plein djihad, puisse écouter cette musique sans être saisi. Il se trompait certainement.

Gamal observa autour de lui dans la lumière fatiguée de la lampe de poche posée sur le sol. Son regard se fixa sur le Tokarev à la ceinture de Hassan. Ce regard rendit l'arme plus lourde et Hassan songea soudain, sans crier gare : *Latifa joue son propre requiem*. Il repoussa cette idée. Mais elle

revint, rendit ce morceau encore plus vivant, et il pensa : *Rien ne doit lui arriver, ni maintenant, ni plus tard.*

Évidemment, il ne put éviter de regarder à nouveau vers Gamal qui, paraissant alors avoir lu dans ses pensées, chuchota un « *Allah akbar* » fantomatique et solennel. Il saisit en même temps sa kalachnikov et la pointa un instant, presque imperceptiblement, non pas sur elle mais sur lui. Cela ne dura pas plus d'une demi-seconde, et rien n'était sans doute très clair.

Mais un frisson traversa tout le corps de Hassan, comme s'il se retrouvait devant un choix entre sa vie et celle de Latifa. C'était peut-être juste le fruit de son imagination, une réaction exagérée dans le feu d'une situation folle. Par la suite, il devait souvent y repenser. Mais la sensation se fit de plus en plus réelle, et quelque part dans sa mémoire papillonnaient les souvenirs et la déception de Moscou. Toute une vie défila devant ses yeux, et à cet instant Gamal se racla la gorge. Il fit un pas vers lui en bougeant à nouveau sa kalachnikov, et Hassan sortit son arme et tira.

Il lui tira à l'arrière de la tête, avec l'impression d'être totalement étranger à lui-même, étonné de la lenteur de l'événement : du fait que le violon touche le sol en premier, avec un choc quand une corde cassa et que le chevalet sauta. Une seconde plus tard, Latifa s'effondra, l'air apaisé, presque comme si elle se couchait précautionneusement par terre.

— *Allah akbar*, dit à nouveau Gamal.

Hassan répéta ces paroles, se détourna du corps et se dirigea vers l'escalier. Derrière lui, il entendit Gamal respirer et prendre son élan pour piétiner le violon.

* * *

Quand Mohammad Sarwani revint après avoir passé son coup de téléphone, il demanda posément s'ils avaient encore des questions. Autrement, il allait se retirer, dit-il, pour prier.

— Je suppose, fit Micaela, que les talibans n'ont pas levé le petit doigt pour arrêter le meurtrier.

— Non, répondit Sarwani. À leurs yeux, Latifa avait reçu la punition qu'elle méritait.

— Donc vous avez commencé à planifier une vengeance ? demanda Rekke.

- Qu’auriez-vous fait, professeur Rekke ?
- Ma connaissance de moi-même ne va pas encore aussi loin.
- Mais un beau jour..., lança Taisir d’un ton menaçant.
- Peut-être, rétorqua Rekke en souriant.

Micaela s’efforça de revenir au sujet.

- N’était-il pas possible de s’en occuper dès Kaboul ?

Mohammad Sarwani regarda avec découragement le portrait de Latifa sur la commode.

— Après avoir enterré Latifa, mon fils, sa famille et moi-même avons subi des harcèlements quotidiens, et quand nous avons eu l’occasion de fuir à Peshawar, nous l’avons saisie. Mais nous avons juré de retrouver Barozai. Et un jour, longtemps après, grâce à la bonté de Dieu, nous avons appris qu’il se trouvait en Suède.

— C’est le reportage télévisé qui vous a mis sur sa piste, n’est-ce pas ? voulut savoir Micaela.

Mohammad Sarwani regarda son fils et Darman Dirani, qui n’avait encore dit mot.

— Oui, des amis en Suède nous ont prévenus, et nous avons réussi à nous procurer le reportage via l’agence de presse Deutsche Presse-Agentur.

- Et combien d’entre vous sont venus en Suède ?

Mohammad Sarwani observa à nouveau Rekke comme si c’était lui qui avait posé la question.

— Nous étions bien représentés, et Allah nous a envoyé de la pluie et un orage pour nous protéger.

— Ainsi qu’un innocent sur lequel, dans sa bienveillance, il pourrait pointer le doigt, répliqua Rekke sans se départir de son doux sourire.

Il se leva alors et jeta un regard à Micaela. Cette dernière lui répondit d’un hochement de tête et annonça qu’elle avait un appel à passer, avant de sortir dans la cage d’escalier. Un instant, elle se demanda si les trois hommes tenteraient de l’en empêcher. En revenant, elle leur signifia qu’ils allaient tous être placés en état d’arrestation pour le meurtre de Hassan Barozai à Grimsta, et que la police allemande était en chemin.

Rekke leur tendit la main en déclarant :

— Merci pour votre hospitalité. J’espère que vous rencontrerez de la compréhension. Je vous souhaite bonne chance.

Ils sortirent dans la rue à la recherche d’un taxi et restèrent un moment silencieux sur le trottoir, comme pour digérer ce qui venait de se passer.

Rekke la regarda avec un sourire absent et se perdit dans ses pensées. Comme pour lui-même, il murmura :

— *Nunc est bibendum.*

Micaela avait trop le tournis pour lui demander de quoi il parlait.

Plus tard dans l'après-midi, au bar de l'Excelsior Hotel Ernst, au pied de la cathédrale de Cologne, ils partageaient une bouteille de vin en passant en revue ce qu'ils avaient obtenu. Mais Rekke parut assez vite se lasser. C'était comme s'il avait déjà lâché cette affaire et préférerait considérer les gens qui les entouraient plutôt que les détails de l'enquête.

— Tu vois quelque chose d'intéressant ? demanda la jeune femme.

Il se tourna à nouveau vers elle.

— Oui, peut-être. Lui, là-bas, avec ses joues rougeaudes, il revient tout juste d'une navigation en voilier dans l'Arctique. On voit à ses mains qu'il a enterré un trésor par grand froid, trente pièces d'argent, si je compte bien, qu'il a reçues en vendant sa sœur à un cirque ambulant.

— Que faisait sa sœur ? Dompteuse de lions ?

— Elle savait apprendre aux éléphants à tenir sur une seule jambe, je crois. Mais c'est difficile à dire avec certitude.

Elle sourit et lui aussi. Puis il lui ôta un grain de poussière invisible de la manche et la regarda de ses yeux bleus intenses. Un instant, elle s'imagina qu'il aurait voulu l'attirer à lui mais, non, elle se faisait des idées.

— Tu ne semblais pas si sûr que c'était bien Kabir qui avait tué Latifa.

Il contempla ses mains.

— Assez sûr, quand même. Le coup de feu semble avoir été tiré avec un angle qui correspond à l'emplacement où se tenait la personne chaussée de crampons. Mais je voulais sans doute exploiter l'incertitude qui subsistait pour les faire parler.

Elle se tut en y songeant, promenant son regard sur les gens dans le restaurant.

— Qu'est-ce que c'était, cette phrase latine, dans la rue tout à l'heure ? demanda-t-elle.

— Je ne me souviens pas.

— *Nunc* quelque chose.

Il sourit à nouveau et la regarda avec la même intensité.

— *Nunc est bibendum*, « C'est maintenant qu'il faut boire ». Les mots d'Horace après la victoire des Romains sur Cléopâtre. À présent que Cléopâtre est vaincue et morte, il est temps de festoyer, c'est ce qu'il écrit.

Il remplit leurs deux verres.

— Qu'est-ce que tu voulais dire par là ?

— Peut-être que la tristesse de Sarwani était notre triomphe. Laissons-le désespérer. Levons notre verre.

— Santé, dit-elle.

— Santé.

— Mais tu sympathises toujours en secret avec les vaincus, n'est-ce pas ?

— Oui, probablement. *Gloria victis*.

— Qu'est-ce que tu as, avec toutes ces phrases latines ? demanda-t-elle.

Rekke se pencha à nouveau en avant.

— *Quidquid latine dictum sit, altum videtur*.

— Hein ?

— « Tout ce qui est dit en latin paraît profond. » Maintenant, je peux peut-être mettre ça sur le compte de l'habitude. Ces phrases sont comme incrustées en moi. Mais jadis, je les sortais sûrement pour faire l'intéressant.

Elle se pencha elle aussi vers lui.

— Tu voulais te donner un genre.

— Absolument.

— Snob.

— Oui, tout à fait.

— Pourquoi tu ne rends jamais les coups ?

— Ma fausse timidité s'en charge assez bien, finalement. Qu'en dis-tu, on sort dîner pas trop tard ?

Micaela opina du chef et se leva pour monter dans sa chambre se préparer. Pour la première fois depuis longtemps, elle se coiffa en relevant sa frange.

Martin Falkegren avait convoqué une conférence de presse, et il aurait préféré s'en occuper seul. Mais il s'était senti obligé d'associer le commissaire Fransson. Il se tenait donc là en compagnie de ce gros lard. D'un autre côté, il aurait eu mauvaise grâce de se plaindre. Ils avaient fini par avoir bonne presse. Taisir Sarwani avait reconnu le meurtre et se trouvait incarcéré, ainsi que son père. Les détails spectaculaires ne manquaient pas. Il y avait sûrement quarante ou cinquante journalistes. On avait dû installer des chaises supplémentaires et deux ventilateurs. C'était un jour de printemps étonnamment chaud. Falkegren portait un costume neuf bleu clair et une paire de chaussures Alden.

— Bienvenue. Comme vous le savez tous, le travail policier est un travail d'équipe, déclara-t-il.

Cette répétition n'était pas terrible, mais la formulation pas mal, malgré tout. Elle était sans vantardise, mais permettait en même temps de n'avoir à nommer personne en particulier, ce qui l'amena à pouvoir parler, en général et à grands traits, des observations qui avaient conduit à une percée dans l'enquête, et il attendit d'avoir dit tout ce qui lui paraissait notable avant de passer la parole à Fransson – ce qui était sage. Il le remarqua d'emblée : Fransson ne brillait pas particulièrement sous les feux de la rampe, se noyant dans les détails. Pendant ce temps, Falkegren s'efforça d'apparaître déterminé et élégant. Il estima y être assez bien parvenu, et pas seulement parce qu'il s'y était entraîné devant le miroir dans la matinée. Il pouvait se tourner vers Fransson avec un parfait naturel et ainsi montrer son profil gauche, le meilleur.

Mais il en vint à nouveau à penser à Rekke et à la Chilienne – à quel point Bruckner s'était trompé en lui assurant qu'ils ne réussiraient pas à

embarquer. Au lieu de quoi ils avaient résolu l'affaire en un rien de temps. Il y avait là quelque chose de terriblement humiliant et il espérait, Grand Dieu, que la chose ne s'ébruie pas trop et que son propre rôle dans cette histoire ne fuite pas. Il entendit son nom et chercha parmi les journalistes qui l'avait interpellé.

— Il paraît que vous avez deviné l'identité réelle de Kabir en trouvant des traces de cordes d'alto sur sa main gauche ? demanda une jeune fille aux cheveux sombres qu'il pensa être une journaliste de la télévision.

— Cela est inexact. Aucun détail en particulier n'a été décisif. Encore une fois, c'était un travail d'équipe. Un travail large, intelligemment dirigé, ajouta-t-il en parvenant une fois de plus à s'empêtrer dans une répétition.

Mais il n'eut pas le loisir d'y songer, car un journaliste de *Dagens Nyheter*, dans la force de l'âge, lui posa une autre question :

— Que pensez-vous du traitement par le gouvernement de la question du droit d'asile dans cette affaire ? Kleeberger semble avoir, en parfaite connaissance de cause, laissé entrer un individu constituant un risque sécuritaire afin de complaire à l'administration américaine.

Un instant, Falkegren hésita. Il aurait volontiers pris ses distances avec le ministre des Affaires étrangères. D'un autre côté, il ne voulait pas énerver Bruckner, qui protégeait ses arrières. Il finit donc par adopter une formulation analogue à celle du secrétaire de cabinet Magnus Rekke, lequel, assez curieusement, était sorti renforcé de cette crise.

— Je vois bien ce que la situation du gouvernement a de difficile. Je vois aussi clairement qu'un autre les conséquences malheureuses de cette décision. Mais je constate aussi qu'il a fallu du courage pour laisser entrer Kabir. C'est grâce à lui que le mollah Zakaria a pu être abattu à Copenhague : mollah Zakaria qui, à la différence de Kabir, était un vrai terroriste constituant un problème de sécurité réel.

Il poursuivit d'un ton un peu emprunté dans l'espoir d'éviter d'autres questions, racontant quelle aide précieuse les services de renseignement américains à Kaboul leur avaient apportée, sans se soucier du fait que lesdits services américains n'avaient peut-être pas trop la cote après les récentes révélations sur la torture à la prison d'Abou Ghraib, près de Bagdad.

Rekke était assis au piano sans jouer, l'air à nouveau apathique. Mais Micaela ne le pensait pas drogué, pas particulièrement en tout cas. Il était juste paralysé et perdu en lui-même, dans sa propre Prison of Darkness, comme Julia l'avait si bien exprimé. Elle s'était quant à elle affalée sur le canapé vert derrière lui et parcourait une enquête sur une fusillade à Rinkeby, mais jetait de temps à autre des coups d'œil à Rekke. Ça l'agaçait de le voir aussi passif. Ces derniers jours, il n'avait même pas ouvert un de ses livres, restant le plus clair du temps ainsi, penché sur le clavier.

En même temps, elle pouvait tout simplement se retirer de son côté s'il l'énervait trop. Elle vivait ici par intermittence depuis un mois déjà, pour le plus grand ravissement de Mme Hansson. Lucas était moins content, bien sûr, et sa mère et Vanessa se plaignaient de trop peu la voir, mais elle n'avait pas la force de s'en préoccuper. Elle avait l'impression d'ouvrir un nouveau chapitre de sa vie.

Il avait l'air de pleuvoir. Rekke dit quelque chose. Elle s'arracha à son enquête et à ses pensées.

— Quoi ? fit-elle.

— Un homme arrive, genre poids lourd, âge moyen, alcoolisé, dos tordu, nerveux.

Sans se donner la peine de lui demander comment il pouvait savoir tout ça, elle se contenta de tendre l'oreille en direction du couloir et distingua en effet des pas qui approchaient. Peut-être était-il possible de comprendre pourquoi Rekke parlait de nervosité : les pas paraissaient indécis, sur le qui-vive. Ils s'arrêtèrent, et on entendit tousser. On sonna alors, et elle se tourna vers Rekke. Il écarta les mains, l'air un peu timide, et en grommelant : « Feignasse ! », elle alla elle-même ouvrir.

Dehors, dans le couloir, elle trouva un homme de quarante-cinq ou cinquante ans, peut-être en effet alcoolisé, et qui se tenait de travers. Mais il était aussi très clairement un ancien athlète, un gars costaud qui, autrefois, avant les soucis qui lui avaient fait lever le coude, avait été élégant. Il portait un costume Manchester brun et une chemise bleue, et tenait à la main un attaché-case démodé.

— Que puis-je faire pour vous ? l'interrogea-t-elle.

— Je cherche le professeur Rekke.

— De quoi s'agit-il ?

La situation la mit soudain mal à l'aise, sans doute parce qu'elle se sentait dans le rôle de la secrétaire ou concierge de Rekke.

— Je m'appelle Samuel Lidman, dit-il. Ma sœur a étudié avec le professeur Rekke, et elle dit...

Il sembla hésiter, comme s'il avait honte de ce qu'il allait proférer.

— Que dit votre sœur ?

— Que lorsqu'on est devant un mystère, le professeur Rekke est le meilleur.

— Je commencerais par la police, à votre place, suggéra-t-elle.

— Ils ne me croient pas. Je peux entrer ? Le professeur est-il là ?

On entendit des pas, et soudain Rekke était là à les observer de toute sa hauteur.

— Me voici, déclara-t-il. Bienvenue, quelqu'un a disparu, n'est-ce pas ?

L'homme regarda Rekke avec stupéfaction.

— Comment le savez-vous ?

— Une impression que j'ai eue. Mais entrez, asseyez-vous pour me raconter ça.

L'homme s'installa sur le canapé vert, ouvrit sa mallette et sortit une photo qu'il posa sur la table basse. L'image représentait une place devant une église majestueuse, avec un campanile, des flèches et d'énormes coupoles. Sur le parvis se pressaient des gens et des pigeons.

— La basilique Saint-Marc à Venise, annonça Rekke. Un cliché assez récent, n'est-ce pas ?

L'homme considéra Rekke de ses yeux bruns et tristes.

— Oui, répondit-il. Pris fin mars, si j'ai bien compris. Mais ce dont je veux parler, c'est elle, là.

Il indiqua une femme d'une quarantaine d'années dans un luxueux manteau rouge, au premier plan, à côté d'un groupe de Japonais qui semblaient écouter un guide.

— C'est ma femme, dit-il.

— Elle est belle, glissa Micaela pour l'encourager.

— Elle était beaucoup plus belle que je ne le méritais. Mais elle est morte depuis quatorze ans.

— Elle a l'air très vivante.

— C'est justement le problème, répliqua l'homme. J'ai son certificat de décès. Mais c'est bien elle.

— Et vous en êtes certain ?

— Absolument certain. Vous voyez le grain de beauté sur son oreille ? Et il y a d'autres détails, j'ai apporté quelques photos anciennes, vous

pouvez comparer.

Rekke jeta un coup d'œil à Micaela, puis lança, comme s'il avait soudain retrouvé son énergie :

— Racontez.

En cet instant, à 17 h 20 dans l'après-midi du 10 mai 2004, Samuel Lidman commença à leur confier son histoire singulière, qui fit veiller tard Rekke et Micaela ce soir-là.

OceanofPDF.com

Remerciements

J'ai reçu une aide extraordinaire de mon éditrice, Eva Gedin, et de mon agent, Jessica Bab.

Ma correctrice, Eva Bergman, a apporté sa contribution avec quantité de modifications créatives à grande et à petite échelle. Mon ami Johan Norberg m'a aidé pour les aspects musicaux et a permis, grâce à ses connaissances, d'élargir et d'approfondir cette histoire.

Comme personne ne peut en douter, j'ai une dette de reconnaissance à l'égard de Conan Doyle et de son Sherlock, à qui j'ai adressé des clins d'œil aussi souvent que j'ai pu. J'ai découvert la prison de Salt Pit dans le livre *Traces* de Lena Sundström, lequel m'a conduit à me documenter sur Gul Rahman, qui y est mort de froid après avoir été torturé pendant plusieurs jours.

Un dîner au Grand Hôtel de Stockholm auquel j'ai participé a eu une importance capitale : j'y ai vu Ahmad Sarmast et son Afghanistan National Institute, ANIM, recevoir le prix Polar Music pour ses efforts visant à perpétuer l'héritage musical afghan et à former de jeunes musiciens dans son pays. Cette cérémonie m'a ouvert les yeux sur l'oppression subie par les musiciens en Afghanistan pendant la guerre civile des années 1990.

Le violoniste Christian Svarfvar m'a, entre autres, appris à quoi ressemblait le bout des doigts des violonistes. Erika Pérez m'a fait visiter Husby en me racontant l'extraordinaire histoire de la fuite de sa famille hors du Chili. Frédéric Brusi et Estella Burga ont lu ce livre à un stade précoce et m'ont prodigué leurs précieux conseils. Un grand merci aussi à Linda Altrov-Berg et Catherine Mörk de la Norstedts Agency.

Et, du fond de mon cœur, merci à ma chère Anne.

TITRE ORIGINAL : OBSCURITAS

Traduction française : Rémi Cassaigne

© David Lagercrantz, première publication par Norstedts, Suède, 2021.

Publication avec l'aimable autorisation de Norstedts Agency / Brave New World Agency.

ISBN 979-1-0339-1370-2

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com